JULES CÉSAR EN GAULE

TOME TROISIÈME. — BLOCUS D'ALÉSIA

PAR JACQUES MAISSIAT.

PARIS - 1881

DEUXIÈME ÉPOQUE (SUITE).

CHAPITRE SIXIÈME. — BLOCUS D'ALÉSIA. - CATASTROPHE. - DÉVOUEMENT SUBLIME DE VERCINGÉTORIX. - INDICES D'UNE TRAHISON DE QUELQUES PRINCES GAULOIS EN FAVEUR DES ROMAINS.

§ I. Conformité exacte du terrain d'Izernore avec la description des lieux d'Alésia dictée par César lui-même. — **§ II**. Comparaison des lieux d'Izernore, d'Alise-Sainte-Reine et d'Alaise. — **§ III**. Attitude militaire de Vercingétorix à Alésia, et appel aux armes fait dans toute la Gaule, pour accourir autour des Romains, et leur couper les vivres. Attitude militaire de César, et investissement complet de l'oppidum d'Alésia. — **§ IV**. Retards funestes mis par les Gaulois de l'extérieur à venir envelopper l'armée romaine. - Lignes du blocus rendues inabordables du côté de l'extérieur aussi bien que du côté de l'intérieur, et César approvisionné de tout. — **§ V**. Arrivée tardive de l'armée auxiliaire. — **§ VI**. Troisième et dernière tentative de l'armée auxiliaire. — **§ VII**. Dévouement sublime de Vercingétorix et fin de la lutte contre César.

CHAPITRE SEPTIÈME. — TRACES ANTIQUES DANS L'OPPIDUM MÊME D'ALÉSIA-IZERNORE.

§ I. - Des divers noms donnés jadis à l'oppidum d'Alésia où Vercingétorix se dévoue d'une manière si simple et si admirable pour la liberté commune des cités de la vieille Gaule. — **§ II**. Traces antiques de faits de guerre sur le terrain des lignes de blocus et lieux attenants d'Alésia-Izemore. — **§ III**. Populations nouvelles venues autour d'Alise-Izernore, territoire des anciens Mandubiens. — **§ IV**. Ville gauloise d'Alésia. — **§ V**. Résumé et conclusions sommaires relativement aux antiquités de l'oppidum d'Alésia.

DISSERTATION.

APPENDICE. — LÉGENDE DE SAINT AMAND

I. La Vie de saint Amand, par Baudemond. — **II** Discussion des documents. — **III**. Objection des Bollandistes. — **IV**. Légende de Nantua. — **V**. Diplômes de Nantua.

Petite ville d'Orindise.

AVIS AU LECTEUR.

Ce troisième et dernier volume de Jules César en Gaule, qui ne le cède en rien aux deux premiers pour la clarté du style et la discussion logique des faits, l'auteur, hélas ! n'aura pas eu la satisfaction de le voir publier. La longue affection de paralysie, qui a fini par triompher de sa robuste constitution, n'avait pas refroidi sa passion pour l'étude et son ardeur au travail. Sous les étreintes de cette maladie et pour ainsi dire jusqu'au moment suprême, il s'efforçait d'achever l'œuvre à laquelle il avait consacré tant de veilles. Les feuilles du manuscrit, tracées d'une main tremblante et déjà défaillante, ont été recueillies et mises en ordre par les soins pieux d'une sœur dévouée, aidée de quelques amis, mais sans avoir pu subir les retouches et recevoir le fini qu'y aurait sans doute apportés la main du maître. Si donc le lecteur y remarquait quelque défectuosité, quelque lacune, soit sous le rapport de la pureté littéraire, soit sous celui de l'enchaînement des faits et de leur discussion, il voudra bien prendre en considération, — et les tenir pour atténuantes, — les circonstances dans lesquelles a lieu la publication posthume de ce livre.

Dans le plan de l'auteur, et selon le programme qu'il s'était tracé, un quatrième volume devait suivre, destiné à présenter l'historique et la description des événements retracés dans le VIIe livre des Commentaires, écrit, non plus par César, mais par Hirtius, son confident politique. Ce dernier volume aurait développé des conclusions historiques et des considérations philosophiques d'un puissant intérêt sans doute sur l'ensemble des guerres de nos aïeux avec les Romains, et leurs conséquences. Il est infiniment regrettable que la mort de l'auteur nous ait privés de ce couronnement de son œuvre, admirable toutefois, même en l'état où il l'a laissée.

Comme appendice au volume publié aujourd'hui, — et parce qu'elle se rattache par quelques points aux démonstrations qu'il contient, — on a cru devoir ajouter une légende intéressante et savamment traitée, sur saint Amand, fondateur de l'abbaye de Nantua, suivant l'opinion de Jacques Maissiat, contrairement à celle des Bollandistes. Les arguments présentés et développés par l'auteur à l'appui de son opinion accusent chez lui une érudition consommée, des études patientes et approfondies de tous les documents de la controverse, tels qu'on les remarque du reste dans tous les nombreux sujets qu'il a traités au cours de sa laborieuse carrière.

CHAPITRE SIXIÈME. — BLOCUS D'ALÉSIA. - CATASTROPHE. - DÉVOUEMENT SUBLIME DE VERCINGÉTORIX. - INDICES D'UNE TRAHISON DE QUELQUES PRINCES GAULOIS EN FAVEUR DES ROMAINS.

§ I. — Conformité exacte da terrain d'Izernore avec la description des lieux d'Alésia dictée par César lui-même. Combat de cavalerie livré dans la plaine basse située devant l'oppidum.

César est arrivé devant l'oppidum d'Alésia par la voie qui mène du pays des Lingons dans la Province, c'est-à-dire qu'il est arrivé devant l'oppidum d'Izernore par le col de Matafelon ; c'est donc là qu'il convient de se placer pour lire la description topographique qu'il nous a laissée au sujet de l'oppidum d'Alésia. Et en effet, des hauteurs où l'on voit aujourd'hui le village de Matafelon, on a devant les yeux tout le tableau décrit dans les Commentaires. Voici la description dictée par César :

L'oppidum même d'Alésia était sur le haut d'une colline, dans une position d'un accès difficile, à ce point qu'il paraissait impossible de s'en emparer sinon à l'aide d'un blocus. Le pied de cette colline était baigné de deux côtés par deux cours d'eau.

Devant cet oppidum s'ouvrait une plaine d'environ trois mille pas de longueur ; de tous les autres côtés, des collines, à un médiocre intervalle de distance, entouraient l'oppidum d'une ligne uniforme de crêtes.

Sous le rempart, au versant de la colline qui regardait le soleil levant, les troupes gauloises couvraient le terrain et s'étaient retranchées derrière un fossé et une muraille en pierres sèches de six pieds (1m,77) de hauteur.

L'investissement qui était entrepris par les Romains comportait onze mille pas (16km,291) de développement. Les camps étaient placés dans des lieux convenables, et l'on y avait établi vingt-trois redoutes, dans lesquelles des troupes étaient postées durant le jour, de crainte de quelque sortie soudaine des Gaulois ; ces mêmes redoutes étaient occupées durant la nuit par des sentinelles et de fortes gardes[1].

---

1 *Ipsum erat oppidum Alesia in colle summo admodum edito loco ut nisi obsidione expugnari non posse videretur. Cujus collis radices duo, duabus ex partibus flumina subluebant*. — *Ante id oppidum planities circiter milia passuum tria in longitudinem patebat ; reliquis ex omnibus partibus colles, mediocri interjecto spatio, pari altitudinis fastigio oppidum cingebant*. — *Sub muro, quæ pars collis ad orientem solem spectabat, hunc omnem locum copiæ Gallorum compleverant fossamque et maceriam sex in altitudinem pedum praeduxerant*. — *Ejus munitionis quæ ab Romanis instituebatur circuitus XI milia passuum tenebat. Castra opportunis locis erant posita ibique castella viginti tria facta, quibus in castellis interdiu stationes disponebantur, ne qua subito eruptio fieret ; hæc eadem noctu excubitoribus ac firmis præsidiis tenebantur*.

Dès ce début, on voit que la situation n'admet pas de choix ; et, en effet, César n'hésite point. Il commence par occuper les positions fortes et par s'y retrancher : il établira ensuite les lignes de blocus. Il choisit donc pour la lutte le moyen des fortifications, moyen de guerre dans lequel les Romains avaient tout l'avantage sur les Gaulois, et qui n'exposait pas les légionnaires à monter à l'assaut une seconde fois contre cette armée de Gergovia, commandée ici par le même chef que précédemment. Rien n'indique, en effet, que jamais César ait songé à assaillir l'oppidum d'Alésia par quelque point de son pourtour, comme il avait assailli Gergovia. Ainsi, dès l'abord, ce parait bien être *à Alésia*, comme près de Dyrrachium, un *blocus préservateur*.

Portons nos regards sur la carte.

Le lieu de l'oppidum même d'Alésia fut, selon nous, ce plateau très-allongé du nord au sud, terminé en éperon aux deux extrémités, et dont Izernore, avec son monument ruiné, occupe le milieu. C'est bien là, en effet, un oppidum situé sur le haut d'une colline, qui n'a, pour ainsi dire, que deux côtés, deux versants, et dont le pied se trouve baigné, d'une part, à l'ouest, par *l'Ognin*, cours d'eau d'un volume notable, et d'une autre part, à l'est, par *l'Anconnans*, ruisseau marécageux.

A l'extrémité sud, l'oppidum est fermé obliquement par une colline rocheuse de 70 à 100 mètres de hauteur, laquelle plonge, à son extrémité méridionale, sous l'Ognin, qui saute par-dessus au *saut de Béard*, et à son extrémité septentrionale, sous l'Anconnans, près duquel on voit sur cette colline les ruines d'un ancien château féodal, du *château de Bussy*.

A l'extrémité septentrionale de l'oppidum (où les principaux événements du blocus vont avoir lieu), le plateau présente, un peu avant d'aboutir à cette extrémité, quatre monticules ou *Molards*[1], qui se suivent sur un espace d'environ 1.000 mètres. Leur versant, du côté occidental du plateau, est peu rapide et se poursuit jusqu'au lit de l'Ognin. Leur versant du côté oriental est beaucoup plus rapide et se confond bientôt avec la rive même de l'*Anconnans*. Le plus septentrional de ces quatre molards est formé principalement d'une crête rocheuse qui perce le sol. Celui-là, en particulier, nous parait avoir dû être la citadelle d'Alésia, — *arx Alesiæ*, — dont il va être question dans les Commentaires. Il est désigné dans le pays sous le nom de *molard des Évoës*.

Après ce molard des Évoës, la longue colline et son plateau supérieur, qui constitue l'oppidum, se prolongent encore un peu au nord, sans que le plateau

---

Ce dernier texte nous parait impliquer strictement par le mot *ibique* (et là, dans ces lieux convenables), qu'il s'y trouvait vingt-trois camps, aussi bien que vingt-trois redoutes. — Dans l'*Histoire de Jules César*, on n'a admis que huit camps, dont quatre pour l'infanterie et quatre pour la cavalerie, et les vingt-trois redoutes, — *castella*, — ont été considérées comme des blockhaus, sans indiquer leur place. Cependant nous verrons ci-après (LXXXI) les lieutenants de César tirer de ces redoutes d'importants renforts, et César lui-même (LXXXVII) tirer d'une seule redoute quatre cohortes, plus de deux mille hommes. Ainsi, à nombre égal dans les vingt-trois redoutes, elles eussent contenu plus de cinquante-six mille hommes, c'est-à-dire presque toute l'armée de César. On voit donc bien qu'il avait établi de son côté autant de camps que de redoutes ; ou, en d'autres termes, qu'il avait établi vingt-trois camps flanqués chacun d'une redoute, laquelle était constamment occupée, soit le jour par un poste d'observation, de crainte de quelque sortie subite des Gaulois, soit la nuit par des sentinelles et de fortes gardes.

1 *Molard* est le nom qu'on donne dans le pays à un relief de terrain circonscrit, tel qu'une petite colline isolée ou un grand tertre : du latin *moles*, masse, môle, molard.

s'abaisse aucunement. Enfin, tout à coup le plateau et la colline ensemble se terminent par une extrémité tronquée d'une manière singulièrement sinueuse, presque à vive arête et à 45 degrés de pente : d'où il résulte comme un système de fortifications dominant d'une centaine de mètres le fond d'une plaine basse, qui se présente ensuite par-devant cette extrémité de l'oppidum, et dont il sera fait mention plus d'une fois par César. Dans cette plaine basse, va se faire au loin la jonction des deux cours d'eau qui ont suivi précédemment les deux flancs de la longue colline sur laquelle se trouve l'oppidum, et qui l'abandonnent ici, des deux côtés à la fois, en continuant de couler dans la même direction et sans baigner le pied de son extrémité tronquée.

Cette configuration de terrain, si remarquable, est sommairement indiquée sur toutes les cartes ; mais il importe de la considérer ici en détail. Chaque sinuosité de l'escarpement représente, pour ainsi dire, un *bastion* (qu'on nous permette le mot pour plus de clarté dans ce que nous avons à ajouter), et chaque bastion a pour plate-forme une langue du plateau découpée en même temps que l'extrémité de la colline. Deux bastions voisins sont séparés par une sinuosité rentrante, sous forme de petit vallon, ascendant vers l'oppidum. Il en résulte autant de couloirs qui mettent l'oppidum en communication facile avec la plaine basse, et réciproquement. Car la descente par là se trouvant très-allongée, en est d'autant plus douce et plus commode. Mais, pour user de cette voie, il faut être maître du plateau, attendu que, en passant dans ces couloirs, on est de droite et de gauche à portée de trait sous le coup des bastions latéraux qui les commandent[1]

Nombre de ces petits vallons, intermédiaires à ces espèces de bastions naturels que présente la colline où est assis l'oppidum d'Izernore, sont tout à fait secs, et l'on pourrait croire à des ouvrages de fortification exécutés de main d'homme. Mais, en considérant bien tout avec soin, et après mûre réflexion, cette configuration locale si singulière nous a paru dépendre, au moins pour le plus gros de la chose, des conditions initiales dans lesquelles s'est formé ce terrain. C'est un dépôt de sable et de galet jurassiques, qui a pu s'ébouler et se configurer ainsi naturellement, à l'époque des eaux, comme, par exemple, il arrive encore de nos jours à la queue des îlots du Rhône.

Quoi qu'il en soit de cette configuration singulière du terrain d'Izernore, que la position ait été et choisie et fortifiée par Vercingétorix, ou qu'elle ait été fortifiée par la nature, et seulement choisie par l'habile défenseur de la Gaule, il résulte du fait incontestable d'une telle disposition des lieux, que l'oppidum d'Izernore se trouvait, du côté septentrional, où se présentait l'ennemi, en communication parfaite avec la plaine basse, au moyen de couloirs nombreux, faciles à suivre et à défendre pour qui est maître du plateau, mais très-difficiles à forcer de l'extérieur.

---

1 Pour avoir sous les yeux un objet qui puisse donner une idée approximative de ces détails topographiques, il suffit de poser l'avant-bras sur une table, avec la main à plat, le dos en dessus et les doigts un peu écartés. La main au bout du bras représente l'extrémité septentrionale de la longue colline qui constitue l'oppidum d'Alésia ; les doigts représentent les battions ; le dos de la main avec les doigts représentent l'extrémité du plateau de l'oppidum et les langues de ce plateau jouent le rôle de plates-formes des bastions ; les intervalles des doigts représentent les couloirs intermédiaires aux bastions ; enfin, la table elle-même représente la plaine basse qui s'étend par-devant cette extrémité septentrionale de l'oppidum et qui en est dominée de très-haut.

Partout ailleurs, il était également très-difficile et très-périlleux d'assaillir l'oppidum. Au sud, Gaulois et Romains se trouvaient face à face sur des collines opposées. A l'ouest, il fallait passer un cours d'eau assez considérable, au bas d'un versant de colline occupé par l'ennemi : versant escarpé, rapide ou marécageux. A l'est, il fallait passer un ruisseau très-marécageux. Ces ruisseaux marécageux, et en général les marais de la Gaule, dont nous ne voyons plus aujourd'hui que des restes, ont joué un rôle important dans la guerre contre César : témoin celui qui existait près de Lutèce (dont probablement il ne reste plus aujourd'hui que le ruisseau de la Bièvre) et qui arrêta Labienus ; témoin celui qui, au voisinage d'Avaricum, arrêta César lui-même en face de l'infanterie gauloise, sans même que Vercingétorix fût là présent. On peut s'en rendre compte, nous le répétons, en considérant que dans un marais, il n'est plus possible ni d'avancer à couvert en ouvrant une tranchée (*vineas agere*), ni de marcher en lignes, ni de se tenir en garde le glaive à la main, et qu'il faut, pour choisir la place où l'on posera le pied, écarter de soi le bouclier, ce qui met le corps de l'homme à découvert et l'expose aux traits de l'ennemi ; de sorte que, dans les marais, l'avantage des armes de main et même quelque chose de l'art militaire tend à disparaître.

On peut donc bien dire de l'oppidum d'Izernore ce que César a dit de l'oppidum d'Alésia : L'oppidum même était sur le haut d'une colline, dans une position d'un accès difficile, à ce point qu'il paraissait impossible de s'en emparer, sinon à l'aide d'un blocus. Le pied de cette colline était de deux côtés baigné par deux cours d'eau.

Passons à l'entourage de l'oppidum d'Alésia. Devant cet oppidum s'ouvrait une plaine, sur environ trois mille pas de longueur ; de tous les autres côtés, des collines, à un médiocre intervalle de distance, entouraient l'oppidum d'une ligne uniforme de crêtes.

César arrivant par la route du nord, la plaine où a lieu le confluent de l'Ognin et de l'Anconnans se trouve bien exactement devant l'oppidum, par rapport au point d'arrivée. Cette plaine occupe ici d'abord tout l'espace triangulaire compris entre le promontoire septentrional (ou l'éperon à pointes multiples de la colline centrale) et les deux cours d'eau, lesquels, après avoir suivi, de part et d'autre, la base de cette colline, l'abandonnent l'un et l'autre à partir de ce promontoire, pour aller tout droit se réunir beaucoup plus loin au nord. La plaine ensuite s'étend à l'occident, sur la rive gauche de l'Ognin, entre ce cours d'eau et le pied des collines extérieures (*finage* ou *terres à blé* de Matafelon), à partir d'un point en amont où cette rive gauche commence à devenir plane (sous le *bois de Perrière*), pour s'étendre en aval tout le long de l'Ognin, jusqu'à l'extrémité des champs (ou du *finage*) des hameaux de Charmine et de Mulliat, point où le ravinement du sol commence. Cette étendue de la plaine en longueur est de quatre mille et quelques centaines de mètres, par conséquent, d'environ trois mille pas romains, comme l'indique le texte de César.

Il convient de remarquer que, sur ce terrain, la longueur de la plaine fait suite à la longueur propre de l'oppidum, du sud au nord, en sorte que la plaine, considérée par rapport à cet oppidum, s'ouvre bien devant lui en longueur, et que l'expression du texte : Devant cet oppidum, une plaine s'ouvrait sur environ trois mille pas de longueur, — *Ante id oppidum planities circiter milita passuum tria in longitudinem patebat*, — est ici une expression parfaite, comme toutes celles de César.

Plus loin, au lieu du mot *planities*, César emploiera, pour désigner ce même espace de terrain, les expressions : *campus* (terre cultivée), *campestria loca* (terres labourables), *declivia et devexa loca* (lieux déclives et profonds, terrain déclive et formant un bas-fond) ; ce qui montre bien que le terrain de la plaine située devant l'oppidum d'Alésia était, non point partout horizontal, mais en partie incliné et partout assez plan pour avoir pu être cultivé à la charrue. Nous venons de montrer que la plaine d'environ trois mille pas de longueur située devant l'oppidum d'Izernore se compose de divers *finages*, c'est-à-dire de *champs à céréales*, appartenant à certains villages ou hameaux du pays.

Enfin, outre cette plaine basse située du côté du nord devant l'oppidum à'Alésia, il faut, pour en compléter l'entourage conformément au texte de César, que, de tous les autres côtés, des collines, à un médiocre intervalle de distance, entourent l'oppidum d'une ligne uniforme de crêtes. Or, c'est là évidemment le fait orographique d'Izernore. Pour le constater sur le terrain, il n'y a qu'à se placer au milieu de l'oppidum et à porter ses regards autour de soi, de tous les côtés. On s'y voit réellement entouré (sauf du côté nord-nord-est, où se trouve la plaine) de collines médiocrement éloignées et dont la ligne de faîte se poursuit aussi uniformément qu'il est possible dans la réalité des choses naturelles.

Passons aux dispositions prises par Vercingétorix sur la colline centrale : Sous le rempart, au versant de la colline qui regardait le soleil levant, les troupes gauloises couvraient le terrain et s'étaient retranchées derrière un fossé et un mur en pierres sèches de six pieds (1m,77) de hauteur.

Comment ce mur en pierres sèches était-il établi ? César nous donne, dans le récit du siège de Gergovia, la description d'un mur établi par ce même chef gaulois, pour couvrir de même un camp placé au versant du mont et sous le rempart de l'oppidum des Arvernes. Voici comment César décrit ce mur : A peu près à mi-côte, tout a le long de la montagne et en suivant ses contours, les Gaulois avaient établi devant eux, avec de gros blocs de roche, un mur de six pieds, pour arrêter les nôtres (les Romains), en cas d'assaut ; et, laissant libre tout l'espace inférieur, ils avaient couvert la partie supérieure du coteau, jusqu'au rempart de l'oppidum, d'un camp a très-serré (XLVI).

Remarquons une différence dans la matière constitutive des deux murs : à Gergovia, c'était un mur proprement dit, un mur de six pieds composé de gros blocs de roche, — *ex grandibus saxis sex pedum murum* — ; à Alésia, le texte indique un fossé et un mur en pierres sèches de six pieds de haut, — *fossamque et maceriam sex in altitudinem pedum*. — On dirait ici un simple remblai de pierrailles, et il y a, de plus, un fossé complémentaire. Or, au versant oriental de la colline centrale de l'oppidum d'Izernore, le terrain est généralement du galet : la roche y manque, sauf à la colline de l'extrémité sud-est. Si donc le mur de six pieds de haut fut établi sur ce terrain, il dut être exécuté avec la modification indiquée dans le récit de César.

Le camp gaulois établi au versant oriental de la colline centrale d'*Alésia* dut nécessairement 6tre d'une grande étendue, bien que le sol fût couvert par les troupes ; car il est dit plus loin que Vercingétorix avait avec lui, outre sa cavalerie, quatre-vingt mille hommes d'infanterie. Or, l'oppidum d'Izernore étant très-allongé dans la direction nord-sud, son côté oriental est d'environ 7 kilomètres ; en sorte qu'une zone de terrain se prolongeant tout le long de ce côté oriental, sur 100 à 150 mètres de laideur, aurait largement suffi pour recevoir toute cette armée gauloise, conformément au texte de César.

Remarquons de plus que, sur le terrain d'Izernore, c'est précisément du côté oriental que l'accès de l'oppidum est le moins difficile, et que l'entourage est le plus couvert. D'où la nécessité pour Vercingétorix de faire camper l'armée gauloise de ce côté-là, par précaution contre les surprises habituelles de César.

La largeur moyenne de l'oppidum d'Izernore étant de moins de 1 kilomètre, il en résulte que l'armée gauloise pouvait, de son camp placé comme il vient d'être dit, se porter en quelques minutes sur le côté occidental, où l'entourage est au contraire tout à découvert, l'Ognin entre deux. Elle pouvait encore facilement se masser sur l'un des deux éperons, où d'ailleurs l'accès était le plus difficile. L'oppidum se serait donc trouvé ainsi complètement gardé de tous les côtés.

Enfin, si César eût voulu faire un détour pour gagner la Province, il eût été forcé de passer à l'orient de l'oppidum, à cause des marécages de la rivière qui sort du lac de Nantua ; et, dans ce cas éventuel, Vercingétorix, campé au versant oriental de l'oppidum, se trouvait on ne peut mieux placé pour se porter rapidement sur le défilé qui conduit dans la Province : l'entrée de ce défilé n'étant qu'à moins de 3 kilomètres de l'oppidum d'Izernore. En effet, deux chemins dans cette direction partaient du camp gaulois : l'un, qui était la route même de la Province, partait du camp à son extrémité sud ; l'autre partait du milieu de ce même camp, pour monter directement par Bussy au col de Beauregard, où l'on franchit la colline de l'entourage.

Les lieux d'Izernore s'accordent donc parfaitement avec toute cette partie précédente du récit de César ; et, de plus, les dispositions qui furent prises tout d'abord par Vercingétorix sur la colline de l'oppidum d'Alésia sont ici expliquées par la nature même des lieux.

Passons aux dispositions prises par César sur l'entourage de l'oppidum : L'investissement qui était entrepris par les Romains comprenait onze mille pas (16km,291) de développement. Les lieux de campement étaient convenablement situés, et l'on y avait établi vingt-trois redoutes, où, durant le jour, des troupes étaient postées de crainte de quelque sortie soudaine des Gaulois ; ces mêmes redoutes étaient occupées durant la nuit par des sentinelles et de fortes gardes.

Sur le terrain d'Izernore, il ne se présente qu'une seule ligne naturelle d'enceinte. On la suit, à partir du pied de l'éperon septentrional de la colline centrale, en allant d'abord à l'ouest traverser l'Ognin, pour remonter au sud par sa rive gauche jusqu'au *saut de Béard*, où l'on tourne l'éperon méridional de la colline centrale ; puis, en revenant au nord-est, le long de cet éperon rocheux, par le vallon qui longe son flanc oriental jusqu'à Bussy, où passe l'Anconnans ; puis, de là, en descendant directement au nord par la rive droite de ce ruisseau marécageux, jusque vis-à-vis du point de départ, où il ne reste plus qu'à y traverser le ruisseau pour achever l'enceinte. Or, si l'on mesure le chemin fait ainsi, la coïncidence de sa longueur avec onze mille pas romains, ou 16km,291, est si juste qu'on ne saurait guère assigner la différence. Il est facile de le constater sur la carte de l'état-major, qu'on a sous les yeux, en ouvrant le compas au kilomètre. César a donc pu, en appréciant d'un coup d'œil sûr l'étendue de l'investissement qu'il entreprenait, la formuler ainsi : cinq milles de long, demi-mille de large ; en tout onze milles ; de même qu'un général expérimenté dirait aujourd'hui : 7 kilomètres de long, 1 de traversée ; en tout 16 kilomètres de tour.

Quant aux vingt-trois redoutes attenantes à autant de camps, qui étaient *convenablement situés*, dit César, bien que nous soyons personnellement peu

familier avec les connaissances spéciales qui pourraient nous aider à faire un choix très-éclairé de ces vingt-trois positions, parmi tous les divers mamelons, les crêtes ou contreforts que nous présente le terrain de l'entourage d'Izernore, nous allons dire simplement ce qui nous semblerait le mieux, en attendant les rectifications à faire dont on nous démontrerait l'utilité. Voici donc sur quels points il nous parait nécessaire et suffisant de placer vingt-trois redoutes pour que l'armée qui ferait le blocus de l'oppidum, 1° se trouve en bonne position de défense, 2° surveille facilement l'oppidum, 3° garde tous les débouchés de l'extérieur sur ses lignes ; et enfin pour que chaque camp ait à sa portée, autant que possible, l'eau nécessaire.

Qu'on veuille bien jeter un regard sur notre carte, où ces positions, que nous allons mentionner sous leurs noms de lieux dits, sont indiquées dans le même ordre par des numéros correspondants. Trois redoutes à placer devant l'oppidum, au travers de la plaine basse (1, 2 et 3) ; puis, en remontant le long de la rive gauche de l'Ognin pour continuer à faire le tour de l'oppidum, une redoute à la pointe nord du *bois de Perrière* (4) ; une sur *Gimon* (5) ; une sur *Bozon* (6) ; sur le *Turle* (7) ; sur la crête de la colline qu'on voit entre *Sorpiat et le bief de Niboz* (8) ; sur *Chalamont* (9) ; sur *Côte-Soleil* (10) ; sur le *mont de Pérignat* (11) ; sur la crête où se voit l'*église de Momay* (12) ; sur *Crêt-Royat*, qui domine le saut de Béard (13) ; sur la *roche de Sénan* (14) ; à *Géovreissiat* (15) sur le *mont de Brotone*, qui domine le col de Beauregard (16) ; tout près de *Charbillat* (17) ; au sud et près de *Tignat* (18) ; sur *Fossart* (19), au *Voërle*[1] (20) ; à l'*Allongeon* (21) ; en *Pérucle* (22) ; sur *Chougeon* (23). De plus, il nous paraît, sinon indispensable, du moins très-important, d'avoir eu des postes avancés ou des détachements de cavalerie, à *Géovreisset d'Allongeon*[2] et à *Ijean*, pour que les lignes romaines eussent été à couvert de toute surprise provenant de la vallée du Lenge, où passe la route qui arrive du nord par Moirans[3].

---

1 Ce nom est prononcé dans le pays comme s'il était écrit : le *Vouarle*.

2 Tel est le nom explicite de ce hameau, comme on le voit encore sur la carte de Cassini. Aujourd'hui, le plus souvent, on se borne simplement au nom de *Géovreisset*, tout court.

3 Le nom du lieu où est placée la redoute n° 19, *Fossart*, appelle ici une petite note :

A l'occasion du compte rendu de la séance de l'Académie des inscriptions et belles-lettres du 5 avril 1861, où il avait été pris date devant l'illustre compagnie pour notre propre opinion historique, alors tout à fait nouvelle, à savoir : — *que le véritable emplacement de l'oppidum d'Alésia, dont parle César, est le plateau d'Izernore, en Bugey* (opinion remontant par date certaine à 1857) ; les journaux du département de l'Ain, et en particulier l'*Abeille du Bugey et du pays de Gex*, qui se publie à Nantua, annonçait, dans son numéro du 25 mai 1861, cette nouvelle littéraire comme pouvant intéresser ses lecteurs. Quelques jours plus tard, dans ce même journal l'*Abeille* (numéro du 1er juin 1861), un jeune littérateur du département de Saône-et-Loire, M. Gravot, placé comme régent de sixième au collège de Nantua, *adoptant notre opinion sans plus de façon que si elle eût été sienne*, entreprenait de la publier, en son propre nom, d'une manière tout à fait curieuse pour nous et dont nous lui concédons très-volontiers l'invention. Mais, peu après, n'ayant pu sans doute, les commentaires à la main sur le plateau d'Izernore, parvenir à s'y bien reconnaître, il se ravisait subitement (numéro du 24 août 1861) et plaçait son Alésia sur le monticule que nous venons de désigner pour remplacement de la redoute n° 19, c'est-à-dire sur Fossart. En sorte que M. Gravot est bien véritablement l'inventeur d'une *Alésia du Bugey*, mais d'une *Alésia-Fossart du Bugey*, qui est apparue certainement après notre Alésia-Izernore, et qui, bien qu'il lui ait attribué le même nom, en diffère énormément.

Nous rappelons ces faits parce qu'un journal important de Paris, l'opinion nationale (numéro du 30 avril 1865), ayant dit que *M. Gravot est le père de l'Alésia du Bugey*, on

La cavalerie de César dut être répartie dans un certain nombre de ces vingt-trois camps fortifiés. Désignons-en quatre où il nous parait avoir été opportun qu'elle fût placée : 1° Au nord de l'oppidum, dans la plaine basse où arrive l'une des deux routes du nord, le camp (n° 1) placé au bord de l'Anconnans ; 2° Sur le flanc oriental de l'oppidum, le camp (n° 20) placé au Voërle, d'où il est facile d'aller au pâturage dans la vallée du Lenge ; 3° Plus haut du même côté, le camp (n° 21) placé à l'Allongeon, point supérieur qui commande tous les chemins de communication avec cette vallée du Lenge, où passe l'autre route du nord, et sur laquelle il était important d'avoir sans cesse de la cavalerie en observation. Ces trois camps sont reliés entre eux par trois chemins directs, en sorte qu'il aurait été facile, au besoin, de masser ces trois corps de cavalerie sur l'un des trois points ; 4° Il était encore opportun de placer un quatrième corps de cavalerie dans le camp (n° 12) situé au sud de l'oppidum, où passait la route directe de *Noviodunum* des Éduens à *Geneva* des Allobroges (aujourd'hui route nationale n° 79). Quant au flanc occidental de l'oppidum, il n'y passe aucune route, et le terrain des lignes romaines y était généralement impraticable à la cavalerie. Dans les quatre camps que nous venons de désigner, on avait l'eau et le pâturage ou sur place, ou assez près dans les environs.

Parlons tout de suite du premier combat livré devant Alésia, parce qu'il va nous faire connaître incidemment de nouvelles conditions topographiques, que doit encore présenter le véritable emplacement du célèbre oppidum.

Opere instituto, fit équestre prœlium... — Comme on entreprenait les ouvrages, dit César, il s'engage un combat de cavalerie dans cette plaine que nous avons montrée ci-dessus s'ouvrant entre les collines sur trois mille pas de longueur. On se charge de part et d'autre avec la plus grande vigueur. Les nôtres (les Romains) faiblissant, César envoie les Germains pour les soutenir, et range les légions en avant du camp de crainte que tout à coup l'infanterie des ennemis ne fasse une sortie. L'appui des légions augmente le courage des nôtres. Les ennemis, culbutés pêle-mêle, s'embarrassent les uns les autres par leur nombre, en se pressant aux issues trop étroites qui leur restent. Les Germains les poussent jusqu'aux retranchements. Il se fait un grand carnage. Quelques cavaliers gaulois, abandonnant leurs chevaux, tâchent de traverser le fossé et de passer par-dessus le mur en pierres sèches. César fait un peu avancer les légions qu'il avait rangées devant la palissade de son camp. Le trouble n'est pas moindre parmi les Gaulois campés derrière le mur en pierres sèches, croyant que l'on vient à eux au moment même, ils appellent aux armes ; quelques-uns se jettent de terreur dans l'oppidum ; Vercingétorix en fait fermer les portes de crainte qu'il ne reste plus personne dans le camp. Les Germains, après avoir tué beaucoup d'hommes et pris nombre de chevaux, se retirent.

---

pouvait s'y tromper, et que nous avons dû rectifier cette assertion par une lettre insérée dans ce même journal, numéro du 10 juillet suivant, où nous avons rétabli l'ordre de priorité, et démontré positivement que l'*Alésia-Fossart* de M. Gravot, *tout au plus pourrait être la fille naturelle de notre Alésia du Bugey* ; mais qu'elles ne se ressemblent en rien.

Ceci était d'autant plus nécessaire à noter que, dès l'année 1862, M. Gravot a publié une brochure en faveur de son *Alésia-Fossart*, qu'il y présente au public sous le nom d'Alésia-Izernore (Ain), sans dire un seul mot de nous, ni de notre opinion, qui avait pourtant déjà, sous cette même désignation, précède celle de M. Gravot et qui était connue de lui, incontestablement, d'après sa propre lettre insérée dans l'*Abeille* du 1er juin 1861, où le fait a été clairement énoncé par lui-même.

Le récit de ce premier combat de cavalerie, qui eut lieu dans la plaine située devant l'oppidum d'Alésia, nous permet de distinguer la place où César campa en arrivant (*altero die, ad Alesiam castra fecit*), jusqu'à ce que les ouvrages pussent recevoir les légionnaires. On vient de voir, en effet, que, pendant ce combat, son camp unique devait être directement en face de l'oppidum et au-delà de la plaine basse ; par conséquent, pour nous, sous Matafelon, sur la rive gauche de l'Ognin.

Ce même récit ajoute à la description précédente deux conditions caractéristiques du terrain de la plaine située devant l'oppidum d'Alésia. Le premier de ces deux caractères complémentaires, c'est *que la plaine soit comprise entre des collines*, — *intermissam collibus* ; — le second, c'est *que le mur en pierres sèches, avec fossé par devant* — qui couvrait le camp des Gaulois situé au versant oriental de la colline centrale et sous le rempart de l'oppidum —, *se trouve par quelque point faire face sur la plaine* ; cela est évident, puisqu'une charge de cavalerie, qui a eu lieu dans la plaine, aboutit à ce mur de pierres sèches eu poursuivant directement les Gaulois : — *Germani acrius usque ad munitiones sequuntur ; nonnulli relictis equis fossam transire et maceriam transcendere conantur*.

Or, ajouter ces deux caractères complémentaires à la plaine située devant notre oppidum d'Alésia, c'est ajouter deux traits de ressemblance de plus avec le terrain d'Izernore. En effet, sur ce terrain, 1° la plaine située devant l'oppidum fait suite dans sa longueur à la longueur propre de l'oppidum, du sud au nord, et les collines de l'entourage de l'oppidum se prolongent des deux côtés directement au nord tout le long de cette plaine basse, qu'elles enveloppent en allant se rapprocher au delà, de sorte que *la plaine ici s'ouvre bien devant l'oppidum et entre des collines*, sur une longueur de trois mille pas, — *in ea planitie quam intermissam collibus trium millium passuum in longitudinem patere supra demonstravimus*. — 2° Le mur en pierres sèches qui longeait le versant oriental de la colline centrale de notre *Alésia*, à mi-côte comme à Gergovia, *arrive bien ici jusque sur la plaine située devant l'oppidum* et où eut lieu ce combat de cavalerie. C'est à *Condamine* même que dut se terminer du côté du nord, sur le versant oriental de la colline de l'oppidum, l'enceinte comprise entre ce mur en pierres sèches et le rempart de l'oppidum, — *sub muro* — où campaient les troupes gauloises à l'arrivée de César devant la place.

De plus, il est naturel que les Gaulois aient ménagé à Condamine une issue fortifiée pour communiquer avec la plaine, car c'est l'endroit où, pour y descendre, la pente est la moins rapide. Mais cette passe de sortie ne put être, vu le terrain, que très-étroite. On trouve donc ici une explication naturelle de l'encombrement qui survint à la rentrée de la cavalerie gauloise et qui lui fut si fatal.

Du reste y considérons le nom même de *Condamine* (*conditæ minæ*, avance de muraille, *saillie de muraille établie là*). Virgile a dit (*En*. IV), en parlant des murailles de Carthage dont la construction reste en suspens :

> ... *Pendent opéra interrupta, minæque*
> *Murorum ingentes*.

Ce nom de Condamine, qui est resté là parmi les populations, ne semble-t-il donc pas témoigner que jadis une muraille a joué en ce lieu quelque rôle mémorable ? Et même cet endroit, par où la cavalerie gauloise dut sortir et rentrer, porte encore de nos jours le nom de lieu dit *l'issue*.

Ajoutons en passant, pour n'y pas revenir, une remarque qui a son intérêt dans la comparaison des lieux. Le récit de ce combat de cavalerie, où César nous montre sur la plaine un retranchement qu'il a dit précédemment être établi au versant oriental de la colline sur laquelle était placé l'oppidum d'Alésia, introduit un élément de critique clair et certain pour la reconnaissance du terrain de l'antique Alésia, à savoir, *l'orientation* des lieux. En effet, de cette condition imposée ici, que la plaine soit adjacente, au moins par quelque point, au mur en pierres sèches du versant oriental de la colline centrale de l'oppidum d'Alésia, il s'ensuit que cette plaine devait nécessairement se trouver placée ou à Varient, ou au nord y ou au sud de l'oppidum. Or, sur le terrain d'Alise-Sainte-Reine, et encore de même sur le terrain d'Alaise, la plaine se trouverait placée *à l'occident de l'oppidum*, c'est-à-dire précisément du *seul côté inadmissible* en regard de ce texte des Commentaires.

§ II. — Comparaison des lieux d'Izernore, d'Alise-Sainte-Reine et d'Alaise, par rapport : 1° au texte topographique de César concernant Alésia, et, 2° à l'eau qui y fut nécessaire durant le blocus de cet oppidum.

Ici, avant de passer outre, nous devons examiner avec soin deux questions dont la solution est d'une importance capitale, pour déterminer avec certitude l'emplacement d'Alésia.

Évidemment, pour décider lequel des trois lieux d'Alise-Sainte-Reine, d'Alaise, ou d'Izernore, est le plus conforme à l'oppidum d'Alésia, il faut, au préalable, bien s'entendre sur le sens du texte de César ou sur la configuration réelle du terrain d'*Alésia*, et sur les autres conditions fondamentales que doit présenter le célèbre oppidum gaulois. La comparaison des lieux présentés et le choix à faire deviendront ensuite bien faciles, puisque nous avons Alise, Alaise et Izernore comme sous les yeux au moyen de nos bonnes cartes de Gaule, dont on peut du reste vérifier la fidélité en allant sur le terrain. Or, ici nous nous trouvons en dissidence avec tous nos honorables devanciers, 1°, sur le sens du texte topographique de César, ou sur la configuration réelle du terrain de l'oppidum d'Alésia que ce texte doit nous faire connaître ; et 2°, au sujet de l'eau à boire que ce terrain doit présenter et qui y fut nécessaire durant le blocus. Il s'agit donc de savoir : 1° de quel côté, ou du nôtre ou du leur, on se fait une fausse image du lieu cherché, et 2° si de part et d'autre, on tient assez compte des conditions particulières où doit s'y trouver cette eau nécessaire.

1° Au sujet de la configuration générale de l'oppidum d'Alésia :

Pour mettre ici en lumière deux grands traits caractéristiques du terrain de l'oppidum d'Alésia, sur lesquels porte cette première dissidence, il nous suffira de justifier deux points de notre version précédente du texte de César, où nous sommes en désaccord complet avec les deux opinions qui présentent Alise-Sainte-Reine et Alaise comme occupant la place de l'antique Alésia, désaccord qui existe non-seulement au sujet du sens exact des mots du texte, mais encore

au sujet de la véritable configuration du terrain de l'oppidum que ces mots représentent, et que nous cherchons tous à constater. C'est donc bien ici une question fondamentale pour toutes les opinions. Et l'on nous permettra sans doute quelques développements à cet égard, en considération de l'intérêt de la question et de l'autorité des savants avec qui nous ne pouvons nous dispenser d'entrer en contradiction sur ce point.

Il s'agit du sens de l'expression *edito loco* et de la portée des mots *pari altitudinis fastigio*, dans le texte de César.

Ipsum erat oppidum Alesia in colle summo, admodum edito loco ut nisi obsidione expugnari non posse videretur. — Quelle est ici la signification de l'expression *edito loco* ? C'est :

Suivant M. Rossignol, — Sur le sommet d'une très-haute colline... sur un mamelon escarpé[1] ;

Suivant l'*Histoire de Jules César*, — Sur une montagne complètement isolée, qui s'élève de 160 à 170 mètres au-dessus des vallées environnantes[2] ;

Suivant M. Quicherat, — Sur le sommet d'une colline a à un endroit de celte colline qui était d'une excessive hauteur[3] ;

Suivant nous : — L'oppidum même d'Alésia était sur le haut d'une colline, dans une position d'un accès difficile à ce point qu'il paraissait impossible de s'en emparer sinon à l'aide d'un blocus.

Et le terrain d'Izernore exige que cette dernière traduction soit admise y pour qu'il ait pu être l'emplacement de l'oppidum d'Alésia : nous allons donc tâcher de la justifier.

Disons d'abord que le duc d'Aumale, dans un article intéressant sur cette campagne de Jules César, a traduit de même le mot *editus*. Voici l'expression qu'il emploie : La place d'Alésia était située au sommet d'une colline d'accès si difficile que[4]...

D'après le dictionnaire, le mot latin *editus* provient de *edo*, faire sortir (*e-do*). Il semble donc indiquer, dans sa signification primitive, la forme d'une plante sortant de terre ; on dit : *edita semina*, et par extension : *Mæcenas edite regibus : Edita carmina*... Horace emploie l'expression *viribus editior*, pour indiquer un taureau plus fort que les autres, qui ne permet pas a ses rivaux d'approcher et qui les tue :

Viribus editior cædebat, ut in grege taurus.

Notre mot français *élevé* correspond certainement aux mots latins *altus*, *celsus*, *excelsus*, *præcelsus*. Les deux mots *editus* et *altus* désignent donc deux caractères qui peuvent exister l'un sans l'autre. Des semences sorties de terre — *edita semina* — ont le premier, n'ont pas le second ; elles sont levées, et ne sont pas élevées ; elles sont *edita*, et ne sont pas *alta*. Un arbre élevé, *arbor alta*, étant à la fois essentiellement *edita*, c'est inutile à dire. Mais, s'il s'agit d'un lieu, le caractère de difficile accès, *locus editus*, peut, selon la forme de ce lieu,

---

1 *Alise. Études sur une campagne de Jules César*, par M. Rossignol, p. 42, 43.
2 *Histoire de Jules César*, Paris, Imprimerie impériale, 1866, t. II, p. 258.
3 *Conclusion pour Alaise*, par M. Quicherat, p. 56.
4 *Étude sur la septième campagne de César en Gaule*, *Revue des Deux-Mondes*, 1er mai 1858, p. 101.

manquer ou bien coexister avec le caractère d'élévation, alias ; et, dans ce dernier cas, il faut employer les deux mots : *locus præcelsus atque éditus*, dit Cicéron.

C'est ainsi qu'il s'exprime en parlant de l'enlèvement de la Cérès d'Enna. Citons ses propres paroles : — *Enna autem, ubi ea, quæ dico, gesta esse memorantur, est loco præcelso atque edito : quo in summo est æquata agri planities, et aquæ perennes. Tota vero, ab omni aditu, circumcisa atque diremta est*. — Voilà donc un lieu qui présente deux caractères, *loco præcelso atque édito* : le premier, *præcelso*, c'est incontestablement que ce lieu est très-élevé ; le second, *edito*, c'est, pensons-nous, que l'accès en est difficile, comme l'explique la dernière phrase du texte. Nous traduisons donc de cette manière : Or, Enna, où l'on rapporte que se sont passés les faits dont je parle, est dans un *lieu très-élevé* et *de difficile accès*, au sommet duquel se trouve une plaine cultivée, bien unie, et où l'eau ne manque jamais. Quant à *ses abords, de quelque côté que ce soit, ils sont partout à l'entour taillés à pic et escarpés*.

Voici maintenant Salluste, auteur militaire, écrivain correct, lieutenant et ami de César, qui, à tous ces titres, peut mieux que personne nous guider ici dans l'interprétation du mot *editus*, et qui, par hasard, en a précisé le sens dans le récit de la guerre contre Jugurtha, de la manière suivante : — *Namque haud longe a flumine Mulucha, quod Jugurthæ Bocchique regnum disjungebat, erat inter cæteram planitiem mons saxeus, mediocri castello satis patens, in immensum editus, uno perangusto aditu relicto : nam omnis natura velut opere atque consulto praeceps*[1]. — C'est-à-dire : En effet, non loin du fleuve Mulucha[2], qui séparait le royaume de Jugurtha de celui de Bocchus, se trouvait, au milieu d'une région du reste en plaine, un mont rocheux, où il y avait assez déplace pour un médiocre fort, et dont l'accès était d'une immense difficulté, une seule voie très-étroite restant pour y monter : car ce mont était naturellement, de tous les côtés, comme s'il eût été taillé de main d'homme et à dessein, en surplomb (*præceps*, la tête penchée en avant). Si donc on veut bien considérer avec attention l'enchaînement des idées dans ce texte, où le caractère *editus*, en topographie militaire, est attribué à l'extrême, — *in immensum editus*, — on se convaincra, nous l'espérons, que le sens véritable de ce mot latin, dans le langage militaire, est bien tel que nous venons de le traduire. Du reste, la suite du récit de Salluste donne clairement à entendre que ce même mont rocheux n'était que fort peu élevé ; car un soldat de Marins en atteignit un jour le sommet, par hasard et sans s'en douter, en grimpant pour saisir quelques escargots qu'il avait aperçus rampant contre la roche...

Venons à César lui-même. Lorsqu'il veut indiquer un lieu élevé, dans les cas où nul doute à cet égard n'est possible, il emploie, sans exception que nous sachions, les mots *altus*, *altitudo* ; ainsi, il dit du mont de la citadelle de Besançon : *mons magna altitudine*... Il dit de Gergovia : *positam altissimo monte*. Il dit de la petite ville d'Octodurus entourée par les Alpes : *Altissimis montibus undique continetur*. Il dit du Jura : *monte altissimo*... *mons autem altissimus impendebat*... César attachait du prix au choix de ses expressions : quand il en change, c'est donc qu'il veut indiquer une autre qualité dans l'objet dont il parle.

---

1 Salluste, *Jugurtha*, XCII.
2 Probablement la *Malouia*, à l'extrémité occidentale de l'Algérie.

César écrivait purement : après avoir dit que l'oppidum d'Alésia était placé sur *le haut d'une colline*, ajouter que c'était un lieu très-élevé, c'eût été faire de la colline un mont, ou corriger la première expression : ce que César ne fait jamais, parce que certainement il a soin de choisir ses expressions.

Dans huit passages de l'œuvre de César, où nous avons trouvé le mot *editus*, le sens naturel et simple du récit comporte la traduction de ce mot par l'expression française de difficile accès ; et même, dans deux de ces textes, la traduction du mot *editus* par le mot français élevé ne nous paraît point admissible. Citons seulement ces derniers.

Dans les *Commentaires* de la guerre civile (III, XXXVII), il est dit, au sujet d'une manœuvre de Scipion contre Domitius, sur les bords du fleuve Haliacmon, qui séparait la Thessalie de la Macédoine : — *Ibique prope flumen, edito natura loco, castra posuit*, — passage que nous traduisons de cette manière : Et là, il campa près du fleuve, en un lieu d'un accès naturellement difficile. César, en effet, pourrait-il avoir dit qu'un certain lieu avait été rendu élevé par la nature (*edito natura loco*) ? Mais il a fort bien pu dire, et nous disons nous-mêmes en pareille occasion, au sujet d'un lieu de difficile accès, qu'il a été rendu tel par la nature. Car le caractère de difficile accès d'un lieu, au point de vue stratégique, peut résulter de conditions diverses, qui d'ordinaire sont réalisées par l'art, mais aussi qui peuvent accidentellement se trouver réalisées par la nature.

Pendant le siège d'Avaricum, Vercingétorix était allé se placer en embuscade avec sa cavalerie dans un lieu éloigné. César, en ayant été informé, part lui-même au milieu de la nuit, pour aller surprendre l'infanterie gauloise restée sans chef dans son camp. Ce camp, d'après un premier passage du récit, était situé à la distance de seize milles (24 km.) d'Avaricum, et protégé par des marais et des forêts : *locum castris deligit paludibus silvisque munitum, ab Avarico longe millia passuum*, XVI. — César dit ensuite qu'il trouve l'infanterie gauloise dans un lieu *edito atque aperto*, c'est-à-dire dans un lieu présentant le caractère que nous cherchons à déterminer (*edito*), et outre cela découvert. Or voici la description qu'il en donne (XIX) : — *Collis erat leniter ab infimo acclivis*... — C'était une colline s'élevant doucement depuis le bas. Cette colline était entourée presque de toutes parts d'un marais difficile et plein de mauvais pas, n'ayant que cinquante pieds (14m,75) de largeur. Les Gaulois, après avoir coupé les moyens de passage, se tenaient sur cette colline avec confiance dans la position ; et, groupés par masses selon leurs cités, ils gardaient résolument tous les gués et les passages de ce marais ; bien décidés, si les Romains entreprenaient de le passer de force, à profiter des avantages de leur position, pour les accabler dans les hésitations du passage. De sorte que, à voir la proximité des ennemis, on eût pensé qu'ils étaient prêts à combattre presque sans avantage ; mais, en examinant bien la différence des conditions respectives, on reconnaissait que ce n'était de leur part qu'une vaine bravade. Les soldats, s'indignant que les ennemis pussent les regarder en face de si près, et demandant le signal du combat, César leur fait comprendre quelles pertes, quel sacrifice de braves soldats coûterait la victoire... Et, après les avoir ainsi consolés, du même jour il les ramène au camp.

Voilà donc un lieu où le caractère stratégique *edito* est si important qu'il suffit pour arrêter les légions romaines, conduites par César en personne contre l'infanterie gauloise qui l'occupe, sans même que Vercingétorix y soit présent de sa personne. Et néanmoins ce lieu ne peut guère, ce nous semble, être dit élevé : C'était une colline s'élevant doucement depuis le bas, — *Collis erat leniter ab*

infimo acclivis... —D'ailleurs, les Gaulois se tenaient sur le bord même du marais : — *Hæsitantes premerent*... *prope sequo Marte*... *tantulo spatio interjecto*. — La qualité importante du lieu, tout l'avantage de cette position qui arrête César, — *edito loco*, — provient donc réellement de l'existence du marais, uniquement de là, et consiste évidemment dans la *difficulté de l'accès* auprès de l'ennemi, à travers ce marais.

Nous concluons de tout ce qui précède que, pour offrir les caractères topographiques indiqués dans le texte de César, au sujet d'Alésia, il faut et il suffit que cet oppidum ait été placé sur le haut d'une colline, d'une élévation quelconque — *in colle summo*, — et que cette position ait été d'un accès difficile, généralement parlant — *edito loco* ; — quelle qu'ait pu être en chaque point du pourtour de cette position la nature de la difficulté qu'on rencontrait, ou hauteur à gravir, ou roches à escalader, ou cours d'eau à passer, ou marais, ou forêts à traverser, etc. En deux mots, pour qu'un lieu puisse avoir été l'oppidum d'Alésia, il faut et il suffit, en regard du texte discuté, que ce lieu soit *une position forte, occupant le haut et une colline quelconque, et d'un accès notablement difficile*.

D'ailleurs, en stratégie, la grosse question, l'unique question, pour ainsi dire (et à cet égard le duc d'Aumale ne s'y est point mépris), n'est-ce pas l'accès de la position où se trouve l'ennemi, l'abord facile ou difficile, avantageux ou désavantageux : la hauteur d'un lieu n'étant qu'un des nombreux éléments de ces conditions relatives ? Et César pourrait-il avoir omis d'indiquer que l'accès de l'oppidum d'Alésia était difficile ? Car, pour l'indiquer, il ne suffirait pas qu'il eût dit (comme on l'a voulu comprendre) que cet oppidum était *sur une colline très-élevée*, il faudrait encore qu'il eût ajouté que tous les abords de cette colline très-élevée étaient difficiles, comme il l'ajoute au sujet de Gergovia : — *Quæ posita in altissimo monte omnes aditus difficiles habebat* (XXXI).

Du reste, il est déjà assez clair que la position d'Alésia a bien pu ne pas être naturellement très-forte ; et à ce point de vue, il ne faut pas oublier qu'elle était occupée par une armée de 80.000 hommes que César avait déjà combattue à Gergovia, qu'il n'a point cherché à combattre de nouveau dans les plaines de la Saône ; et que, en arrivant devant Alésia, le premier soin du grand guerrier de Rome a été de s'emparer des positions fortes du voisinage et de s'y retrancher ; et enfin que le blocus d'Alésia qu'il entreprend s'explique très-bien par les mêmes motifs qui le portèrent plus tard à bloquer Pompée près de Dyrrachium, c'est-à-dire par la nécessité de pourvoir à l'alimentation et à la sécurité de sa propre armée.

Passons donc au second texte descriptif d'Alésia, sur le sens duquel nous ne sommes point d'accord avec nos honorables devanciers.

Ante id oppidum planities... *patebat ; reliquis ex omnibus partibus colles, mediocri interjecto spatio, pari altitudinis fastigio oppidum cingebant*.

D'après M. Rossignol, César dit que le mamelon d'Alésia était environné de collines d'une égale hauteur.

Le mont Auxois, ajoute M. Rossignol, a 418 mètres d'élévation. Les collines qui l'entourent en ont 386-401-402-418-420. Quand César aurait pris ses mesures avec nos instruments modernes, il ne serait pas plus exact[1].

---

[1] *Alise*..., p. 44.

D'après l'*Histoire de Jules César*, l'ancienne Alésia occupait le sommet de la montagne appelée aujourd'hui le mont Auxois... A l'ouest du mont Auxois s'étend la plaine des Laumes... De tous les autres côtés, à une distance variant de 1.100 à 1.600 mètres, s'élève une ceinture, de collines dont les plateaux ont une même hauteur[1].

D'après M. Quicherat : Excepté du côté où régnait la *planities*, des collines très-rapprochées du massif d'Alésia s'élevaient à la même hauteur de crêtes.

Cela est parfaitement vrai, ajoute M. Quicherat, et pour les deux bordures du Lison, et pour celles de la Languetine, et pour celles de la gorge de Nans. Il a en est autrement sur la vallée du Todeure que César excepte[2].

Voici notre propre version du même texte : Devant cet oppidum s'ouvrait une plaine... *De tous les autres côtés*, des collines, à un médiocre intervalle de distance, *entouraient l'oppidum d'une ligne uniforme de crêtes*.

On voit la différence capitale de ces quatre versions.

D'après le sens des trois premières, un spectateur placé au centre de l'oppidum d'Alésia devrait apercevoir au loin *à niveau tout l'horizon*, comme s'il se trouvait dans une plaine, les collines de l'entourage ayant leurs sommets à la même hauteur que le lieu où le spectateur lui-même serait placé. D'après la quatrième version, tout serait bien différent : un spectateur placé au centre de l'oppidum d'Alésia verrait, sauf du côté de la plaine, s'élever de tous les autres côtés, à un médiocre intervalle de distance, une ceinture de collines dont tous les sommets seraient pareils. C'est exactement le fait orographique d'Izernore. Voilà donc encore un point capital à mettre en lumière avec certitude.

César emploie ici, pour appeler dans la pensée une fidèle image de l'entourage de l'oppidum d'Alésia, le mot *fastigium*. La signification accoutumée du mot *fastigium*, c'est, par exemple, le fronton d'un temple, ou le couronnement d'un édifice qui de sa nature domine tout le voisinage. On dit, par extension, *fastigium montis*, *collis*... La racine de *fastigium* est *fastus*, qui signifie *dédain*, action de regarder *de haut* (du haut de sa grandeur, comme nous disons familièrement en français).

Remarquons du reste que cet attribut, *fastigium*, tend, de sa nature même, à disparaître si tous les objets comparés le reçoivent. Il n'y a plus, en effet, personne de grand, d'élevé, dès que tous sont grands, élevés. De même orographiquement parlant, il n'y a plus aucun faîte, — *fastigium*, — pour qui se place au centre du plateau d'Alise ; on se croirait dans une plaine indéfinie[3].

Examinons le texte. Quel est l'objet entouré ? L'oppidum. Quel est l'entourage ? des collines, — *colles*. Des collines qui sont essentiellement des lieux élevés peuvent de leur nature même offrir un *fastigium*, un couronnement, une crête : cela est manifeste. Celles-ci ont toutes la crête pareille, — *pari altitudinis fastigio*. — Voilà un point clair et incontestable. Mais l'objet entouré, l'*oppidum*, c'est simplement un réceptacle qui est placé ici, non sur une colline très-élevée, mais sur le haut d'une colline quelconque — *Ipsum erat oppidum in colle summo*. — Or, cet *oppidum*, ce réceptacle, n'est point cette colline ; comme l'oppidum de

---

1 *Histoire de Jules César*, t. II, p. 258.
2 *Conclusion sur Alaise*, p. 62.
3 Voir encore, au sujet de la signification absolue du mot *fastigium*, des remarques qu'on trouvera plus loin, en note.

Gergovia, — *posita in altissimo monte*, — n'est point la très-haute montagne qui le porte ; comme un oppidum situé dans une forêt n'est point la forêt qui le cache. Un *oppidum*, c'est donc, en réalité, simplement un réceptacle, qui ne peut comporter par lui-même ni faîte, ni *fastigium*, qui n'a point, comme on dit en langage de droit, qualité pour recevoir ce caractère orographique. Voyons, dans notre pensée, non l'oppidum, mais l'armée qui occupe le haut de la colline centrale, — *in colle summo*, — ce qui ne change rien à l'orographie ; cette armée peut aussi bien que l'oppidum être entourée de collines offrant une ligne de faîte uniforme, et tout de suite on voit que cette armée n'a rien de commun avec cette ligne de faîte des collines qui l'entourent, sinon qu'elle est au centre de cet entourage.

Ainsi, dans la version du texte de César, faire (par une addition mentale) participer *l'oppidum d'Alésia* au caractère descriptif, — *pari altitudinis fastigium*, — que l'auteur attribue aux collines de son entourage, c'est supposer que César ait pu attribuer un *fastigium* à un *oppidum*, une crête à un simple réceptacle, ce qui n'est admissible, ni dans la pensée lucide, ni dans le langage correct et toujours suffisamment explicite de César.

Cela est si vrai que, dans les trois versions que nous critiquons, pour exprimer le contresens du texte de César qu'on avait dans la pensée, on a été entraîné par l'habitude du bon langage à remplacer le mot *oppidum* par les mots *mamelon*, *mont*, *massif* ; et que néanmoins, même après la substitution de ces autres mots, qui se prêtent au contresens, on n'est point parvenu à l'exprimer d'une manière claire et positive ; tant le reste du texte de César résiste encore à cette signification, si l'on n'y ajoute rien. Rappelons, en effet, les trois versions dont il s'agit, sans les explications que les traducteurs y ont ajoutées.

Suivant M. Rossignol, César dit que le mamelon d'Alésia était environné de collines d'une égale hauteur. — Ne peut-on pas se demander ici : Quels sont les objets d'égale hauteur ? sont ce les collines entre elles seulement ? Ou bien sont-ce, tout à la fois, les collines et le mamelon d'Alésia ?

Suivant l'auteur de l'*Histoire de Jules César*, A l'ouest du mont Auxois s'étend la plaine... De tous les autres côtés... s'élève une ceinture de collines dont les plateaux ont une même hauteur. — Ces plateaux, peut-on demander, ont-ils seulement une même hauteur les uns que les autres ? ou bien : ont-ils tous ensemble une même hauteur que le mont Auxois ?

Suivant M. Quicherat : Excepté du côté où régnait la *planities*, des collines très-rapprochées du massif d'Alésia s'élevaient à la même hauteur de crête. — De même ici : sont-ce les collines entre elles seulement qui s'élevaient à la même hauteur de crête ? Ou bien sont-ce tout à la fois les collines et le massif d'Alésia ?

Du reste, faisons la construction grammaticale du texte : *Ante id oppidum planities... patebat ; ex omnibus partibus reliquis, colles, mediocri spatio interjecto, cingebant oppidum fastigio altitudinis pari* (*ex omnibus his partibus reliquis*). Cette construction grammaticale ne peut être contestée en regard d'un autre texte qu'on trouve un peu plus loin : — *Nec facile totum opus militum corona cingeretur* (LXXII).

Nous traduisons donc conformément à cette construction grammaticale : Devant cet oppidum une plaine s'ouvrait... de tous les côtés restants, des collines, à une médiocre distance interposée, entouraient l'oppidum d'une ligne de faite pareille (de tous ces côtés restants). Les mots ajoutés dans cette version n'ajoutant aucune

idée, ne servant qu'à montrer de nouveau ce qui vient d'être montré par César lui-même dans cette même phrase du texte, comme il le pratique si souvent pour mieux éclairer le sens de ses phrases : — *Erant omnino itinera duo, quitus itineribus domo* (*Helvetii*) *exire possent*, — *Diem dicunt, qua die ad ripam Rhodani omnes conveniant*. — Nous nous croyons donc autorisé à répéter de même ces mots *ex omnibus partibus reliquis*.

Le sens du texte se trouvant ainsi clairement déterminé, nous le reproduisons fidèlement d'une autre manière, en substituant à la forme latine du langage le tour français, et c'est notre propre version : Devant cet oppidum s'ouvrait une plaine d'environ trois mille pas de longueur ; de tous les autres côtés, des collines, à un médiocre intervalle de distance, entouraient l'oppidum d'une ligne uniforme de crêtes.

Notre version exprime donc tout ce qui est dans le texte de César et n'y ajoute rien. Elle conserve scrupuleusement le mot oppidum et le sens qui s'y attache. Elle s'accorde avec l'image que le mot *fastigium* appelle daos la pensée. Elle représente exactement le terrain d'Izernore.

D'ailleurs le récit du blocus qui suit nous indique implicitement par divers détails, d'une part, que la colline centrale de l'oppidum d'Alésia était fort peu élevée en elle-même, comme se trouve être la vaste colline qui porte le plateau d'Izernore ; d'autre part, que les collines de son entourage étaient au contraire très-élevées et dominaient tout le terrain, comme c'est encore le fait orographique de l'entourage d'Izernore.

Voici, en effet, d'abord les expressions que César emploie au sujet de l'oppidum d'Alésia, expressions qui feraient croire, si l'on avait oublié la topographie précédente, qu'on peut entrer dans cet oppidum et en sortir de plain-pied : — *In oppidum irrumpunt*... *Copias omnes, quas pro oppido collocaverat, in oppidum recipit*... *Eruptionem ex oppido pluribus portis facere summa vi conabantur*... *Productis copiis, ante oppidum considunt*... *At ii qui ab Alesia processerant*... *Se in oppidum receperunt*... *Atque ex oppido eduxit*... *In oppidum reverterunt*... *Vercingetorix ex oppido egreditur*... *Copias a munitionibus reducunt*... Tandis que, pour indiquer la rentrée dans l'oppidum de Gergovia, et même peut-être simplement dans l'enceinte située à mi-côte au versant du mont. César dit : — *Ab radicibus collis suos intra munitiones reduxit*. — Ici, on voit tout de suite qu'il s'agit de remonter à une hauteur notable.

Citons, comparativement aux expressions précédentes, celles que César emploie au sujet de l'entourage d'Alésia. Elles impliquent toutes que les lieux dont il s'agit sont élevés et dominants, sans restriction aucune. — *Erat ex omnibus castris, quæ summum undique jugum tenebant, despectus*... *Veriti ne ab latere aperto ex superioribus castris eruptione circumvenirentur*... *Superiorum castrorum situs munitionesque cognoscunt*... *Erat a septentrionibus collis, quem quia propter magnitudinem circuitus opere complecti non potuerant nostri, necessario pene iniquo loco et leniter declivi castra fecerant*... *Post montem se occultavit* (Voilà un mont)... *Maxime ad superiores munitiones laboratur*... *Loca prærupta ex adscensu tentant*...

Nous trouvons bien l'expression suivante, que César a employée au sujet de l'oppidum et qui indique un point dominant : — *Erat ex oppido Alesia despectus in campum*... De l'oppidum d'Alésia la vue dominait sur la plaine... Mais nous prions de remarquer qu'ici la vue dominante est restreinte à la plaine basse,

tandis que, pour les divers lieux de l'entourage, la vue dominante a été indiquée sans aucune restriction.

De plus, nous savons qu'en général les collines de l'entourage étaient entre elles de hauteur égale : — *pari altitudinis fastigio*. — Or, parmi elles se trouvait un mont (que nous venons de faire remarquer ci-dessus) ; ainsi les collines de l'entourage devaient être partout hautes comme des monts.

Ajoutons encore que tout cela s'accorde avec un passage de la géographie de Strabon, auteur presque contemporain, qui a pu être renseigné oralement sur la configuration de ces lieux mémorables. Voici comment il s'exprime (d'après la version de Coray) : Les combats des Arvernes contre César eurent lieu, l'un aux environs de leur ville de *Gergovia*, patrie de Vercingétorix, située sur une haute montagne ; l'autre, aux environs d'*Alésia*, ville des Mandubiens leurs voisins, *située* également *sur une haute colline*, environnée de montagnes, et au milieu de deux fleuves[1]. Du reste, un *manuscrit de Carrare* que l'édition Aldine des *Commentaires* (imprimée à Venise en 1616) signale comme étant très-ancien, et écrit tout entier de la même main, présente une variante plus explicite dans le même sens, à savoir : — *Reliquis ex omnibus partibus, colles majores, interjecto spatio, pari altitudinis fastigio oppidum cingebant*, — C'est-à-dire : De tous les autres côtés des collines plus élevées, à quelque intervalle de distance, entouraient l'oppidum d'une ligne uniforme de crêtes.

En résumé, nous croyons pouvoir tirer de tout ce qui précède trois conclusions. L'une serait positive, à savoir : 1° *Que les lieux d'Izernore s'accordent parfaitement avec la description topographique d'Alésia*, telle que César l'a dictée lui-même. Nos deux autres conclusions seraient négatives, à savoir : 2°, *que l'égalité de hauteur entre la colline centrale et les collines de l'entourage, constatée sur le terrain d'Alise-Sainte-Reine et sur le terrain d'Alaise*, loin d'être une raison de croire que là ou là fut jadis l'Alésia de Vercingétorix, tout au contraire, est *en désaccord tranché avec la description topographique de cet oppidum* dictée par César lui-même, et encore avec nombre d'expressions qu'il a employées dans son récit du blocus de cet oppidum, lui qui choisissait toujours si parfaitement ses expressions ; 3°, que *l'orientation de la plaine basse* située au soleil couchant devant l'oppidum d'*Alise-Sainte-Reine*, ou devant l'oppidum d'*Alaise*, ne permet pas, ainsi que l'exige le récit de César, qu'une charge de cavalerie poussée de son camp tout droit à travers cette plaine, aille aboutir *au versant oriental qui regardait le soleil levant* dans la colline centrale sur laquelle aurait été placé l'oppidum. D'où il résulte, en somme, que ni Alise-Sainte-Reine ni Alaise ne présentent, en général, les conditions topographiques que doit présenter l'emplacement de l'antique Alésia.

Et encore au point de vue topographique, si l'on admet que *le mur en pierres sèches de six pieds de hauteur* ait été disposé à *Alésia* comme à *Gergovia* (ce qui est très-probable), il nous paraît bien difficile, soit à Alaise, où le versant oriental de la colline centrale est un précipice, soit à Alise-Sainte-Reine, où ce versant oriental est très-restreint, d'y placer convenablement un camp pour plus de quatre-vingt mille hommes, ainsi qu'il est dit dans les *Commentaires* (LXIX). Mais c'est ici une question d'appréciation, et nous n'insistons pas.

---

1 Strabon, IV, II. Le texte comporte même, croyons-nous, qu'on substitue à cette version de Coray, *sur une haute colline*, celle-ci : *sur le haut d'une colline*.

2° Comparaison des lieux au sujet de l'eau qui fut nécessaire dans l'oppidum d'Alésia :

Une dernière condition fondamentale et indispensable à constater dans l'emplacement d'Alésia, c'est *l'eau qui y fut nécessaire pour abreuver les hommes et les bêtes qui s'y trouvèrent enfermés. César étant à l'entour*. Et cette condition obligatoire ne paraît pas devoir être facile à rencontrer sur le terrain dans des conditions convenables, si l'on tient compte et de la méthode de guerre du conquérant de la Gaule, et du fait que rien dans son récit ne donne à penser que jamais on ait manqué d'eau à Alésia[1].

César, par manière de plaisanterie, en parlant des hommes qu'il avait fait mourir de faim dans ses guerres, disait imiter, contre les ennemis, la méthode de la plupart des médecins contre les maladies, et employer la faim préférablement au fer[2].

César faisait agir à son service non-seulement la faim, mais surtout la soif, qui est plus puissante et plus promptement efficace. Il en est de nombreux et remarquables exemples dans les Commentaires. On sait que ce fut uniquement par la soif qu'il parvint à se rendre maître d'*Uxellodunum*, et à se saisir des *deux mille défenseurs* de la place pour leur *couper à tous les mains* qui avaient porté les armes contre lui. — *Atque omnibus qui arma tulerant manus præcidit*. — On voit donc qu'en action César allait encore plus loin qu'en parole, et qu'il imitait aussi les chirurgiens, à sa manière : — *Quatre mille mains coupées !*[3] Quelle idée affreuse ! Quelle effroyable conséquence du manque d'eau !

Au siège de *Gergovia*, César débute en attaquant une colline très-voisine de la place, par le motif, dit-il, que a les siens établis là devaient pouvoir écarter l'ennemi du lieu où il prenait l'eau en grande partie, et lui ôter la liberté d'envoyer les bêtes au pâturage[4].

Durant la première campagne d'Espagne, qui ressemble à une expérience démonstrative du jeu et de la puissance de la stratégie, expérience poursuivie sans relâche jusqu'au succès. César ne manquait jamais l'occasion de s'emparer de toute l'eau, et ainsi, par le moyen de la soif, il chassa Afranius et Petreius de position en position, jusqu'à ce qu'ils, fussent réduits à demander grâce et à lui livrer leurs légions.

Citons quelques traits de cette stratégie remarquable.

Dans une occasion, les soldats de César lui demandaient d'en finir avec Afranius, en l'attaquant sur une colline où il s'était retiré d'urgence, se trouvant surpris entre les légions de César par devant, et sa cavalerie par derrière. Les soldats de

---

1 Une copie de cette partie de notre travail, au sujet de *l'eau nécessaire dans l'oppidum d'Alésia*, a été déposée à l'Académie des inscriptions, en 1862, le jour même où M. Léon Fallue faisait distribuer aux membres de l'Académie une lettre sur ce même sujet. On peut aussi constater que les conclusions de M. Léon Fallue étaient très-différentes des nôtres, que nous fîmes nous-même connaître à cette occasion et dans la même séance, telles qu'on va les trouver ici.

2 Frontin, *Strategematum*, IV, VII.

3 *De bello Gall.*, VIII, XXXIV et XLIV. — Comment les Romains, qui donnaient à tout propos des surnoms caractéristiques à leurs personnages remarquables, n'ont-ils pas surnommé celui-ci, à l'occasion de tant de mains coupées, *Cæsar Cæsor*, César le coupeur ? Un tel acte leur aurait-il paru à eux-mêmes trop grave, pour en perpétuer ainsi le souvenir ?

4 VII, XXXVI.

César ajoutaient : Que s'il craignait là le désavantage du terrain, on allait sans doute trouver quelque part l'occasion de combattre, puisque certainement il fallait bien qu'Afranius sortit de là, et qu'il ne pouvait pas y rester toujours sans eau[1].

L'armée de César les serrait de près (Afranius et Petreius), et les forçait à tout exécuter d'urgence. Alors donc, ne pouvant plus ni chercher un lieu convenable pour camper, ni pousser en avant, ils sont obligés de s'arrêter pour camper et loin de l'eau, et dans une position naturellement désavantageuse[2]....

Mais, plus ils étendent les ouvrages pour porter le et camp en avant, plus ils s'éloignent de l'eau : en sorte qu'ils remédient au mal présent par d'autres maux. La première nuit, personne ne sort du camp pour aller à l'eau. Le jour suivant, ils laissent une garde au camp et conduisent toutes les troupes à l'eau ; personne n'est envoyé mener les bêtes au pâturage[3]....

Enfin, bloqués pour toutes choses, les bêtes étant retenues depuis quatre jours déjà sans être allées au pâturage, eux-mêmes n'ayant plus ni eau, ni bois, ni blé, ils demandent à parlementer[4]....

Voici la conclusion, de la bouche d'Afranius lui-même : Mais que maintenant, presque séquestrés comme des femmes, on les empêche d'approcher de l'eau, on les empêche de changer de place ; que c'est là pour le corps plus de douleur et pour l'esprit plus d'ignominie qu'ils n'en peuvent supporter : qu'ainsi donc ils s'avouent vaincus[5]....

Près de Dyrrachium, dans cette position rapprochée où se trouvent les deux rivaux, quand la fortune va prononcer, lequel aura l'empire du monde, lequel aura la tête tranchée :

. . . . . *superbos*
Vertere funeribus triumphos...

(HOR.)

César, qui sait bien que l'inconstante déesse aime qu'on l'aide dans ses caprices, n'oublie point d'attaquer son rival par le puissant moyen de la soif. Citons ce qu'il dit de l'emploi de ce moyen et du résultat obtenu à *Petra*. Fréquemment aussi l'on apprenait par des transfuges que les Pompéiens pouvaient à peine conserver leurs chevaux en vie, et que le reste des bêtes avait péri ; que parmi les hommes l'état sanitaire n'était pas bon, parce qu'ils avaient à souffrir, non-seulement de l'encombrement local, de l'odeur infecte de nombreux cadavres, et d'un travail quotidien (eux qui n'avaient pas l'habitude des ouvrages), mais encore du manque d'eau presque absolu. Car, tous les cours d'eau, jusqu'aux moindres ruisseaux qui se rendaient à la mer, César les avait détournés, ou en avait fermé les abords par de grands ouvrages[6].

Enfin, pour compléter sa victoire de Pharsale, César eut encore recours à la soif. Pompée s'étant enfui dès qu'il avait vu assaillir son camp, ses légions, conduites par les tribuns et les centurions, se retirèrent sur une montagne voisine, au pied

---

1 *De Bell. civ.*, I, LXXI.
2 *De Bell. civ.*, I, LXXX et LXXXI.
3 *De Bell. civ.*, I, LXXXI.
4 *De Bell. civ.*, I, LXXXIV.
5 *De Bell. civ.*, I, LXXXIV.
6 *De Bell. civ.*, III, XLIX.

de laquelle coulait un ruisseau (on voit que c'est ici une position analogue à celle d'Alésia). César survint et coupa l'eau aux Pompéiens par un retranchement élevé entre le ruisseau et la montagne. Dès que ce fut fait, ils se décidèrent à se rendre[1].

Ces grands exemples que nous venons de citer (et il en est d'autres) nous autorisent à conclure que la privation d'eau était une arme puissante au service du génie militaire de César, et qu'il ne manquait jamais de l'employer quand cela était possible.

Par conséquent, pour qu'un lieu quelconque ait pu être jadis l'emplacement d'Alésia, il faut nécessairement que ce même lieu, aujourd'hui encore, présente sur place, hors delà portée d'une contrevallation, et à l'abri de toute entreprise analogue à celles de César à Uxellodunum, à Dyrrachium, à Pharsale, l'eau nécessaire pour avoir pu abreuver 80.000 hommes de troupes gauloises qui y auraient été strictement enfermés, à l'époque environ du mois d'août, avec la population Mandubienne circonvoisine, et ses nombreux troupeaux (*magna vis pecorum*), comme la suite du récit va nous en fournir le témoignage.

Il convient que tout d'abord, nous examinions nous-même si nous n'aurions point *la poutre dans l'œil*.

A l'endroit où se trouve aujourd'hui le village d'Izernore, on voit sourdre plusieurs sources de belle eau, assez abondantes pour constituer un petit ruisseau servant à l'irrigation d'un vallon (lieu dit les *Prés de Sylan*) qui se prolonge en descendant au nord-est jusqu'à l'Anconnans. Cette eau courante, qui sort ainsi au milieu de l'oppidum d'Izernore, est indiquée sur la carte de Cassini et sur la carte hydrographique de la France, édition officielle de 1849.

En regardant sur ces mêmes cartes un peu plus au nord, entre Izernore et Condamine, on voit un second petit vallon, parallèle au précédent, avec un second petit cours d'eau qui provient du bord du plateau (lieu dit en *la Doy*, *la source*), et qui va aussi se jeter dans l'Anconnans. Cette seconde source est moins importante que la première, et le ruisseau qu'elle forme ne présente un certain volume d'eau que près de l'Anconnans.

Nous ne parlerons pas en détail de nombreux filets d'eau qu'on voit sortir en divers points du versant de la colline de l'oppidum d'Izernore. Car, sur ce terrain, même sans recourir aux sources qui apparaissent à la surface du sol, ce qui eût empêché l'armée, la population et les troupeaux dont il s'agit de jamais manquer d'eau à boire, c'est un fait géologique, bien facile à vérifier, et que nous allons indiquer très-brièvement.

Le plateau d'Izernore est composé en partie de galet et de sable jurassiques. Ces matériaux constitutifs y sont étendus par couches presque horizontales, et dont l'inclinaison n'est que d'un centième, dans le même sens que la pente des deux cours d'eau qui baignent latéralement le pied de la colline, c'est-à-dire du sud au nord. La couche superficielle du plateau est déjà composée principalement de galet ; mais, à la profondeur de deux ou trois mètres, règne une puissante couche de sable aquifère. On en voit des affleurements latéraux sur divers points des versants où le sol s'est éboulé, particulièrement vis-à-vis de Pérignat, et auprès de Condamine, et encore sur beaucoup d'autres points. Une culture suivie parait avoir, en général, recouvert partout ailleurs les affleurements latéraux de

---

1 *De Bell. civ.*, III, XCVII.

cette couche de sable aquifère, mais elle est facile à reconnaître par l'eau, en quantité variable, qui sort à son niveau sur le versant cultivé de la colline, dans plus de la moitié septentrionale de tout son pourtour. Les deux grosses sources d'Izernore et de la Doy ne seraient, selon nous, que les deux plus grosses de ces sources nombreuses qui proviennent de la couche de sable aquifère.

A Izernore même, d'après nos souvenirs d'enfance, il existe une source dans la cave de la dernière maison située à droite en allant à Tignat. Il en existe une autre à la surface du sol dans le jardin de la même propriété, où elle formait une pièce d'eau. Partout où l'on creuse le sol, à deux ou trois mètres de profondeur, on rencontre l'eau : témoin les divers puits qu'on voit sur les bords de la route et dans les jardins contigus aux habitations : puits où l'on prend l'eau au moyen d'un vase emmanché d'un simple bâton. Dans le jardin d'une maison située sur la grande route, la seconde à main gauche pour qui arrive du nord, existe un puits à section ovale et garni de pierres sèches. On l'a découvert récemment en travaillant la terre ; on l'a vidé, et on s'en sert aujourd'hui. Qui l'a fait jadis ?

En résumé, l'on peut dire que partout sur le plateau d'Izernore on a l'eau sous les pieds à très-peu de profondeur, et que, dans le village même, chacun peut trouver son eau chez soi, à la profondeur ordinaire d'une cave. Tel est le fait capital de ce terrain, au point de vue qui nous occupe.

D'où provient l'eau de cette couche de sable aquifère ? Évidemment, d'après les cotes d'altitude qu'on trouve sur la carte de l'état-major pour le lac de Nantua, pour les rives de l'Ognin, en amont du Saut de Béard, et pour le plateau d'Izernore, cette eau d'infiltration peut provenir du bassin supérieur au Saut de Béard ; mais, par quelle voie souterraine, si l'on considère le barrage rocheux qui existe au *Saut de Béard* ?

Cependant, un fait qui tendrait à prouver que cette eau provient réellement de là, et qui nous intéresse particulièrement, c'est que les eaux du plateau et des versants de la colline d'Izernore n'ont point tari comme tant d'autres, par les sécheresses excessives de ces années dernières. Nous avons nous-même constaté ce fait, et tous les habitants du pays en doivent avoir gardé le souvenir.

Ainsi, en définitive, on doit considérer comme un fait certain (la vérification en étant facile), 1° que, même à l'époque du mois d'août, l'oppidum d'Izernore eût été pourvu de toute l'eau nécessaire pour abreuver les 80.000 hommes d'infanterie et toute la cavalerie de Vercingétorix établis à Alésia, avec toute la population Mandubienne réfugiée dans la place et ses nombreux troupeaux ; 2° que l'eau s'y fût trouvée absolument à l'abri des atteintes de César et qu'il lui eût été impossible de la couper ou de la détourner comme il l'a su faire avec un si terrible sucés devant Uxellodunum, devant Dyrrachium et près de Pharsale.

Quant à Alise-Sainte-Reine et à Alaise, c'est aux opinions directement intéressées qu'il incombe d'établir par une démonstration claire el positive que ces lieux pouvaient fournir *l'eau nécessaire* ; ce qui est une condition fondamentale de l'emplacement d'Alésia : c'est leur propre affaire. Cependant, comme cela intéresse aussi un peu tout le monde, nous allons dire simplement ce que nous y avons vu nous-même, sans garantir toutefois que rien ne nous ait échappé faute de temps et d'assez de facilité pour nos recherches, en un mot, sans rien garantir que notre sincérité.

A Alaise, deux petits cours d'eau qui existent dans l'enceinte de l'oppidum et qui sont indiqués sur la carte de Cassini, nous ont paru insuffisants ; car celui qui va au Todeure était à sec (novembre 1858), et celui qui se dirige au sud-ouest, et qui

va se perdre dans un bas-fond où l'on passe pour rejoindre la route de Salins à Ornans (lieu appelé *Pré de l'oie* par notre conducteur), nous a paru bien faible, presque nul.

A Alise-Sainte-Reine, la source indiquée sur les plans des lieux, à l'extrémité orientale du plateau, est tenue close par une porte, comme une cave : nous n'avons donc pu en apercevoir l'eau intérieure ; mais à l'extérieur nous n'avons pu constater sur le sol aucune trace indiquant que jamais le moindre cours d'eau ait existé là. Qu'est-ce que cette source ? Qu'est-ce que la source de Sainte-Reine qu'on voit au pied du mont, au point de vue du volume d'eau qu'on y peut trouver quotidiennement ? D'après la configuration du terrain, elles ne paraissent pouvoir être alimentées que par l'eau tombée sur le plateau supérieur du mont Auxois, ce qui n'est rien pour un tel besoin que celui dont il s'agit.

Ainsi, pour résumer comparativement la question de *l'eau nécessaire* dans les trois lieux présentés comme étant l'emplacement où se trouvait l'oppidum d'Alésia, disons : à *Alise-Sainte-Reine*, à *Alaise* et à *Izernore*, César eût pu, soit comme à Uxellodunum, en disposant des archers, des frondeurs, des machines à portée de ces cours d'eau qui baignent la base de la colline centrale ; soit, comme à Pharsale, en interceptant les abords de ces cours d'eau par un retranchement ; soit par quelque autre moyen analogue, empêcher les hommes et les bêtes enfermés dans l'oppidum d'aller à l'eau au pied de la colline.

Où donc les Gaulois eussent-ils trouvé l'eau nécessaire ?

Nous avons répondu pour le terrain d'Izernore. Et outre ce qui a été dit plus haut à ce sujet, le fait que jadis bien des milliers de bouches ont, toutes à la fois, trouvé de l'eau à boire au centre de cet oppidum, sera constaté en son lieu par des documents irrécusables.

Reprenons donc maintenant la suite du récit de César.

§ III. — Attitude militaire de Vercingétorix à Alésia, et appel aux armes fait dans toute la Gaule, pour accourir autour des Romains, et leur couper les vivres. Attitude militaire de César, et investissement complet de l'oppidum d'Alésia. La situation historique est que Vercingétorix y barre de nouveau à César la sortie de la Gaule. Indications géographiques fournies incidemment par le texte des Commentaires.

Vercingetorix priusquam munitiones ab Romanis perficiantur... Vercingétorix, avant que la contrevallation des Romains soit achevée, prend le parti de renvoyer pendant la nuit toute sa cavalerie. Il prescrit à ceux qui parlent d'aller, chacun dans sa cité, faire prendre les armes à tous les hommes qui sont en état de les porter. — Il leur expose quels sont ses mérites à leur égard, et il les conjure de veiller à son salut, de ne pas le livrer au supplice par la main de l'ennemi, lui qui a tant fait pour la liberté commune ; et il ajoute que s'ils y mettent de la négligence, les quatre-vingt mille hommes délite qu'ils ont sous les yeux vont périr avec lui ; que, de compte fait, il aurait du blé à peine pour trente

jours, mais qu'il pourra le faire durer même un peu plus longtemps, à force d'épargne. — Après les avoir chargés de ce mandat, profitant d'une lacune dans nos lignes, il renvoie sa cavalerie en silence, dès la seconde veille (9 heures du soir). Il donne l'ordre qu'on lui apporte tout le blé et prononce la peine de mort contre ceux qui n'auraient pas obéi. Il distribue, par homme, tout le bétail dont les Mandubiens avaient a amené avec eux une grande quantité. Il fait délivrer le blé à petites rations et peu à peu. Il fait rentrer dans la place toutes ses troupes qu'il avait établies d'abord par devant. C'est ainsi qu'il se dispose à attendre les secours de la Gaule et à soutenir la guerre.

Vercingétorix ou César, lequel des deux avait l'*offensive* à Alésia, et lequel des deux s'y tenait sur la *défensive* ? Tel est le point historique fondamental qu'il s'agit ici de déterminer. On a admis jusqu'à ce jour que César y avait l'offensive : nous croyons que c'est là une erreur historique.

César donne à comprendre qu'il prend lui-même l'offensive, en disant que Vercingétorix fait appel à tous les Gaulois en âge de porter les armes, pour qu'ils viennent le tirer du danger qu'il court, lui et les siens ; mais on ne voit point clairement que César attaque Vercingétorix : l'attitude militaire des deux ennemis est donc douteuse. Or, il importe doublement de résoudre cette question, et à cause de son intérêt historique, et afin de mieux discerner la concordance du terrain d'Alésia avec les événements qui vont s'y accomplir. Nous allons donc examiner et rapprocher les textes, les comparer des deux côtés.

Nous avons vu César faisant retraite sur la province. Vercingétorix, posté sur trois points, lui a barré le passage une première fois, mais les Germains sont venus donner la victoire à César. Si Vercingétorix se fût enfui de cette première position, tout le monde l'eût vu et César l'eût dit ; Vercingétorix s'est donc simplement porté, sans perdre un instant, à Alésia, comme du reste César lui-même l'a dit. La cause de ce mouvement si empressé de Vercingétorix n'était donc pas derrière lui, mais (levant lui, et ce ne peut être qu'*une position meilleure pour réussir dans son projet de barrer la retraite à César*. C'est ici l'inverse de ce que nous avons vu entre l'Allier et la Loire, quand César marchait aussi, rapidement que possible, *sans que rien devant lui* pût motiver cette vitesse ; nous en avons conclu que ce qui la motivait était *derrière lui* ; car les faits doivent toujours l'emporter sur les paroles dans son récit. Enfin, d'après l'orographie de la région d'Izernore, Vercingétorix y barre en réalité la retraite à l'ennemi de la Gaule, comme déjà il a tenté de le faire dans sa triple position à l'entrée des monts Jura ; mais ici le terrain choisi lui offre cet avantage qu'il n'y a plus qu'une seule issue à garder, et que César ne peut s'y engager en la présence de Vercingétorix, sans exposer les légions à un péril imminent et extrême. Ces lieux-ci sont donc bien en parfait accord avec les événements. Tels sont, suivant nous, l'attitude militaire et le plan stratégique de Vercingétorix à Alésia.

Nous osons même dire qu'on en trouve la preuve positive dans le récit de César, malgré l'aspect sous lequel il présente les événements. En effet, que Vercingétorix soit dans l'attitude offensive à Alésia, nous venons d'en avoir une preuve de fait dans ce combat de cavalerie qui nous est apparu, dans le récit de César, comme un accident tout fortuit, — *Opere instituto, fit equestre prœlium*. — Nous n'en devons pas moins tenir pour certain que l'attaque est venue de la part de Vercingétorix. Car, si la cavalerie romaine eût voulu attaquer, comment s'y fût-elle prise ? Comment eût-elle pu franchir le fossé et escalader la muraille

en pierres sèches de six pieds de hauteur, pour aller attaquer la cavalerie gauloise dans son camp ? Ne voyons-nous pas que même les cavaliers gaulois, qui n'ont pu passer aux portes de ce camp, n'ont pu y rentrer avec leurs chevaux ? — *Relictis equis, fossam transire et maceriam transcendere conantur*. — C'est donc bien la cavalerie gauloise qui a fait *une sortie*, qui a attaqué les Romains ; il ne peut rester aucun doute à cet égard.

Que Vercingétorix, malgré ce nouvel échec de sa cavalerie, persiste à garder l'offensive, à barrer le passage aux Romains, nous en avons la preuve de fait, en ce que les travaux d'investissement sont à peine commencés, — *opere instituto, fit equestre prœlium* —, et qu'en ce moment il serait, sans doute, très-facile au chef gaulois de quitter la position d'Alésia, s'il songeait à s'éloigner des Romains. Aussi la cavalerie gauloise en part-elle sans être inquiétée. César nous dit bien que Vercingétorix profite d'une lacune dans les ouvrages pour renvoyer sa cavalerie, à neuf heures du soir, en silence, — *qua erat opus nostrum intermissum, secundo vigilia, silentio equitatum dimittit*. — Mais allons-nous croire qu'une multitude de dix ou douze mille hommes de cavalerie puisse faire silence eu marchant de nuit sur un terrain de montagnes ? La nuit, sur un tel terrain et par un temps ordinaire, on entend marcher un cheval tout seul à plus d'un kilomètre de distance. Il faut donc admettre que la lacune dont parle César soit telle qu'on puisse considérer la sortie de l'oppidum comme tout à fait libre. L'infanterie de Vercingétorix eût donc pu s'écouler la nuit hors de l'oppidum encore plus facilement que sa cavalerie ; et d'ailleurs, n'eût-elle pas déjà pu, auparavant, ne pas s'y arrêter ? Donc, loin de faire appel à toute la Gaule pour qu'on vienne le délivrer, en lui ouvrant une porte qui n'est point fermée, Vercingétorix veut rester là, à Alésia, y tenir tête avec son infanterie seule à cette terrible armée de César, et il fait appel à toute la Gaule pour venir entourer,et affamer les Romains sur place, conformément à sa tactique déclarée et déjà éprouvée.

Que cet acte intrépide, de barrer une seconde fois le passage aux légions, soit un coup prémédité par Vercingétorix et préparé longtemps d'avance sur ce même point déjà choisi dans cette intention — peut-être même dès qu'il vit César, après sa défaite de Gergovia, remonter au Nord pour aller faire sa jonction avec Labienus —, que le vaillant défenseur de la Gaule ait dit alors dans sa pensée : Il sera forcé de revenir de ce côté, et il s'engagera là dans les monts Jura, par ce chemin, et je lui barrerai le passage à ce ravin ; et s'il force notre cavalerie à ce ravin, il faudra encore qu'il passe là-bas, et j'y serai avant lui avec toute notre armée, et il ne pourra pas aller plus loin, et il y périra de faim avec ses légions, si les cités font leur devoir. Nous avons de tout cela une preuve de fait dans toute cette quantité de blé qui se trouvait réunie à Alésia, *du blé pour plus de quatre-vingt mille hommes durant trente jours*. Est-ce en deux ou trois jours, peut-être même en un mois que tant de blé a pu être amené et amoncelé sur ce seul point, à cette époque de l'histoire ? Oh ! ici, nous ne craignons pas de le dire, nous sommes frappé d'admiration. Un jeune homme avoir prévu, un mois peut-être à l'avance, ce que ferait bientôt César harcelé par la cavalerie gauloise, et sur quel point il serait forcé d'aller s'engager dans les monts Jura avec ses dix légions : voilà, si jamais il en fût, un trait de génie dans la guerre ! Voilà un grand homme de guerre parmi les plus illustres, bien qu'il ne soit ni Grec ni Romain : et quel que puisse avoir été le grand Jules César !

Que Vercingétorix lui barre le chemin résolument, plein de confiance dans sa position d'Alésia, dans l'infanterie qu'il a amenée avec lui de Gergovia et dans la levée en masse qu'il vient d'ordonner dans toute la Gaule ; que, loin d'être en

proie à ces terreurs dont parle César, il soit très-calme, nous en avons la preuve de fait, en ce que ce camp retranché qui constituait, sous le rempart de l'oppidum, sa première ligne de défense — et qui, en cas d'attaque, eût pu le préserver, comme l'avait préservé un mur tout pareil à Gergovia —, Vercingétorix néglige de le garder. Il en retire bien tranquillement son armée, et l'installe dans l'oppidum même, où elle se trouvera mieux placée pour les distributions économiques de vivres, et pour attendre l'arrivée d'une autre armée gauloise autour des Romains.

Vercingétorix avait donc réellement l'*offensive* à Alésia, et la suite du récit ne permettra plus, quand nous l'aurons bien examiné, d'élever le moindre doute à cet égard.

Selon nous, le chef gaulois aurait livré ce combat de cavalerie afin de savoir tout d'abord positivement sur quelles forces il pouvait compter pour tenir tête à César, c'est-à-dire si la cavalerie gauloise, depuis sa défaite précédente, pouvait encore, oui ou non, sortir en présence des Germains, battre la campagne autour de l'armée romaine et lui couper les vivres, selon la tactique adoptée. Mais la cavalerie gauloise ayant eu une seconde fois le dessous contre les Germains, dès ce moment, Vercingétorix ne peut plus songer à la faire sortir de nouveau en face d'eux, ni à réduire les Romains à la famine avec son infanterie seule.

Par conséquent, la cavalerie gauloise, dont les chevaux périraient immédiatement de faim dans Alésia, et dont les hommes y consommeraient des vivres sans y être un renfort nécessaire, cette cavalerie qui ne peut plus désormais qu'embarrasser Vercingétorix dans sa position, il l'envoie dans toute la Gaule, faire appel aux armes dans chaque cité, pour que tous accourent d'urgence l'aider a affamer les Romains qu'il tient arrêtés, et qu'il promet de ne pas laisser sortir de la Gaule, tant que les siens auront de quoi ne pas mourir de faim.

En cela, Vercingétorix se montre, selon nous, plus habile et plus prévoyant à *Alésia* que Pompée à *Petra* ; plus habile en ce qu'il tire de sa cavalerie un service important : l'appel aux armes fait immédiatement partout à la fois ; plus prévoyant en ce qu'il évite que les chevaux ne périssent du manque de tout dans l'oppidum d'*Alésia*, et n'y deviennent un foyer de pestilence, comme nous avons vu précédemment qu'il advint dans le camp de Pompée à *Petra*, bien que Pompée y pût recevoir par mer des approvisionnements de toutes sortes amenés de Dyrrachium.

Vercingétorix, en renvoyant sa cavalerie d'Alésia, n'a-t-il voulu en tirer qu'un seul service, celui de faire appel aux armes dans toute la Gaule ?

Le chef gaulois avait sous son commandement, après le passage de l'Allier, sa cavalerie arverne, avec celle des Nitiobriges et celle des Aquitains, et celle des Éduens ; il a depuis lors demandé au reste de la Gaule 15.000 cavaliers, dont un grand nombre s'est rassemblé à Bibracte, — *magno horum coacto numero*. — De toute cette cavalerie, Vercingétorix en a perdu une partie dans la grande bataille où il tenta précédemment de barrer le chemin à César et dans les engagements qui suivirent ; mais on ne peut guère, ce nous semble, estimer ce qui lui en est resté, et qu'il renvoie actuellement d'Alésia, à moins de dix ou douze mille cavaliers. Soit donc ce nombre approximatif, puisque César ne nous a jamais fait connaître le nombre précis de ces cavaliers gaulois, et qu'il s'est contenté de dire simplement que Vercingétorix avait *une cavalerie supérieure à la sienne*, ou qu'il avait une cavalerie très-nombreuse et que, par ce moyen, il lui était très-facile

de couper les vivres et le pâturage à l'armée romaine[1]. Or ces dix ou douze mille cavaliers que Vercingétorix renvoie, avait-il besoin de les envoyer tous pour faire appel aux armes parmi les cités ? Évidemment cinq cents cavaliers suffisaient bien pour cela : mettons-en mille, il en restait donc *dix mille* dont Vercingétorix pouvait disposer autrement. Est-il possible d'admettre qu'on tel homme de guerre, que nous avons vu jusqu'ici conduire les Gaulois avec tant d'habileté et de prudence, disons le mot, avec tant de génie, soit actuellement assez insensé pour ne pas songer à employer utilement au dehors ces *dix mille cavaliers disponibles* ? Évidemment non, et il ne serait pas raisonnable de le penser.

Par conséquent, Vercingétorix a dû ordonner à ces dix mille cavaliers gaulois, qui restaient disponibles, de se porter immédiatement au dehors sur les derrières de l'ennemi et de lui disputer les vivres en attendant que toute la Gaule, se levant en masse, vînt leur prêter main-forte pour affamer tout à fait ce Farouche ennemi. Et quand on y réfléchit, on ne peut mettre en doute que tels n'aient été, en effet, les ordres donnés par Vercingétorix, conformément à sa tactique dans cette terrible guerre : tactique proclamée par lui en conseil des Gaulois, tactique qu'il a suivie jusqu'à ce moment et avec un plein succès : tactique signalée dans les commentaires, et manifestement redoutable aux Romains.

Que tels aient été réellement les ordres donnés par Vercingétorix à la cavalerie qu'il renvoyait, et qu'il ait compté sur une levée en masse exécutée aussitôt dans toute la Gaule, comme il devait y compter ; nous en acquerrons, pour ainsi dire, la certitude, si nous considérons que l'héroïque défenseur de la Gaule, tout en estimant pour combien peu de jours il a de vivres, fait sortir de l'oppidum tant de milliers de chevaux, qui eussent pu fournir immédiatement un supplément de vivres précieux, s'il eût cru devoir craindre la famine.

Ainsi, en admettant que mille cavaliers seulement fussent nécessaires pour aller faire appel aux armes dans toute la Gaule, il resterait à connaître les ordres donnés par Vercingétorix à tout le reste des cavaliers qui furent renvoyés d'Alésia, et surtout comment ces ordres furent exécutés. Nous devons donc conclure, tout au moins, que César n'a pas voulu éclairer dans son récit le fait important du renvoi de la cavalerie gauloise, au début du blocus d'Alésia, fait qui peut se rattacher très-naturellement, comme on vient de le voir, à ce que Vercingétorix aurait pris manifestement une attitude offensive dans cette position.

Selon nous, la cavalerie renvoyée par Vercingétorix a suivi ce même chemin, de *Geneva* des Allobroges à *Bibracte* des Éduens, par lequel César a envahi la Gaule, chemin qui passe tout près de l'extrémité méridionale de l'oppidum d'Izernore, et qui est aujourd'hui notre route nationale (n° 79) de Genève à Autun, grandes villes contemporaines d'Alésia. Cette cavalerie a pu gagner ainsi la vallée de la Saône, où les cavaliers ont dû, conformément aux ordres de Vercingétorix, se séparer et se disperser dans toutes les directions.

Mais, un fait capital à signaler, c'est que, *à dater de ce moment et par le fait du secours de la cavalerie germaine*, César devient libre de se mouvoir tout autour de lui-même, pour s'approvisionner de vivres, et tout autour de Vercingétorix, pour l'empêcher de se ravitailler. L'arrivée de la cavalerie germaine au secours

---

1 *Hostes equitatu superiores esse* (LXV). — *Sed, quoniam abundet equitatu, perfacile esse factu frumentationibus pabulationibusque Romanos prohibere* (LXIV).

des Romains a donc eu pour effet d'intervertir tout à fait les rôles de César et de Vercingétorix, dès le début de la lutte à Alésia.

Quant à la terreur pusillanime que César impute ici à Vercingétorix, que pourrions-nous en dire, sinon ceci : au point de vue personnel, c'est une calomnie césarienne que les actes précédents du guerrier gaulois réfutent absolument, et que ceux qui vont suivre repousseront avec encore plus d'éclat. Mais, au point de vue général des lecteurs des *Commentaires*, cela paraît être une habileté destinée à donner le change sur la situation respective des deux armées et sur la réalité des choses, comme on en va pouvoir juger d'après plusieurs indices.

En dissimulant dans le récit que l'agression vient de Vercingétorix, et en ajoutant que le chef gaulois est frappé de terreur. César éloigne de l'esprit du lecteur l'idée que Vercingétorix le tienne arrêté à Alésia. Par cette réticence et par cette assertion, le lecteur est amené à croire au contraire que c'est César lui-même qui poursuit Vercingétorix et le tient déjà renfermé à Alésia. L'effroi chez Vercingétorix est donc un élément important de l'aspect que César veut donner à cette lutte historique. Aussi nous répète-t-il cela plusieurs fois, pour nous le bien inculquer dans l'esprit — comme il a répété trois fois qu'il ne se dirigeait pas du côté de la province quand il a passé la Loire. Les ennemis sont terrifiés, — *perterritisque hostibus*, — nous a-t-il dit tout de suite à son arrivée devant Alésia. Ici, il fait répéter cela par Vercingétorix lui-même, pour que nous le croyions d'autant mieux. Et sans doute il le fera répéter encore plus loin, car il s'agit d'un point historique capital et qui touche vivement le fier narrateur, à en juger d'après ce qu'il a dit lui-même, comme on l'a vu précédemment, des motifs qui le portèrent à bloquer Pompée dans sa position de Petra.

Examinons donc maintenant avec soin la signification des faits qui se sont passés du côté de César. *Quibus rebus cognitis ex perfugis et captivis*... Ayant eu connaissance de ces choses par les transfuges et les prisonniers, César établit le genre de fortifications que voici[1] : Il fit creuser un fossé de vingt pieds (5m,90) à parois verticales, de manière que le fond fût aussi large que l'écart des bords[2]. Il ramena toutes les autres défenses à quatre cents pieds (118m) en arrière de ce fossé ; il fit cela dans l'intention que, malgré un si grand espace qu'il fallait embrasser et la difficulté de garnir tous les ouvrages d'une couronne de soldats, les ennemis ne pussent à l'improviste, soit pendant la nuit, accourir en masse aux retranchements, soit pendant le jour lancer des traits contre les nôtres occupés au travail. À cet intervalle de distance, il mena tout du long deux fossés larges de quinze pieds (4m42), profonds d'autant ; et celui des deux qui était du côté de l'intérieur, fut inondé dans les endroits plans et bas (dans la plaine basse), au moyen d'une dérivation d'un des cours d'eau (de l'Anconnans). Derrière ces fossés, il éleva un terre-plein et une palissade de douze pieds (35m,4) ; il y ajouta un parapet et des créneaux, et encore de grands pieux en forme de bois

---

1 Avec les savants modernes nous prendrons, pour la valeur du *pied romain*, en centimètres, le chiffre 29,5 ; et pour la valeur du *pas romain*, en mètres, le chiffre 1,481. (Le pas romain est un *pas complet*, composé de deux de nos pas simples ou de *deux enjambées*.)

2 Telle fut la première ligne de la contrevallation, qui présentait un développement de 11.000 pas ou de 16 kilomètres 291 mètres. Nous sommes porté à croire, d'après les expressions que César a employées, soit ici, pour indiquer le tracé de ce fossé, soit plus loin, pour indiquer le tracé d'autres fossés, que ce premier fossé de vingt pieds ne fut creusé que là où les cours d'eau ne constituaient point an premier obstacle équivalent.

de cerf, qui sortaient à la jonction des abris et du terre-plein, pour empêcher les ennemis d'y monter. Enfin, il répartit sur toute la contrevallation des tours espacées entre elles de quatre-vingts pieds (23m,60).

Il fallait en même temps se pourvoir de bois de construction, aller à la provision de blé, et exécuter ces immenses ouvrages avec une armée qui avait éprouvé des pertes et qui était forcée d'envoyer des détachements au loin ; et parfois les Gaulois attaquaient les ouvrages et faisaient, par plusieurs portes de l'oppidum, des sorties poussées avec la plus grande vigueur. En raison de quoi, César pensa devoir encore ajouter d'autres ouvrages à cette contrevallation, afin qu'elle pût être défendue par un moindre nombre de soldats.

Ainsi, après avoir coupé des arbres ou de très-fortes branches, et en avoir taillé les extrémités en pointes, on creusa sur toute la ligne des fossés profonds de cinq pieds (1m,47), on y planta ces pièces de bois, et, après qu'on les eut fixées au fond pour qu'il fût impossible de les arracher, leurs cimes s'élevaient à une certaine hauteur au-dessus de terre. Il y en avait cinq rangées, reliées ensemble et enchevêtrées de manière qu'on ne pût y pénétrer sans se percer à des pals très-aigus. On appelait cela les Ceps, — *Cippos*. — Par-devant ces ceps on creusa, dans un alignement oblique en quinconce, des trous de trois pieds (0m,88) de profondeur, dont le fond se rétrécissait peu à peu et de plus en plus jusqu'à se terminer en pointe[1]. On y planta des pieux tout ronds, de la grosseur

---

1 *Scrobes trium in altitudinem pedum fodiebantur, paulatim angustiore ad summum fastigio*. — Ce texte a été l'objet de beaucoup de controverses. Juste Lipse a adopté le même sens que nous ; mais, pour cela, il a voulu changer la leçon, et lire *ad infimum*, au lieu de *ad summum*. Or, ce changement de la leçon ne nous parait point nécessaire pour qu'on puisse accepter cette version simple et naturelle du texte.
Constatons d'abord que le mot *fastigium*, qui d'ordinaire sert à indiquer une hauteur, telle que sont la crête d'une colline ou le faite d'un édifice, peut aussi être employé dans un sens tout à fait opposé (dans le sens *négatif*, comme disent les géomètres), c'est-à-dire que le mot *fastigium* peut avoir été employé ici par César pour indiquer la *profondeur*, le fond même des trous dont il s'agit. Voici, en effet, comment s'exprime Virgile, au sujet des trous que l'on creuse pour y planter la vigne :

Forsitan et scrobibus quæ sint fastigia quæras.
Ausim vel tenui vitem committere suleo ;
Altitu ac penitus terræ defigitur arbos...

(*Géorg*. II.)
On voit clairement que Virgile prend ici le mot *fastigium* dans le sens de la profondeur des trous où l'on plante la vigne. D'ailleurs, qui ne sait que ce n'est pas le seul exemple de l'emploi d'un même mot latin dans deux sens directement opposés. Ne voyons-nous pas souvent, et ici même dans ces commentaires de César, le mot *altitudo* pris dans le sens de profondeur ? César n'a-t-il pas dit dans une même phrase : *Helvetii continentur, una exporte flumine Rheno latissimo atque altissimo*... *altera ex parte, monte Jura altissimo*... ? — Ainsi l'on ne peut douter que le mot *fastigium* ne désigne ici le fond des trous dont parle César.
Dès lors, l'expression conjointe, *ad summum*, doit pareillement, sans aucun doute, être prise dans ce même sens, dans le sens de la profondeur, et par conséquent elle doit indiquer le sommet inférieur, le sommet du côté creux que représentent chacun de ces trous.
Une seconde conclusion à tirer de ce rapprochement des textes de César et de Virgile (conclusion qui se rattache à la discussion comparative des divers lieux présentés comme étant l'emplacement d'Alésia), c'est qu'un lieu qui joue le rôle de *fastigium* par rapport à un autre lieu, ne peut absolument pas être au même niveau. Il peut être plus élevé ou moins élevé, suivant que le mot *fastigium* est pris dans le sens positif ou négatif ; mats il faut toujours absolument qu'il existe, entre le lieu auquel on applique ce caractère, et

de la cuisse, pointus au sommet et durcis au feu, qu'on ne laissait sortir de terre que de quatre doigts ; en même temps, pour les fixer en place et les maintenir debout, sur chaque pieu on foulait de la terre au fond du trou avec les pieds ; le reste du trou était recouvert de brindilles et de menues branches d'arbres, afin de cacher le piège. On en avait disposé de cette sorte huit rangées, écartées entre elles de trois pieds (0m,88). On appelait cela les Lis, — (*Lilia*), — à cause de la ressemblance avec cette fleur. Par-devant ces lis, on enfouit à fleur de terre des piquets longs d'un pied (0m,29), armés de pointes de fer. On en répartit çà et là de tous les côtés, à une médiocre distance les uns des autres. On appelait cela les Aiguillons, — (*Stimulos*).

Ces choses terminées, César établit, en suivant autant que possible le tracé le moins désavantageux eu égard à la configuration du terrain, et en formant une enceinte de quatorze mille pas (20km,734), des retranchements du même genre et de pareille force, tournés à l'opposé contre l'ennemi extérieur (circonvallation), afin que même une grande multitude, si elle survenait sans qu'il fût présent sur les lieux, ne pût ce se répandre tout autour des postes qui gardaient les a lignes de blocus.

Constatons d'abord que le développement indiqué ici pour la *circonvallation* d'Alésia, *quatorze mille pas romains* (presque vingt et un kilomètres), est justement convenable pour embrasser les vingt-trois positions indiquées par nous à cet effet sur le terrain d'Izernore. La vérification est facile : on a la carte de l'état-major sous les yeux.

Ne semble-t-il pas dans ce récit qu'effectivement César n'entreprit tous ces immenses travaux que lorsqu'il connut le plan de Vercingétorix, et qu'il le vit bien déterminé à demeurer là et à barrer de nouveau le passage aux Romains, en attendant la levée en masse appelée par lui pour leur couper les vivres ? — *Quitus rebus cognitis ex perfugis et captivis, Cæsar hæc genera munitiam instituit*.

Mais surtout, représentons-nous bien toutes ces défenses sur défenses, accumulées devant les Romains, soit du côté de l'intérieur, soit du côté de l'extérieur. Ainsi, pour parvenir jusqu'à eux, de quelque côté qu'on se présente, on rencontre d'abord un premier fossé en forme de saut de loup, mais de saut de loup tel qu'on n'en voit guère, large et profond de presque six mètres. Si on le franchit, on met le pied sur un sol semé de pointes de fer ; puis, au-delà on marche parmi huit rangées de pièges cachés dans des trous, où l'on tombe sur des pieux aigus recouverts de brindilles ; puis, au-delà on arrive devant cinq rangées de pals enchevêtrés, inextricables, qu'aucun effort ne saurait arracher du sol où ils sont scellés, et déjà l'on se trouve à petite portée des machines du terre-plein. Si l'on traverse cette terrible défense sous une grêle d'autres pieux ou de traits puissants lancés par les machines romaines, on rencontre un deuxième fossé, large et profond de plus de quatre mètres. Si on le passe, on rencontre immédiatement un troisième fossé de dimensions pareilles, plein d'eau en certains endroits, et l'on a dès lors les Romains sur sa tête. Si l'on passe encore celui-ci, on pourra, au moyen d'une échelle, tenter d'escalader le

---

tout autre lieu par rapport auquel on rapplique, une notable différence de niveau. Par conséquent, la colline centrale d'Alise-Sainte-Reine, ou celle d'Alaise, ne peut, relativement à celles de leur entourage (qui se trouvent, affirme-t-on, au même niveau), jouer le rôle indiqué par le mot *fastigium*, que César a employé dans la topographie d'Alésia.

retranchement ; mais, avant d'en atteindre le haut, les assaillants seront encore arrêtés par des pieux semblables à des bois de cerf qui sortent horizontalement du bord supérieur de ce retranchement de quatre mètres d'élévation, et là-haut il les leur faudra briser sous une grêle de projectiles de toutes sortes, lancés de très-près des tours voisines. Alors enfin les Gaulois pourront mettre le pied sur le terre-plein de César et voir les légions, du moins ils pourront voir leurs boucliers, leurs casques et attaquer ces autres remparts vivants, hérissés de glaives, lançant des *pila* meurtriers, et flanqués de hautes tours chargées de machines, qui tirent à dix pas de distance sur les deux flancs des assaillants.

Considérons, en face de ces retranchements inabordables, Vercingétorix retiré sur le plateau de l'oppidum, n'ayant par-devant lui, pour toute défense, qu'un simple mur gaulois, pareil, selon toute probabilité, à celui de Gergovia, sur lequel on pouvait faire monter un homme en le tirant à soi du haut par la main (XLVII) ; pareil à celui d'Avaricum, où les légions ont pu, par surprise, monter en masse au pas de course (XXVII). Vercingétorix se contente de ce petit rempart ; il néglige tout le reste et se tient là tranquillement enfermé, en attendant l'effet de ses ordres.

César nous dit, il est vrai, qu'avant qu'il eût élevé le supplément de fortifications ajouté à ses lignes, parfois les Gaulois attaquaient les ouvrages et faisaient par plusieurs portes de l'oppidum des sorties poussées avec la plus grande vigueur (LXXIII). Mais cette phrase nous paraît être un nouvel artifice du narrateur, et voici pourquoi nous avons cette pensée :

D'une part, on comprend fort bien que, en voyant les Romains travailler aux lignes, les Gaulois, inoccupés dans l'oppidum, soient descendus vers les travailleurs pour les attaquer, leur lancer des flèches, des pierres ; car le tempérament gaulois en rend suffisamment compte. Mais que ces engagements aient été poussés avec la plus grande vigueur, — *opera nostra Galli tentare summa vi conabantur* ; — que Vercingétorix ait médité et dirigé, dès le commencement du blocus, des attaques vigoureusement suivies contre les lignes romaines, nous ne saurions le comprendre. En effet, ou son but en cela aurait été de sortir de l'oppidum, et alors (que sa grande ombre nous pardonne le mot) il se serait mis dans cette ridicule situation, d'avoir attendu que la porte fût tout à fait fermée pour tâcher de sortir ; ou bien, de propos délibéré, il aurait tenté d'assaillir les Romains dans leurs retranchements y et alors il aurait été en opposition flagrante avec sa propre tactique, lui qui a déclaré ne vouloir en aucune circonstance, et même à égalité de terrain, livrer bataille aux légions ; à plus forte raison ici où il aurait eu un très-grand désavantage du terrain. On ne saurait donc assigner un but raisonnable à des sorties poussées par les Gaulois avec *la plus grande vigueur*, comme le dit César dans la phrase que nous signalons.

Mais, d'une autre part, on comprend très-clairement et la facilité qu'avait le narrateur d'introduire dans l'économie du récit l'idée de violentes sorties tentées par les Gaulois (en exagérant quelques tentatives passagères et sans importance contre les travaux) — *tentare* —, et l'intérêt politique de César à y introduire cette idée. En effet, l'image de ces sorties violentes était nécessaire et suffisante pour voiler son altitude militaire à Alésia. Elle était nécessaire, sans quoi son récit eût offert là un singulier contraste que voici en deux mots : C'était presque impossible à l'armée romaine affaiblie... d'exécuter de si immenses travaux ; et cependant César ordonna d'en exécuter bien davantage. L'idée en question était donc indispensable, et elle était suffisante pour motiver cet accroissement excessif de

travaux. Car elle insinue dans l'esprit du lecteur que *les Gaulois font des tentatives désespérées pour se dégager de l'étreinte des lignes romaines* ; et cela suffit pour qu'aussitôt le lecteur se dise à lui-même : donc *César a l'offensive à Alésia* ; donc néanmoins, et *bien qu'il soit le plus fort, César a raison de se retrancher encore plus fortement dans ses lignes* ; car, avec des ennemis désespérés, il est toujours bon, si fort qu'on soit, de préserver plus sûrement ses propres troupes. Mais il est assez clair que déjà le fossé en *saut de loup*, de vingt pieds de largeur et d'autant de profondeur, suffisait parfaitement pour arrêter les Gaulois de l'oppidum, puisque nous les verrons ci-après tenter vainement de le franchir. Ainsi, en réalité, César exécute ce supplément excessif de défenses afin de se rendre absolument inabordable de toutes parts ; et (s'il peut lui-même nourrir son armée), d'attendre ainsi l'effet de la famine sur les troupes qui lui barrent le chemin à Alésia.

Maintenant que nous croyons avoir écarté ce petit voile qui était placé là, considérons uniquement les faits indiqués, comparons librement l'attitude militaire des deux ennemis établis là face à face, et demandons-nous lequel des deux a l'offensive ? Lequel se tient sur la défensive ? La réponse ne nous paraît pas pouvoir être douteuse.

Dira-t-on que César exécute un blocus et qu'il ne veut point exposer ses soldats ? Il faut convenir au moins que ce blocus fait exception par la prudence inouïe que César y apporte ; car, jamais il n'a rien exécuté de comparable, même contre les légions de Pompée près de Dyrrachium, même contre celles de Scipion et de Labienus qui le serraient de si près à Ruspina, au début de la guerre d'Afrique ; et cependant le récit de cette dernière guerre ne permet pas de douter que César ne s'y tînt, en ce moment-là, complètement sur la défensive[1].

Dans une autre circonstance de la guerre de Gaule, César avait pareillement jugé et prononcé que la place de Gergovia ne pouvait non plus être prise qu'à l'aide d'un blocus : ce qui ne l'a cependant point empêché d'y attaquer Vercingétorix, alors que, se croyant le plus fort, il avait réellement l'offensive. Tandis que, au sujet du blocus d'Alésia, le récit ne dit nulle part que César ait jamais songé à attaquer Vercingétorix dans cet oppidum, ni que Vercingétorix ait fait aucuns travaux de défense, sauf ce mur en pierres sèches du versant oriental de la colline de l'oppidum, défense incomplète et qu'il négligea immédiatement, comme on l'a vu, dès que les armées se trouvèrent établies la en opposition face à face.

La conclusion à tirer de tout cet ensemble de faits est donc : que Vercingétorix veut rester en position dans l'oppidum d'Alésia et y reste sans paraître s'inquiéter d'être attaqué ; par conséquent il a ses raisons pour se tenir là, et il compte sur son armée pour y demeurer à son gré. Tandis que César, tout au contraire, ne trouve jamais sa position assez prudente, assez inabordable. Tel est le double fait fondamental, constaté dans le récit même de César. Tout dans les *Commentaires* continue donc bien de s'accorder avec ce qui a été dit précédemment au sujet de la situation historique, à savoir que : *Vercingétorix, établi dans l'oppidum d'Alésia, y barre de nouveau à César le chemin de la Province*.

Nous avons d'ailleurs des textes accessoires qui le démontrent assez clairement.

---

1 *De bello Africano*, XXX et XXXI.

Eutrope (ou Paul Orose), dans son abrégé de la guerre de Gaule, tiré d'œuvres de Suétone aujourd'hui perdues, s'exprime ainsi : Ensuite les Romains et les Gaulois occupèrent deux collines opposées l'une à l'autre, où, après s'être attaqués un grand nombre de fois avec des résultats divers, enfin les Romains furent vainqueurs, grâce à la bravoure singulière des cavaliers germains, leurs amis depuis longtemps, qu'ils avaient fait venir à leur secours dans cette occasion. Cette lutte des deux armées dans deux positions opposées, face à face, — *duo colles sibi invicem obversos*, — s'accorde bien, on le voit, avec l'idée d'une retraite barrée.

l'acite, de son côté, a parlé d'Alésia au sujet de quelques nominations à des *places vacantes dans le Sénat de Rome*, sous l'empereur Claude (l'an de Rome, 801, c'est-à-dire moins d'un siècle après le blocus d'Alésia). Des *personnages de la Gaule chevelue* aspiraient à cet honneur. Des compétiteurs italiens, pour les en écarter, insistaient auprès de l'empereur sur l'inconvénient d'introduire de tels personnages dans le Sénat romain...

Or, parmi les raisons qu'ils faisaient valoir se trouve celle-ci : Ils vont s'emparer de toutes les places, ces RICHES, dont les aïeux et les bisaïeux, à la tête de nations ennemies, ont fait périr nos armées par le fer et sous leurs coups, et ont barré le chemin au divin Jules auprès d'Alésia. Ceci est récent : que serait-ce donc si l'on rappelait les anciens souvenirs, et que ces mêmes hommes ont renversé de leurs propres mains le Capitole et l'autel protecteur de Rome ?[1]...

Or, ces choses-là étaient dites devant le cinquième César ; elles touchaient à l'étoile du chef de la dynastie ; et cependant l'empereur Claude, qui entendait ces paroles, ne mit nullement en doute le fait historique. Car, au contraire, il convoqua le Sénat pour faire lui-même à la séance qui s'ensuivit l'exposé de la politique traditionnelle du peuple romain, et dans son discours à ce sujet on trouve le passage suivant : Mais (disent les opposants) nous avons été en guerre avec les Sérnons. Est-ce donc que les Volsques et les Èques n'ont jamais rangé une armée en bataille contre nous ? Nous avons été sous la main des Gaulois ? Mais n'avons-nous pas aussi livré des otages aux Étrusques ? et n'avons-nous pas subi le joug des Samnites ?[2]

L'autorité de l'acite suffirait bien pour qu'on ne pût pas révoquer en doute que cette discussion politique et ce discours de l'empereur Claude aient réellement eu lieu dans le Sénat romain ; mais nous en avons une seconde preuve, très-positive, dans un document archéologique bien connu, qui existe à Lyon. Nous voulons parler des *tables claudiennes*, tables de bronze où est inscrit ce discours de l'empereur Claude, et qui ont été découvertes dans la ville de Lyon en un point de la rue appelée depuis lors *rue des l'ables-Claudiennes*. On sait que cet empereur romain était né dans la métropole gauloise, et sans doute son discours y fut exposé aux regards de tous par le zèle intéressé de ces Éduens qu'il avait fait nommer sénateurs romains dans cette occasion. Or cette *rue des l'ables-Claudiennes* étant située au promontoire qui termine la colline de la *Croix-Rousse*, colline qui peut être considérée comme un promontoire extrême de la chaîne des monts Jura, interposée entre la vallée de la Saône et celle du Rhône, on peut dire, à la rigueur, que cette *inscription des l'ables-Claudiennes* a été trouvée à l'extrémité même de la chaîne des monts Jura où Vercingétorix barra le chemin à César.

---

1 l'acite, *Annales*, XI, XXIII.
2 l'acite, *Annales*, XI, XXIII.

Il n'est donc point de fait historique mieux constaté que celui-ci : *Vercingétorix posté à Alésia barrait à Jules César la porte de sortie de la Gaule Celtique*. Par conséquent, s'il est un précédent historique auquel on puisse comparer un tel acte de la part de Vercingétorix, c'est assurément le dévouement héroïque de *Léonidas aux Thermopyles*.

Nous ne voyons en Gaule que la région d'*Izernore* qui puisse avoir été le théâtre de ce grand acte. Qu'on veuille bien considérer, à la grande cassure des monts Jura, l'étroit *passage de la Cluse*, entre les roches escarpées de la *montagne de Don* qui dominent ce passage et les eaux profondes du *lac de Nantua* qui baignent le pied de ces roches : c'est par là qu'il fallait absolument que César s'engageât sous l'œil de Vercingétorix pour regagner la province romaine. C'était par cette même voie qu'il en était venu, en sens inverse sept ans auparavant, porter le ravage et la désolation dans notre malheureuse patrie.

Voilà donc les Thermopyles de la Gaule : voilà ces lieux si intéressants pour notre histoire nationale, le point même *où jadis nos ancêtres ont barré le chemin à Jules César auprès d'Alésia*, comme l'ont rappelé les sénateurs romains, l'empereur Claude, l'historien Tacite, et comme du reste on aurait déjà pu le voir assez clairement d'après les commentaires, en examinant avec soin les divers passages que présente la chaîne des monts Jura.

Et maintenant c'est à chacune des opinions intéressées qu'il appartient de répondre à son tour sur ce même point.

Reprenons de notre côté l'examen de la suite du texte des commentaires.

§ IV. — Retards funestes mis par les Gaulois de l'extérieur à venir envelopper l'armée romaine. - Lignes du blocus rendues inabordables du côté de l'extérieur aussi bien que du côté de l'intérieur, et César approvisionné de tout. - Famine dans Alésia, et situation de Vercingétorix désormais sans espoir. - Indications géographiques fournies incidemment par le texte de César.

Neu cum periculo ex castris egredi cogerentur... Pour éviter aux soldats de César le danger d'être obligés à sortir des retranchements, il prescrivit que tous et chacun en particulier eussent à se pourvoir de blé et de fourrage pour trente jours.

Pendant que ces choses se passent devant Alésia, les Gaulois de l'extérieur, le conseil des princes convoqué, arrêtent : *qu'on n'appellera pas aux armes, comme l'a ordonné Vercingétorix, tous ceux qui sont en état de les porter*, mais que seulement on commandera un certain contingent à chaque cité, de crainte que, avec une trop grande multitude confuse, il ne soit possible ni de la conduire convenablement, ni d'y reconnaître chacun les siens, ni d'avoir du blé en proportion. Ils commandent aux *Éduens* et à leurs clients, les *Sébusiens*, les *Ambivarètes*, les *Aulerces-Brannovices*, les *Brannoviens*, 35.000 hommes ; pareil nombre aux *Arvernes*, y compris les libres *Cadurces*, avec les *Gabales* et les *Vélaves*, qui avaient l'habitude d'être sous le commandement des Arvernes ;

12.000 aux *Sénons*, aux *Séquanes*, aux *Bituriges*, aux *Santons*, aux *Ruthènes*, et aux *Carnutes* ; 10.000 aux *Bellovaques* ; autant aux *Lémovices* ; 8.000 aux *Pictons*, aux *Turons*, aux *Parisiens* et aux libres *Suessons* ; 5.000 aux *Ambiens*, aux *Médiomatrices*, aux *Pétrocoriens*, aux *Nerviens*, aux *Morins* et aux *Nitiobriges* ; autant aux *Aulerces-Cénomans* ; 4.000 aux *Atrébates* ; 3.000 aux *Vellocasses*, aux *Lexoviens*, aux *Aulerces-Éburovices* ; 3.000[1] aux *Rauraques* et aux *Boïens* ; 6.000 à toutes les cités des côtes de l'Océan qu'on a coutume en Gaule d'appeler *Armoricaines*, au nombre desquelles sont les *Curiosolites*, les *Rhédons*, les *Ambibares*[2], les *Calètes*, les *Osismiens*, les *Lémovices*[3], les *Vénètes* et les *Unelliens*.

Du nombre de ces cités appelées, les Bellovaques n'amenèrent pas leur contingent : attendu, dirent-ils, qu'ils voulaient faire la guerre aux Romains en leur propre nom et à leur convenance, et qu'ils ne voulaient point se soumettre aux ordres de qui que ce fût. Néanmoins, à la prière de Commius et en considération de ses rapports d'hospitalité, ils envoyèrent 2.000 hommes. César pour ses expéditions en Bretagne les années précédentes avait usé, comme nous l'avons dit ci-dessus, des fidèles et utiles services de ce Commius ; en considération de quoi il avait exempté sa cité de tout impôt en lui rendant ses droits et ses lois, et il avait attribué à Commius lui-même le pouvoir sur les Morins. Si grand néanmoins fut dans toute la Gaule l'entraînement à reconquérir la liberté et à recouvrer l'antique gloire militaire, que ni les bienfaits, ni les souvenirs d'amitié n'en purent détourner, et que chacun apporta et son dévouement et ses moyens à cette guerre, pour laquelle on rassembla 8.000 hommes de cavalerie et ce environ 240.000 hommes d'infanterie.

Ces troupes étaient passées en revue dans le pays des Éduens. On en vérifiait le nombre ; on faisait reconnaître les chefs. L'autorité suprême fut déléguée à l'Atrébate Commius, aux Éduens Viridomare et Eporedorix, et à l'Arverne Vergasillaune, cousin de Vercingétorix. On leur adjoignit des hommes choisis parmi les cités, pour former un conseil chargé de diriger la guerre. Tous avec enthousiasme et pleins de confiance partent pour Alésia. Et il n'était aucun d'eux qui ne considérât comme impossible de soutenir seulement l'aspect d'une si nombreuse armée, surtout dans une double attaque où, du côté de l'oppidum on ferait des sorties, et du côté de l'extérieur il se présenterait tant de troupes à la fois, cavalerie et infanterie.

Évidemment cet appel fait par Vercingétorix aux cités de la Gaule était de la plus grande *urgence*, puisque son armée n'avait à Alésia que pour *trente jours de vivres*. César, mieux que tout autre, connaissait l'importance d'arriver à temps dans l'action militaire. Aussi, a-t-on pu remarquer, dans son récit, avec quelle habileté il s'empresse de détourner l'attention de son lecteur de ce point capital,

---

1 Le texte indique ici 30.000 ; mais on voit, au chapitre XXIX du premier livre, que la population entière des Rauraques n'était que de 23.000 têtes et celle des Boïens de 32.000, quand ils se joignirent les uns et les autres à l'émigration des Helvètes. Évidemment donc il y a ici une erreur de leçon. Et en tenant compte à la fois des chiffres de la population et des pertes éprouvées par ces deux petits peuples, nous avons présumé qu'il fallait ici lire 3.000, au lieu de 30.000.

2 *Ambibari* : nom probablement altéré dans la leçon. On a cru devoir entendre sous ce même nom les *Abriucatui*, peuple du diocèse d'*Avranches* ?

3 *Lémovices* : autre nom probablement aussi altéré dans la leçon. On a pensé qu'il fallait lire *Leonenses* ou *Leonices*, et qu'il s'agissait de la population du pays de *Saint-Pol de Léon*, dans le département du Finistère.

de la question de l'*urgence*, en expliquant que les *princes de la Gaule, réunis en conseil*, avaient décidé qu'il ne fallait pas prendre *à la rigueur des mots* l'ordre émané de Vercingétorix. Est-il possible, en vérité, que, dans de telles conjonctures, on ait discuté la question de savoir si l'on devait faire marcher absolument tous les Gaulois en état de porter les armes, ou seulement des contingents de chaque cité ? Qui ne voit qu'il s'agissait d'une *levée en masse instantanément exécutée* ? qu'il fallait que tout le monde accourût, les plus voisins tout de suite sans attendre les autres, et les autres successivement de proche en proche, et tous le plus vite possible ? Il n'y avait, certes, point de Gaulois quelconque, assez peu clairvoyant pour commettre une telle méprise sur ce point capital ; il n'y avait que des princes, traîtres à la Gaule et gagnés à César, qui pussent discuter sur *la manière la plus convenable* d'exécuter l'ordre du chef suprême ; mais surtout qui pussent s'accorder sur un mode d'exécution tel que celui qui a été adopté, dit César, dans le conseil des princes. Et il n'y avait qu'une population trop facile dans la main des princes et peut-être aussi trop peu animée des sentiments de race, pour se prêter à de tels retards dans de telles conjonctures.

Quoi donc ! l'ennemi qui depuis sept ans dévastait la Gaule se trouve en ce moment dans une impasse : Vercingétorix, ne pouvant à la fois l'arrêter par devant et lui couper les vivres par derrière, a fait choix du poste le plus périlleux ; chef suprême de toute la Gaule, il appelle directement tous les Gaulois à son aide pour un coup de main (qu'on nous permette l'expression) ; le succès tient à la promptitude dans l'exécution de cet ordre : tout dépend de la célérité, comme dit quelquefois César (*res in celeritate posita est*), et, dans une nécessité aussi manifeste, aussi pressante, tout le monde n'accourt point ; on n'obéit point immédiatement à l'ordre du chef suprême ! On convoque le conseil des princes à jour fixe, — *concilio principum indicto* ; — on fait des observations sur tous les inconvénients d'une armée trop nombreuse, — *moderari*, — *discernere suos*, — *frumentum* ; — on passe des revues, — *recensebantur* ; — on vérifie si le nombre des hommes amenés est bien complet, — *numerus inibatur* ; — on a fait connaître aux cités des côtes de l'Océan, aux cités de la Belgique, le contingent que chacune d'elles doit fournir, et on l'attend ; on fait reconnaître les chefs particuliers de chacun des contingents ; on nomme quatre chefs supérieurs ; on leur adjoint un conseil, et voilà enfin tous les préparatifs terminés, et l'armée auxiliaire part pour Alésia.

Or, pendant tout ce temps perdu, l'armée de Vercingétorix et la population Mandubienne, maintenant enfermées depuis plus de trente jours dans Alésia, y meurent de faim. Telle est la simple et triste vérité, comme nous allons le voir, tel est le fait grave, le résultat lamentable de toutes ces lenteurs des Gaulois auxiliaires. Ce résultat si important, César nous le cache sous leur enthousiasme illusoire, qu'il fait briller à nos yeux avec tant de complaisance et d'astuce, en insistant sur leur confiance absolue dans le succès, pour que le lecteur ne se demande point à lui-même si le succès est encore possible.

En effet, qu'est-ce que cette armée auxiliaire ? Elle se compose de *huit mille cavaliers* — mais Vercingétorix en a renvoyé d'Alésia un plus grand nombre — et de *deux cent quarante mille fantassins* : pourquoi faire ceux-ci ? Est-ce que Vercingétorix a pu demander de l'infanterie auxiliaire ? Serait-ce pour assaillir les Romains dans leurs formidables retranchements ? Mais il a dit et répété que, fût-ce à égalité de terrain, il ne mettrait pas lui-même son armée de Gergovia en face des légions. Et Ton voit bien vite la sagesse de cette pensée arrêtée dans son esprit, quand on compare les armes des Gaulois avec celles des légionnaires.

Et ici ne serait-ce pas un acte insensé que d'aller assaillir ces légionnaires derrière des retranchements tels que sont actuellement ceux de César à Alésia ?

Vercingétorix, dans son appel d'urgence adressé à toute la Gaule, n'a donc pu demander et n'a certainement demandé que des cavaliers, des cavaliers aussi nombreux que possible. Quel autre concours efficace pouvait-il demander, sinon celui de nombreux cavaliers accourant s'unir à ceux qu'il avait renvoyés d'Alésia, pour harceler sans cesse avec eux l'armée romaine, et lui disputer partout les vivres et le pâturage, pendant que lui-même, posté par-devant elle à Alésia et établi là dans une bonne position, il tenait résolument cette armée arrêtée à la porte de sortie de la Gaule, pour l'y voir succomber à la faim : faute de posséder dans les mains de ses propres troupes des armes comparables à celles des légions ?

Mais, en face de Vercingétorix et à la faveur de ces mêmes retards de la part des Gaulois de l'extérieur, César, de son côté, s'ingénie à perfectionner tout à loisir, de la manière qu'il a expliquée, ses immenses travaux de défense, la circonvallation aussi bien que la contrevallation d'Alésia, jusqu'à les rendre absolument inabordables pour des Gaulois dénués de tout engin de guerre qui pût en faciliter l'attaque.

César aussi parait ne manquer de rien. Il prescrit à tous les siens d'avoir sous la main, chacun par-devers soi, du blé et du fourrage pour trente jours, — *dierum XXX pabulum frumentumque habere omnes convectum jubet*. — Mais prescrire ne suffit pas, il faut se procurer ces vivres ; et César sait bien que c'est là une des grandes difficultés de la guerre ; il signale souvent cette difficulté : pourquoi donc n'en parle-t-il point ici comme d'ordinaire ? De quelle manière a-t-il réussi, dans les conditions où il se trouvait, à pourvoir aux vivres de chaque jour, et de plus à un approvisionnement de trente jours de vivres, fait d'avance pour chaque soldat romain ? pour dix légions et les accessoires ? Tant de blé qu'il a fallu pour tant de Romains devant Alésia (pour soixante à quatre-vingt mille hommes), d'où est-il provenu ? Est-ce donc de deux ou trois cités gauloises, assez aveuglées parleurs princes pour n'avoir pas vu que l'union de toute la race gauloise était le seul moyen de salut contre cet ennemi commun ?

Quoi qu'il en soit, nous pouvons déjà d'ici apercevoir la catastrophe finale.

At ii cui Alesiæ obsidebantur... Quant à ceux qui se trouvaient bloqués dans Alésia, le jour où devait leur arriver le secours des leurs étant passé, tout le blé étant consommé, n'ayant aucune nouvelle de ce qui se passait chez les Éduens, ils s'étaient assemblés en conseil, et délibéraient sur le parti qu'il leur restait à prendre.

Après qu'eurent été exposées les diverses opinions dont les unes concluaient de se rendre, et les autres de faire une dernière sortie pendant que les hommes avaient encore assez de forces pour la tenter, un discours de Critognat nous paraît ne pouvoir être passé sous silence, à cause de sa cruauté sans pareille et abominable. Cet homme, né en haut lieu chez les Arvernes, exerçait une grande influence. — Je ne veux, dit-il, nullement discuter l'opinion de ceux qui, sous le nom de reddition, appellent la plus honteuse servitude ; je ne les reconnais dignes ni d'être de nos cités, ni d'être admis au conseil. Je désire m'entendre avec ceux qui approuvent la sortie, et qui, personne n'en saurait disconvenir, témoignent ainsi qu'en eux persiste le souvenir de notre ancien courage. Mais ce n'est point là du courage, c'est de la faiblesse d'âme que de ne pouvoir supporter un peu de temps la disette. Des hommes qui bravent la mort, on en trouve plus

facilement que des hommes qui supportent la douleur avec fermeté. Moi aussi, j'approuverais cette opinion de faire une sortie, car il m'est toujours difficile de ne pas céder à un sentiment honorable, je l'approuverais si le sacrifice de notre vie était à mes yeux la seule perte qui en dût résulter. Mais, pour prendre une résolution, portons nos regards derrière nous sur toute la Gaule soulevée par nous pour venir à notre secours. Quel courage pensez-vous qu'il puisse rester à nos proches et à nos frères, si, après que 80.000 hommes auront tous été tués en ce lieu, ils sont forcés de combattre presque sur nos cadavres ? N'allez pas priver de votre secours ces hommes qui, pour nous sauver, n'auront tenu aucun compte de leur propre péril ; n'allez pas, par votre irréflexion et votre imprudence ou faute de fermeté d'âme, faire succomber ici toute la Gaule et la faire condamner à une servitude perpétuelle. Est-ce parce qu'ils ne sont pas arrivés au jour fixé que vous doutez de leur foi et de leur constance ? Quoi donc ! Pensez-vous que ce soit pour leur plaisir que chaque ce jour on fait travailler les Romains à ces fortifications qu'ils élèvent par-derrière eux ? Si votre courage ne peut être soutenu par des messages de ceux qui sont au delà, tout chemin étant fermé, sachez comprendre, d'après ce que vous voyez faire à ceux qui sont en deçà, que les autres sont près d'arriver ; voilà ce qui jette ceux-ci dans une terreur telle qu'ils ne cessent de travailler ni de jour, ni de nuit. Quel est donc mon avis ? C'est de faire ce que firent nos pères dans la guerre des Cimbres et des Teutons, bien différente pourtant de celle-ci : forcés de se réfugier alors dans les oppida et réduits à une disette semblable à la nôtre, ils se conservèrent la vie au moyen des corps de ceux qui par leur âge paraissaient inutiles à la guerre, et ils ne se livrèrent point aux ennemis. Lors même que nous n'aurions pas cet exemple à suivre, néanmoins, ayant à défendre notre liberté, il me semblerait très-beau de le donner nous-mêmes et de le transmettre à nos descendants. Car, quelle guerre fut jamais comparable à celle-ci ? La Gaule ravagée, les Cimbres, après avoir été pour nous une grande calamité, sortirent un jour de notre territoire et gagnèrent d'autres contrées ; nos droits, nos lois, nos champs, ils nous les laissèrent. Mais les Romains, que prétendent-ils ou que veulent-ils, si ce n'est que, poussés par la jalousie de voir des hommes illustres dans la renommée et puissants dans la guerre, ils cherchent à s'établir dans leurs champs, dans leurs cités, et à leur imposer pour toujours la servitude ? Et, en effet, jamais ils n'ont eu pour but dans leurs guerres un autre résultat[1]. Que si vous ignorez ce qui se passe chez les nations lointaines, regardez derrière vous cette Gaule limitrophe, qui, réduite en province romaine, son droit et ses lois changés, les haches levées sur elle, se trouve désormais sous le poids de la servitude à perpétuité !

Les opinions discutées, les Gaulois arrêtent d'un commun accord : que ceux qui par leur constitution ou leur âge sont inutiles à la guerre, sortiront de l'oppidum ; qu'on endurera tout avant que d'en venir à suivre l'avis de Critognat ; mais que, si le retard des auxiliaires y force, on prendra ce parti, plutôt que de consentir à se rendre et à parler de paix.

Les Mandubiens, qui les avaient reçus dans leur oppidum, sont forcés d'en sortir avec leurs femmes et leurs enfants. Ces gens-là, après s'être approchés des retranchements des Romains, en pleurant et suppliant de toutes manières, demandaient au prix de l'esclavage quelque secours d'aliment. César plaça des gardes sur l'enceinte pour empêcher que ces hommes ne fussent reçus.

---

1 Voilà l'histoire romaine résumée en une seule phrase par César, dont on ne peut contester l'autorité à ce sujet.

Recherchons d'abord dans cette partie du récit ce qui est le plus important à connaître, la cause première de la famine dans Alésia, c'est-à-dire la cause du retard de l'armée auxiliaire, d'où sont résultés et la famine dans l'oppidum et le perfectionnement des défenses établies tout à l'entour par l'armée romaine : double résultat dont la cause commune est la cause même de toute la catastrophe d'Alésia, désormais imminente et fatale. Or, la cause du retard des Gaulois auxiliaires, cette cause de tout le désastre d'Alésia, qui en fut une conséquence inévitable, César n'en dit rien dans son récit : il l'y passe sous silence, absolument.

En effet, suivons bien l'ordre de ce récit. Au début du blocus y César nous a montré Vercingétorix posté dans l'oppidum avec *une provision de vivres pour trente jours*. Voilà le point de départ, la mesure des vivres et la date du temps, lequel écoulé, la famine sera 'dans l'oppidum. Vercingétorix fait appel à l'extérieur : c'est d'un coup de main qu'il s'agit, c'est d'accourir d'urgence pour couper les vivres à l'ennemi avant qu'ils ne manquent dans l'oppidum, et tout dépend évidemment de la célérité à obéir à cet appel ; mais on perd du temps, on ne vient pas ; et César peut se pourvoir de vivres en abondance, et il a le loisir d'exécuter des travaux de défense tels qu'il a dû y employer bien plus d'un mois. Il est incontestable que les cités appelées par le chef suprême de la Gaule perdent ainsi un temps précieux s'il en fut jamais ; qu'on tue Vercingétorix et son armée ; qu'on sauve César ; qu'on lui livre la Gaule. Mais quels sont les auteurs de ce retard ? De combien de jours est ce retard par rapport à ce terme fatal, *trente jours* ? A toutes ces questions, historiquement capitales, le récit de César répond : Ils partent pour Alésia, — *ad Alasiam proficiscuntur*, — et rien de plus : point d'explication ; pas un seul mot n'est dit de la cause d'un tel malheur, s'il n'y eut en cela que malheur et force de choses : pas un seul mot n'est dit des auteurs de ces retards funestes, si des hommes en furent coupables. Et cependant tout est là incontestablement pour l'histoire de la catastrophe d'Alésia.

Nous reviendrons à part sur ce sujet important, à l'histoire duquel nous avons réuni plus loin un certain nombre d'indices, qui nous ont paru assez significatifs et assez concordants pour mériter une attention particulière à ce point de vue.

Sous cette réserve, pour ne pas interrompre la liaison naturelle des choses, considérons ici le fait même de la famine dans l'oppidum d'Alésia, tel qu'il est rapporté par César. Si, en réalité, le fléau avait exercé ses ravages dans l'oppidum d'Alésia, les légionnaires connaissaient infailliblement ce fait grave, eux qui, pendant le blocus, avaient vu expulser les bouches inutiles, et qui, en pénétrant dans l'oppidum, avaient dû être témoins des résultats affreux de cette famine ; il n'était donc pas possible de passer un tel événement sous silence dans les Commentaires. Mais, s'y trouve-t-il présenté à découvert, s'y trouve-t-il exposé avec la fidélité et la clarté qu'exige l'histoire ? Certainement non. Le récit d'abord nous indique ce fait si grave de la manière la plus brève et la plus vague ; puis, il substitue à sa description historique un roman historique. Et de plus la cause de cette famine ayant été ainsi absolument passée sous silence, tout ce qui va s'ensuivre : la reddition de l'armée gauloise, sans conditions, la captivité et la mort de Vercingétorix, l'asservissement définitif de la Gaule, et par suite encore l'avènement de l'empire des Césars qui va s'étendre sur tant de peuples, tous ces résultats plus ou moins immédiats de la catastrophe d'Alésia, bien qu'ils soient les conséquences nécessaires de la famine même, vont être attribués au génie militaire de César, à la plus grande gloire de César et des armées romaines ; et il ne s'y joindra ni corruption, ni trahison, ni rien qui vienne atténuer l'éclat de toute cette glorification romaine.

Considérons bien tout l'art de ce récit important, qui est la dernière page des commentaires dictés par l'illustré écrivain lui-même sur cette guerre de Gaule ; car le reste de son septième livre n'est plus qu'un exposé topographique et la mise en scène de toute cette accumulation de défenses dans ses lignes de blocus, contre lesquelles les Gaulois vont venir maintenant se heurter en vain.

Pour rapporter ce fait capital de la famine dans Alésia, César s'y est pris d'avance (comme dans tant d'autres questions délicates) : dès le premier jour où il commençait le blocus d'Alésia, il nous a fait apercevoir d'avance la famine, en nous montrant Vercingétorix comme déjà enfermé dans l'oppidum, sans avoir des vivres pour plus de trente et quelques jours, et en ajoutant alors quelques détails, à savoir : que Vercingétorix ordonne, sous peine de mort, la mise en commun de tout le blé ; puis, qu'il fait distribuer ce blé à très-petites rations, peu à peu, et qu'il attribue également à chacun sa part du bétail que les Mandubiens ont amené avec eux en se réfugiant dans l'oppidum. Tout cela étant placé en cet endroit du récit, où il ne s'agit encore que d'une famine éventuelle, simplement en perspective, le lecteur, ignorant les détails réels, n'en est point ému, et les légionnaires, eux qui connaissaient le gros des faits, les voyant indiqués dans le récit, ont pu s'y reconnaître et juger que ce récit était réellement conforme à la vérité.

Ensuite, lorsque la succession des événements nous amène sur le fait même dans toute sa gravité, à sa date fatale, lorsqu'il s'agirait de montrer ce fait de famine tel qu'il s'est accompli, de l'expliquer, et surtout, à raison de son importance capitale, d'en faire connaître autant que possible, la cause et les auteurs. César se contente de nous dire : Le jour étant passé, — *præterita die*. Tout le blé étant consommé, — *consumpto omni frumento*, — c'est-à-dire en somme la date fatale est passée, on n'a plus de blé dans Alésia ; puis, il ajoute : Ayant assemblé le conseil, — *consilio coacto*, — et la transition est faite : nous voilà en plein *roman historique* : Critognat prononce *un beau discours de César*.

Réservons ce discours imaginaire de Critognat pour l'examiner à part, et allons y prendre à la fin la transition de sortie : c'est le vote même du conseil imaginaire.

Le récit des faits reprend à ces mots : Les Mandubiens, qui les avaient reçus dans leur oppidum, sont a forcés d'en sortir avec leurs enfants et leurs femmes (LXXVIII)... Négligeons le trait perfide dirigé là contre les Gaulois de Vercingétorix, de manquer aux devoirs sacrés de l'hospitalité en expulsant les bouches inutiles ; voici, par-derrière cela, un fait très-grave, à peine visible : Ces gens-là, après s'être approchés des retranchements des Romains, a pleuraient et suppliaient de toutes manières, pour qu'on leur accordât, même au prix de l'esclavage romain, quelque secours d'aliment. César plaça des gardes sur l'enceinte pour empêcher que ces hommes ne fussent reçus (LXXVIII). Ne discutons ni l'art, ni la singularité de ce récit, où à une *demande d'aliment* dans les angoisses de la faim, il est répondu par une *barrière* ; la force de la situation vraie est telle que chaque lecteur a en soi la certitude que ces malheureux Mandubiens demandaient, par leurs supplications et leurs larmes, à obtenir, *même au prix de l'esclavage romain*, de deux choses l'une, ou un peu d'aliment, ou la permission de traverser les lignes romaines. Il n'est pas moins évident, par le récit même, que César leur refusa l'un et l'autre, et l'aliment et le passage à travers ses lignes : *voulant qu'ils mourussent de faim là, tous*. Tel est incontestablement la vérité sans voile.

Le voile funèbre, cet euphémisme si simple : il empêchait qu'ils fussent reçus, — *recipi prohibebat*, — nous en rappelle un autre tout pareil, à savoir, cette autre

expression : Quand on les lui eut ramenés, il les tint pour ennemis, — *reductos in hostium numero habuit*[1], — expression aussi simple que celle qu'on vient de lire ici, et que César jeta de même comme un voile funèbre sur six mille Helvètes fugitifs et désarmés, qu'on lui ramena chez les Lingons et qu'il fit froidement mettre à mort. Mais ici, où le voile funèbre recouvre une population tout entière, hommes invalides, femmes, enfants, mis à mort par la faim, au milieu de cette zone d'aiguillons de fer, de pieux aigus, durcis au feu, et de pals enchevêtrés, où ces malheureux se perçaient le corps de tous les côtés en tâchant d'approcher des Romains, et en les suppliant de toutes manières, pour obtenir un peu d'aliment... c'est là, sous cette expression simple, — *recipi prohibebat*, — une scène réelle, affreuse à imaginer, quelque chose d'inouï !

Et même un mot frappant semblerait impliquer que César, seul peut-être, eut la force d'en supporter le spectacle. En effet, lorsqu'il s'agit de s'opposer à un acte par une loi ou par un ordre, le mot propre est en latin le mot veto (*vetita legibus alea, Hor*.) ou en français le mot *défendre* : le mot bien différent qui est employé dans le récit de César, — *prohibebat*, — ou en français : il empêchait, paraissant être le mot propre pour indiquer qu'il est fait opposition à un acte physiquement, comme avec la main. Or, César emploie toujours le mot propre. Si donc le vrai sens du récit est tel qu'il paraît, ce mot *prohibebat* impliquerait l'idée qu'un commencement d'exécution pour laisser passer les malheureux Mandubiens expulsés de l'oppidum avait lieu actuellement, ou tout au moins, qu'une tendance à les laisser passer se manifestait par des signes extérieurs parmi les légionnaires, puisque César fait *empêcher* cela, que les Mandubiens soient reçus, — *recipi prohibebat*.

La force de constitution morale et physique dont César aurait ainsi fait preuve, dépasserait donc tout ce qu'ont pu ses propres légionnaires, lesquels cependant avaient bien pu, à Avaricum, poignarder de suite, jusqu'à la fia, plus de trente-neuf mille hommes réunis de même dans une enceinte fermée : hommes, femmes, vieillards, enfants, tous jusqu'au dernier enfant à la mamelle ! Eh bien ! ces mêmes légionnaires, si féroces dans l'action, n'auraient pu, ce semble d'après le récit de César, supporter le spectacle des malheureux Mandubiens mourant de faim parmi les pièges de ses lignes de blocus ; ils n'avaient pas la constitution nécessaire pour cela, ils faiblissaient : César l'a pu et voulu jusqu'au dernier mouvement du dernier homme, — *recipi prohibebat*.

Il faut donc, pour qu'il ait été si cruel, que César ait couru un bien grand danger à Alésia, qu'il y ait été véritablement acculé en détresse dans une impasse. Ce qui s'accorde manifestement avec le terrain où son propre récit nous a guidés, et où nous allons constater tous les détails de cette lutte, si importante à apprécier pour notre histoire nationale.

Examinons maintenant le roman historique substitué par César à tout ce qui manque ici. Le discours placé dans la bouche de Critognat est d'une forme grandiose ; on y sent une chaleur qui anime ; c'est une belle page littéraire, un des plus beaux discours de Jules César, et il est bien placé dans la bouche de ce Gaulois de la grande race des Arvernes ; il est, sauf l'affreuse proposition, entraînant.

Comme aussi, dans ce discours, son véritable auteur, non moins profond politique que grand guerrier, n'était plus gêné par rien que les légionnaires

---

1 *De bell. Gall.*, I, XXVIII.

eussent vu, nous devons naturellement nous attendre que Critognat va nous dire, entre autres choses, ce à quoi César tient que nous ajoutions foi entière. Probablement donc, Critognat va nous confirmer dans cette opinion que César nous a déjà plusieurs fois insinuée dans la pensée, à savoir que, *lui César, a l'offensive devant Alésia*, que *Vercingétorix s'y est réfugié pour son salut*, et que les Gaulois y sont dans une grande terreur, — *perterritisque hostibus*. — C'est effectivement ce mot que César nous a dit tout de suite à son arrivée devant Alésia ; puis, il nous l'a fait répéter par Vercingétorix, à l'occasion du renvoi de la cavalerie gauloise ; et il vient de le répéter encore lui-même, à l'occasion du perfectionnement de ses lignes de blocus. Mais ce n'est point encore assez, car nous savons que César attache la plus grande importance à nous bien inculquer cette pensée dans l'esprit.

En effet : César ne voudrait pas, comme nous l'avons appris de lui-même plus haut (voir notre t. II), que la renommée et l'histoire pussent aller publier à Rome et dans tout l'univers, et dans toute la suite des temps, que Vercingétorix avec ses Gaulois, un jeune chef barbare avec de grossiers barbares, l'ont tenu arrêté à Alésia, lui Jules César, né du sang des dieux, lui le plus grand guerrier de Rome, à la tête de dix[1] légions de vétérans, et accompagné d'un corps auxiliaire de cette cavalerie germaine, si renommée.

Nous trouvons effectivement dans ce discours que César prête à Critognat, plusieurs passages propres à maintenir le lecteur des *Commentaires* dans l'illusion que nous venons de rappeler. En voici un premier : Après qu'eurent été exposées les diverses opinions, dont une partie concluait de se rendre, *Ac variis dictis sententiis quarum pars deditionem censebant*. — En voici un second : Considérons derrière nous toute la Gaule que nous avons soulevée pour venir à notre secours, — *Omnem Galliam respiciamus quam ad nostrum auxilium concitavimus*. — Un troisième : Ces hommes qui, pour vous sauver, n'ont tenu aucun compte de leur propre péril, — *Hos qui, vestræ salutis causa, suum periculum neglexerunt*. — Un quatrième : Faire ce que firent nos pères... qui, forcés de se réfugier dans les oppida et réduits à une disette semblable à la notre... — *Facere quod nostri majores fecerunt*... *qui, in oppidis compulsi ac simili inopia coacti*...

Comment ne pas croire ce qui est dit et répété tant de fois par César, par Vercingétorix et encore par Critognat ?

Mais alors, comment Vercingétorix et ses Gaulois, s'ils étaient terrifiés, se sont-ils laissés bloquer par les Romains ? Pourquoi ne se sont-ils pas enfuis dès le premier jour, et ensuite pendant tant de jours encore, durant lesquels le blocus (nécessairement sur une aussi grande étendue) n'était point encore partout effectué ? Pourquoi ne sont-ils point tous partis de l'oppidum avec la cavalerie que Vercingétorix en a renvoyée ? Et même, pourquoi l'armée gauloise s'est-elle arrêtée là, puisqu'elle avait toute une nuit d'avance sur l'armée romaine ? Il faut donc bien admettre que le défenseur de la Gaule a eu ici quelque motif de la nature de celui qui le porta à barrer le chemin déjà une première fois à l'armée romaine ; et qu'il a eu assez de courage et de persévérance pour tenter ce coup hardi une seconde fois, malgré un premier insuccès.

---

[1] Nous aurons plus loin l'occasion de constater que César avait effectivement onze légions contre Vercingétorix.

Ainsi, on ne peut en réalité, expliquer la situation de Vercingétorix à Alésia que par un acte de résolution et de dévouement comparable à celui de Léonidas aux Thermopyles. Manque-t-il même le serment ? Relisons le vote du conseil de guerre, assemblé pour décider du parti à prendre sous l'affreuse pression de la famine. Ils arrêtent, dit César : que ceux qui par leur constitution ou leur âge sont inutiles à la guerre sortiront de l'oppidum ; et qu'on endurera tout... plutôt que de consentir à se rendre et à parler de paix.

Voilà, on le voit, un vrai et terrible serment (même en laissant de côté l'horrible pensée que César prête à Critognat). A quoi ne sont pas déterminés des hommes qui en viennent à cette résolution déchirante d'expulsé, les bouches inutiles, en face des meurtriers de la population d'Avaricum ? Ici, Vercingétorix ne peut que détourner la tête, lui qui s'était laissé toucher de commisération, et qui même avait renoncé à un point essentiel de son plan de guerre contre les Romains, en considérant les dommages, les simples dommages matériels, que l'incendie d'Avaricum devait causer au pauvre peuple de la ville[1]. A Alésia ce même suprême et généreux chef de la Gaule ne peut céder en considération de maux bien autrement affreux pour la population du pays. Il s'agit ici du salut de toute la Gaule, et il faut que tous se dévouent. Voilà donc bien un vrai et digne serment, un serment bien placé, un serment sans forfanterie dans une situation sans espoir. Telle est l'affreuse vérité signalée par les propres paroles de César.

Nous n'avons pas voulu interrompre ci-dessus l'examen de cette partie historique et si importante des *Commentaires*, pour attirer l'attention sur plusieurs données géographiques qui s'y rencontrent ; nous demandons la permission d'y revenir en quelques mots avant de passer outre. Car, au milieu des difficultés que présente la rédaction d'une géographie de l'ancienne Gaule, moyen de contrôle si précieux, même indispensable pour éclairer l'histoire de nos pères, on ne doit négliger aucune des indications que César nous fournit à ce sujet, si peu précises qu'elles puissent être.

1° César était très-méthodique dans ses descriptions ; il connaissait parfaitement toute la Gaule ; on doit donc présumer que, dans la désignation successive des contingents des cités dont il a parlé plus haut, il a observé, outre l'ordre généralement décroissant du chiffre des divers contingents énumérés, un certain ordre naturel suivant lequel les nombreuses cités de la Gaule se présentaient à son esprit, chacune à sa place sur le territoire gaulois, c'est-à-dire qu'il a observé un certain ordre géographique. Or, nous prions de remarquer que la liste des contingents se termine par ceux des cités les plus lointaines, des cités du littoral de l'Océan ; il y a donc présomption que le territoire du premier peuple désigné touchait à celui des *Mandubiens*. Mais, à ce point de vue comme le premier nom de la liste, celui des Éduens, est un nom collectif, qui comprend, avec la cité patronale, les peuples clients énumérés ensuite et imposés collectivement avec elle à 35.000 hommes, il en résulte que dans l'ordre du détail des peuples désignés, cité par cité, ce sont les Sébusiens, qui, dans la pensée de César énumérant les contingents des divers peuples de la Gaule appelée par Vercingétorix à venir couper les vivres aux Romains devant Alésia, se seraient trouvés les plus proches des Mandubiens. Or, le territoire d'Izernore fait partie du Bugey, pays des anciens Sébusiens — comme nous l'avons démontré dans notre notice géographique du tome premier de Jules César en Gaule —. Ce qui conduit

---

1 *Datur petentibus venia, dissuadente primo Vercingetorige, posi concedente, et precibus ipsorum et misericordia vulgi* (XV).

à penser que le pays des *Mandubiens* était ou tout au moins un *pays limitrophe*, ou peut-être une *subdivision* de celui des *Sébusiens*.

2° Les contingents de toutes les cités de la Gaule destinés à composer l'armée auxiliaire, étaient réunis et passés en revue dans le pays des Éduens, — *Hæc in Æduorum finibus recensebantur*. — De là, ils partent pour Alésia, — *ad Alesiam proficiscuntur*. — Or, le verbe qui indique ici le départ, *proficiscuntur*. César ne l'emploie que lorsque le but de la marche est notablement lointain, et c'est le vrai sens du mot. Ainsi l'oppidum d'Alésia était situé notablement loin du lieu de rendez-vous des contingents, *et le lieu de rendez-vous était chez les Éduens*. Sur quel point de leur territoire propre était ce lieu de rendez-vous ? César ne le dit pas : mais, selon toute probabilité, c'était au voisinage de Bibracte (d'Autun) ; car c'était là le centre gouvernemental de la cité chez laquelle les contingents devaient se réunir, et déjà tout récemment l'armée de Vercingétorix s'était de même rassemblée chez les Éduens, aux environs d'Autun (LXIII et LXIV). Or l'oppidum d'Alise-Sainte-Reine est situé près d'Autun, l'oppidum d'Alaise en est assez éloigné, l'oppidum d'Izernore en est un peu plus éloigné ; c'est donc à la situation de l'oppidum d'Izernore que l'induction géographique, signalée plus haut par le verbe *proficiscuntur*, s'applique avec le plus de justesse.

3° Dans le discours que César prête à Critognat, on trouve ce passage ; Considérez derrière vous cette Gaule limitrophe qui, réduite en province romaine... — *Respicite finitimam Galliam, quæ, in provinciam redacta*... — D'après tout ce que nous savons, la Gaule limitrophe dont il s'agit ici ne peut être que le pays des Allobroges à sa frontière sur le Haut-Rhône. Ainsi l'oppidum d'Alésia était situé chez un peuple cette limitrophe des Allobroges sur le Haut-Rhône, et il était, d'après ce tour de phrase de César, situé bien près de la frontière intermédiaire. Or le peuple cette, limitrophe des Allobroges sur cette frontière de la Gaule celtique, c'était, d'après César lui-même, le peuple Sébusien, — *Sebustani : Hi sunt extra provinciam trans Rhodanum primi* (I, X), — et précisément l'oppidum d'Izernore est situé dans le pays des anciens Sébusiens, dans le Bugey, et à trente-six kilomètres de la perte du Rhône, point frontière des anciens Allobroges.

Il y a même dans l'orographie de l'oppidum d'Izernore quelque chose de plus particulier qui peut se rattacher au même texte. César — comme nous l'avons démontré dans la discussion de la première campagne — a envahi la Gaule celtique par les passages naturels de la *perte du Rhône* ; et, pour atteindre les Helvètes dans la vallée de la Saône, il a suivi une voie qui, aujourd'hui encore aussi bien qu'à l'époque de Jules César, mènerait de Genève à Autun. Or, de l'endroit où cette voie franchit les collines occidentales de l'entourage d'Izernore, c'est-à-dire de la crête du mont de Bertian, près du village de Mornay, *on découvre la chaîne des Alpes, et il est facile d'y reconnaître à l'œil nu le Mont-Blanc*. Si donc, en passant à ce point culminant de la route qu'il suivait pour atteindre les Helvètes lors de l'invasion de la Gaule celtique, César a porté ses regards autour de lui, pour étudier ce pays, alors si peu connu des Romains et où il entrait lui-même pour la première fois, il a dû reconnaître le Mont-Blanc près duquel il avait franchi les Alpes. Et actuellement qu'il est dans ses lignes de blocus, passant à ce même point culminant, il doit apercevoir ce même *Mont-Blanc* du pays des Allobroges et reconnaître encore plus près de lui la crête du Jura oriental, au pied duquel sur le bord du Rhône avait passé l'émigration des Helvètes, en y ravageant les villages et les propriétés rurales que les Allobroges de la province romaine possédaient là au-delà du fleuve. Dès lors, si notre oppidum d'Izernore est véritablement l'oppidum d'Alésia, comme nous le

pensons : quoi de plus naturel que César ait tiré parti de ce souvenir pour composer très-naturellement le discours qu'il prête à Critognat, bloqué dans cet oppidum d'Alésia ?

Quoi de plus naturel surtout qu'il lui ait fait adresser ces paroles à ses collègues du conseil : Retournez-vous pour voir cette Gaule limitrophe, laquelle, réduite en province romaine[1]... — *Respicite finitimam Galliam, quæ, in Provinciam redacta*... — Et par conséquent, cette indication géographique, que César nous donne par la bouche de Critognat, n'est-elle pas comme un témoignage personnel du célèbre guerrier écrivain, constatant que l'oppidum d'Alésia, dont il faisait le blocus, était situé sur l'emplacement même où nous voyons aujourd'hui l'oppidum d'*Izernore* ?

§ V. — Arrivée tardive de l'armée auxiliaire. - Combat de cavalerie dans la plaine basse située devant l'oppidum. - Attaque nocturne des lignes de blocus dans cette même plaine basse.

Interea, Commius et reliqui duces... Sur ces entrefaites, Commius et les autres chefs à qui les Gaulois avaient déféré le commandement, arrivent avec toutes leurs troupes auprès d'Alésia, et prennent position sur une colline extérieure, à tout au plus mille pas (1.481m) des lignes romaines. Le lendemain, ils font sortir du camp leur cavalerie ; ils en couvrent toute cette plaine que nous avons montrée s'étendant sur trois mille pas de longueur ; et ils rangent un peu à l'écart leurs troupes d'infanterie, qu'ils cachent dans des te lieux supérieurs.

De l'oppidum d'Alésia la vue dominait la plaine. Dès que les Gaulois bloqués dans l'oppidum aperçoivent ces auxiliaires, ils accourent en foule, ils se félicitent entre eux, la joie les ranime tous. En conséquence, ils font sortir leurs troupes et prennent position devant l'oppidum ; ils recouvrent de fascines ou comblent d'un remblai le fossé le plus rapproché ; ils se tiennent prêts à pousser une attaque et à exécuter tout ce que les circonstances pourraient exiger d'eux.

César dispose d'abord toute l'armée sur les retranchements pour faire face à l'ennemi de part et d'autre, afin que, dans le cas où cela deviendrait nécessaire, chacun connût son poste et s'y tînt. Puis, il ordonne de faire sortir la cavalerie et d'engager le combat.

---

1 A cette occasion, et au moment où les fils de ces anciens Allobroges viennent de rentrer au sein de la mère-patrie, qu'il nous soit permis de saluer cordialement ce retour. Jamais, à travers toutes les vicissitudes des âges, ni les pères, ni les fils n'ont démenti leur sang gaulois ; jamais les fils n'ont pu renier la patrie primitive, pas plus que leurs pères n'avaient pu consentir à devenir Romains de cœur ; comme le constate cette sentence du poète favori d'Auguste :

Novisque rebus infidelis Allobrox.

Que ce retour au sein de la patrie gauloise soit donc définitif ! C'est notre vœu. Et certes, si jamais l'annexion d'une nation à une autre fut naturelle et fondée sur l'identité des populations, c'est bien ici le cas.

De tous les camps placés à l'entour sur les crêtes des collines, la vue dominait, et tous les soldats, l'esprit en suspens, attendaient quelle serait l'issue du combat.

Les Gaulois avaient entremêlé parmi leurs cavaliers un certain nombre d'archers et de soldats armés à la légère, qui pussent accourir pour leur prêter secours sur les points où ils se trouveraient forcés de céder, et pour arrêter l'élan de notre cavalerie. Nombre de nos cavaliers, blessés à l'improviste par ces archers, sortaient de la mêlée. Comptant que les leurs remporteraient la victoire, et voyant les nôtres accablés par le nombre, les Gaulois, de toutes parts, et ceux qui étaient bloqués dans l'oppidum, et ceux qui étaient arrivés à leur secours, encourageaient les leurs par des clameurs a et des hurlements. Comme le combat avait lieu sous les regards de tous, et qu'aucun acte de courage ou de lâcheté ne pouvait être caché ni d'un côté ni de l'autre, et l'amour de la louange, et la crainte de l'ignominie excitaient au courage tous les combattants.

Déjà l'on se battait depuis midi, et le soleil allait bientôt se coucher, sans que la victoire fût décidée, quand sur un point les Germains, formés en masses compactes, chargèrent les ennemis et les poussèrent devant eux. La cavalerie gauloise ayant pris la fuite, les archers furent entourés et tués. Pareillement de tous les autres côtés, les ennemis abandonnèrent le terrain et les nôtres les poursuivirent jusqu'à leur camp sans leur laisser la faculté de se rallier.

Quant a ceux qui étaient sortis d'Alésia, tristes et désespérant presque de la victoire, ils rentrèrent dans l'oppidum.

Voici donc enfin l'armée auxiliaire qui arrive, avec Commius à sa tête ; et ce nom placé là dans le récit montre, selon nous, toute la perfection et l'habileté de ce récit, quelque minime que paraisse la remarque. En effet, César vient de nous faire connaître avec quelle ardeur Commius a pris part à la formation de cette armée auxiliaire ; par conséquent, il doit avoir mis encore plus d'empressement à se rendre auprès d'Alésia ; et le lecteur, qui le voit arriver à la tête de cette armée auxiliaire et qui sait de plus qu'un autre chef de cette armée, Vergasillaune, est cousin de Vercingétorix, n'ira pas s'imaginer que les quatre chefs n'aient pas tous montré le même empressement : de sorte que toute idée d'un retard coupable se trouve tacitement repoussée. En eût-il été de même si le lecteur, qui sent bien dans sa conscience que cette armée arrive trop tard, l'eût vue arriver sous la conduite d'Eporedorix et de Virdumare, ces deux anciens affidés de César et traîtres à leur patrie ?

Examinons les détails du terrain d'Izernore, en regard de l'arrivée de cette armée auxiliaire et du récit de ce combat de cavalerie, récit dont nous avons souligné divers traits caractéristiques ; et même examinons ce terrain d'une manière assez complète pour n'avoir plus besoin de nous y arrêter de nouveau.

La *colline extérieure* sur laquelle l'armée auxiliaire vient de se placer, — *et colle exteriore occupato*, — est la seule qui soit restée libre sur le bord de la plaine ; c'est la *colline de Mulliat* située au nord de la plaine, où elle fait face à l'éperon nord de l'oppidum. Les Romains se font également face réciproquement, de l'est à l'ouest, *sur les collines de l'entourage*, lesquelles dépassent l'éperon nord de la colline de l'oppidum et se prolongent de part et d'autre le long de la plaine. Ainsi, lorsque les lignes romaines, après avoir longé les flancs de l'oppidum par les versants accidentés des collines de son entourage, arrivent sur la plaine de l'un et de l'autre côté de son éperon nord, ces lignes s'infléchissent en convergeant de part et d'autre, et traversent la région méridionale de la plaine basse pour se

réunir devant l'éperon nord de la colline centrale. Dans cette traversée de la plaine ces lignes doivent d'après leur description, occuper une zone d'au moins quatre cents mètres environ de largeur, tout compris, et la contrevallation et l'intervalle nécessaire entre les lignes et la circonvallation ; largeur à mesurer depuis le pied de la colline centrale de l'oppidum.

A l'est de la plaine, les collines de l'entourage se prolongent du côté du nord le long de l'Anconnans (rive droite), puis le long de l'Ognin. Toute cette partie des collines orientales présente des versants abrupts.

A l'ouest de la plaine, les collines de l'entourage se prolongent du côté du nord le long de l'Ognin (rive gauche) en une grande colline notablement plus élevée que toutes les autres ; c'est le *mont de Changeat*, dont le pied est baigné, du côté de l'ouest, par l'Ain, et du coté de l'est, par l'Ognin, qui longe la plaine basse de trois mille pas environ de longueur, située devant l'oppidum d'Alésia-Izernore. A mi-côte de ce mont du côté de cette plaine, le terrain se relève sur plusieurs points tout le long du versant en *une crête rocheuse très-étroite*, parallèle à la ligne de faîte du mont et au cours de l'Ognin. Trois petits cols subdivisent cette longue crête du versant en quatre parties distinctes qui se suivent, et qui sont appelées du nord au sud : la crête de *Jon* (ou du *bois de Jon*), la crête de *Gimon*, la crête de *Bozon*, et le *Turle*. La crête de *Jon*, qui est la première, du côté du nord, et règne à l'occident de la plaine, se prolonge du côté du nord jusqu'au versant de la vallée de l'Ain, où elle est coupée à pic et se termine en précipice. Nous trouverons plus loin dans le récit un passage qui nous a paru désigner ces diverses *crêtes étroites*.

La crête plus large et plus élevée qui forme le sommet du mont de Changeat est située au septentrion du point central de l'oppidum d'Izernore. Il en sera bientôt question, sous la désignation *d'une grande colline qui était au septentrion d'Alésia*. Aujourd'hui on y voit un signal trigonométrique.

Un col très-prononcé, où passe la route et où l'on voit aujourd'hui le village de Matafelon, sépare le mont de Changeât de la colline de Mulliat, c'est-à-dire pour nous dans l'application du texte, sépare *la grande colline du septentrion* de la *colline extérieure occupée par* l'armée gauloise auxiliaire, que nous venons de voir arriver du pays des Éduens et prendre position sur cette colline extérieure.

A partir du col de Matafelon, la colline de Mulliat se prolonge le long de l'Ognin (rive gauche) jusqu'à l'endroit où cette petite rivière se jette dans l'Ain ; et là, cette colline est terminée en éperon à la jonction même des deux cours d'eau, où l'on voit un village appelé Coyselet. La colline de Mulliat est allongée en forme de fuseau, du sud-sud-ouest au nord-nord-est, du col de Matafelon à Coyselet.

On a vu que l'Ognin et l'Ain en baignent le pied de part et d'autre. Au sommet, cette colline est rocheuse, accidentée : au versant du côté de la plaine, elle présente plusieurs petits vallons étroits, résultant de crêtes rocheuses qui se relèvent en divers points : lieux dits les Gambettes. La colline de Mulliat constitue donc une position très-vaste, très-forte, abondamment pourvue d'eau, adjacente à la plaine, et ainsi, parfaitement, située en vue et à portée soit de l'oppidum d'Alésia, soit des lignes de blocus.

L'infanterie de l'armée auxiliaire s'y trouve établie dans une position forte qui est naturellement indiquée, et dont on suivrait le périmètre de cette manière : A partir de Matafelon, descendre dans la direction du nord par la petite vallée où passe la route, jusqu'à ce qu'on arrive au bord de l'Ain ; de là, remonter le long de cette rivière jusqu'à Coyselet ; de là, remonter le long de l'Ognin (rive gauche)

par le chemin qui conduit au hameau de Mulliat, et de ce hameau, revenir presque tout droit à Matafelon.

La cavalerie gauloise dut être placée tout le long des bords de l'Ain, depuis Coyselet jusqu'en aval de Thoirette, sur les deux rives, le gué étant facile. De cette place, la cavalerie gauloise pouvait se rendre par deux voies dans la plaine basse située devant l'oppidum, d'un côté, par le chemin de Coyselet qui vient déboucher à Mulliat, et d'un autre côté, par la route traditionnelle qui monte de Thoirette à Matafelon.

On connaît, dans l'intervalle des lignes romaines, ces *lieux convenables* où durent être établis les vingt-trois camps flanqués de redoutes et en particulier les camps de la cavalerie. Cette cavalerie étant de deux sortes, la cavalerie légionnaire et la cavalerie germaine, César a dû les placer chacune séparément. On a déjà pu, en effet, remarquer dans le récit que ces deux sortes de cavalerie paraissent entrer en action comme si elles partaient de deux points séparés.

Enfin, pour compléter la reconnaissance des lieux, admettons que César en personne soit actuellement placé, par exemple, à l'est de la plaine, au contour même de ses lignes, sur le terre-plein de la redoute numéro 23 de notre carte. De ce point, son regard domine dans toutes les directions, il a tout sous les yeux : il peut voir tout ce qui se passe et dans la plaine basse, et sur l'éperon nord de la colline de l'oppidum, et sur le front du camp de l'armée auxiliaire, et dans ses propres lignes, de part et d'autre. Rien ne peut donc échapper à sa vue et il a sous la main sa cavalerie germaine — laquelle à partir du *Voërle* a pu s'avancer jusque proche de lui, par un petit plateau intermédiaire, et se tenir là, sous le couvert des bois —, pour être lancée au moment opportun.

Maintenant qu'on a pu se former une idée claire de la configuration générale et de quelques détails du terrain d'Izernore, faisons l'application précise de toutes les particularités du combat dont il vient d'être question dans le récit des *Commentaires*.

Les Gaulois auxiliaires, ayant fait sortir du camp leur cavalerie, en couvrent toute la plaine (LXXIX). — C'est-à-dire que la cavalerie gauloise débouche dans la plaine par Mulliat et par Matafelon, sur l'heure de midi, conformément au texte. — Il lui a fallu en effet, franchir d'assez longs défilés, pour arriver là à partir du camp placé sur les bords de l'Ain. — Cette cavalerie couvre toute cette plaine. — La cavalerie des Gaulois comptait 8.000 hommes ; or, notre plaine d'environ trois mille pas (4.500 mètres) de longueur est généralement étroite ; ces 8.000 cavaliers gaulois devaient donc la couvrir. — Et ils font ranger un peu à l'écart leurs troupes d'infanterie cachées dans des lieux supérieurs. — Voilà l'indication précise des lieux dits les *Combettes* (du mot celtique *comb*, vallée, d'où *Combettes*, petites vallées). Nous venons de faire remarquer, en effet, que la colline de Mulliat présente, à son versant du côté de la plaine, dans le voisinage de Matafelon, un certain nombre de petits vallons secs, résultant de petites crêtes de roches qui se relèvent, à la surface de cette colline, et il était facile de cacher des troupes d'infanterie dans ces combettes. Là, effectivement, elles eussent été cachées aux regards dirigés de la plaine, bien qu'elles en fussent très-proches, et qu'elles pussent y descendre en un instant par un couloir facile, qui se trouve au milieu de l'espace compris entre le village de Matafelon et le hameau de Charmine.

De l'oppidum d'Alésia la vue dominait la plaine (LXXIX). — C'est le fait manifeste sur ce terrain, aussi exactement que de la butte Montmartre la vue domine Paris.

De tous les camps placés à l'entour sur les crêtes des collines la vue dominait, et tous les soldats, l'esprit en suspens, attendaient quelle serait l'issue du combat (LXXX). — Sur notre terrain, ce passage du récit de César est saisissant. En effet, l'ensemble des lieux forme un véritable cirque, allongé du nord au sud, immense, et néanmoins où l'on peut tout voir dans la plaine, qui en représente l'arène. Cela résulte de la pente rapide des collines qui représentent des gradins latéraux, et sur lesquelles se trouvaient placés ces soldats romains, du côté de Test et du côté de l'ouest, aux deux extrémités de la partie de leurs lignes qui traversait cette région méridionale de la plaine. Il en était de même devant l'oppidum, où le terrain est encore notablement incliné sur la plaine.

Les Gaulois, comptant que les leurs remporteraient la victoire, et voyant les nôtres accablés par le nombre, de toutes parts, et ceux qui étaient bloqués dans l'oppidum, et ceux qui étaient arrivés à leur secours, encourageaient chacun les leurs par des clameurs et des hurlements. César nous montre ici les spectateurs gaulois placés aux deux extrémités du cirque, au sud et au nord de la plaine ; ces spectateurs gaulois, aussi bien que les spectateurs romains des gradins latéraux, voient tout ce qui se passe dans l'arène, et, du milieu de cette arène, on peut parfaitement entendre leurs clameurs d'encouragement.

Voici le dernier trait du tableau, l'aspect général du spectacle qu'on a sous les yeux : — Comme le combat avait lieu sous les regards de tous, et qu'aucun acte de bravoure ou de lâcheté ne pouvait être caché ni d'un côté ni de l'autre, et l'amour de la louange et la crainte de l'ignominie excitaient au courage tous les combattants. — On le voit, ce texte comprend tous les spectateurs et tous les combattants : tous sont témoins de tous les actes de tous ; le combat dont il s'agit a donc bien lieu comme dans un cirque, comme dans la plaine basse qui est devant l'oppidum d'Izernore. Nous le répétons, ce récit de César, lu sur ce terrain d'Izernore, est saisissant.

On ne peut, ce nous semble, ni rencontrer dans un récit plus d'exigences particulières de la part du texte, ni rencontrer, dans un lieu mis en regard de ce texte, une concordance plus complète, plus parfaite de tous points.

Il est important de remarquer, au sujet de ce premier combat livré par l'armée auxiliaire, que le récit de César nous a signalé, au début de l'action, l'infanterie de cette armée auxiliaire se cachant dans les lieux supérieurs et voisins de la plaine, *comme dans une embuscade*, mais qu'elle n'a nullement combattu, qu'elle ne s'est même point du tout montrée durant le combat. Or, si cette infanterie ne se plaçait pas là en embuscade, pourquoi en parler ? Et s'y elle s'y plaçait en embuscade, pourquoi ne point avoir dit quelle cause l'empêcha d'exécuter le coup ainsi préparé ? ou même simplement d'accourir au secours de la cavalerie gauloise si vivement ramenée jusqu'au camp de l'armée auxiliaire, camp dont cette infanterie cachée était si proche ? On voit donc que tout cela est un peu arrangé par le narrateur pour produire l'effet qu'il désirait obtenir sur l'esprit du lecteur.

Comparons du reste ce combat de la cavalerie auxiliaire avec celui de la cavalerie de Vercingétorix qui a eu lieu précédemment dans cette même plaine. — Au sujet de la cavalerie de Vercingétorix, César emploie des expressions qui montrent avec quel acharnement elle combattit : On se charge des deux côtés avec la plus grande vigueur... Il se fait un grand carnage... Les Romains faiblissant, César envoie les Germains à leur secours. Tandis que, au sujet de la cavalerie auxiliaire, les expressions de César indiquent, sinon la lâcheté, du moins beaucoup de mollesse : Les Germains les chargèrent et les poussèrent

devant eux... Les cavaliers gaulois abandonnant le terrain, les nôtres les poursuivirent jusqu'à a leur camp, sans leur laisser la faculté de se rallier. Il est donc constaté que la cavalerie auxiliaire n'apporta que bien peu d'ardeur à combattre devant Alésia. Ceci est important à remarquer pour l'appréciation du concours fourni par cette armée à Vercingétorix : question qui devra être posée dans l'examen historique de ces événements.

Mais ce qu'il importe surtout de remarquer, c'est que : même si la cavalerie auxiliaire eût ramené vigoureusement la cavalerie des Romains jusqu'à leurs lignes, qu'en fût-il résulté pour Vercingétorix et son armée bloqués dans l'oppidum ? Évidemment la cavalerie gauloise ne pouvait pas forcer les lignes du blocus. L'armée de Vercingétorix n'en fût donc pas moins demeurée sans vivres, et entourée par l'armée romaine approvisionnée d'une réserve de vivres pour trente jours. II faut donc bien le répéter ici : le retard funeste de l'armée auxiliaire — en opposition aux ordres formels du chef suprême de la Gaule, élu par le suffrage universel —, au lieu d'accourir à l'instant pour aider Vercingétorix à affamer les Romains, avait déjà irrévocablement tout perdu quand cette armée arriva devant Alésia. Ainsi, qui ne le pressentirait ? le retard funeste de l'armée auxiliaire, voilà ce qui va triompher de Vercingétorix à Alésia. Et, en effet, quel espoir pourrait-il lui rester d'en sortir, avec ses Gaulois déjà mourant de faim depuis plusieurs jours, si mal armés et dénués de tout engin de guerre pour attaquer les lignes romaines, que ce retard a permis de rendre inabordables ?

Suivons.

Uno die intermisso, Galli... Après avoir laissé écouler un jour, les Gaulois, qui dans cet intervalle de temps avaient préparé un grand nombre de *fascines*, d'*échelles* et de *grappins*, sortent de leur camp *au milieu de la nuit*, en silence, et s'approchent des lignes de la plaine[1]. Tout à coup, poussant une clameur, afin de signaler leur arrivée à ceux qui sont bloqués dans l'oppidum, ils jettent bas les fascines, et à coups de *frondes*, de *flèches*, de *pierres*, ils tâchent de chasser les nôtres des retranchements, et ils emploient tous les autres moyens d'attaque. En même temps, la clameur ayant été entendue, Vercingétorix donne le signal aux siens à son de trompe, et les fait sortir de l'oppidum.

Les nôtres se portent aux retranchements, chacun au poste qui lui avait été assigné les jours précédents, et là, à coups de *frondes*, à coups de *fléaux-projectiles* et de *gros traits*, qu'ils avaient disposés dans les ouvrages, et à coups de balles de plomb, ils jettent l'épouvante parmi les Gaulois[2]. Les ténèbres

---

1 *Ad campestres munitiones accedunt*. — Ils s'approchent des retranchements établis dans les terres labourables.

2 *Fundis, librilibus, sudibusque, quas in opere disposuerant, ac glandibus Gallos perterrent*. — Ces balles de plomb — *glandibus* — étaient lancées au fustibale, dont nous avons parlé précédemment. Les gros traits — *sudibus* — étaient lancés par les machines. Quant à cette sorte d'armes de jet — *librilibus* — que nous appelons ici *fléaux-projectiles* (faute de nom connu de nous), nous allons tâcher de démontrer qu'en effet cette dénomination convient à la nature spéciale de ces projectiles, qu'on les lançait à la main, et que le nom de *librilla*, sous lequel César les désigne ici, est probablement le nom primitif des *martio-barbuli* ou *plumbatæ* de Végèce.
On a jusqu'à ce jour vainement cherché, croyons-nous, à se rendre compte de la nature de ce projectile appelé chez les Romains *librilla*. Quelques commentateurs de César ont pensé qu'il fallait entendre ici par ce mot *librilibus*, non pas un objet analogue au fléau d'une balance romaine — *librile*,— mais un projectile pesant une livre — *libra* — et lancé au moyen d'une courroie ; qu'en conséquence, il fallait changer la leçon, lire : *libralibus*,

au lieu de *librilibus*, et lire conjointement les deux mots : *fundis libralibus* ; expression qui pourrait désigner, par abréviation, des frondes destinées à lancer des pierres d'une livre, des frondes d'une livre (comme nous disons de nos jours : canon de six, canon de trente).
Juste Lipse n'admet pas cette opinion ; il veut que l'on conserve la leçon et qu'on lise séparément les deux mots : *fundis*, *librilibus*. Il pense que le mot *libratores*, qu'on trouve dans Tacite, désigne les soldats qui lançaient le projectile en question. Voici comment s'exprime Tacite : Le général jugea qu'il était désavantageux de combattre là de près ; et faisant retirer les légions un peu en arrière, il ordonne aux frondeurs et aux *libratores* de lancer des projectiles à l'ennemi, pour le chasser de cette position. (*Annal.*, II, XX.)
Ce passage de Tacite se rapporte à la dernière bataille livrée par Germanicus, dans les contrées qu'arrosent l'Ems et le Weser, contre le vaillant chef des Chérusques, Arminius, défendant aussi avec courage et non sans succès, malgré l'immense infériorité des armes de ses troupes, la liberté delà Germanie contre l'invasion romaine. C'était donc 68 ans après le blocus d'Alésia. Les troupes d'Arminius étaient rangées sur une chaussée, qui avait été établie pour servir de limite entre deux peu pies germains, et il s'agissait de les chasser de cette position avantageuse. Avec les frondeurs et les *libratores*, Germanicus fit aussi tirer les machines des légions, qui lançaient de gros traits — *hastæ* ; — et après que les plus intrépides des Germains eurent été tués sur la chaussée, les autres se rejetèrent en arrière dans une forêt. On voit donc qu'il s'agit ici des mêmes sortes de projectiles que déjà César avait employés à Alésia, de projectiles à grande portée, tels que les *martio-barbuli* ou *plumbatæ*, dont parle Végèce.
Festus, cité aussi par Juste Lipse, a défini les *librilla*, et voici comment nous croyons devoir traduire la définition qu'il en donne : Ce sont, dit-il, des instruments de guerre, qu'on peut, se représenter par des branches d'arbres, au gros bout desquelles sont assujetties de grosses pierres au moyen de courroies, de la même manière que dans les fléaux à battre le blé. — *Instrumenta bellica, saxa scilicet ad brachii crassitudinem, in modum flagellorum, loris revincta*. Juste Lipse conclut de ce texte que les combattants, après avoir lancé le projectile en question, pouvaient le ramener à eux au moyen de la courroie. Voici comment il s'exprime : — *Ex illis verbis concluditur telum fuisse emissum et reductum*. — On voit donc qu'il a considéré l'expression de Festus, *ad brachii crassitudinem*, comme indiquant le gras du bras de l'homme, et ce projectile dont il s'agit, comme étant attaché au bras du combattant par une très-longue courroie, au moyen de laquelle celui-ci pouvait, après l'avoir lancé, le ramener à soi. Et cependant (ajoute Juste Lipse lui-même), d'après ce qu'en dit César, ce projectile avait une grande portée, non une petite portée, — *In Cæsare tamen longinquum, non propinquum esse telum*. — Sur quoi l'illustre commentateur de César demeure fort embarrassé : l'idée ne lui étant pas venue qu'ici le mot *brachii* pouvait indiquer une branche d'arbre.
Nous osons croire, au contraire, que notre propre version du texte de Festus, non-seulement est fondée sur une acception incontestable des mots employés par cet auteur, dans la définition de ces projectiles appelés par les Romains *librilla*, mais encore qu'elle suscite dans la pensée de notre lecteur une image assez nette de cette sorte d'armes de jet, l'image d'un fléau de balance romaine, avec le poids assujetti à sa grosse extrémité.
Cette sorte de projectile a été conservée traditionnellement à l'usage des enfants, dans nos contrées de France situées du côté de l'Italie, le long du haut Rhône. On coupe une branche d'arbre de grosseur et de longueur convenable, fourchue au petit bout. On l'émonde des brindilles jusqu'aux deux rameaux de la fourche, qu'on coupe chacun à huit on dix centimètres du point de bifurcation. On fend le gros bout, on y insère une pierre choisie ad hoc, et on l'assujettit fortement en place avec de la ficelle dont on croise les tours. Voilà l'arme en question. Elle est redoutable. On la saisit par le petit bout : la fourche aide à la bien tenir et on la lance à tour de bras (comme on pourrait lancer une pierre fixée à l'étrier d'une fronde, en laissant aller la fronde elle-même avec la pierre).
Ce projectile si simple, si facile à faire partout, porte effectivement très-loin ; et, quand il est lancé, sa branche, entraînée par la masse de la pierre, oscille comme un poisson qui nage, la fourche du petit bout représentant la queue du poisson. Tout porte donc à croire

empêchant de voir à distance, beaucoup de blessures sont reçues à l'improviste de part et d'autre. *Nombre de traits sont lancés par les machines*. Mais les lieutenants Marc-Antoine et Trebonius, à qui était dévolue la défense de cette partie des lignes, partout où ils s'apercevaient que les nôtres étaient accablés, y envoyaient en renfort des troupes tirées des redoutes situées par derrière eux[1].

Tant que les Gaulois étaient à une certaine distance des retranchements, ils avaient l'avantage par le nombre des projectiles ; mais, quand ils s'approchaient plus près, ou bien ils se perçaient eux-mêmes aux *aiguillons*, qu'ils ne s'attendaient pas à trouver là sous leurs pieds ; ou bien, tombant dans les *trous*, ils y étaient transpercés par les pieux des lis ; ou bien, se trouvant à portée du *vallum* et *des tours*, ils y étaient atteints et tués du coup par les traits des machines de remparts. Après que de toutes parts beaucoup d'hommes eurent été blessés ; et aucun point des lignes n'ayant été entamé, comme le jour arrivait, les Gaulois craignirent d'être coupés, si, des postes supérieurs (si, de la colline de Changeat), on a exécutait une sortie sur leur flanc découvert ; et ils se a retirèrent auprès des leurs.

Quant à ceux qui étaient bloqués dans l'oppidum, pendant qu'ils apportaient au dehors tout ce que Vercingétorix avait fait préparer pour l'attaque, et qu'ils comblaient les premiers fossés, trop de temps s'était écoulé ; de sorte qu'ils s'aperçurent de la retraite des leurs avant d'avoir pu eux-mêmes s'approcher des retranchements des ennemis. Ainsi, n'ayant rien pu faire, ils rentrèrent dans l'oppidum.

Cette attaque nocturne n'introduit aucun élément topographique nouveau ; mais elle nous paraît intéressante à examiner en détail, par la raison qu'elle fut en réalité (selon nous, et d'après le fond même du récit de César) bien moins importante qu'elle ne semblerait l'avoir été de fait, au premier aspect de ce même récit.

En effet, du côté de l'intérieur il n'y a pas eu le moindre engagement de troupes : la résistance inerte des ouvrages avancés de la contrevallation a suffi pour arrêter les Gaulois : César l'explique très-clairement. Du côté de l'extérieur, le récit nous montre bien les Gaulois s'approchant de la ligne de circonvallation avec un grand nombre de fascines, d'échelles, de grappins — *magno cratium, scalarum, harpagonum numéro effecto* (comme pour se porter à l'assaut des ouvrages de la plaine) ; mais ces Gaulois, en arrivant aux premiers obstacles, jettent bas leurs fascines, et lancent des traits, des pierres. Puis, voulant s'approcher davantage, ils se percent les pieds aux aiguillons qu'ils ne soupçonnaient pas être cachés là, ou bien ils tombent dans les trous des lis dont les pieux leur transpercent le corps. Mais il n'est parlé ni de la ligne des ceps, forêt de pals solidement enchevêtrés et plantés en terre, ni des deux fossés qui sont au pied du retranchement, ni du retranchement avec ses défenses propres. Ainsi, les Gaulois de l'extérieur n'ont pu avancer jusqu'au pied des retranchements, qui couvraient les soldats romains ; et ils n'ont employé ni

---

que cette ressemblance fugitive, unie à la puissance des *librilla*, aura suggéré aux soldats romains l'idée de donner à ces projectiles le nom de barbillons de Mars, *Martio-barbuli*.
Le nom de *plumbatæ* dut leur être donné ensuite, quand on les perfectionna par l'emploi du plomb, matière plus convenable que la pierre pour cet usage.

1 *Qua ex parie premi nostros intellexerant, iis auxilio ex ulterioribus castellis deductos submittebant* (LXXX). — Ce qui montre bien, comme nous l'avons pensé précédemment, que les troupes romaines étaient réparties dans vingt-trois camps, flanqués de vingt-trois redoutes.

échelles, ni grappins, bien que le récit de César nous les montre d'avance munis de ces engins d'assaut. On voit donc bien que le combat rapporté ici avec assez d'éclat se borna simplement, de la part de l'armée auxiliaire, à lancer de loin de faibles projectiles ; et que la perfection des lignes romaines, ou le retard de l'armée auxiliaire qui permit le perfectionnement de ces lignes, est encore la véritable cause de l'insuccès de cette attaque nocturne, comme de tout le reste.

Un mot qui termine le récit du combat : ils se retirèrent auprès des leurs, constate qu'une partie seulement de l'armée auxiliaire prit part à cette attaque nocturne des lignes de la plaine. Fût-ce la moitié, le quart ? Il n'en est rien dît. Pourquoi n'a-t-on pas attaqué les lignes sur tous les points à la fois et avec toute l'armée auxiliaire ? Il manque donc ici des explications importantes.

Les légionnaires qui avaient été présents, qui avaient vu les troupes gauloises se retirer au point du jour, pouvaient apprécier les expressions du récit à leur juste valeur. Ils savaient environ quelle part proportionnelle de l'armée auxiliaire avait attaqué les lignes de la plaine ; à quelle distance du retranchement l'ennemi avait été arrêté par la zone des pièges ; ils savaient que toutes ces échelles et tous ces grappins, dont il est fait mention dans le récit, — *magno cratium, scalarum, harpagonum numero effecto*, — avaient été inutiles ; que ces pieux, — *sudibus*, — étaient de gros traits lancés par les machines contre l'ennemi lointain, non des pieux maniés pour en percer de près l'ennemi montante l'assaut ; ils savaient qu'eux-mêmes, en effet, avaient été accablés de fatigue, — *premi*, — non pas d'ennemis qu'ils eussent sur leurs bras, mais de flèches qui leur avaient été lancées de loin, et que, pour résister à cette grêle de flèches lancées dans les ténèbres, ils avaient eu besoin de renforts qui vinssent les aider à faire jouer une multitude de machines, et non pas les aider à résister i l'ennemi en nombre et attaquant avec fureur, corps à corps.

Mais, pour un lecteur étranger à l'événement, le récit n'est-il point tel, que, si l'on n'y apporte pas une certaine attention, on peut fort bien être induit en erreur par son aspect superficiel, et croire à une grande lutte nocturne, à un véritable assaut des retranchements de César ? On est, ce nous semble, d'autant plus exposé à tomber dans cette erreur, que César a soin de nous informer que les retranchements ne furent point entamés, — *nulla munitione perrupta* ; — ce qui porterait à croire qu'ils ont été abordés par les Gaulois, mais bien défendus par les Romains. Enfin, César partage avec ses lieutenants, Marc-Antoine et Trebonius, la gloire de la résistance à cette attaque nocturne : ce qui paraîtrait impliquer l'idée que cette gloire fut très-grande, et, par suite, que le danger lui-même fut aussi très-grand.

Voilà donc dans ce récit beaucoup de mise en scène, pour une attaque sans importance, contre des retranchements qu'on avait eu le temps de rendre inabordables.

§ VI. — Troisième et dernière tentative de l'armée auxiliaire. — Expédition de Vergasillaune da côté de la grande colline du Septentrion. — Catastrophe. — Appréciation du concours fourni par cette armée devant Alésia. — Indices d'une défection parmi les chefs gaulois.

Bis magno cum detrimento repulsi Galli... Deux fois repoussés avec de grandes pertes, les Gaulois tiennent conseil sur ce qu'ils ont à faire. Ils font approcher les hommes qui connaissent parfaitement le pays. Ils sont renseignés par eux sur l'assiette et la force des camps supérieurs. — Il y avait du côté du septentrion une colline que les nôtres n'avaient pu, à cause de l'étendue de son circuit, embrasser dans les ouvrages. — C'était la colline ou le *mont de Changeat*, que nous avons indiqué plus haut comme faisant suite du côté du septentrion à l'entourage de l'oppidum d'Izernore, où il se trouve placé à l'ouest de la plaine basse de trois mille pas de longueur située devant l'oppidum. — En sorte que les Romains furent forcés d'établir leurs camps sur un terrain presque désavantageux et légèrement déclive. — C'est-à-dire au versant oriental de ce mont de Changeât, où l'on voit aujourd'hui, du nord au sud, à partir de Matafelon, les hameaux de *Li*[1], de *Lia*, de *Sorpia*, d'*Intria*. — Les lieutenants Antistius, Rheginus et C. Caninius Rebilus occupaient ces camps avec deux légions. Les chefs gaulois, après avoir fait reconnaître le terrain avec a attention, font choix de 60.000 hommes parmi tous les contingents des cités qui avaient la plus grande réputation de bravoure ; ils conviennent entre eux secrètement de leur projet et de la manière de l'exécuter. Ils fixent, pour commencer l'attaque, l'instant précis où il paraîtra être midi. Ils mettent à la tête de ces troupes l'Arverne Vergasillaune, l'un des quatre chefs de l'armée auxiliaire et parent de Vercingétorix.

Vergasillaune sortit du camp dès la première veille (environ dès six heures du soir), parvint presque à sa destination dès le point du jour, s'y tint caché derrière la montagne, et y fit reposer ses soldats des fatigues de la nuit. — Vergasillaune partit du camp de Mulliat par derrière, en suivant la rive gauche de l'Ain jusque près de *Cotrophe* ; là, s'écartant de la rivière dans la direction générale du sud, il prit le sentier qui conduit sur la montagne et tout près du point où l'on voit aujourd'hui la grange de Revers. Son corps d'armée de 60.000 hommes défila ainsi toute la nuit, pour parvenir au sommet de la montagne dès le point du jour. Là les Gaulois se placèrent convenablement, au versant occidental du mont de Changeat et près de sa crête, depuis la grange de Revers jusqu'à l'endroit où se trouve aujourd'hui le village d'*Heyriat*, peut-être même un peu plus loin au sud, vu leur nombre. Puis, ainsi placés au versant postérieur et presque au sommet de cette grande colline du septentrion, ils se reposèrent en attendant l'heure de midi. Dans cette position, Vergasillaune se trouve bien, comme l'exige le texte, parvenu au point du jour presque à destination, — *prope confecto sub lucem itinere*, — puisque, en moins d'une demi-heure, les troupes qu'il conduit peuvent descendre de front sur les lignes romaines du versant oriental de cette grande colline du septentrion. Et il est bien aussi caché derrière cette montagne — *post*

---

1 Nous restituons à ces quatre noms leur ancienne orthographe, qu'on retrouve encore sur la carte de Cassini.

montent se occultavit, — puisque la crête de faîtage s'élève encore de quelques mètres entre les Romains et lui.

Lorsqu'il sembla être près de midi, Vergasillaune se porta sur les camps que nous avons précédemment indiqués.

Et, en même temps, on vit la cavalerie des Gaulois commencer à s'approcher des lignes de la plaine, et le reste de leurs troupes se montrer devant leur camp.

Vercingétorix, de la citadelle d'Alésia (du haut du *molard des Evoës* dans l'oppidum), ayant aperçu les siens, s'avance de cette position. Il fait tirer de son camp de longues perches, des mantelets, des grappins, et autres instruments qu'il avait préparés pour l'attaque. On combat en même temps de tous les côtés, et on aborde tous les ouvrages.

Les soldats accourent en nombre sur les points qui paraissent les plus faibles. L'armée romaine se trouve disséminée sur de si vastes ouvrages qu'il n'est pas facile de se porter au secours sur tant de points à la fois. Ce qui surtout alarme les noires, ce sont les clameurs qui s'élèvent par derrière eux pendant ce combat : chacun sentant que son propre péril dépend du courage d'autrui. D'ordinaire, en effet, tout ce que les regards de l'homme n'aperçoivent pas, en acquiert plus de force pour troubler son esprit.

César, ayant trouvé une place convenable, peut très-bien voir de là tout ce qui se passe en chaque points et a envoie du renfort à ceux qui faiblissent.

Il est clair que, dans cette bataille, César avait le plus grand intérêt à trouver une place d'où il pût embrasser d'un coup d'œil toqt ce qui se passait sur chaque point attaqué par les Gaulois ; et, puisqu'il a trouvé, dit-il, une place convenable pour cela, il s'ensuit que la désignation de cette place et la démonstration du fait que, de là, César put réellement tout voir de ses propres yeux, deviennent strictement obligatoires pour quiconque prétend montrer aujourd'hui le véritable emplacement de l'antique Alésia.

Pour ce qui est du terrain d'Izernore, nous avons déjà constaté ci-dessus, à l'occasion du premier combat de cavalerie livré dans la plaine basse par l'armée auxiliaire, que César, placé dans la redoute (n° 23) située au contour nord-est de ses lignes, eût pu, de là, embrasser d'un même coup d'œil toutes les péripéties de ce combat. Et maintenant, de là encore, pour qu'il puisse étendre ses regards sur tout l'ensemble des divers points attaqués en même temps, il lui aura suffi de monter un peu plus haut sur la même colline, directement derrière cette même redoute (n° 23), jusqu'à un tertre assez proéminent qu'on peut remarquer à trente ou quarante mètres plus haut. Là, César se sera trouvé à cette place convenable, d'où il put tout voir ; et nous l'avons signalée sur notre carte par les initiales de son nom tracées en rouge : J. C.

Là, en effet, se rencontre, au versant de la colline que nous venons de désigner ci-dessus, un gradin proéminent, du haut duquel la vue domine à la fois directement tous les points d'attaque signalés dans le récit, sans en excepter un seul. De cette place, en effet, César voit au loin et en face de lui, à l'ouest de la plaine, les troupes de Vergasillaune descendant de front par les *versants ravinés du mont de Changeat*, sur *Li*, *Lia*, *Sorpia*, *Intria*. — Il voit à sa droite, au nord de la plaine, la cavalerie de l'armée auxiliaire débouchant par *Mulliat* et par *Matafelon* pour se rendre dans la plaine et s'approcher des lignes ; il voit aussi, dans l'intervalle de ces deux débouchés. L'infanterie de cette armée auxiliaire *se montrer en avant de son camp sur la colline de Mulliat*. — Il voit devant lui, en

bas de sa position et au nord de la plaine, Vercingétorix descendant avec les siens par l'éperon nord de l'oppidum et faisant tirer par là de son camp oriental (de derrière *Condamine*), tout ce qu'il a fait préparer pour l'attaque. — Enfin, César voit encore parfaitement ses propres soldats dans l'intérieur de ses lignes : d,abord dans la plaine, où son regard plonge facilement, et où les Romains se rangent, de part et d'autre, sur le terre-plein du *vallum*, soit en face de Vercingétorix, qui descend de l'oppidum par l'éperon nord, soit en face de la cavalerie auxiliaire qui approche en sens opposé des lignes de la plaine ; enfin, César aperçoit encore, au loin et un peu à sa gauche, par-delà le plateau de l'oppidum et au versant oriental de la grande colline du septentrion, les soldats romains qui courent aux points attaqués, et se rangent pour faire face aux troupes de Vergasillaune.

De part et d'autre on comprend que le moment est venu de faire un suprême effort. Les Gaulois, s'ils n'entament les lignes, n'ont plus aucun espoir de salut ; les Romains, s'ils obtiennent l'avantage, en attendent la fin de toutes leurs peines.

Le plus fort du combat est du côté des retranchements supérieurs, où nous avons montré que Vergasillaune a été envoyé. La possession de l'étroit faîte du terrain joignant la pente — c'est-à-dire la possession des crêtes qui se relèvent au versant oriental de la grande colline du septentrion ; lieux dits sur le *bois de Jon*, sur *Gimon*, sur *Bozon*, sur le *Turle*... — est d'une grande importance. Des ennemis lancent des traits ; d'autres massés en tortue, s'approchent à couvert ; des hommes frais remplacent à leur tour ceux qui sont épuisés de fatigue. Des matériaux accumulés par tant de monde dans les ouvrages donnent aux Gaulois le moyen de monter par dessus (ou de s'exhausser), et recouvrent les pièges que les Romains avaient cachés à fleur de terre, et qu'ils avaient appelés : les aiguillons et les lis (*stimulos* et *lilia*). Les armes et les forces vont faire défaut aux nôtres.

César y informé de cette situation, y envoie au secours Labienus avec six cohortes (environ 3.000 hommes). Il lui donne l'ordre formel, s'il ne peut tenir dans cette position, d'exécuter une sortie avec les cohortes et de charger l'ennemi, mais ceci, de ne le faire qu'à la dernière extrémité.

Lui-même se porte auprès des autres combattants (aux lignes de la plaine) ; il les exhorte à ne pas se laisser abattre par la fatigue ; il leur fait comprendre qu'il s'agit en ce jour et à cette heure du fruit de tous les combats qui ont précédé.

Les Gaulois de l'intérieur, désespérant de leur attaque du côté des terres labourables — du côté de la plaine basse a située au nord de l'oppidum —, à cause de la force extrême de ses ouvrages, entreprennent de mon fer à l'assaut des lieux abrupts — situés à l'est de l'oppidum, sur la rive droite de l'Anconnans, lieux dits en *Pérucle*, au *Voërle*, le *bois d'Orgevet*, les *Félis* —. Ils y transportent les objets qu'ils ont préparés éventuellement pour cela. Ils chassent les défenseurs des tours par une nuée de traits ; ils se font un chemin avec de la terre et des fascines — pour franchir l'Anconnans, la zone des pièges et les fossés — ; au moyen de crocs, ils arrachent la palissade et le parapet — Voilà Vercingétorix qui fait brèche à la contrevallation.

César y envoie d'abord le jeune Brutus avec six cohortes (environ 3.000 hommes) ; puis le lieutenant Fabius avec sept autres cohortes (environ 3.500 hommes). Enfin, l'acharnement du combat augmentant toujours, il y conduit lui-même un renfort

de troupes fraîches (probablement toute sa cavalerie, à en juger par ce qui est dit ci-après).

Le combat rétabli et les ennemis repoussés. César se dirige vers l'endroit où il avait envoyé Labienus. Il tire quatre cohortes (environ 3.000 hommes) de la redoute la plus proche ; il donne l'ordre à une partie de la cavalerie de le suivre, à l'autre partie d'aller faire le tour des lignes extérieures pour attaquer les ennemis ce par derrière.

Ainsi, en partant de cette région particulière des lignes où il a repoussé de la contrevallation et rejeté à l'intérieur de la place le corps d'armée de Vercingétorix, *d'un côté*, César lui-même, avec l'une des deux divisions de sa cavalerie et les quatre cohortes qui le suivent, se dirige par l'intervalle des lignes et *par le nord de l'oppidum* vers l'attaque de Vergasillaune ; *de l'autre côté*, César détache en sens inverse l'autre division de sa cavalerie, et l'envoie du même point de départ au même point de destination, en faisant le tour des lignes de blocus *par le sud de l'oppidum*, comme on le verra ci-après. Les deux mouvements comprennent donc ensemble le circuit total de l'oppidum d'Izernore-Alésia. César en parcourt de son côté la moindre partie ; la cavalerie détachée dans la direction inverse en parcourt la plus grande partie, et sort facilement des lignes au passage de l'Ognin, pour aller ensuite attaquer par derrière le corps d'armée de Vergasillaune, comme il va être dit plus loin.

Labienus, voyant que ni les retranchements ni les fossés ne peuvent résister à la violence des attaques de l'ennemi, masse en un seul corps trente-neuf cohortes, que le hasard lui a permis de tirer des redoutes voisines (environ 20.000 hommes), et envoie des courriers informer César du parti qu'il croit devoir prendre.

On a vu que César avait ordonné d'avance à Labienus d'exécuter une sortie à la tête des cohortes et de charger l'ennemi ; mais de ne recourir à ce moyen extrême que dans le cas de nécessité. Actuellement, la nécessité est constatée, et en conséquence Labienus va exécuter la sortie prescrite, et auparavant il envoie des courriers en informer César.

Déjà nous avons vu un autre lieutenant de César, Sergius Galba, dans une situation tout à fait pareille, recourir à ce même moyen : d'exécuter une sortie au glaive, pour exterminer des milliers de Gaulois, qui étaient venus assaillir ses quartiers d'hiver à Octodurus (III, VI). C'était, en effet, un moyen infaillible contre les attaques des Gaulois, qui n'avaient de leur côté aucune arme, offensive ou défensive, qui leur permît de tenir ferme de plain pied, en face des légionnaires armés du *gladius*, du *pilum*, du *casque* et du *bouclier*.

César hâte le pas afin d'être présent au combat. Sa venue ayant été signalée par la couleur pourpre de son manteau, insigne dont il avait coutume de se servir dans les batailles, et les turmes de cavalerie avec les cohortes qui le suivaient par son ordre, ayant été aperçues de cet endroit où, des positions supérieures, les regards plongeaient dans ces lieux déclives et bas (dans la plaine basse située devant l'oppidum du côté du nord), les ennemis engagent le combat. — Voilà donc César qui arrive dans la plaine par l'intervalle de ses lignes de blocus, et en même temps voici une nouvelle attaque des Gaulois qui a lieu et sur laquelle nous aurons à revenir. — A une clameur poussée des deux côtés, il est riposté du vallum ce et de tous les retranchements par une clameur. Les nôtres après avoir lancé le *pilum*, en viennent au *gladius*. Tout à coup, par derrière, la cavalerie est aperçue. Pour apparaître ainsi par derrière le corps d'armée de Vergasillaune, la cavalerie de César, à partir du Voërle, a couru d'abord droit au sud jusqu'à

l'Ognin, par le terre-plein de la contrevallation ; puis là, en traversant l'Ognin à gué *dans l'endroit où les lignes coupent cette rivière*, elle est sortie à l'extérieur pour courir à l'ouest jusqu'à *Mornay* (par la voie qu'avait suivie César dans l'invasion de la Gaule) ; puis, tournant à droite, elle a couru au nord par *Crépiat* et *Heyriat*, pour déboucher sur le lieu du combat, près de *Sonthonnax-la-Montagne*, soit dans la prairie située au bas de ce village (lieu dit en *Charmine*), soit dans le vallon de Changeât, situé du côté du septentrion de l'oppidum. Dès lors, cette cavalerie avait exécuté ponctuellement l'ordre de César indiqué dans le texte, à savoir : d'aller faire le tour des lignes à l'extérieur, — *circum, ire exteriores munitiones* — pour attaquer les ennemis par derrière —et *ab tergo hostes adoriri*. — Et ainsi, après un parcours d'environ dix à douze kilomètres, sans avoir rencontré aucune difficulté de terrain qui pût l'arrêter, ni même la retarder, elle apparaissait tout à coup par derrière les Gaulois, sans qu'ils pussent s'attendre à lavoir survenir là[1]. — *Repente post tergum equitatus cernitur*.

D'autres cohortes approchent. Les ennemis tournent le dos. La cavalerie coupe le chemin aux fuyards, il se fait un grand carnage. Sedulius, chef et prince des Lémovices, est tué. L'Arverne Vergasillaune est fait prisonnier dans sa fuite. Soixante-quatorze étendards des ennemis sont rapportés à César. D'un si grand nombre d'hommes (de 60.000), quelques-uns seulement se réfugient sains et saufs dans leur camp.

De ce dernier passage du texte, rapproché d'un autre qu'on a vu précédemment, il ressort avec évidence que *deux voies différentes menaient du camp de l'armée gauloise auxiliaire au point supérieur de la circonvallation, où eut lieu l'attaque de Vergasillaune. L'une de ces voies aurait été détournée, couverte, très-longue ou très-difficile, au point d'exiger, à partir du camp gaulois, toute une nuit pour aboutir derrière la crête de la grande colline du septentrion, tout près des lignes romaines ; l'autre voie aurait été directe et très-courte, de manière que, par là, ce petit nombre de soldats de Vergasillaune échappés au massacre purent, à l'abri des poursuites de la cavalerie romaine et dans le court espace de quelques instants, paraît-il, regagner ce même camp, à la vue des Gaulois bloqués dam l'oppidum* (comme César le dira ci-après). Or, sur notre terrain, d'une part, la voie détournée qui va gravir le *mont de Changeat* par son versant occidental, et, d'une autre part, la voie directe et par où la fuite fut facile vers le camp de l'armée auxiliaire, à travers le versant oriental de ce même mont de Changeat, c'est-à-dire à travers les crêtes rocheuses du *bois de Jon*, qui est sous les regards de l'oppidum, présentent évidemment toutes ces conditions locales exigées par le texte de César.

Les Gaulois de l'oppidum, témoins du carnage et de la fuite des leurs[2], perdent tout espoir de salut et font rentrer leurs troupes de l'attaque des lignes de blocus.

---

1 D'après Polyen (VIII, XXIII, 11), César aurait fait partir d'avance, pendant la nuit, trois mille légionnaires et toute la cavalerie, pour aller attaquer l'ennemi en le prenant à revers. — (Note de l'*Histoire de Jules César*, p. 268.) Ainsi l'habile général romain aurait *connu d'avance le projet exécuté par Vergasillaune* ; bien qu'il ait dit lui-même ci-dessus que ce projet avait été combiné en secret, dans le sein du conseil des chefs de l'armée gauloise auxiliaire. Il aurait donc eu là, comme tant d'autres fois, quelque traître à son service, et on ne devrait pas s'étonner qu'il ait si bien réussi.

2 Ce point du texte de César parait être en contradiction formelle avec un passage de Plutarque cité par M. Quicherat (*Conclusion pour Alaise*, p. 85), où il est dit que l'attaque de Vergasillaune ne pouvait être aperçue ni de l'oppidum, ni des autres régions des

A l’instant même où l'on apprend la chose dans le a camp des Gaulois auxiliaires, ils s’enfuient.

Que si les troupes romaines, pour s'être portées en renfort sur tant de points divers et n'avoir eu aucun répit durant la journée, n'eussent été accablées de fatigue, toute l'armée ennemie eût pu être détruite. Dès le fit milieu de la nuit, la cavalerie est envoyée à la poursuite et atteint les dernières troupes des ennemis. Un grand nombre d'hommes sont pris et tués[1] ; ceux qui parti viennent à échapper se retirent dans les cités.

Ce récit est entraînant : César, qui rapporte là son plus grand succès, y met naturellement quelque enthousiasme et un certain art d'exposition : tâchons donc d’y reconnaître avec méthode et de distinguer clairement les faits qu'il nous montre d’une manière positive.

1° *Le corps expéditionnaire de Vergasillaune* a gravi la montagne pendant la nuit ; il a attaqué le premier, et a combattu depuis midi jusqu'au dernier moment, — *Ad ea castra contendit*... *pugnatur*. — A-t-il pu franchir la zone extérieure des pièges et parvenir jusqu'à la palissade de la circonvallation ? Certainement non. En effet, le texte dit bien que les masses de matériaux apportés et jetés par les Gaulois dans les retranchements leur permirent de passer par-dessus les pièges que les Romains avaient cachés à fleur de terre, — *Agger in munitionem conjectus et ascensum dat Gallis, et quæ in terram occultaverant Romani contegit*. — Voilà le fait. Ainsi, les aiguillons, — *stimuli*, — et particulièrement les lis, — *lilia*, — qui étaient cachés à fleur de terre, ont été recouverts de matériaux jetés par les Gaulois ; mais les ceps, — *cippi*, — qui s'élevaient hors de terre, — *ab ramis eminebant* ; — cette forêt de pals enchevêtrés et inextricables, qui se trouvait par-devant les deux fossés de quinze pieds, et ces deux fossés et la palissade, César n'en parle nullement en cette occasion. On doit donc admettre que la ligne des ceps arrêta les Gaulois de Vergasillaune, sans qu'ils aient pu s'approcher davantage des soldats romains. Par conséquent, l'expression amphibologique du texte de César, — *ascensum dat Gallis*, — doit être prise, non pas en ce sens que ces Gaulois auraient eu, dans les matériaux accumulés par eux, un moyen de monter sur le retranchement des Romains et qu'ils l'aient réellement escaladé, mais bien en cet autre sens qu'ils aient eu dans ces matériaux *un moyen de s'exhausser*, ou *de passer par-dessus les aiguillons et les lis* qui en étaient recouverts, pour parvenir jusqu'à la ligne des ceps, et pour engager ainsi, à une distance un peu moindre des soldats romains, un combat à coups de flèches, de traits et de pierres. D'ailleurs, puisque les légionnaires, pour en finir, ont effectué une sortie au gladius, il faut bien que ces Gaulois soient demeurés *à l’extérieur des retranchements* jusqu'à ce moment-là. Et, du reste, Vergasillaune ne paraît avoir emporté avec lui aucun engin propre à faciliter l'approche et l'escalade de telles fortifications.

---

lignes romaines. Si l'on ne veut pas rejeter le récit de Plutarque, on pourrait peut-être se rendre compte de la dissidence des deux auteurs, dans le cas où l'attaque dont il s'agit aurait été en partie visible et en partie cachée aux regards de l’oppidum. Or, sur notre terrain, les Gaulois de l’oppidum ne pouvaient apercevoir complètement tous les détails du combat, par exemple, ce qui se passait en particulier dans le vallon de Changeat, d'où cependant ils pouvaient très-bien voir sortir les fuyards, qui couraient du côté du bois de Jon, pour aller se réfugier dans le camp de l'armée auxiliaire.

1 Voir là une indication traditionnelle de trophées romains, érigés là, sur le bord même de la rivière Cotrophe (*Cotropæa*), qui rappelle le trophée précédent des légions rapporté dans les *Commentaires*.

Cela entendu ainsi, considérons à quel point le texte de César en devient clair. Après un combat prolongé de cette manière, nous voyons que les armes, les projectiles de tonte nature dont les Romains s'étaient approvisionnés, leur font défaut, et qu'ils se sont eux-mêmes épuisés de fatigue aies lancer de leurs retranchements : — *Nec jam arma nostris, nec vires suppetunt*. — Puis, nous voyons Labienus, conformément aux instructions données par César, — *deduciis cohortibus eruptione pugnaret*, — exécuter une sortie avec trente-neuf cohortes, environ vingt mille légionnaires, lesquels, après avoir lancé leurs puissants javelots, qui traversent du même coupelle bouclier gaulois et l'homme lui-même, en viennent aux glaives, — *emissis pilis, gladiis rem gerunt*, — et achèvent ainsi cette affreuse boucherie, — *fit magna cædes*, — dans laquelle les Gaulois n'ont ni armes comparables pour combattre, ni bouclier pour se couvrir ; dans laquelle ils n'ont qu'à opter entre ces deux destinées pareillement et tristement fatales : *mourir sans vengeance*, ou *s'enfuir*.

César, comme nous l'avons déjà fait remarquer, parait avoir été complètement renseigné d'avance sur tous les détails de cette expédition de Vergasillaune. Il parle de secret gardé à cet égard par les chefs gaulois : mais le secret était-il possible, après les renseignements demandés par eux aux gens du pays, et au milieu de tant de monde ? D'ailleurs, n'avons-nous pas déjà vu l'un de ces mêmes chefs gaulois communiquer à César devant Gergovia des renseignements de la même nature ? César aurait-il donc réellement trouvé moyen d'être informé d'avance de l'expédition projetée par les Gaulois et que devait conduire Vergasillaune ? On est bien porté à le croire, soit en voyant que Polyen affirme positivement le fait, soit en voyant, dans le récit de César, que près de vingt mille légionnaires se trouvent postés là, précisément sur le point d'attaque désigné d'avance dans le conseil des Gaulois, et qu'ils se trouvent là *par hasard*, à en croire l'habile et astucieux narrateur, — *undequadraginta cohortibus, quas ex proximis prœsidiis deductas fors obtulit* ; — soit en voyant que la cavalerie de César arrive si à propos par derrière les troupes de Vergasillaune ; soit surtout en se rappelant que César avait à sa disposition, pour ses succès et pour le salut de son armée, tout l'or dont il avait pu spolier la Gaule pendant déjà sept années. Du reste, cette opinion était accréditée à Rome, et nous aurons l'occasion d'en constater le témoignage dans un ensemble de considérations qu'on trouvera plus loin à ce point de vue.

Fut-ce encore la *cavalerie germaine* que César envoya pour attaquer par derrière les troupes de Vergasillaune ? Si ce fut réellement elle, et c'est bien probable, tous les succès des Romains, depuis l'arrivée de cette cavalerie germaine à leur secours, auraient donc bien véritablement été dus à la vaillance de ces cavaliers germains, comme l'ont dit Eutrope et Paul Orose, d'après Suétone, dans le texte que nous avons cité plus haut.

2° *L'armée de Vercingétorix* est d'abord sortie de l'oppidum du côté de la plaine ; elle était munie de quelques engins propres à l'attaque des retranchements, et préparés sans doute à l'imitation de ceux des Romains. Après de vaines tentatives pour approcher de ces retranchements de la plaine basse, qui se trouvaient renforcés au plus haut degré dans cette région, Vercingétorix s'est porté à l'attaque d'un autre point des lignes, où le terrain était très-incliné, *abrupt*. C'était par rapport à l'oppidum, du côté opposé à celui où Vergasillaune continuait sa propre attaque. Il est certain que ces deux attaques simultanées des lignes romaines, celle de la contrevallation par Vercingétorix et celle de la circonvallation par Vergasillaune, eurent lieu sur deux points des lignes très-éloignés l'un de l'autre : puisque César, pour se rendre de l'un de ces points à

l'autre, traversa la plaine ; et que sa cavalerie, pour se rendre, dans une direction opposée, du même point de départ au même point de destination, dut aller faire à l'opposé un grand circuit.

Cependant, il paraîtrait naturel que Vercingétorix eût attaqué du côté de l'intérieur cette même région des lignes romaines que Vergasillaune attaquait du côté de l'extérieur, afin de prendre ainsi les Romains entre deux attaques convergentes. César ne nous donne aucune explication à ce sujet. Mais, sur le terrain d'*Izernore*, on voit tout de suite une disposition des lieux qui rendait cette attaque convergente impraticable à Vercingétorix. C'est que la région des lignes romaines, attaquée par Vergasillaune — région que l'on connaît avec certitude d'après l'orientation des lieux signalée par César —, se trouve naturellement inabordable du côté de l'oppidum. En effet, tout le long de cette partie du cours de l'Ognin — qui présente un volume d'eau plus important que l'Oze et l'Ozerain ensemble, ou que la Loue et le Todeure ensemble —, sa rive gauche est bordée de roches en précipices, dans lesquelles ce cours d'eau est profondément encaissé. Tandis que, du côté opposé de l'oppidum, la vallée de l'Anconnans est largement ouverte, le cours d'eau est simplement marécageux, moins profond que l'Ognin ; et la berge, que lui forment les collines extérieures, étant moins abrupte que la rive opposée de l'Ognin, l'attaque y était d'autant moins difficile.

Le terrain d'Izernore nous montre de plus une raison capitale pour que Vercingétorix ait attaqué les lignes romaines du côté oriental de l'oppidum. C'est que l'héroïque et habile chef suprême de la Gaule, réduit alors à n'avoir plus qu'une pensée, celle de sauver son armée, n'apercevait autour de lui qu'un seul chemin par lequel il pût la conduire en lieu sûr. Cette voie unique de salut était de forcer les lignes romaines directement à l'est d'Izernore, pour y franchir les collines de l'entourage par *Tignat*, *Ceyssiat*, *Charrion* et *Nerciat*, et d'aller se jeter dans les vastes et épaisses sapinières qui couvrent les montagnes d'Apremont, sur la rive gauche du Lenge. Cette voie lui présentait dans son trajet, d'abord jusqu'au Lenge, des positions échelonnées et très-fortes ; puis, les marais du Lenge, très-favorables pour protéger et couvrir la retraite des troupes gauloises ; et par là, à six ou sept kilomètres de distance dé l'oppidum d'Izernore, l'armée de Vercingétorix se fût trouvée en complète sûreté dans la *forêt de Niermes*. On conçoit donc bien que le sage guerrier qui la commandait ait fait tous ses efforts pour s'ouvrir un passage dans cette direction.

Si peu explicite que soit le récit de César au sujet de cette attaque de la contrevallation romaine par Vercingétorix, ce fui incontestablement là, d'après les faits indiqués, que la lutte fut la plus acharnée, c'est-à-dire sur la rive droite de l'Anconnans, lieux dits : en *Périucle*, le *Voërle*, le *bois d'Orgevet*, les *Félis*, en *Condamine*... On doit même croire que l'issue du combat y fut, à un certain moment, très-douteuse. En effet, de ce côté-là, les soldats romains postés sur les tours de leurs retranchements, en butte à une nuée de flèches, ne purent continuer de tirer sur les Gaulois et abandonnèrent leur poste : — *multitudine telorum ex turribus propugnantes deturbant* ; — le cours d'eau marécageux, toute la zone des pièges et les trois fossés furent franchis par les Gaulois, au moyen de matériaux de toute nature et de fascines : — *aggere et cratibus aditus expediunt*. — Le rempart fut abordé et entamé ; *la palissade et le parapet furent comme déchirés et amenés bas au moyen de crocs* : — *falcibus vallum ac loricam rescindunt*. — Quelle attaque prodigieuse dirigée contre ces formidables retranchements des Romains ! César y envoya un premier renfort de six cohortes (environ 3.000 légionnaires) ; puis un second renfort de sept cohortes (environ 3.500 légionnaires) ; et enfin, le péril et l'acharnement du combat augmentant

toujours, il s'y rendit lui-même avec un troisième renfort, composé de troupes fraîches, — *postremo ipse, quum vehementius pugnaretur, integros subsidio adducit*. — Mais il n'a pas jugé à propos de nous faire connaître l'espèce et la force numérique de ces troupes fraîches, qu'il amena lui-même au secours de ses lieutenants assaillis et écrasés par Vercingétorix. Et il poursuit immédiatement son récit en ces termes : le combat rétabli et les ennemis repoussés, — *restituto prœlio ac repulsis hostibus*... — ce qui donne à entendre qu'à un certain moment Vercingétorix eut l'avantage dans ce combat, *puisque l'égalité y fut rétablie* ; et aussi qu'il pénétra dans l'intervalle des lignes romaines, *puisqu'il en fut repoussé*.

Tâchons même d'apercevoir un peu plus clairement ce qui s'est passé dans cet assaut vraiment prodigieux. Jetons d'abord un regard sur le terrain. Nous voyons que le bas des collines orientales qui entourent l'oppidum d'Izernore est généralement accidenté et offre des pentes escarpées, comme l'indique le texte, — *loca prærupta ex adscensu tentant* ; — que leur sommet est garni de crêtes rocheuses coupées çà et là par des cols de passage ; mais que leur versant, dans sa région moyenne (qui dut être comprise entre les lignes romaines), présente de grands espaces cultivés et assez peu inclinés pour que de la cavalerie ait pu facilement y exécuter des charges contre les troupes gauloises.

Or, nous avons vu dans le récit que toute la cavalerie de César était là présente au moment où Vercingétorix en fut repoussé. Y était-elle déjà au début de l'attaque de Vergasillaune ? On ne peut guère croire qu'elle y fût déjà réunie d avance en face des Gaulois, car nul ne devait savoir que Vercingétorix viendrait attaquer les lignes romaines de ce côté-la, et il n'est pas naturel que de la cavalerie ait été postée d'avance pour défendre l'abord de *ces pentes à faites abrupts*. Nous avons vu d'ailleurs que, pendant la durée de l'attaque des Gaulois, César y envoya deux fois du renfort : la première fois six cohortes, la seconde fois sept cohortes ; mais il ne dit point y avoir envoyé de la cavalerie. Donc, probablement, c'est lui-même qui a amené là toute sa cavalerie, et c'est ce qu'il faut entendre par ces troupes fraîches qu'il y amena de sa personne en dernier renfort, sur l'avis que l'acharnement de l'attaque augmentait toujours. C'est donc très-probablement à l'aide de sa cavalerie que César est enfin parvenu *à rétablir le combat et à refouler les troupes de Vercingétorix*. Par conséquent, tout porte à croire que Vercingétorix avait escaladé les premières pentes abruptes, après avoir fait brèche à la contrevallation, et avoir pénétré dans l'intervalle des lignes romaines. Ainsi se trouve pleinement confirmé et mis en lumière le fait très-intéressant qui est impliqué dans cette expression des Commentaires : — *Restituto prœlio ac repulsis hostibus*, — le combat étant rétabli, et les ennemis repoussés dans l'intérieur de l'oppidum...

Et par conséquent encore, nous devons aussi conclure en résumé que cette dernière attaque des lignes du blocus tentée par Vercingétorix fut très-périlleuse pour les Romains, et que César ne put arrêter enfin les progrès des troupes gauloises dans l'intervalle de ses lignes, qu'en y amenant lui-même sa cavalerie et sans doute surtout sa cavalerie germaine, qui était sa dernière ressource.

Nous ne pouvons du reste nous empêcher de faire remarquer ce laconisme superbe, — *restituto prœlio ac repulsis hostibus*, — que le narrateur victorieux emploie dans cette occasion à l'égard de Vercingétorix : laconisme en effet remarquable, au sujet d'un combat où furent engagées sans doute de grandes masses des meilleures troupes des deux armées, sous les ordres personnels des deux chefs suprêmes ; au sujet d'un assaut où les Gaulois parvinrent à s'ouvrir un chemin jusqu'à ses légionnaires, à travers les retranchements inouïs que nous

connaissons, et à les combattre corps à corps, même avec quelque avantage de leur côté à un certain moment, et cela sans aucune arme nationale comparable à celles des Romains. Quel besoin il faut que César ait éprouvé de déprécier Vercingétorix ! Et quelle gloire il lui a fait ainsi malgré lui !

Le succès qui couronna un instant cet assaut impossible de la contrevallation romaine, tenté néanmoins par Vercingétorix pour tâcher de sauver son armée quand les circonstances furent devenues si critiques, nous fait présumer qu'un certain nombre de ses braves Gaulois avaient ici à la main les glaives des légionnaires tués quelque temps auparavant (grâce à l'avantage du terrain), dans l'assaut de Gergovia.

Enfin, l'héroïque défenseur et chef suprême de la Gaule, le dernier à abandonner l'attaque, fit rentrer ses troupes dans l'oppidum.

3° *Quel rôle joua de son côté tout le reste de l'armée auxiliaire*, — c'est-à-dire la plus grande partie de cette armée, environ 180.000 hommes d'infanterie et 7.000 hommes de cavalerie ?

Le début de l'action de ce corps d'armée est littéralement rapporté par César en ces termes : Et en même temps commencèrent la cavalerie à s'approcher des lignes de la plaine et le reste des troupes à se montrer devant le camp, — *Eodemque tempore equitatus ad campestres munitiones accedere, et reliquæ copiæ sese pro castris ostendere cœperunt*. — César nous montre donc la cavalerie gauloise et le reste des troupes de l'armée auxiliaire se mettant en mouvement tous à la fois, mais non marchant tous ensemble contre les lignes de la plaine ; c'est pourquoi il faut bien distinguer que, si la cavalerie s'approche des lignes, ce reste des troupes ne s'en approchent point, et qu'elles se contentent de se montrer devant le camp de l'armée auxiliaire. Plus tard, lorsque César traverse le bas-fond de la plaine par l'intervalle de ses lignes, pour se rendre de l'attaque de Vercingétorix à l'attaque de Vergasillaune, et que, des hauteurs environnantes, les Gaulois et les Romains, le reconnaissant à la couleur pourpre de son manteau de guerre, signalent sa venue par une clameur poussée et renvoyée de part el d'autre, le récit ajoute : Les ennemis engagent le combat, — *hostes prœlium committunt*. — Quels sont ces ennemis qui engagent un combat ? Ce ne sont assurément ni l'armée de Vercingétorix, ni la division de Vergasillaune, lesquelles combattent déjà depuis si longtemps ; ce sont donc d'autres Gaulois, et ceux-ci n'avaient point encore combattu de la journée, puisqu'ils engagent actuellement le combat. Par conséquent, de fait, Vercingétorix et Vergasillaune se sont trouvés, seuls jusqu'à ce moment-là, aux prises avec toute l'armée romaine rangée derrière ses formidables lignes de défense. *Comment expliquer ce défaut de concours de la plus grande part de l'armée auxiliaire jusqu'à cette heure si avancée de la journée ?*

Mais *cette attaque nouvelle* qui survient tout à coup, *cette attaque tardive*, quelles sont précisément les troupes qui l'exécutent, et *en quoi consiste-t-elle ? Voilà encore une double question à résoudre, une double réponse à déduire du récit, pour que la fin de la lutte d'Alésia se trouve complètement mise en lumière*.

Celle attaque tardive provient-elle des 180.000 hommes d'infanterie qui doivent rester des 240.000 hommes de l'armée auxiliaire, après le départ des 60.000 hommes d'élite emmenés par Vergasillaune ? Cette masse d'infanterie opère- t-elle actuellement une diversion dans la plaine ? Y pousse-t-elle une attaque vigoureuse à travers la zone de pièges et de fossés jusqu'au retranchement, —

vallum, — derrière lequel sont les Romains ? Une telle diversion opérée par une telle masse d'infanterie, et poussée avec autant d'énergie que l'attaque de Vercingétorix ou que celle de Vergasillaune, serait assurément bien utile, même à cette heure tardive ; mais rien dans le récit de César n'autorise à croire que l'attaque nouvelle dont il vient de parler ait été exécutée par cette portion si considérable de l'infanterie de l'armée auxiliaire (et nous allons bientôt voir où elle est demeurée depuis midi). Cette attaque tardive aurait-elle donc été l'œuvre de la cavalerie de l'armée auxiliaire, que le récit nous a montrée plus haut s'approchant des lignes de la plaine ? Celte cavalerie — qu'il sérail insensé de pousser à travers la zone des pièges jusqu'aux retranchements des Romains — les attaquerait-elle néanmoins à l'heure présente ? Ou plutôt s'agiterait-elle en brandissant ses armes le long de cette zone de pièges et de fossés, pendant que les quelques archers entremêlés parmi les cavaliers (*raros sagittarios*) lanceraient leurs flèches d'une distance d'au moins cent vingt mètres : tous poussant des clameurs, — *clamore sublato* ? — Une telle démonstration de cavalerie, une telle tentative, nécessairement vaine, sinon ridicule, correspondrait-elle à cette expression de César : — Les ennemis engagent le combat, — *hostes prœlium committunt* ? — Il faut bien le croire, puisqu'il n'y a point d'autres troupes gauloises présentes là devant les retranchements des Romains. Et la suite immédiate du récit va fournir une preuve assez claire de ce fait.

Car le narrateur passe tout de suite aux détails du combat qui se livre actuellement du côté de la grande colline du septentrion, depuis la sortie précédente des trente-neuf cohortes de Labienus contre les troupes de Vergasillaune. La transition se fait à la clameur poussée et renvoyée de part et d'autre sur toutes les lignes. Tous les détails rapportés ensuite, — *Nostri, emissis pilis, gladiis rem gerunt. Repente post tergum equitatus cernitur*, etc., — tous ces détails, sans exception, s'appliquent manifestement à l'attaque dirigée par Vergasillaune, et ne peuvent s'appliquer à aucune autre. D'ailleurs, si les cent quatre-vingt-cinq mille hommes d'infanterie auxiliaire, qui s'étaient montrés devant le camp au début de la bataille, eussent à cette heure tardive attaqué les lignes de la plaine et poussé vigoureusement leur attaque à travers la zone des pièges, jusqu'au retranchement des Romains, comme le pouvait faire une telle masse d'infanterie, ce fait eût été trop important dans la bataille pour que César ne l'eût pas mentionné d'une manière claire et positive. Et encore cela eût trop ajouté à sa gloire personnelle pour qu'il eût omis tous détails concernant ce troisième corps d'armée qu'i eût eu à combattre dans la même journée. Ainsi, les cent quatre-vingt mille fantassins de l'armée auxiliaire — qui restaient après le départ des soixante mille fantassins de Vergasillaune — n'ont point pris part à cette dernière action.

Une preuve péremptoire qu'ils n'y ont réellement pris aucune part, c'est la manière dont César termine le récit de cette journée mémorable. Il en indique les divers résultats pour tous les corps de troupes des ennemis, et pour chacun en particulier. Examinons ce qu'il en dit.

Pour la division de Vergasillaune, le résultat de son attaque fut un massacre effroyable de ce corps d'armée surpris à l'improviste entre la cavalerie de César et ses légions. — Très-peu d'hommes sur un si grand nombre, dit-il, en échappèrent et purent se réfugier sains et saufs dans le camp des Gaulois. — *Pauci ex tanto numero se incolumes in castra receperunt*. — Or, c'est là que s'est montré, vers midi, et que parait être resté encore jusqu'au moment de la catastrophe tout le reste de l'infanterie de l'armée auxiliaire. C'est pourquoi regardons tout de suite ce qui se passa au moment où les quelques fuyards,

échappés de l'expédition de Vergasillaune, se jetèrent dans ce camp : A l'instant même, dit César, où l'on apprend la chose dans le camp des Gaulois, ils s'enfuient, — *Fit protinus, hac re audita, ex castris Gallorum fuga*. — On le voit donc, ces cent quatre-vingt-cinq mille hommes d'infanterie de l'armée auxiliaire dont il s'agit, étaient bien demeurés là, où tout d'abord nous les avons vus se montrer, c'est-à-dire devant leur camp, — *pro castris* ; — et ils n'ont nullement pris part à l'attaque des lignes romaines, puisqu'on leur en apprend le résultat dans ce même lieu, et qu'aussitôt ils s'enfuient de ce même camp.

Par conséquent, *la fuite sans combat*, ou *la défection de la plus grande part de l'armée auxiliaire*, se trouve positivement constatée.

Voici maintenant le résultat de la journée pour l'armée de Vercingétorix : Ceux de l'oppidum, qui venaient d'être témoins du carnage et de la fuite des leurs, perdent tout espoir de salut, et ramènent leurs troupes de l'attaque des lignes. — *Conspicati ex oppido cædem et fugam suorum, desperata salute, copias a munitionibus reducunt*. — Or, comme il n'y eut aucun intervalle de temps entre, d'une part, *le massacre du corps d'armée de Vergasillaune* et, d'une autre part, *la fuite immédiate de quelques-uns des siens dans le camp de formée auxiliaire*, et *la fuite éperdue de tout le reste de cette même armée auxiliaire*, il s'ensuit que les Gaulois de l'oppidum, avant de renoncer au combat, avaient déjà aperçu d'un même coup d'œil et le massacre général des soldats de Vergasillaune, et la fuite de quelques-uns d'entre eux dans le camp de l'armée auxiliaire, et presque aussitôt la fuite sans combat et sans retour, c'est-à-dire la défection de tout le reste de cette armée auxiliaire. Par conséquent : *voilà Vercingétorix et les siens abandonnés de tous et n'ayant plus aucun espoir quelconque de salut, lorsqu'ils rentrent dans l'oppidum*.

L'ordre des événements n'est pas présenté de même dans les *Commentaires*. Ce qui concerne l'armée de Vercingétorix s'y trouve intercalé entre la défaite du corps d'armée de Vergasillaune et la fuite de tout le reste de l'armée auxiliaire ; puis L'attention du lecteur est maintenue sur ces fuyards et entraînée au loin par les détails de la poursuite. Le lecteur des *Commentaires* pourrait donc n'avoir pas assez pris garde que *cette partie la plus nombreuse de l'armée auxiliaire fuyait ainsi*, non point pour faire retraite *après avoir bravement combattu un ennemi* trop supérieur à sa propre force, *mais sans avoir combattu aucun ennemi et afin de s'éloigner au plus vite d'Alésia, c'est-à-dire, en propres termes, qu'elle faisait défection*. De cette manière, donc, tout a été rapporté dans le récit de César ; ensuite, tous les soldats romains revenus de cette guerre de Gaule auront pu y reconnaître à peu près tous les détails de la lutte qu'ils connaissaient. Mais la défection de l'armée auxiliaire y est-elle mise en évidence et jugée comme elle le mérite ? Certainement non. *Et cependant, c'était là un point capital à signaler avec soin dans l'histoire de cette lutte suprême de Vercingétorix contre César, pour l'indépendance de la patrie gauloise*.

§ VII. — Dévouement sublime de Vercingétorix et fin de la lutte contre César. (Liv. VII, ch. LXXXIX et XC.)

Le lendemain Vercingétorix, après avoir convoqué le Conseil, expose qu'il a entrepris cette guerre, non en vue de quelque intérêt particulier pour lui-même,

mais pour la liberté commune de la Gaule ; et que, puisqu'il faut céder à la fortune, il s'offre à eux pour l'une ou l'autre de ces deux alternatives, à leur volonté, soit qu'ils veuillent par sa mort donner satisfaction aux Romains, soit qu'ils veuillent le livrer vif. On envoie une députation consulter César sur ces diverses propositions. Il ordonne qu'on livre les armes, qu'on fasse comparaître devant lui les chefs. Lui-même prend place sur ses lignes de blocus devant son propre camp. Là on fait avancer les chefs. Vercingétorix est livré, les armes sont jetées bas. César, après s'être réservé les Éduens et les Arvernes, dans la pensée que peut-être par leur entremise il pourrait se rétablir dans de bous rapports avec les cités, distribue le reste des captifs à toute son armée, dans le rapport de un par soldat, à titre de butin de guerre. Quel descendant des anciens Gaulois pourrait, sans se sentir profondément ému, arrêter un moment son attention sur cette grande page de notre histoire nationale, sur cette page admirable de nos propres annales qui nous est transmise à nous-mêmes, avec une complète certitude et une authenticité incontestable, par cet homme qui fut jadis le farouche dévastateur de notre patrie, et l'implacable meurtrier de nos ancêtres ? Quel génie politique dans ce grand Gaulois, à qui nous devons d'avoir réuni en un corps de nation nos cités précédemment isolées sur leur territoire primitif ! Quel exemple sublime de fermeté et de dévouement il a voulu donner aux siens, qui avaient souffert et combattu avec lui pour la liberté de cette patrie gauloise qui venait de naître ! Quel courage surhumain dans cette grande âme de Vercingétorix, pour avoir, avec tant de calme et de simplicité, offert à ses Gaulois d'être personnellement livré vif à César !

Sans doute pour expier lui-même ce que le proconsul de Rome, si habile dans l'art de l'hypocrisie, comme l'a dit Appien, appelait perfidie gauloise et crime envers la république romaine.

Ainsi, résumons le fait en deux mots : quelle prodigieuse fermeté dans l'&me, et quel sublime dévouement aux siens dans le cœur de cet homme incomparable qui fut à la fois, on peut le dire sans crainte et avec un légitime orgueil national, le premier défenseur, le premier roi, le premier martyr et la grande victime de notre unité nationale !

Ces choses terminées, César part pour le pays des Éduens. Il reçoit la soumission de la cité. Là, une députation envoyée par les Arvernes, vient promettre de faire ce qu'il ordonnera. Il ordonne qu'on lui livre un grand nombre d'otages. Il envoie les légions dans leurs quartiers d'hiver. Il rend environ 30,000 prisonniers aux Éduens et aux Arvernes. Il fait partir T. Labienus avec deux légions et la cavalerie, pour le pays des Séquanes, et il attache à son commandement M. Sempronius Rutilus. Il envoie chez les Rhèmes le lieutenant Caius Fabius et Lucius Minucius Basilus, pour veiller à ce qu'ils n'éprouvent aucun dommage de la part des Bellovaques qui sont leurs limitrophes. Il envoie Gaius Antustius Reginus chez les Ambivarëtes, Titus Sextius chez les Bituriges, Caius Caninius Rebilus chez les Ruthènes, chacun avec une légion. Il assigne à Quintus Tullius Cicéron (frère de l'orateur) et à Publius Sulpicius la résidence de Chalon et de Mâcon, chez les Éduens, sur les bords de la Saône, pour veiller à l'approvisionnement des blés. Lui-même prend la résolution de passer l'hiver à *Bibracte* (*Autun*).

Ces choses ayant été annoncées à Rome par des lettres de César, le Sénat y fait rendre des actions de grâce, aux Dieux durant vingt jours.

CHAPITRE SEPTIÈME. — TRACES ANTIQUES DANS L'OPPIDUM MÊME D'ALÉSIA-IZERNORE.

Sans autre guide que le livre même de César et là considération attentive du territoire de la Gaule, nous venons de suivre, pour ainsi dire pas à pas, la marche des armées, depuis Gergovia et le pays des Arvernes (sur les rives de l'Allier et de la Loire) jusque dans la région des monts Jura (sur la rive droite du haut Rhône), pays des anciens Sébusiens (*Sebusiani* de César) devenu ensuite notre Bugey et aujourd'hui compris dans le département de l'Ain. C'est là qu'il nous a été démontré, pour le plus grand honneur de Vercingétorix, qu'il a, dans cette région, barré le chemin à l'armée de Jules César, devant l'antique oppidum gaulois d'Alésia, appelé peu après l'oppidum d'Izernore, et auquel, pour plus de clarté dans ce que nous avons à dire, nous conserverons d'ordinaire son double nom d'*Alésia-Izernore*.

Nous avons pu de cette manière déterminer successivement et avec une précision rigoureuse les lieux des divers événements qui ont marqué cette période mémorable de la lutte de nos ancêtres contre la domination étrangère. Et il nous a suffi pour cela d'étudier avec attention les données qui nous ont été fournies par César lui-même, à savoir : 1° Les grands jalons géographiques et les repères signalés dans son texte, qui nous ont conduit, sans crainte d'erreur, depuis Gergovia jusqu'à l'entrée des monts Jura ; 2° les indications stratégiques et les détails topographiques fournis également par son texte et qui, en nous faisant connaître le théâtre de la grande bataille livrée la veille de l'arrivée, des armées auprès d'Alésia, nous ont en même temps révélé, de la façon la plus certaine, la position et la distance d'Alésia par rapport à ce champ de bataille ; 3° puis, de fait, nous avons reconnu alors sur ce terrain que l'antique oppidum naturel, au milieu duquel on voit aujourd'hui le bourg d'Izernore, correspond de tous points, et par sa position stratégique, et par sa configuration topographique, et par ses dimensions, et par son orientation, et par son entourage, à la description exacte de l'oppidum d'Alésia et à toutes les exigences du récit de César. De sorte qu'il nous semble désormais invinciblement établi que c'est là, à Izernore, et non ailleurs, qu'était l'Alésia où Vercingétorix avait pris position pour barrer de nouveau à César la retraite dans la Province romaine.

Mais, après avoir consulté le livre de César, nous voulons encore, et par surcroît de renseignements, interroger les antiquités locales ; et nous allons voir que leur témoignage, partout en parfait accord avec le sien, nous répondra de manière à dissiper tous les doutes qui pourraient encore subsister, et à donner à notre solution l'autorité d'une vérité démontrée à tous les points de vue.

Les traces locales des événements de guerre sont de plusieurs sortes. On peut rencontrer sur le sol des traces de camps ou de retranchements, ou d'autres travaux militaires signalés ou décrits par Fauteur du récit de la guerre, des ruines de monuments commémoratifs, des inscriptions relatives à cette guerre ; on peut découvrir dans le sol des ossements humains, des armes restées sur les divers champs de bataille, des monnaies ou d'autres objets antiques ; on peut trouver dans la tradition populaire du pays des noms significatifs, des légendes, etc. Eh bien ! nous trouverons des traces de ces diverses sortes sur la plupart des points où il a dû en exister ; et, sur chaque point, la trace sera de la nature voulue par le texte des *Commentaires* ; ce qui nous démontrera qu'elles

remontent bien, dans leur antiquité, à l'époque de cette abominable guerre à laquelle reste attaché le nom de Jules César.

Nous procéderons à la recherche de ces traces antiques : 1° dans l'oppidum même d'Alésia-Izernore ; 2° autour de l'oppidum ; 3° dans le pays environnant où, avant le blocus, existaient ces malheureux Mandubiens qui eurent à subir un sort si affreux. Puis, quand nous aurons constaté ces traces antiques les unes après les autres, et que nous aurons mis en lumière les conclusions qu'on en doit tirer, nous rechercherons ce qu'était jadis la ville gauloise d'Alésia, ce qu'a été ensuite dans cette même position la ville gallo-romaine d'Izarnodore qui fut appelée un peu plus tard Izernore, et quelle a pu être la signification historique de l'antique monument élevé au milieu du plateau où l'une et l'autre ont existé : monument dont la forme primitive est encore aujourd'hui parfaitement reconnaissable d'après ce qu'il en reste debout à cette place même sur le sol de l'antique oppidum.

§ I. — Des divers noms donnés jadis à l'oppidum d'Alésia où Vercingétorix se dévoue d'une manière si simple et si admirable pour la liberté commune des cités de la vieille Gaule.

Rappelons tout d'abord que le nom du célèbre oppidum gaulois, mentionné dans les *Commentaires*, s'y présente sous deux formes : *Alexia* et *Alésia* ; car le nom de l'oppidum qui fut le théâtre de la lutte suprême de Vercingétorix pour la liberté de la Gaule, étant un indice pour reconnaître aujourd'hui l'emplacement de ce même lieu historique sur lequel les savants ne sont point encore d'accord, il importe de conserver les deux anciennes formes de ce nom. Or, on le trouve écrit de ces deux manières dans les divers manuscrits des *Commentaires*.

D'après le travail du duc d'Aumale sur ce sujet, c'est la forme Alexia que présente l'œuvre de César dans l'édition princeps sortie des presses du Vatican dès l'année 1469, et provenant des manuscrits les plus précieux. C'est *Alexia* dans la deuxième édition publiée en 1471 par un imprimeur français établi à Venise, Nicolas Jenson. C'est encore Alexia dans nombre d'éditions fort estimées, parmi lesquelles nous pouvons citer celle des Aides (Venise, 1513) ; les éditions imprimées à Bâle ; l'édition d'Hotman ; la dernière édition des Aldes, collationnée sur un très-ancien manuscrit de Carrare et sur des éditions de choix imprimées à Lyon, à Paris, à Florence. C'est encore *Alexia* dans l'*Épitomé* de Tite-Live et dans l'*Histoire romaine* de Florus.

La forme *Alésia* se rencontre aussi dans d'importants manuscrits des *Commentaires*, soit latins, soit grecs. Elle a été admise dans les dernières éditions des Elzevirs, et généralement depuis lors dans toutes les éditions modernes des *Commentaires*. Sous cette dernière forme, le nom de l'oppidum gaulois se rapproche davantage du nom d'Alise ; c'est peut-être ce qui l'a fait adopter exclusivement dans les éditions les plus récentes. Mais l'identité de l'emplacement à'Alise-Sainte-Reine avec celui de l'oppidum dont parle César ayant été mise en question dans ces derniers temps, et non sans motifs, il est bon de conserveries deux formes du nom de l'oppidum d'Alésia ; car nous allons bientôt nous-même en retrouver la première forme dans le voisinage d'Izernore.

Quant au nom d'*Izernore* substitué à celui d'*Alexia* ou d'*Alésia* sur le lieu même où fut jadis le célèbre oppidum gaulois, nous aimons à nous persuader qu'il n'aura, pour aucun de ceux qui ont étudié avec quelque attention notre histoire ancienne, la valeur d'une objection sérieuse, et voici pourquoi : c'est que partout où nous savons qu'une population gauloise a été complètement détruite, ou vendue par César pour être emmenée en esclavage, le nom primitif du lieu qu'elle habitait a disparu du pays. Ainsi, César a exterminé les Éburons : le nom des Éburons et celui de leur fort d'Aduatuca ont disparu ; César a fait massacrer toute la population d'*Avaricum* : le nom d'Avaricum a disparu... Or, César a forcé la population Mandubienne à mourir de faim parmi ses lignes de blocus établies devant l'oppidum : donc le nom des Mandubiens et celui de leur oppidum d'*Alésia* doivent avoir disparu de ce pays. En effet, la similitude des trois événements étant incontestable, il nous semble qu'on ne peut se refuser à admettre comme légitime cette conclusion : que très-probablement dès lors le lieu où fut jadis l'*Alésia* des Mandubiens n'a plus porté ce même nom. Ainsi, déjà *Izernore* peut aussi bien avoir été *Alésia*, que *Bourges* a pu être *Avaricum* ; ce que personne ne conteste aujourd'hui.

Mais regardons à cinq kilomètres d'Izernore, dans la direction de l'est, sur la branche de la voie qui mène de Lons-le-Saulnier à La Cluse, en se dirigeant par Moirans et Oyonnax.

Voilà ce nom gaulois que nous cherchons et qui fut consacré par tant de souffrances et de dévouement, aujourd'hui *Alex*, en latin *Alexia* ou *Alésia* ! Il s'offre à nous pour désigner là un pauvre petit hameau situé au pied des montagnes d'Apremont, montagnes très-élevées et couvertes de sombres sapinières. La syllabe finale du nom d'*Alex* est prononcée dans le pays indifféremment de deux manières : les uns la prononcent comme la dernière syllabe du mot accès, et les autres, comme la première syllabe du mot *exemple* ; de sorte que nous retrouvons ici même les deux variantes des auteurs anciens : *Alexia* et *Alésia*.

Comment ce nom gaulois a-t-il pu être transféré à ce lieu ?

Nous ne voyons qu'une seule explication ; c'est au lecteur qu'il appartient de l'apprécier.

La langue grecque a laissé dans ce pays-là des traces non douteuses. On a découvert à Izernore et on peut y voir, dans la collection des objets provenant des fouilles récentes exécutées aux frais du département, un fragment de vase antique, en verre, sur lequel sont gravées à la pointe les lettres grecques :

Λ Y M

O H

Nous indiquerons plus loin d'autres traces de la même langue.

Alex est un nom d'étymologie grecque (Alexis, Alexandre). Le radical du mot Alésia parait même indiquer un lieu *où l'on se rassemble*, un lieu *où* l'on est protégé : signification analogue à celle du mot latin *oppidum*. Or, il est très-naturel que, à l'arrivée de César et à la vue des travaux d'investissement que les Romains commençaient à exécuter, une partie des Mandubiens qui habitaient ce pays, au lieu de se réfugier dans l'oppidum ainsi que les autres, aient songé à s'enfuir au loin, avec leurs objets les plus précieux, dans quelque retraite absolument inaccessible à l'ennemi. Les montagnes d'Apremont, avec leurs épaisses forêts de sapins étaient là dans le voisinage ; c'était pour eux la sécurité. Le hameau

d'*Alex* est situé à l'entrée de ces forêts, et au point le plus rapproché pour s'y réfugier à partir de l'oppidum d'Izernore. Une voie naturelle y mène directement (par Tignat, Ceissiat, la Grange de Charrion et Nerciat). Si donc quelques Mandubiens se sont enfuis de l'oppidum d'Alésia-Izernore, au début du blocus, c'est bien du côté des montagnes d'Apremont qu'ils ont dû se diriger, et au point d'Alex qu'ils ont dû se jeter dans les forêts de sapins. Aucun doute ne peut subsister à cet égard pour qui connaît le pays ou qui veut l'examiner. Et dès lors, qu'y aurait-il d'étonnant que le nom d'*Alex* soit resté à ce lieu de refuge, comme un souvenir de l'ancien nom du grand oppidum des Mandubiens ?

Chose remarquable à ce point de vue : la sombre forêt de sapins au bord de laquelle est situé le hameau à'Alea : — comme si, après le blocus, les fugitifs, en sortant de cette forêt, n'avaient point osé s'en dégager complètement —, cette forêt, que nous supposerions avoir *caché* quelques Mandubiens échappés d'Alésia-Izernore, s'appelle traditionnellement la forêt de Niermes. D'autres que nous ont déjà vu dans ce nom de *Niermes* ou *Nihermes* un élément grec (*hermès*) le nom de *Mercure cacheur*. D'où nous avons tiré nos expressions françaises fermer ou enfermer hermétiquement. Du reste. César lui-même nous apprend que le dieu Mercure était en grand honneur chez les Gaulois, comme dieu à triple puissance (Trismégiste).

Ajoutons qu'on a trouvé, en 1790, à deux ou trois kilomètres d'Izernore, tout proche de la voie qui mène directement à Alex, *une paire de grands anneaux de bronze élastiques*, lesquels — dans l'opinion de notre savant compatriote, Thomas Riboud, qui les a vus lui-même, et les a décrits dans un mémoire sur les antiquités d'Izernore publié à cette époque —, *ont dû être destinés à transporter des fardeaux*. En 1797, on trouva encore, sur ce même parcours d'Izernore à Alex, *plusieurs petits anneaux de cuivre et divers autres objets de même métal*, d'une forme telle qu'on ne pût en deviner l'usage. Tous ces objets avaient été enfouis dans un immense tas de pierrailles.

A quelques kilomètres au nord d'Alex, près de Bouvent, on a trouvé une *élégante statuette de Flore-Chloris*, et encore une *belle statuette de cinq ou six pouces de hauteur, représentant un guerrier, le corps nu, la tête couverte d'un casque grec* : guerrier au sujet duquel on a hésité entre Ares ou Ulysse[1]. Ces sujets auraient-ils été perdus par les anciens habitants du pays s'enfuyant avec terreur devant les Romains ?

Dans les bois de Sappey qui couvrent le versant occidental de la vallée de l'Ognin, à neuf kilomètres plus haut que l'oppidum d'Izernore, on a trouvé *un sceau et un anneau en cuivre, portant, l'un et l'autre, une inscription grecque*.

Du reste, tous les savants qui se sont occupés des antiquités du Bugey, et notamment, parmi les savants du département de l'Ain, MM. de Saint-Didier[2], de Lateyssonnière d'Avèze[3], Puvis[4], s'accordent à y reconnaître des vestiges de la langue grecque. Et l'on s'en rend facilement compte en se rappelant, à ce sujet, soit les rapports commerciaux qui se sont établis jadis entre ces contrées et la

---

1 Cette précieuse statuette est aujourd'hui, croyons-nous, entre les mains de M. Vingtrinier, imprimeur à Lyon.
2 *Itinéraire pittoresque du Bugey*.
3 *Sixième lettre sur le Bugey*, dans le *Journal d'agriculture et des arts*, du département de l'Ain, Bourg, 1er juin 1813.
4 Note statistique sur le département de l'Ain, 1828, p. 113, *Recherches sur les origines celtiques*....

colonie grecque de Marseille, dont les médailles antiques se rencontrent fréquemment dans le sol du département de l'Ain, soit les expéditions lointaines que les Gaulois exécutèrent jadis en Grèce et jusqu'en Asie Mineure, même longtemps avant l'époque de César.

Ainsi, déjà nous pouvons dire qu'après avoir été amené par la discussion des Commentaires — en regard de la géographie et de la topographie du territoire de la Gaule — à reconnaître que l'antique oppidum à'Alésia était cet oppidum au milieu duquel on voit aujourd'hui le village appelé Izernore, et les ruines d'un splendide monument antique d'origine ignorée jusqu'à ce jour, nous avons aussi reconnu : 1° que, d'après d'autres exemples tirés des Commentaires, le nom primitif de l'oppidum d'*Alésia* a dû disparaître de ce lieu avec la population mandubienne qui l'habitait et qui a été détruite dans le blocus ; 2° que ce même nom *Alex* ou *Alexia*, avec la variante prononcée *Alès* ou *Alésia*, comme dans les manuscrits des *Commentaires*, nous est représenté aujourd'hui encore par un petit hameau, situé à moins de cinq kilomètres de l'oppidum d'Izernore, et à l'entrée des sombres sapinières des montagnes d'Apremont ; 3° que du reste ce nom primitif, *Alexia* ou *Alésia*, qui présente manifestement une physionomie grecque, était bien placé dans cette région méridionale des monts Jura, où l'on trouve de nombreux indices d'anciennes relations avec les Grecs, *par où, suivant Plutarque*, d'après M. Quicherat, *on traversait d'ordinaire la chaîne de ces monts*, où les Helvètes passèrent eux-mêmes — *Helvetii jam per angustias et fines Sequanorum suas copias transduxerant* —, el où tant de peuples passagers ont pu laisser ainsi jadis quelques-uns des leurs.

Il ne reste donc plus qu'à s'expliquer comment, après l'époque de César, le nom d'*Izernore* a pu être donné à ce même oppidum, et substitué à son nom primitif, *Alexia*.

Ce nom d'*Izernore* a varié dans sa forme à diverses époques, et suivant qu'on le retrouve dans les écrits ou sur les monnaies. Car on a battu monnaie dans ce lieu, sous les Gaulois, comme sous les Romains, à l'époque gallo-romaine ; le fait est constaté et admis comme indubitable par tous les numismates et les antiquaires les plus autorisés[1].

On sait que Surins, chartreux de Lubeck, a recueilli et publié, vers le milieu du XVIe siècle, une collection de vies de saints où l'on trouve de précieuses indications traditionnelles concernant l'histoire[2]. Il y est dit, au sujet de la vie de saint Eugende ou saint Oyen (en latin Eugendus), qui naquit près d'Izernore vers l'an 430, et qui fut abbé de Condat (Saint-Claude) : Il naquit non loin d'un bourg auquel les anciens païens, à cause delà célébrité et de la fermeture très-forte d'un temple qui était l'objet de toutes leurs superstitions, donnèrent en langue gauloise le nom d'Isarndore, c'est-à-dire le nom de porte de fer. — *Ortusnamque est haud longe a vico cui vetusta paganitas, ob celebritatem clausuramque fortissimam superstitiosissimi templi, Gallica lingua Isarndori, id est ferrei ostii, indidit nomen*.

---

1 Dans les champs de Ceissiat, village situé à 2 kilomètres est de l'oppidum d'Izernore, on a trouvé, il y a trois ou quatre ans, une monnaie macédonienne (*statère d'or*), un *philippus d'or* dont les journaux de l'Ain ont parlé.
2 Cologne, 1570 et 1618, 6 vol. in-folio.

En effet, d'après Borel[1], *porte de fer* se traduit en flamand par *iser-deure* ; en allemand, par *eiserne-thor* ; en anglais, par *iron-door*. Isarn-dor, dans les capitulaires de Charlemagne, a le même sens. Pelloutier, dans son *Histoires des Celtes*, dit que les mots Isartiador, Eisemdor, signifient *porte de fer*.

Le célèbre numismate Bouterone a décrit quatre sous d'or, ou *tiers de sous d'Izernore*, qu'il rapporte au règne de Gontran.

D'autres monnaies, frappées à Izernore, sont connues des antiquaires. Ce nom y présente plusieurs variantes : *Isarnobero*, *Isarnodero*, *Isernobero*, *Izernodero*, *Isarno*, *Isaribora*, *Aribora*...

Enfin, à l'époque de la carte de Cassini, le nom était *Isarnore*, et aujourd'hui il est devenu *Izernore*.

La forme fondamentale serait donc, avec une terminaison latine, *Isarnodorus*, ou *Isarndorus*, ou *Isarnodoro*, forme sous laquelle il offre une analogie frappante avec le nom du bourg des Véragres, appelé *Octodurus* dans les *Commentaires*, *Octodorus* dans l'Itinéraire d'Antonin, et qui n'est pas très-éloigné de l'oppidum d'*Isarnodorus*. Or, le bourg d'*Octodorus* (aujourd'hui Martigny en Valais) était incontestablement la *porte du passage* des Alpes pennines ; c'est même pour cette raison que César, la troisième année de la guerre de Gaule, chargea son lieutenant Galba d'aller s'emparer du lieu avec une légion.

La signification de *porte de fer* attribuée de temps immémorial au nom d'*Isarnodorus* parait donc bien justifiée, à la fois, et par le témoignage traditionnel de l'auteur ancien qui a écrit la vie de saint Eugende, et par les éléments celtiques de ce nom interprétés par de nombreux savants, et enfin par l'analogie qu'on remarque dans la composition partielle de ce même nom et de celui d'Octodorus, bourg des Véragres, qui est bien certainement la *porte du passage* des Alpes pennines.

Or, on a jusqu'à ce jour pris au *sens propre* cette signification du nom d'Izernore ; on a supposé que ce nom provenait d'une *porte de fer réelle*, laquelle aurait jadis fermé le temple de ce bourg antique ; mais jamais une telle porte de fer ne parait avoir été signalée populairement comme ayant servi à fermer ce temple, et, si l'on veut bien se rappeler que le métal employé dans les temples des anciens était généralement le bronze (et nous possédons un magnifique débris de celui d'Izernore), et si l'on réfléchit que le nom du bourg a du préexister à l'établissement de son temple et au nom qu'où lui a donné, l'acception de ce nom d'Izernore, *porte de fer* au *sens propre*, paraîtra sans doute peu admissible.

Tandis que, en prenant cette même *signification d'Izernore au sens figuré*, ce qui n'est pas rare dans les traditions populaires, nous avons justement dans ce nom, *Porte de fer*, l'expression la plus énergique que les Celtes, nos ancêtres, aient pu employer pour conserver en ce lieu d'Alésia, où ils avaient *effectivement barré le chemin à César et à ses légions*, le souvenir de cet événement mémorable. Ce nom d'Izernore prendrait ainsi le caractère d'un témoignage populaire de l'histoire, d'une attestation commune du fait historique survenu dans cette contrée, sinon d'une protestation des Gaulois après la conquête de la Gaule.

Ajoutons que, dans la partie de l'ancien pays des Séquanes que Vercingétorix dut franchir le soir de la grande bataille de cavalerie livrée à l'entrée des monts Jura

---

1 *Antiquités gauloises et fr*. (Nous empruntons quelques-uns de ces détails explicatifs à de Lateyssonnière.) Paris, 1741, t. I, p. 164. Monnaies, p. 268.

pour se rendre sans perdre un instant à Alésia-Izernore, la tradition populaire est de dire, par exemple : *Je vais à l'Izernore*, comme on dirait : *Je vais à la porte de fer*, et non pas : *Je vais à Izernore*, ou : *Je vais à Porte de fer* ; de même que, dans ces mêmes montagnes du Bugey, on dit encore : *Je vais au pont d'Ain*, et non pas : *Je vais à Pont-d'Ain*.

Sans doute, à l'époque gallo-romaine, les envahisseurs n'employaient pas volontiers ce nom si naturellement gaulois d'Izernore, ou de *Porte-de-fer*, qui a persisté sur place avec la race nationale. Si les Romains, par opposition, en employaient un autre, ce troisième nom a dû disparaître avec eux. Peut-être en apercevons-nous comme l'ombre à travers les ténèbres du moyen âge, grâce à une légende importante qui est parvenue jusqu'à nous et que nous citerons dans l'occasion.

Rapprochons ici de ce nom d'Izernore, qui signifiait *porte de fer* dans la langue des Celtes, le nom latin du point stratégique voisin et si important, *la Cluse, la porte, la barrière du défilé qui menait, du temps de César, dans la province romaine*. Les Romains, comme les Gaulois, ont donc bien laissé dans la région de l'oppidum d'Izernore un souvenir de *passage barré*, un souvenir d'*Alésia-Izernore*, ces Thermopyles de la Gaule, resté là de temps immémorial après la guerre soutenue par nos ancêtres pour la liberté de la Gaule.

§ II. — Traces antiques de faits de guerre sur le terrain des lignes de blocus et lieux attenants d'Alésia-Izernore.

Cherchons maintenant sur le terrain de l'oppidum d'Alésia-Izernore les indices des faits de guerre qui ont dû s'accomplir sur divers points particuliers mentionnés dans le récit de César.

Ainsi précédemment, au sujet des dispositions prises par Vercingétorix dans l'oppidum, au début du blocus, et encore au sujet du combat de cavalerie livré par lui dans la plaine basse qui s'ouvrait devant l'oppidum sur environ trois mille pas de longueur entre les collines de son entourage, il a été parlé d'un fossé et d'un mur en pierres sèches ou pierrailles, de six pieds de hauteur, *fossamque et maceriam sex in altitudinem pedum præduxerant*. Vercingétorix avait établi ce mur et ce fossé, dit le texte, par-devant le rempart de l'oppidum le long du versant oriental de la colline centrale, probablement à mi-côte ; et nous avons vu que cette première ligne de défense se montrait sur la plaine basse. Peut-on aujourd'hui en retrouver des traces ?

Si l'on considère que, depuis lors, il s'est écoulé dix-neuf cents ans, et que, chaque année, le travail de l'agriculture et en même temps l'action des météores tendent à effacer toutes les inégalités du sol et à le niveler de plus eu plus, on ne s'étonnera pas de ne plus retrouver les traces de ce petit mur de six pieds, élevé par les Gaulois de Vercingétorix, ni même de la muraille de seize pieds de hauteur, que César avait fait établir tout le long du Haut-Rhône, depuis le lac Léman jusqu'au mont Jura (montagne du Vuache). En effet, pour que même cette dernière muraille ait complètement disparu depuis lors, il suffit qu'elle ait perdu chaque année moins de trois millimètres de hauteur. Toutefois, sur le terrain d'Izernore, la portion du versant oriental de la colline de l'oppidum qui avoisine la plaine basse est très-rapide, et le sol y est généralement stérile ; de sorte que ni

la charrue, ni aucune action de culture, n'ont dû effacer là les reliefs précédents du terrain. Or, on y voit encore aujourd'hui, à mi-côte, un relief très-prononcé et régulièrement prolongé de niveau tout le long de ce versant, de manière à faire croire que c'est là une trace réelle *du fossé et dit mur de pierrailles de six pieds de hauteur établis par* Vercingétorix. Mais ceci est une question d'appréciation personnelle à résoudre sur les lieux. Passons donc.

Nous avons vu que l'intervalle compris entre cette muraille en pierres sèches et le mur proprement dit de l'oppidum constituait, au début du blocus, un camp retranché occupé tout d'abord par les troupes de Vercingétorix ; que sa cavalerie, ayant été envoyée dans la plaine basse, fut ramenée vivement par les Germains ; qu'elle s'embarrassa elle-même dans les passages trop étroits par où elle devait rentrer, — *angustioribus portis relictis* ; qu'elle perdit là beaucoup de monde, — *fit magna cædes*. Or, il est clair, à la vue des lieux, que ces passages trop étroits et qui furent si funestes aux Gaulois, ne pouvaient guère se rencontrer qu'à la place même où l'on voit aujourd'hui *le village de Condamine de la Belloire*, et l'étroitesse du passage s'explique très-bien ici quand on tient compte de l'étroitesse même du terrain par où il fallait faire défiler les cavaliers gaulois pour rentrer au camp. De plus, les premières terres, par où l'on débouche de ce camp dans la plaine basse, sont désignées traditionnellement sous le nom de lieu dit : *en l'issue* (us) (*itius*, *itia*) allées et venues, passages.

On y a découvert jadis, vers 1830, beaucoup d'ossements humains dans le lieu dit au *Neyvre*. Ce qui déjà fit dire à cette époque à un digne et honorable sous-préfet de cet arrondissement, natif de Nantua et qui avait été témoin du fait : Il faut qu'il se soit passé là quelque grand évènement de guerre ; car, partout où l'on creuse le sol, on y découvre des ossements humains. C'était en creusant alors des trous pour y planter des arbres le long d'une ancienne route, aujourd'hui abandonnée, près de Condamine de la Belloire.

Nous avons dit plus haut que ce nom de Condamine, — *Conditæ minæ* — muraille élevée là, — parait être un souvenir traditionnel de ce mur de pierrailles dont parle César et de l'évènement qui l'aurait fait établir. Ajoutons ici que ce nom ne nous est point parvenu simplement, tel quel. Il nous a été transmis avec un complément qui le rend bien plus significatif et plus important. Ce nom traditionnel, c'est *Condamine de la Belloire*, c'est-à-dire, *Condamine de la région de la guerre*. Nous avons entre les mains de quoi justifier cette interprétation archéologique.

Rappelons d'abord que c'est tout autour du lieu où se trouve aujourd'hui Condamine de la Belloire que furent livrés, d'après le texte des *Commentaires*, presque tous les combats survenus pendant le célèbre blocus dont nous parlons. Ce lieu est donc bien effectivement placé au centre même de la *région de la guerre* (*belli ora*). Quant au terrain qui porte aujourd'hui dans cette contrée particulièrement le nom de lieu dit *la Belloire*, c'est toute la partie septentrionale de l'oppidum d'Izernore, avec sa suite immédiate du côté de la plaine de 3.000 pas indiqués par César, c'est-à-dire que c'est l'emplacement même où trois fois dut se ranger l'année de Vercingétorix pour descendre à l'attaque des légions de la plaine» du côté du Sud, pendant que l'armée gauloise auxiliaire aurait attaqué aussi les ligues de la plaine du côté du Nord.

Or, parmi les chartes qui étaient conservées dans l'ancienne abbaye de Nantua, il s'en trouve une, très-importante, qui indique avec beaucoup de précision et de détail toute l'étendue de la seigneurie de cette abbaye de Saint-Pierre de Nantua,

avec tous ses droits nettement formulés et avec toutes ses propriétés désignées par leurs confins.

Cette délimitation importante de la terre de Nantua avec celle de Saint-Eugende (Saint-Claude) fut attestée en 1443 par de nombreux témoins résidents, religieux ou séculiers, presque tous âgés de quatre-vingts à quatre-vingt-dix ans, et qui prêtèrent serment sur l'Évangile avec toute la solennité requise, par-devant le prieur Humbert de Mareste. Elle fut en même temps constatée par acte du notaire Humbert Bertrand, de Nantua, acte rédigé en un latin de ce temps-là, c'est-à-dire mélangé de quelques noms de lieux écrits en français, quand on ne connaissait pas sûrement les noms latins de ces mêmes lieux.

On y lit le passage suivant : — Or, ladite terre de Saint-Eugende du Jura (la terre de Saint-Claude) est séparée de la terre de Saint-Pierre de Nantua (*comme il est dit dans les anciens titres déposés d'ancienne date aux archives de l'Église de Nantua et classés par ordre alphabétique*), à savoir et au même lieu par la prairie du Content, récoltée tout entière alternativement, une année, par les hommes de *Belli-adjutorium* de la terre de Saint-Pierre de Nantua, et l'autre année par les hommes de Choux de la terre de Saint-Eugende du Jura. Ce témoignage public, joint à la série de repères indiqués en même temps dans cette charte de délimitation, ne permet pas de douter qu'il ne s'agisse ici du village appelé aujourd'hui *Belleydoux*, et qui était appelé précédemment *Belli-adjutorium*, comme le constate le texte latin de la charte que nous venons de citer et que nous donnons en note ci-dessous. Ainsi il est constaté que le nom français de Belleydoux provient de deux mots latins conservés en usage dans ce pays, à savoir, Belli-adjutorium, et qui signifient aide à la guerre, ce à quoi auraient été obligés dans ce temps-là les habitants de Belleydoux.

Par conséquent, l'analogie du nom de *la Belloire* que nous trouvons appliqué dans ces mêmes montagnes à la région septentrionale de l'oppidum d'Izernore, ainsi que l'indiquent les cadastres de ces lieux, nous autorise à interpréter le nom comme composé jadis de la même manière que Belli-adjutorium pour désigner la région de cette guerre néfaste qu'on ne saurait oublier, — *Belli-ora*.

Dans la dernière bataille, Vercingétorix put, à un certain moment, apercevoir la division de Vergasillaune, *attaquant les lignes romaines aux versants de la grande colline du Septentrion* ; en même temps qu'il voyait dans la plaine basse tout le reste de l'infanterie de l'armée auxiliaire se montrant en avant de son camp établi sur la colline de Mulliat et la cavalerie auxiliaire débouchant dans cette même plaine basse.

Vercingétorix était donc à ce moment-là dans une position dominante, dans une citadelle : — *Vercingetorix ex arce Alesiæ suos conspicatus*, dit César. Où était cette citadelle ?

Regardons sur la moitié septentrionale du plateau d'Izernore, directement au nord du village ; on y voit s'élever, dans un espace restreint, quatre tertres ou mamelons qui se relient entre eux suivant une ligne commune dirigée du sud-ouest au nord-est. *Les plus septentrionaux de ces tertres ou molards* (comme on les appelle dans le pays du nom latin *moles*) se trouvent tous ensemble placés dans le lieu *dit la Belloire* ; ils sont rocheux et présentent manifestement toutes les conditions qu'exige le texte de César pour que là ait été la *citadelle d'Alésia*.

Rien de plus facile que de s'en assurer : il suffit pour cela d'y prendre place et de porter ses regards autour de soi dans toutes les directions indiquées.

De plus ces monticules rocheux sont appelés traditionnellement : *Molards des Evouës*, Devons-nous voir dans ce nom si remarquable l'indice du cri de joie frénétique *Evoë !* qu'auraient poussé les soldats romains en parvenant là, après que la famine leur en eut ouvert l'accès ? Evoë ! se seraient-ils écriés : Evoë ! Evoë ! sans doute afin qu'on entendit bien partout, jusqu'à Rome, qu'ils étaient enfin maîtres de la Gaule et que bientôt le monde appartiendrait à César et à ses légions.

Nous verrons ci-après, dans ces mêmes contrées où nous sommes, une inscription romaine, récemment découverte par la commission départementale des fouilles d'Izernore, et qui attestera, croyons-nous, ces cris d'enthousiasme ; ou du moins quelque *ovation* de cette nature faite par les soldats romains dans l'oppidum d'Alésia-Izernore.

A l'autre extrémité de cette même ligne de monticules, c'est-à-dire sur celui qui est le plus méridional de tous, on a découvert, en défrichant certaines parties du sol, il y a quelques années, nombre de squelettes humains enterrés depuis un temps immémorial dans des encadrements de pierres plates. Étaient-ce des ossements des Gaulois morts de la famine ? La plupart sont encore à la même place.

Voici maintenant un fait particulièrement démonstratif, et qu'il importe de bien considérer. Suivant le texte des *Commentaires*, *l'armée gauloise a enduré la famine après s'être retirée dans l'intérieur de l'oppidum* (probablement auprès des deux ou trois sources d'eau vive qui y coulent), à l'endroit même où l'on voit aujourd'hui le bourg d'Izernore. Car ceux que la faim consumait peu à peu ont dû sans doute tâcher de soulager leur souffrance en ayant recours à ces sources d'eau fraîche et vive que fournit le sol même d'Izernore. Mais on doit bien penser que dans la saison, à peu près du mois d'août, une armée de quatre-vingt mille soldats, avec la population mandubienne et de nombreux troupeaux réunis tous ensemble dans l'oppidum, n'y pouvaient pas prendre de Veau à leur aise dans deux ou trois sources seulement. Et sans doute, profitant d'un terrain aussi favorable qu'était celui-ci pour trouver de l'eau partout, des masses diverses de troupes gauloises ont dû s, creuser çà et là des puits pour chacune d'elles, à l'endroit même où elles se trouvaient commodément campées. Or, sûr l'espace compris entre le monument d'Izernore et les dernières maisons du village qui sont le long de la grande route, du côté dû nord, on a découvert, dans les fouilles récentes exécutées aux frais du département *sept grands puits, qu'an reconnaît avoir eu de deux à trois mètres de profondeur au niveau de l'eau, avec autant de diamètre ; puits très-rapprochés les uns des autres, ne présentant aucun vestige de maçonnerie à l'intérieur* — sauf *dans un seul*, qui est beaucoup plus étroit que les autres, de forme ovale et garni d'un revêtement intérieur en pierres sèches, qui semble donc appartenir à une autre époque —. *Dans tous, du reste, on rencontre encore aujourd'hui l'eau à une profondeur de deux ou trois mètres. De sorte que ces vastes et nombreux puits d'Alésia-Izernore rappellent, par leurs dimensions, par leur nombre, et par leur rapprochement au même lieu, ceux que nous avons déjà vus à côté du Camp des Poids de Fiole*, sauf néanmoins que ceux qu'on a découverts dans le voisinage d'Izernore sembleraient, par l'absence de tout revêtement de maçonnerie à l'intérieur, qui eût pu défendre ou protéger le terrain aquifère, avoir été creusés à la hâte, *par un très-grand nombre d'hommes réunis sur ce terrain*, et cherchant d'urgence de l'eau à boire, quoiqu'ils ne fussent là qu'à *deux ou trois cents mètres de distance des sources d'eau vive*, où s'abreuve aujourd'hui le bourg d'Izernore. Ceci nous paraît constater clairement, comme nous l'avons affirmé plus haut, que ces sources, si

abondantes, n'auraient néanmoins pu suffire pour fournir l'eau quotidiennement nécessaire à une multitude d'hommes telle que serait une armée nombreuse qui ne pouvait aller prendre l'eau ni dans l'Ognin ni dans l'Anconnans.

Voici une autre coïncidence avec le récit de César. Il rapporte que Vercingétorix fit distribuer à chacun des siens une part des nombreux troupeaux que les Mandubiens avaient amenés avec eux dans l'oppidum, — *pecus, cujus magna erat ab Mandubiis compulsa copia, viritim distribuit*. Or, après le blocus, pour cultiver de nouveau le sol, on dut combler tous ces puits temporaires avec la terre environnante, sur laquelle étaient sans doute encore épars les débris de ces troupeaux, et autres marque, du séjour de l'armée gauloise auprès de ces puits. Eh bien, aujourd'hui encore, la terre végétale qu'on retire de ces mêmes puits — et dont la couleur sombre et l'état meuble tranchent manifestement avec le sous-sol blanc et compact où se rencontre l'eau — est mélangée de quelques ossements de bœufs ou d'autres débris de troupeaux : ossements dont l'état moléculaire ne permet pas de douter qu'ils n'aient été enfouis là depuis bien des siècles.

Ainsi, en un mot, on ne peut mettre en doute que l'armée gauloise, durant le blocus d'Alésia-Izernore, n'ait été abondamment pourvue d'eau excellente pour suffire i tous ses besoins, et qui se trouvait au centre même de l'oppidum et complètement à l'abri de toute tentative hostile de la part de César.

Ces puits, on le voit, sont une découverte très-importante des fouilles récentes dont nous venons déparier. Car, sans cette découverte, on ne pourrait guère s'expliquer que plus de 100.000 Gaulois aient réussi à supporter pendant plus d'un mois, à l'époque des plus grandes chaleurs, un blocus strict, avec la famine. On eût probablement encore découvert dans ces fouilles un plus grand nombre de faits intéressants, si l'on eût disposé de fonds plus considérables. La même difficulté avait déjà arrêté d'autres fouilles tentées précédemment sur divers points des environs, mais sans y avoir mis assez de suite et sans avoir pris toutes les précautions convenables, ce qui est bien à regretter, pour en retrouver les traces.

Dans les fouilles récentes, les résultats ont été constatés par des rapports officiels, avec des dessins explicatifs et un relief du terrain. De plus, un petit musée local a été fondé pour recueillir désormais tous les objets antiques qu'on viendrait encore à découvrir dans le terrain d'Izernore, afin d'en faciliter l'étude et l'examen surplace à tous les savants.

Ce petit musée possède déjà bon nombre d'objets antiques, qui ont été classés et dont nous parlerons ci-après. Indiquons ici seulement une vingtaine de monnaies gauloises, qui pourraient provenir de l'armée de Vercingétorix. Elles sont généralement en cuivre ou en bronze et sans inscription. Les figures y sont marquées très-grossièrement, quelquefois même par de simples points. La plupart sont frustes ou très-oxydées ; — cependant trois ou quatre d'entre elles sont en assez bon état pour qu'on puisse les apprécier.

De ces dernières, deux seulement présentent des légendes. L'une, celle-ci est en cuivre[1] : on y lit, au revers, au-dessus du cheval, les lettres TOG, première syllabe du nom de *Togiris*, *chef séquane*, d'après l'opinion de tous les

---

[1] Cette médaille est du nombre de celles qui ont été trouvées dans les feuilles de 1863, et il en est fait mention dans le rapport officiel de la commission départementale, p. 123.

numismates. L'autre[1], en argent, est une monnaie de la cité des *Santons*. Bouterone l'a décrite et représentée avec d'autres monnaies du même peuple[2]. Voici ce qu'il en dit et qui s'applique exactement à notre petite pièce de monnaie gauloise trouvée à Izernore : Autre pièce (d'argent) avec la même tête (casquée). De l'autre côté, le cheval libre (lancé au galop, queue et crinière dressées) avec la sangle (très-serrée), et pour légende QDOCI. (au-dessus du cheval), et au-dessous SANT. (écrit dans le dessin de Bouterone et de même sur notre pièce SANT.) pour *Santonos*.

Deux combats de cavalerie eurent lieu dans la plaine basse qui s'ouvrait devant l'oppidum d'Alésia-Izernore, sur une étendue d'environ 3.000 pas de longueur. Dans le premier combat, ce fut Vercingétorix qui prit l'agressive dès que les armées ennemies furent mutuellement en présence devant l'oppidum. Ce combat fut acharné, et les pertes des Gaulois eurent lieu principalement à la rentrée de leurs cavaliers dans leur camp établi devant le rempart de l'oppidum, c'est-à-dire environ à l'endroit où l'on voit aujourd'hui le village de Condamine-la-Belloire. Nous avons parlé plus haut des ossements humains découverts à cette extrémité du camp de Vercingétorix, nous n'y reviendrons pas.

Le second combat de cavalerie n'eut lieu que longtemps après le jour fatal où il eût encore été possible de porter secours à l'armée de Vercingétorix bloquée dans l'oppidum. Cette armée bloquée à Alésia avait déjà eu à supporter auparavant les horreurs de la famine, jusqu'à se voir forcée à expulser les bouches inutiles ; et l'armée, qui venait pour lui porter secours dans ces funestes conjonctures, fut loin de se montrer à la hauteur morale et militaire exigée par une telle situation, comme on en pourra juger. L'attaque provint cette fois de l'armée auxiliaire, dès son arrivée devant Alésia ; mais cette attaque ne fut pas vigoureuse. Les Gaulois néanmoins y perdirent beaucoup de monde. Ils furent ramenés vivement par les Germains et même par les cavaliers légionnaires jusqu'à leur propre camp établi sur la colline de Mulliat. C'est donc dans cette direction qu'il faut chercher les traces de ce deuxième combat de cavalerie.

Or les terres qui sont là sur la rive gauche de l'Ognin, près du gué de cette rivière ou du pont qu'on y voit aujourd'hui, nous présentent le nom de lieu dit la *Galopa* (la Galopade), qui indique assez le peu de fermeté des cavaliers gaulois de cette armée auxiliaire.

On y a découvert des ossements humains en tirant de là des matériaux de remblai pour la reconstruction du pont de l'Ognin, il y a quelques années.

A un endroit qui est un peu plus au sud, dans cette même plaine basse, on a découvert des ossements humains, avec des armes, en extrayant encore des pierres de taille pour cette même reconstruction du pont de l'Ognin. On en a trouvé d'autres, au nord et près du village de Samognat, lieu dit Sur-Craz. On en a trouvé d'autres voilà six ou huit ans sous Charmine, au bord du saut de l'Ognin, sur la rive gauche, en relevant la terre accumulée à la longue au bas d'un champ, par le travail de la charrue. Enfin, on en a encore trouvé d'autres

---

1 Celle-ci nous a été remise (au conseil de révision réuni à Izernore en 1867) par un habitant du bourg, nommé Michaillard, qui l'avait trouvée à côté de sa maison, en travaillant la terre.

2 *Recherches curieuses sur les moneyages de France* depuis le commencement de la monarchie, par *Claude Bouterone*, conseiller en la cour des moneyages, in-folio, Paris, 1666, p. 58, *moneyages gauloises*, n° 50.

voilà huit ou dix ans, sous un murget de pierres ramassées et jetées en tas dans les champs, entre Charmine et Mulliat, où ils sont encore actuellement.

En deux mots, d'après nombre de récits, publiés à diverses époques par des écrivains du pays, très-dignes de foi et dont on possède les publications, justifiés d'ailleurs par des témoignages nombreux de cultivateurs de ces contrées, la plaine basse qui s'ouvrait devant l'oppidum d'Alésia-Izernore sur environ 3.000 pas de longueur a, dans nombre de points divers, rendu à la lumière les débris d'anciens monuments funéraires rencontrés accidentellement dans le sol. Il s'en est rencontré aussi parfois sur divers points du versant des collines qui entouraient l'oppidum.

Considérons même les divers noms traditionnels des villages qui sont aujourd'hui sur ce théâtre de carnage. Ce nom de *Charmine*, *Carmina* dans les chartes, ne provient-il point de *Carnis-minæ*, tas de chairs ? Ce nom de Mulliat ne provient-il point de *Mullea-loca*, lieux rougis de sang ? Le nom de Matafelon ne provient-il point de *Mactatiofelium*, expression figurée de la défaite des Gaulois, de l'immolation des traîtres, des perfides, comme les Romains appelaient les Gaulois quand ils ne restaient pas tranquilles et soumis ?

La dernière bataille livrée devant Alésia eut lieu des deux côtés de la plaine basse et de l'oppidum, en remontant au sud le long des lignes romaines. Cherchons-en les traces d'abord du côté de l'ouest, aux versants de la grande colline du septentrion où Vergasillaune dirigea son attaque de la circonvallation.

Vergasillaune, parvenu au terme de sa marche de nuit et après avoir fait reposer ses troupes en attendant l'heure convenue pour l'attaque, revint à gauche sur les lignes romaines, à partir du haut dû sentier qui, des rives de l'Ain, mène sur la montagne, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la *grange de Revers*. Ce nom traditionnel serait-il un souvenir de l'événement ?

Vergasillaune, après avoir franchi la crête du mont derrière lequel il s'était tenu caché pendant quelques moments, s'élança à l'attaque des lignes romaines établies aux versants de ce mont ou de cette grande colline du Septentrion, précisément là où nous voyons inscrits sur la vieille carte de Cassini, ou transcrits sur notre carte moderne de l'État-major (qu'on a sous les yeux), trois noms de hameaux, remarquables par leur physionomie tout à fait latine : *Lilia*, *Sorpia*, *Intria*. Le nom de Lilia se trouve même répété au contour que font les lignes romaines en descendant vers la plaine basse, à l'occident de cette plaine. Ici Lilia est le nom traditionnel d une petite propriété rurale (d*une grange) située sur le chemin qui mène du hameau de Lilia au village de Matafelon.

Lilia, — les Lis, — voilà littéralement ce nom latin d'une fleur qui a été employé par les soldats de César, exceptionnellement et uniquement, dit-il lui-même, au sujet du blocus d'Alésia, pour désigner des pièges qui offraient quelque ressemblance de forme avec cette fleur, — *Id ex similitudine floris Lilium appellabant*. Ainsi, ces pièges que César fit établir par-devant ses retranchements pour empêcher les Gaulois d'en approcher, nous en retrouvons deux fois le nom propre, le nom latin très-pur, précisément aux places où Vergasillaune, d'après le récit de César, les recouvrit d'un remblai pour s'exhausser et passer par-dessus, afin de pouvoir approcher des retranchements des Romains et de pouvoir les atteindre sur le terre-plein des lignes de blocus, à coups de flèches et de pierres. A-t-on jamais rencontré sur le théâtre d'une bataille décrite avec des détails précis et uniques une trace de l'événement plus pertinente et plus significative ?

La longue crête rocheuse horizontale, qui se relève par intervalles au versant de la grande colline du septentrion et qui y constitue le vallon de Chougeat, est subdivisée par trois brèches ou gorges étroites en quatre crêtes partielles, qui se suivent et sont appelées du sud au nord le Turle, Bozon, Gimon et Jon. Ces trois gorges étaient évidemment des points faibles sur lesquels durent se précipiter en masses les troupes de Vergasillaune au sortir du vallon de Chougeat. Dans la gorge du sud, qui est la plus facile à franchir, naît un ruisseau appelé le bief de Roure. Ce nom est-il un souvenir des Gaulois qui se seraient précipités sur ce point, — *quo ruere* ? — En face de la gorge du milieu nous voyons ce hameau dont le nom rappelle les *lilia* des lignes romaines. Et dans la gorge du nord coule un torrent appelé *Moraigne*. Est-ce un indice que là aussi les pièges, les *lilia* (appelés de nouveau par le nom de la grange voisine), arrêtèrent la marche impétueuse des soldats de Vergasillaune — *moratum agmen* ?

Dans le voisinage et au niveau de la grange de *Lilia*, on a découvert des ossements humains sous un *murget* (monceau de pierres dans les champs), et peut-être y sont-ils encore, nous dit-on.

Il y a une vingtaine d'années, on découvrit *sous un autre murget*, près du torrent de Moraigne (et à quelques mètres à l'est du chemin qui mène à Matafelon), les ossements de deux squelettes humains, avec lesquels se trouvait un objet de bronze très-singulier et très-remarquable. C'était, peut-on croire, d'après le témoignage des personnes qui Tout vu ou qui en ont entendu parler, une sorte de diadème ou de couvre-chef tout à jour, et semblable en petit à la charpente d'un dôme. Il s'adaptait aisément et parfaitement sur la tête d'un homme ; et, dans cette situation, il représentait un bandeau frontal de deux ou trois doigts de largeur, duquel s'élevaient plusieurs petites branches ou lames en bronze, courbes sur leur champ, qui se réunissaient au sommet de la tête. On conçoit donc facilement, d'après une telle forme, que les gens du pays aient cru avoir sous les yeux la monture d'une de ces grandes lanternes de toile transparente qu'on nomme *falots*, et qu'ils en aient fait peu de cas. Mais il est bien regrettable qu'un objet si intéressant ait été abandonné aux enfants et brisé, et que ses débris soient aujourd'hui perdus, sauf un seul que, sur nos vives instances, on est parvenu à retrouver et que nous avons eu sous les yeux. C'est une de ces petites lames ou branches montantes qui a été rompue aux deux extrémités. Elle est courbée à la façon d'un arc-boutant ; elle a 117 millimètres d'un bout à l'autre, 7 millimètres de largeur uniforme sur ses deux faces latérales, 3 millimètres d'épaisseur à son bord concave, et se termine en arête aiguë et tranchante au bord convexe. Les deux faces latérales ne présentent point de différence : elles sont l'une et l'autre légèrement convexes, bien polies et ornées sur toute leur largeur d'une série de ciselures, semblables de part et d'autre. L'objet en question serait-il donc un *couvre-chef de quelque guerrier gaulois*, fabriqué pour laisser flotter la chevelure, — *comati* ? — Et quel guerrier, avec cette armure de tête aurait succombé là dans l'attaque de la grande colline du septentrion par Vergasillaune ?

On a transporté jadis à Charmine un autel votif qui se trouvait au voisinage du hameau de Lilia. On peut le voir encore aujourd'hui à Charmine, où il fait partie des pierres de taille qui constituent l'ouverture principale d'une grange. Et comme on a eu soin d'en tourner l'inscription du côté de l'extérieur du mur, il est très-facile de la lire. Elle est d'ailleurs bien conservée et ainsi formulée :

MARTI

C. VERAT. GRATVS

EX VOTO

A Mars, Caius Veratus Gratus, d'après son vœu.

Sorpia (aujourd'hui *Sorpiat*) : ce nom proviendrait-il de *Sorpta-Castra*, camp englouti, noyé dans la multitude des ennemis ? A côté de ce village, à la gorge des collines d'où sort le bief de *Roure* et par où les fuyards durent se précipiter pour se réfugier dans le camp de l'armée auxiliaire, le cours d'eau, en rongeant le terrain, mit à découvert, il y a quelque vingt ans, si nos souvenirs sont exacts, une tête humaine que les bergers placèrent entre les branches d'un saule où elle resta longtemps exposée aux regards des chasseurs qui passaient.

A la même époque, en défrichant des broussailles derrière le village de Sorpiat, au versant de la colline voisine, tourné du côté de l'est, on découvrit trois ou quatre squelettes humains qu'on eut la bonne pensée de laisser à leur place, où on pourrait les retrouver.

Intria (présentement *Intriat*) : ne serait-ce pas là une dernière trace des mots *introita castra*, — camp attaqué et envahi, — comme on dit : *introita domus*, domicile violé ?

Du côté opposé de l'oppidum, Vercingétorix franchit la zone des pièges, poussa jusqu'à la palissade de la contrevallation romaine, y fit brèche au moyen de crocs et pénétra dans l'intervalle des lignes. Il fallut dans cette région, pour parvenir à arrêter et à refouler les Gaulois, quatre corps de troupes romaines, savoir : celui qui s'y trouvait posté, deux autres que César y envoya, et un quatrième qu'il y amena lui-même. C'est donc là qu'eut lieu la lutte la plus acharnée ; et même, ainsi qu'on l'a pu voir ci-dessus, à un certain moment du combat, Vercingétorix eut l'avantage ; la victoire dut paraître douteuse et *la chose fut en péril*, comme disaient les Romains. Or, cette région particulière des lignes romaines, depuis Voërle jusque vis-à-vis de Condamine de la Belloire, porte traditionnellement le nom de lieu dit *en Pérucle*. Ainsi le lieu même où la chose romaine fut en péril, — *res in periclo*, — on le désigne encore aujourd'hui par ce nom clairement significatif : *En pérucle*. Quelle similitude de dénomination : *en perucle*, *in periclo*, à dix-neuf siècles de distance ! Mais évidemment les 80.000 hommes de Vercingétorix ont dû étendre leur attaque plus loin du côté du sud, plus haut sur la rive droite de l'Anconnans ; cherchons donc encore de ces côtés-là, en suivant le pied des collines.

Nous croisons une première voie qui mène du côté d'Alex et des montagnes d'Apremont, par l'Allongeon, Ijean et Nerciat. Nous trouvons là deux noms de lieux remarquables : l'un, *les Condamines*, sur l'emplacement même de la contrevallation romaine ; l'autre, la Fély ou les *Felys*, un peu plus bas. Le premier, — *conditæ minæ*, — n'est-ce pas un souvenir du retranchement romain élevé là ? Le second, n'est-ce pas le nom latin *felis* ? (On sait que *felis* est féminin) et qu'il est le nom commun de plusieurs animaux à griffes puissantes, le chat, le lion). Qui oserait affirmer que ce nom ne s'est point perpétué là, en mémoire des lions gaulois attaquant avec Vercingétorix ce retranchement inaccessible, et le déchirant de leurs crocs, dit le texte, *Falcibus vallum ac loricam rescindunt* ?

Ensuite nous rencontrons la voie directe d'Alex et de la forêt de Niermes par Tignat, Ceissiat, Charrion et Nerciat. Gomme nous avons constaté, par la discussion du texte, que Vercingétorix avec ses Gaulois pénétra dans l'intervalle des lignes romaines et que le combat y fut acharné, nous gravissons la colline pour demander aux cultivateurs de ces versants s'ils n'ont jamais, dans leurs travaux, découvert fortuitement en ces lieux les traces de quelque ancien

combat. Voici le résumé de leur témoignage, dont on peut du reste s'assurer en ces lieux mêmes. De notre temps, disent-ils, on a découvert des ossements humains dans le sol : 1° au hameau de Ceissiat, en déblayant la terre pour établir le réservoir d'une fontaine ; 2° au hameau de Charbillat, en creusant le sol pour y faire une cave ; 3° dans les champs, à environ 300 mètres au sud-ouest de Ceissiat, sur un petit mamelon qui est à droite de l'ancien chemin venant d'Izernore, 4° dans un pré situé directement entre Ceissiat et Charbillat, à quatre ou cinq cents mètres de ce dernier hameau. On ajoute que plus loin, un peu au-dessus du village de Bussy, où passe un troisième chemin qui pouvait encore mener dans les montagnes d'Apremont, on vient de découvrir Tannée dernière plusieurs squelettes d'hommes en défrichant un terrain le long de ce chemin, à droite[1].

Tignat : ce nom est de forme latine. Le hameau est situé dans une gorge, où monte le chemin qui vient de l'oppidum d'Izernore. Les troupes romaines campées dans la position voisine, sur Fossart, redoute n° 19, à portée de l'eau d'un petit ruisseau, y auraient-elles élevé, pour commander le passage de la gorge, quelque défense remarquable en bois de charpente : d'où l'expression latine, *contignata castra*, et par suite le nom de Tignat ?

Il se présente encore au versant septentrional du mamelon de Fossart, et directement en face du monument d'Izernore, un nom de lieu qui frappe vivement notre pensée. Il s'agirait d'un nom dont la physionomie propre serait ici voilée — de même que dans un autre nom de lieu du territoire d'Orgelet, dont nous avons précédemment réservé l'examen — ; mais, soit pour ne pas interrompre la recherche des travaux du blocus autour de l'oppidum, soit parce que nous n'avons pas encore réuni tous les éléments qui peuvent jeter la lumière sur ces deux traces antiques, similaires et particulièrement intéressantes, nous croyons devoir en différer encore le double examen jusqu'à un moment plus opportun.

Nous avons vu que César, par trois motifs : 1° pour que sa cavalerie pût facilement aller au pâturage dans la vallée du Lenge ; 2° pour qu'elle couvrit ses lignes de ce côté-là, où passe une route venant du nord ; et 3° pour qu'il lui fût facile au besoin de masser toute sa cavalerie dans la plaine basse située devant l'oppidum, avait dû la répartir au moins dans quatre camps dont deux auraient été de ce côté-ci de l'oppidum, — l'un au Voërle, l'autre à l'Allongeon.

Le Voërle : y aurait-il une bien grande témérité à reconnaître dans ce nom si remarquable, parmi tous les autres noms du pays, l'expression latine de *Vortex alaris*, qui signifie tourbillon de cavalerie auxiliaire ? ou *Vortex alatus*, tourbillon ailé ? Ou bien encore *vorantes alaris*, cavalerie auxiliaire dévorante ? *Qua medius pugnæ vorat aquina vortex silius*.

Allongeon : et ce nom aussi ne provient-il point de l'expression latine *ala longior*, cavalerie auxiliaire postée au loin ?

A partir de cette position extrême, deux chemins conduisent dans la vallée du Lenge, et évidemment, pour éviter toute surprise, il fut nécessaire de placer deux avant-postes plus loin encore, au débouché même de ces deux chemins dans cette vallée. Or le hameau qui se trouve au débouché le plus septentrional s'appelle traditionnellement Geovreisset d'Allongeon, et celui qui se trouve à

---

1 On nous dit aussi que, entre Tignat et Bussy, tout près du camp n° 18, il existe dans le sol des restes d'une ancienne construction.

l'autre débouché s'appelle Ijean. Ce nom encore est bien hétérogène parmi ceux du pays. La forme originelle aurait-elle subi quelque renversement de syllabe (comme *Ilerdo* est devenu *Lerida*) et serait-il possible d'en représenter les altérations successives de la manière suivante : *Germant*, *Geani*, Ijean ? Si l'on admet ces variations successives, on aurait là un souvenir d'un avant-poste de la cavalerie germaine, *Germani*, qui joua un rôle si important dans le blocus d'Alésia.

Dans cette même région des lignes. César, après avoir rétabli le combat et repoussé Vercingétorix dans l'intérieur, — *restituto prœlio ac repulsis hostibus*, — prenant avec lui quatre cohortes et une partie de la cavalerie, *cohortes IV ex proximo castello educit*, — *equitum se partem sequi*, se dirigea par l'intervalle des lignes et par la plaine basse (c'est-à-dire par le nord de l'oppidum) vers l'attaque de Vergasillaune, où déjà il avait envoyé Labienus. En même temps il ordonna à l'autre partie de la cavalerie de faire le tour des lignes extérieures pour aller attaquer par derrière les troupes de Vergasillaune. — *Partem circumire exteriores munitiones et ab tergo hostes adoriri jubet*. Evidemment, cette autre partie de la cavalerie, que César envoie du même point de départ au même point de destination — qu'on n'a pas vue passer dans la plaine basse qui s'ouvrait devant l'oppidum, qu'on n'a point aperçue du camp de l'armée gauloise auxiliaire, situé au-delà de cette plaine —, est allée faire le long des lignes dans une direction opposée à celle qu'a suivie César lui-même, c'est-à-dire qu'elle a tourné l'oppidum par le sud. Suivons donc ses pas de ce côté-là et cherchons-y soit quelques traces des lignes romaines, soit les indices du carnage qui s'est fait à l'endroit où cette cavalerie a chargé par derrière les troupes de Vergasillaune.

L'endroit où les lignes romaines auraient coupé la grande route actuelle d'Izernore à Nantua porte le nom de lieu dit *en Clay*, — *Clavis*, — la clef ; et effectivement les troupes de la redoute voisine (n° 14) tenaient de ce côté-là, pour ainsi dire, la clef de la porte de sortie de l'oppidum.

Il est naturel que le détachement de cavalerie dont nous cherchons les traces soit sorti des lignes au gué de l'Ognin qui se trouvait au sud de l'oppidum, à l'endroit même où les lignes y coupaient cette rivière. Immédiatement après, cette cavalerie eut à faire un court mais rude effort pour gravir au galop une colline de galet, que la route de Genève à Nevers franchit aujourd'hui par une profonde tranchée ouverte pour adoucir la pente et appelée la montée de Royat. Cette colline à versant court, mais très-rapide, porte le nom du lieu dit *Mont-Conot*. Est-ce — *Mons-Conatus*, — mont de l'effort ?

De ce point à la montagne de Bertian, règne un plateau qui borde l'Ognin, lieu dit la *longue raye*, la longue trace, la longue marque (dans l'acception locale de ce mot raye, ou raie). Est-ce là un souvenir de la dernière trace des lignes romaines ? Franchissons l'espace jusqu'à la prairie qui s'étend au bas du village de Southonnax ; là est le point fatal où la cavalerie de César vint charger par derrière les Gaulois de Vergasillaune qui attaquaient les lignes romaines de la grande colline du septentrion. Cette prairie est appelée du nom remarquable de lieu dit : *les Charmines*, — *carnis minæ*, — les monceaux de chair, les murailles de cadavres. Un ruisseau qui y prend naissance et descend directement à l'Ognin s'appelle ruisseau de *Mago-ley*, de *ma-goulet*, du mauvais goulet, du fatal passage. Une petite vallée sèche horizontale, qui part du même lieu, se dirige au nord et va déboucher sur le hameau de Chougeat, en représentant ainsi une sorte de couloir, où la cavalerie de César dut également charger les masses de

troupes gauloises, s'appelle *Malacombe*, *mala-cambe*, la mauvaise combe ou la funeste vallée.

Enfin, vers le milieu de la nuit qui suivit la dernière bataille, — *de media nocte*, — la cavalerie romaine fut envoyée à la poursuite des troupes de Tannée auxiliaire, qui s'étaient enfuies de leur camp dès l'heure de la journée où furent attaquées à revers les troupes de Vergasillaune. Ceux de ces Gaulois auxiliaires qui s'étaient enfuis les premiers purent donc facilement regagner leurs cités ; mais la cavalerie romaine put encore atteindre un grand nombre de traînards, qu'elle prit et tua, — *magnus numerus capitur atque interficitur*. Cette capture et ce massacre de nombreux traînards durent naturellement avoir lieu au gué de la rivière d'Ain, où l'encombrement dut être inévitable. En effet, ce gué est situé un peu plus bas que le point de la rive où l'on a de nos jours établi un pont en profitant d'une roche solidement tenue dans le sol et qui offrait un appui au bord de l'eau. Or, en face de ce gué, on voit sur la rive gauche un hameau appelé Cotrophe, nom évidemment hétérogène parmi ceux du pays. Provient-il de *Co-tropœa*, trophées réunis là ? Sont-ce là les dépouilles des traînards massacrés ainsi par la cavalerie de César ? Ont-elles donc, comme il a dit, été mises en *trophées* à cette place ? Oh ! les beaux trophées !

Nous sommes ici sur la route par laquelle nous avons vu Vercingétorix et César arriver à Alésia-Izernore : Vercingétorix faisant diligence pour y arriver le plus tôt possible d'une seule traite et sans se laisser attarder par la nuit, *protinusque*, s'exposant même à perdre ses bagages ; César le suivant à la hâte jusqu'à la nuit close, — *sequutus quantum diei tempus est passum*, mais ne pouvant s'exposer à poursuivre sa marche dans l'obscurité et à travers un pays de montagnes très-difficile et au milieu d'ennemis connaissant le terrain.

Nous en avons induit que César campa à Chisséria pour arriver dès le jour suivant à Alésia, — *altero die ad Alesiam castra fecit*. — C'est donc à Chisséria que cette sorte de course rivale, de course à outrance, a dû prendre fin, et c'est là aussi que nous en pourrons trouver quoique trace, s'il en existe.

Or Chisséria même ne nous offre aucun intérêt autre que son propre nom, *Cæsarea castra*.

Mais Arinthod, qui se trouve à 1 kilomètre avant Chisséria et que traverse la route par laquelle se suivaient les deux armées ennemies et où durent s'arrêter pour cette nuit-là tous les retardataires des 50.000 hommes qui suivaient César, Arinthod, qui est une antique petite ville, nous fournit une inscription bien remarquable ainsi gravée :

MARTI SEGOMONI

SACRVM

PATERNVS DAGVSÆ FILIVS

V. S. L. M.

Paternus, fils de Dagusa, a consacré cet autel à Mars Segomon, pour s'acquitter d'un vœu qu'il a accompli volontiers et à juste titre[1].

---

1 L'autel votif où est gravée cette inscription a été placé comme pierre de taille dans la construction du chœur de l'église d'Arinthod, l'inscription tournée du côté de l'extérieur. Le voisinage de l'autel chrétien et de cet autel païen ayant inquiété quelques consciences peut-être un peu trop scrupuleuses, on a donné l'ordre d'effacer l'inscription votive. Mais

C'est là, croyons-nous, la première inscription qui ait présenté à la sagacité des savants le nom de Mars accompagné du surnom de *Segomon*. Nous apprenons que MM. Taylor et Nodier Font expliquée par le grec dans le sens de *Mars* récompenseur. Nous proposons ici de l'entendre dans le sens de Mars conducteur (hêgemôn) : ce qui nous parait exact pour l'analogie étymologique et qui offrirait l'avantage d'expliquer la présence de cette inscription en ce lieu même comme s'il y était dit explicitement : *A Mars qui a conduit les légions de César à travers ces montagnes*.

Une autre remarque qui confirmerait encore cette opinion, c'est que le nom même d'Arinthod semble rappeler aussi la même idée dans la langue gauloise. En effet, il n'y a, ce nous semble, rien de forcé à voir là deux noms de divinités de nos ancêtres, *Arès* et *Thoth*. Or, pour les Gaulois comme pour les Grecs et les Égyptiens, *Arès* c'était Mars, et *Thoth* c'était Mercure. Et puisque César nous dit dans les Commentaires que les Gaulois considéraient Mercure comme le conducteur des hommes dans les marches et les voyages, — *hunc viarum atque itinerum ducem arbitrantur*, — un nom traditionnel qui rappelle Mars et Mercure à la fois équivaut exactement, de la part des Gaulois, à l'inscription romaine citée plus haut ; et ainsi le nom d'Arinthod évoquerait de son côté le souvenir de Mars et de Mercure qui ont dirigé dans ces montagnes l'armée de Vercingétorix. On aurait donc là deux traces antiques de cette habile stratégie des deux grands hommes de guerre qui ont lutté de vitesse en ces lieux et où pour chacun d'eux, comme dirait César, tout dépendait de la célérité, — *res in celeritate posita est*.

Complétons ces recherches de traces antiques autour de l'oppidum d'Alésia-Izernore par l'examen d'un dernier point de cette même route, qui est situé du côté opposé de l'oppidum, c'est-à-dire du côté dé la Province. Il s'agit du lieu le plus important de tous, *la Cluse* : lieu qui nous fournit une raison stratégique très-claire à comprendre et rationnellement très-solide, en réponse à cette simple question, insoluble ailleurs, à savoir : Pourquoi Vercingétorix s'est-il empressé d'aller avec son armée prendre position dans l'oppidum d'Alésia-Izernore ? Question à laquelle on ne saurait en effet répondre d'une manière claire et plausible si ce n'est sur le terrain même d'Izernore quel que soit d'ailleurs l'emplacement qu'on veuille adopter pour l'Alésia de Vercingétorix, si l'on tient compte de ce que César rapporte concernant le siège d'Avaricum et des moyens militaires des Romains comparativement à ceux des Gaulois.

La Cluse est *la porte* du défilé de Nantua qui menait dans la Province romaine et que Vercingétorix gardait de sa position même dans l'oppidum d'Alésia-Izernore, ainsi que nous l'avons démontré plus haut. Cette porte est dominée à pic par un mont rocheux appelé traditionnellement *Don*, lequel se présente aux regards comme une immense tour massive de deux ou trois cents mètres de hauteur, naturellement inaccessible de toutes parts, sauf par quelques fentes de rochers qu'elle présente du côté du massif de montagnes contre lequel cette tour gigantesque est appliquée, et auquel elle se relie par un col étroit très-facile à défendre.

---

le tailleur de pierres chargé d'exécuter cet ordre, voulant sans doute se tenir dans les limites de son mandat, s'est contenté de piquer très-exactement le bord de toutes tes lettres avec la petite pointe du marteau, sans toucher plus loin à côté ; de sorte que l'inscription n'en est devenue que plus visible, ou plus largement quoique moins nettement tracée. Du reste, notre honorable ami, M. Gustave Morel, maire d'Arinthod et président du conseil général du Jura, a eu la bonne précaution de consigner une copie authentique de cette inscription dans un des registres municipaux.

Le Don a le pied dans les eaux du lac de Nantua, qui remplit le fond du défilé, dès son orifice même, et y plonge sur 80 mètres de profondeur d'eau à pic ; de sorte qu'on ne peut s'engager dans ce défilé, comme on ne le pouvait du moins avant 1817[1] qu'en contournant de très-près la base des rochers de Don au bord même de l'eau. Le sommet de Don est un plateau assez vaste pour recevoir plusieurs milliers d'hommes. A portée de cette position, du côté nord-est, se trouve un ruisseau qui coule au fond d'une gorge de montagne pleinement garnie de sapins. Don signifie en langue celtique *le Mont* ; or, appeler celui-ci, parmi tant d'autres, simplement Don, c'était dire *le Mont par excellence*, le mont connu de tous à l'époque où l'on parlait dans ce pays la langue des Celtes. Cela est d'autant plus manifeste que *Don* était le mont le moins élevé de tous ceux qui entourent le lac de Nantua. De plus, une tradition constante qu'on trouve déjà dans la légende de saint Amand, laquelle remonte probablement au VIIe siècle de notre ère, tradition enracinée parmi la population du pays, indique que *Don a été jadis fortifié*, et il y existe encore aujourd'hui des restes très-évidents de fortifications ; ce sont des tranchées profondes creusées de main d'homme, à l'arête septentrionale du plateau, et que les anciens plans dé la terre abbatiale de Nantua indiquent sous le nom générique : *les fossés de Don*.

Néanmoins cette tradition invétérée et ces restes de fortifications doivent avoir eu une raison d'être, une cause première d'origine. Proviendrait-elle donc de ce que Vercingétorix aurait fait occuper d'avance le sommet de Don, ce point stratégique si important à occuper et si facile à défendre ? Nous avons vu, en effet, par un texte de César, que Vercingétorix tout d'abord détacha de son année un corps de 10.000 hommes d'infanterie qu'il envoya avec 800 cavaliers dans cette région du Haut-Rhône, où nous sommes ici, pour porter la guerre chez les Allobroges cl intercepter les communications de César avec la Province et l'Italie[2]. Et durant le blocus d'Alésia-Izernore, ce même corps envoyé d'avance n'aurait-il pas encore été posté là, et même tout le long du défilé de Nantua jusque chez les Allobroges qui y possédaient des propriétés rurales sur la rive droite de la perte du Rhône ? Cela serait assurément possible sans que le texte exige aucun changement.

Or, si tel est le cas, ces troupes ont dû fortifier Don à son pied, y barrer tout passage entre le lac et la montagne, au moyen de blocs de roche entassés à l'endroit même où se trouve aujourd'hui la première maison de La Cluse, du côté de Nantua. De là peut-être l'origine de ce nom de La Cluse y véritable porte, où la sortie de la Gaule fut barrée au farouche envahisseur qui venait de la mettre à feu et à sang.

§ III. — Populations nouvelles venues autour d'Alise-Izernore, territoire des anciens Mandubiens.

L'existence des Mandubiens peut-elle être révoquée en doute avec de justes raisons ? Aucun auteur ancien, pas même Jules César, n'a parlé des Mandubiens d'une manière explicite qui leur soit propre. Évidemment Strabon n'a fait que

---

1 Époque à laquelle on a ouvert une route de l'autre côté du lac.
2 *De bello Gallico*, VII, LXIV, LXV.

répéter ce que César en avait dit auparavant, et César lui-même s'est contenté d'en dire deux choses, à savoir : qu'Alésia était un oppidum des Mandubiens et que le blocus de cet oppidum attaqué par lui et défendu par Vercingétorix a entraîné la mort et la disparition de la presque totalité de ce peuple.

Dès lors, sans doute, a également disparu du territoire gaulois le nom des Mandubiens, lequel n'avait plus de raison d'être.

Des événements moins considérables ou moins décisifs ont amené plus d'une fois des résultats semblables, que personne cependant ne songe à contester. En effet, est-ce qu'à peu de distance d'Alésia-Izemore, n'a pas existé autrefois un peuple qu'on appelait les Allobroges ? Est-ce que, même plus près, il n'y avait pas un autre peuple, tristement célèbre par sa politique, et portant le nom d'Éduens ? Et de ce que ces deux noms d'Allobroges et d'Éduens ont tout à fait disparu de ces deux territoires, où pourtant ont continué à vivre ces mêmes populations aborigènes, songe-t-on à mettre en doute que là et là n'aient habité jadis les Allobroges et les Éduens dont parle l'histoire ? Ainsi, quand même nous ne réussirions pas à trouver sur le territoire de la Gaule, où les *Commentaires* nous ont guidés, quelque indice du nom des Mandubiens, notre opinion que l'oppidum des Mandubiens, appelé jadis Alésia, est l'oppidum appelé aujourd'hui Izernore, n'aurait rien à perdre de l'autorité qu'elle tire de l'ensemble des preuves sur lesquelles nous l'avons établie plus haut. Tout au contraire, dans l'état actuel des renseignements historiques que l'on possède, la détermination de l'oppidum d'Alésia est peut-être le seul moyen de déterminer aujourd'hui la position du pays des anciens Mandubiens.

Il ne faudrait donc pas s'étonner, et cela, en vérité, ne saurait tirer à conséquence, si nous ne découvrions dans le pays qui environne Izernore rien que de faibles ou de lointains indices pouvant rappeler vaguement ou le nom des *Mandubiens* ou la *population nouvelle* qui est venue leur succéder à leur ancienne place, après le blocus où ils ont péri. Néanmoins examinons le pays à ce double point de vue.

L'histoire nous montre quelques peuples portant un nom analogue à celui d'un cours d'eau important de leur territoire : par exemple, en Espagne, nous voyons les *Bœtici* aux bords du *Betis* (Guadalquivir) ; les *Iberi* aux bords de l'*Iberus* (Ibère ou Èbre) ; en Gaule, les *Cénomans* sur les rives de la Maine, les Séquanes Sur les rives de la *Sauconna* (la Saône), ou de la Séquana (Seine), ou Seinette des monts Jura.

Or, de même qu'on a fait valoir en faveur de l'emplacement d'Alaise l'analogie du nom du Doubs (Alduos-Dubis), — avec le nom des Mandubiens, — Mandubii,— pourquoi ne signalerions-nous pas une analogie de même nature que nous offre le territoire d'Izernore ?

Dégageons d'abord la première syllabe du nom de Mandubii. Que signifiait le monosyllabe *Man* parmi les Gaulois ? On peut remarquer, entre autres analogies qui témoignent d'une origine commune, que les Gaulois et les Germains avaient, les uns et les autres, une religion presque identique. Ils honorent principalement le dieu Mercure, — *Deum maxime Mercurium colunt*, dit César en parlant des Gaulois[1]. Ils honorent parmi les dieux principalement Mercure, — *Deorum maxime Mercurium colunt*, dit Tacite, en parlant des Germains[2]. Tous les

---

1 *De bello Gallico*, VI, XVI.
2 *De moribus Germanorum libellus*.

Gaulois, ajoute César, se vantent de descendre de Pluton et disent que telle est la tradition des Druides. Les Germains, dit Tacite, prétendent, dans de vieux chants populaires (qui sont pour eux la seule manière de transmettre le souvenir des choses) que le dieu Tuiston, issu de la Terre, eut pour fils *Mannus*, qui eut lui-même trois fils, desquels tous les Germains tirent leur origine. L'identité de ces deux traditions religieuses nous parait incontestable. Ainsi, dès l'époque la plus reculée, le nom de Mannus ou, si on en retranche la terminaison latine, le nom de *Man* était parmi les Gaulois, aussi bien que parmi les Germains, le nom du premier homme et pouvait désigner la race humaine[1]. La première syllabe du nom *Mandubii* peut donc signifier simplement les *hommes*.

Maintenant examinons les rivières du pays d'Izernore. Une première rivière, la plus considérable de ce pays, l'Ain, coule tout près de l'oppidum d'Izernore. Son nom, dans cette partie de son cours, est le Dain — comme on peut le voir sur la vieille carte de Cassini ; et comme le constate encore d'autre partie nom explicite de *Clerval-sur-le-Dain*, ancien nom de la petite ville de Clairvaux, située sur les bords de cette rivière —. Le Dain et le Doubs prennent, l'un et l'autre, leur source dans la même région des monts Jura. Ces sources sont à quelque dix kilomètres seulement l'une de l'autre, dans les environs de Nozeroy. Les deux noms, *Dain* et *Doubs*, ont en outre un certain air de ressemblance.

De cette même région des monts Jura, un peu plus au sud, sort encore une autre rivière, la Bienne, qui se dirige au sud-sud-ouest, c'est-à-dire droit vers l'oppidum d'Izernore, et va se jeter dans le Dain tout près de cet oppidum, un peu en amont de Coyselet. La Bienne et le Dain sont les deux rivières les plus considérables de tout le pays qui environne l'oppidum d'Alésia-Izernore.

Voilà deux noms traditionnels, Dain et Bienne, qui ont pu se modifier avec le langage de la population riveraine, dans la suite des temps, mais qui sont assurément d'origine gauloise. En effet, ces deux modestes cours d'eau, pour n'avoir pas été connus sitôt peut-être, et si loin de leurs sources que le Rhône, le Tibre ou le Nil..., n'en ont pas moins eu des noms propres dès les premiers temps historiques ; et ces deux noms du Dain et de la Bienne ne leur en ont pas moins été donnés, de même que les noms des plus illustres fleuves, par les premiers habitants qui se sont fixés sur leurs rives. Cela est évident de soi.

Donc, finalement, les noms traditionnels des deux cours d'eau les plus importants du pays d'Izernore, Dain et Bienne, si on les fait précéder du monosyllabe *Man*, lequel désignait parmi les Gaulois ou *l'homme* ou *les hommes*, en général, ces trois mots réunis vont naturellement signifier ensemble *les hommes des rives du Dain et de la Bienne* ; en même temps que, à la manière d'un écho lointain, ils sonneront à l'oreille, *Man-Dain-Bietine*, sensiblement comme le nom des *Mandubiens* qui est mentionné dans les *Commentaires* et que nous cherchons comme ayant existé peut-être jadis dans cette contrée. A chacun d'apprécier la valeur de cette analogie de sons et de rapprochement de noms tout au moins très-particuliers.

---

1 Il est remarquable que, chez les Latins, le même monosyllabe *man*, dans *manus* et ses nombreux dérivés, servait à désigner la main de l'homme, la main parfaite et toujours libre, mais à condition que l'homme possède deux pieds qui lui suffisent pour sa locomotion : indice caractéristique de l'homme et de sa suprématie de droit primordial parmi tous les animaux. C'est là, on le comprend, un point capital en physiologie, et que nous avons démontré le premier dans la science moderne. Voir nos *Études de physique animale*, Paris, 1843.

Cherchons maintenant, dans le pays qui entoure l'oppidum d'Izernore, les indices qui pourraient témoigner qu'une population nouvelle est venue y remplacer les Mandubiens qui s'étaient d'abord réfugiés dans l'oppidum et qui sont morts de faim si misérablement pendant le blocus.

Procédons à cette recherche en commençant du côté du nord de l'oppidum, pour passer ensuite à l'est, au sud, à l'ouest, et enfin dans l'oppidum même. C'est principalement tout le long des routes de la Province que nous aurions la chance de rencontrer ces traces d'étrangers venus dans le pays : nous aurons donc soin d'y regarder. Nous ne reviendrons pas sur les traces probables de la cavalerie germaine rentrée dans le ravin de la Vallière et dans les marais de la Thoreigne.

Au nord de l'oppidum d'Izernore et à l'est d'Arinthod et de Chisseria, dans la région supérieure de l'éperon de montagnes compris entre le Dain et la Sienne, en amont de leur confluent, nous voyons la petite ville de Moyrans, où passe une route de la Province qui vient de Lons-le-Saunier ; *Moyrans* ou *Moyran*, ou *Morincum*, en latin des anciennes chartes, a conservé le nom d'un municipe *gallo-romain*, *Mauriana*, établi jadis dans une petite plaine voisine qu'on appelle encore du nom de lieu dit en *Mauran*[1]. De ce point de départ extrême, nous nous rapprochons de la Province et de l'oppidum d'Izernore, en suivant la voie la plus facile et la plus naturelle.

A deux kilomètres sud-est de Moyrans, nous trouvons les *Villars-d'Héria* (le grand et le petit), dans un site très-élevé, à la naissance d'un vallon où coule le ruisseau d'Héria, qui descend droit au sud, et va se jeter dans la Bienne à Jeurre. Qu'est-ce que ce nom Villars-d'Héria ? Peut-être une altération des mots *Villa Aeria*, appliqués à ces lieux par des colons romains, en raison de sa situation très-élevée dans l'air, ou aérienne, comme ils ont appelé pour le même motif, au dire de Strabon, une ville des *Cavares Aeria*. Ajoutons que, un peu plus haut que les Villars d'Héria, à l'endroit où naît le ruisseau d'Héria, au *pont des Arches*, on voit une ruine romaine remarquable, construite en gros blocs de roche ; ce qui fait présumer que des Romains se sont arrêtés là et peut-être y ont séjourné jadis. Le ruisseau lui-même parait provenir en grande partie, à travers des fissures de la montagne, d'un bassin supérieur au fond duquel se trouve un petit lac, *le lac d'Antre*.

Lac d'Antre : nom latin, *Antrum*, antre, lieu caché, lieu de repos ou de retraite : Virgile a dit :

. . . . . *Viridi projectus in antro*.

Etendu dans un gîte de verdure. C'est l'image même de ce joli lac d'Antre, étendu au fond de son bassin de verdure ; car il est là entouré de verts pâturages, de verts buissons et d'une verte bordure de hêtres, au-delà desquels s'élève une ceinture de sombres sapins. Là, d'un côté, au bord de l'eau, au pied d'une roche verticale remarquable et très-élevée, semblable à un immense réflecteur qui concentre sur ce beau site les rayons du soleil de midi et l'abrite des vents du Nord, il a existé jadis, d'après quelques savants de la contrée, une école de Druides[2]. Mais ce qui est certain, c'est qu'on y trouve des ruines romaines et des débris archéologiques de diverses natures épars au bord du lac et même sous l'eau. Parmi tous les objets qu'on y a découverts, on remarque,

---

1 Voir le *Dictionnaire géographique historique*, de MM. Rousset et Moreau, t. IV, p. 201. Ouvrage cité.
2 Voir à ce sujet le même *Dictionnaire*, t. VI, p. 208.

dit-on, quelques statuettes des dieux de l'Égypte, d'Orus, d'Osiris, du bœuf Apis, mais surtout une inscription romaine d'un grand intérêt, laquelle est rapportée parmi celles du Jura[1], en ces termes :

MARTI AVGVSTO

Q. PETRONIVS METELLVS

M. PETRONIVS MAGNVS IIIIVIR.

VNA CVM MILITIBVS NILIACIS

V. S. P. M.

C'est-à-dire : *Quintus Petronius Metellus, Marcus Petronius le Grand Quatuorvir, et avec eux les soldats venus des rives du Nil, ont consacré cet autel à Mars Auguste, pour s'acquitter de leur vœu, à leurs frais et à juste titre*.

Ainsi un municipe romain a été établi dans cette région de Moyrans, des Villars-d'Héria et du lac d'Antre ; de plus, il s'y trouvait des soldats romains venus des bords du Nil et très-dévoués à un *Auguste*. A quel Auguste ? S'agit-il du premier Auguste, et ces soldats romains venus d'Egypte étaient-ils des prisonniers de l'armée navale de Marc-Antoine à Actium ? Où s'agit-il de quelqu'autre des nombreux princes qui prirent plus tard ce même surnom ?

Du reste, dans toutes les contrées environnantes et principalement dans celles qui se rapprochent le plus du théâtre de la lutte suprême de Vercingétorix, le nom des localités, les ruines de monuments et les inscriptions qu'on y découvre sont autant de témoignages irrécusables du passage et du séjour des Romains dans notre pays. Ainsi on trouve dans la vallée du Lenge le village de *Bellignat*, *belli-gnati* ; — nom qui pourrait se rapporter à l'établissement de quelques enfants de la guerre sur ce point du territoire d'Alésia-Izernore.

Et à gauche, nous voyons Alex déjà signalé par nous sous la forêt des Niermes.

Puis, au-delà et de nouveau au milieu de la vallée, nous traversons *Martignat*, *Martis-gnati*, les enfants de Mars ; et nous arrivons au point stratégique La Cluse, — *Clusius* ou *Clusura*, ou *Clusus locus*, lieu qui ferme le défilé par où l'on allait dans la Province, c'est-à-dire la porte de sortie de la Gaule.

Sans entrer dans ce défilé de La Cluse même, et par dessus les eaux du Lac qui permettait à peine de s'insinuer dans le chemin, le regard pénètre au loin dans une crevasse de montagnes, profonde, sinueuse, qui paraît sans issue, et où l'on aperçoit, à l'extrémité orientale du lac et au nord-est d'une prairie qui se trouve à sa suite, la petite ville de Nantua. Ce nom rappelle-t-il une colonie de *Nantuates*, peuple gaulois dont il est fait mention dans les *Commentaires*, qui était placé de même à l'extrémité orientale du lac Léman, et probablement le seul des peuples de la Gaule dont la population n'ait pas été gravement amoindrie dans la guerre contre César ?

En continuant de nous diriger au sud, au milieu de la partie du *massif moyen* des monts Jura qui est comprise entre les deux grandes cassures transversales du système, c'est-à-dire entre le défilé de Nantua que remplit le lac et celui de

---

1 Nous comptions pouvoir lire cette inscription sur les lieux, mais elle avait été enlevée du mur de la maison rustique où on l'avait précédemment incrustée. Où l'a-t-on transportée ? A Lons-le-Saunier ou à Besançon ? Nous n'avons pu le savoir.

Saint-Rambert, voici un nom remarquable écrit dans les chartes *Breno*[1], et prononcé dans le pays *Brenno* ou *Brennou*.

C'est le nom traditionnel d'un centre d'habitations qui fut peut-être jadis au milieu de ces monts des anciens Sebusiani, l'oppidum de quelque chef gaulois, de quelque Brennus. Brénod, en effet, est situé dans un véritable oppidum, le plus vaste peut-être et le plus fort que la nature ait créé dans ces rudes contrées. C'est un immense cirque de terrain presque plat, situé à la limite de la hauteur où mûrit le blé, et entouré de hautes crêtes de montagnes, couvertes de sombres sapins. Quel meilleur et quel plus sûr refuge pouvait s'offrir lors de l'invasion romaine à ceux des Sébusiens qui voulaient se soustraire à la domination étrangère ?

Or, ce canton de Brénod est une petite mais très-antique cité d'hommes robustes et énergiques, dont le type est remarquablement homogène. En général les hommes sont grands, secs, musculeux, et souvent avec cette blancheur de peau dont parle Virgile, *lactea colla* ; ils ont des cheveux châtain roux, et des yeux de couleur perse ou mêlés de vert et de bleu[2]. On croirait volontiers qu'ils ont conservé, à travers les siècles, le type primitif de la vieille race gauloise ; et de moins âgés que nous se rappellent les avoir vus conserver encore avec soin, selon la coutume de nos ancêtres, ses cheveux longs et flottant sur le cou, — *Comati*.

L'oppidum de Brénod était-il déjà un centre de population des Sébusiens à l'époque de César ? Les *Commentaires* ne nous font connaître aucun oppidum, aucune ville de cette cité gauloise[3].

Le territoire de Brénod est le centre naturel de tout ce massif de montagnes, le nœud supérieur de leurs diverses ramifications ; c'en est, pour ainsi dire, le cœur, d'où les eaux versées par les nuées en pluie ou en neige s'écoulent lentement et avec mesure dans toutes les directions, par trois grandes vallées qui ont là leur point d'origine.

L'une, celle de l'Albarine ou Albarône, est très-accidentée ; çà et là, étroite, sinueuse, encaissée dans des roches escarpées, elle est suivie par le chemin de fer, va déboucher en plaine dans le pays des Ambarres ou Ambivarètes, au sud-ouest, et verser ses eaux dans l'Ain sous Ambérieu en Bas-Bugey.

La seconde vallée, celle du Séran, large, droite et très-ouverte, va au sud porter ses eaux dans le Rhône, à l'est et non loin de Belley, à Lavours.

La troisième vallée, celle de l'Ognin (en latin *Onix*), est droite, large et ouverte comme celle du Séran ; mais elle se dirige dans un sens tout à fait opposé, c'est-à-dire au nord, et va porter ses eaux dans l'Ain supérieur ou le Dain, à Coyselet (au pied même de la colline où campa l'armée gauloise auxiliaire). Et cette vallée de

---

1 Il est écrit sous cette forme dans l'acte de délimitation de la terre de Saint-Pierre de Nantua, cité plus haut.

2 Nous l'avons fait remarquer plus d'une fois dans des conseils de révision auxquels nous avions été convoqué.

3 Le nom antique de Brénod, écrit Breno exactement comme dans nos chartes, se retrouve en Italie, sur le bord de l'Oglio, un peu au nord du lac d'Iseo, c'est-à-dire sur un territoire qui a été possédé par nos aïeux pendant des siècles, et que les Romains leur ont enlevé plus encore au moyen de leur politique habile que de leur bravoure et de la supériorité de leurs moyens militaires. La cité gauloise établie dans cette contrée de la Gaule cisalpine était la cité des *Insubriens*, qui y fondèrent Milan, leur ville principale.

l’Ognin, les anciens Mandubiens devaient naturellement l’occuper dans toute son étendue. Mais, après l’extermination de ce petit peuple, quelle fut donc la population nouvelle qui vint prendre possession de ce même territoire ?

La partie supérieure de la vallée de l’Ognin s'appelle traditionnellement la Combe-du-Val : nom gallo-romain, composé du mot celte *comb*, qui signifie vallée, et du mot latin *vallum*, qui signifie retranchement. Ainsi l’on doit présumer que cette partie supérieure de la vallée de l’Ognin a été jadis un camp retranché. Cherchons-en les limites. Au sud, à l’est et à l’ouest s'élèvent de hautes montagnes, des retranchements naturels ; au nord, seul côté ouvert et largement ouvert, on ne peut guère se retrancher que sur une ligne dirigée à peu près de l’est à l'ouest, ou transversalement à la vallée de l’Ognin, c'est-à-dire de Condamine de la Doye, point fort du côté de l'est, à Oissellaz, point fort du côté de l'ouest. Or, aux deux extrémités de cette ligne naturelle de défense, qui est en même temps la *limite de la Combe-du-Val* du côté du nord, apparaissent des indices de postes de garde. Du côté oriental, sur la route qui entre de ce côté dans la Combe-du-Val, voilà le nom de Condamine, — *Conditæ minæ*, — qui parait être un souvenir traditionnel de quelque muraille forte, établie là, sur un éperon de la montagne où est placé le village, et qui commande le passage du côté occidental sur une seconde route qui entre de ce côté par la rive gauche de l’Ognin ; et au point de cette route le plus facile à garder, nous voyons le hameau d'Oissellaz : nom qui rappelle ces postes de garde, *Ocela*, établis jadis comme nous Pavons démontré, sur divers passages de la frontière des Alpes. Enfin, sur un chemin qui franchit la crête de la montagne, pour sortir de la Combe-du-Val du côté de l'Ouest, et que couvrent les bois de Sappey, existe un col de passage avec un tour appelé le *Barrio* ; et nous croyons qu'aucun archéologue n'hésitera à voir avec nous, dans ce nom, l'indice manifeste d'une antique barrière.

Par qui a donc été occupé jadis le territoire de la Combe-du-Val, cette portion supérieure de la vallée de l’Ognin, qui était ainsi entourée de retranchements naturels complétés de main d'homme ?

Dans la région la plus élevée de ce territoire, à l'endroit où l’Ognin prend naissance, remarquons le nom d'*Izenave* ; un mot latin qui rappelle à la fois l’Égypte et la navigation, — *Isis-navis*, — le vaisseau d’Isis, la grande déesse des Égyptiens, qui présidait surtout à la navigation et à l'agriculture. L'inscription que nous avons reproduite plus haut, et qui atteste que des soldats romains, venus des bords du Nil, ont jadis habité un territoire voisin sur les bords du lac d'Antre, nous parait autoriser cette interprétation du nom d'Izenave qui se trouve dans le haut de la vallée de l’Ognin. On peut donc induire, non sans quelque probabilité, qu'une autre colonie de ces mêmes soldats romains, venus des bords du Nil, s'est établie là jadis, comme à Moyrans. Mais, d'ailleurs, les Romains n'avaient-ils déjà pas adopté le culte d'Isis, et ne célébraient-ils pas avec pompe la fête du vaisseau d'Isis ?

Indiquons encore, dans la Combe-du-Val, un *tumulus* très-considérable qui se voit au bas-fond de la vallée, sur la rive gauche du cours d eau, à quelque 300 mètres en aval d'Izenave.

Enfin, un peu plus bas qu'Izenave et à droite en descendant par la vallée, se voit un autre village, Lantenay : nom dont l'euphonie a paru d'origine grecque à un savant de mérite, qui s'est beaucoup occupé de recherches sur les antiquités et les noms du Bugey. Du reste, c'est tout près de là, à l'ouest, dans le bois de

Sappey, qu'on a découvert l'anneau et le sceau de cuivre dont nous avons parlé ci-dessus et qui, l'un et l'autre, portaient une inscription grecque.

De la Combe-du-Val, en continuant de descendre par la vallée de l'Ognin vers l'oppidum d'Alésia-Izernore, nous n'apercevons plus aucune trace d'étrangers avant d'arriver au terrain de ceinture de l'oppidum. Du côté de l'ouest, le territoire des Mandubiens devait se borner à une bande de terrain très-étroite ; car l'Ain ou le Dain, limite traditionnelle du territoire des Éduens de la rive gauche de la Saône, coule au pied du versant occidental des collines de ceinture, dont les lignes de blocus suivaient le versant oriental. De sorte qu'il ne nous reste plus qu'à examiner d'un même coup d œil l'oppidum d'Alésia-Izernore et son terrain de ceinture, pour compléter nos recherches au sujet de la population étrangère, qui aurait pu y venir remplacer la population Mandubienne après son extermination.

A Izernore, à Geovressiat, à Brion, il existe encore aujourd'hui beaucoup de familles de cultivateurs des noms de Cornély, Carron, etc., qui sont évidemment de race latine. Dans ces familles, dont un certain nombre de membres se sont répandus à quelque distance, presque tous ont conservé le teint mat avec la couleur des yeux et des cheveux qui décèlent une origine latine. Et même dans la famille des Cornély, qui est nombreuse et très-répandue, une branche se distingue des autres par le surnom de *Poppé* ou *Poppet*, qui ressemble beaucoup, on le voit, au nom de *Poppée*, — *Poppæus*, — *Poppæa*, — bien connu dans l'histoire romaine, surtout à cause d'une impératrice de ce nom qui fut célèbre par sa beauté et par son impudicité ; et aussi par ses pommades dont parle Juvénal et auxquelles on donna son nom, — *Poppæana*, — et qui mourut en état de grossesse d'un coup de pied meurtrier que lui porta son dernier mari, le dernier empereur romain du sang de Jules César.

C'est encore à Izernore que jadis ont été apportés de Rome les premiers germes de la religion chrétienne qui ont pénétré dans ce pays, comme pour y effacer les maux cruels de la Gaule, par la douceur et la fraternité humaines, substituées à la fureur sanguinaire, égoïste et spoliatrice des Romains. Trois saints de race latine ou gréco-latine, *Romanus*, *Lupicinus*, *Eugendus*, sont nés à Izernore ou dans le voisinage.

Et aujourd'hui encore on constate que le territoire d'Izernore a été occupé par une population latine. Car, outre les innombrables débris romains qui jonchent le sol d'Izernore — et auxquels nous reviendrons en parlant de la ville gallo-romaine qui a existé en ce lieu —, l'idiome local, et le patois du pays, témoignent encore aujourd'hui, presque à régal de la langue italienne, soit par les mots dont ils se composent, soit par leur prononciation propre, de leur origine en grande partie latine et de l'établissement de colons romains dans ce pays.

Mais, encore bien que les noms de certains lieux, et ceux de quelques habitants du pays, ne permettent pas de douter que des familles de race latine et encore d'autres races étrangères ne soient venues prendre pied sur le territoire d'Alésia-Izernore, il parait cependant certain, d'après les noms traditionnels d'un bien plus grand nombre d'autres lieux ou de familles du pays, que la plus grande part de la population qui remplaça les Mandubiens est provenue des cités gauloises environnantes. En effet, non-seulement les noms d'Izernore, de Brion et divers autres qui ont été cités par des érudits, paraissent bien être des noms celtiques ; mais encore, à défaut de la connaissance certaine des noms d origine celtique, si nous comparons ceux du *pays de Gergovia* avec ceux du pays d'*Alésia-Izernore*, il est bien facile d'y reconnaître de part et d'autre un même air de famille. Le

lecteur en peut juger lui-même par quelques noms de ces deux pays que nous plaçons ici les uns en regard des autres :

NOMS DE LIEUX

PRÈS DE GERGOVIA	PRÈS D'IZERNORE
Perignat,	Pérignat,
Carent,	Corent,
Royat,	Royat (le Crest),
Merdogne,	Merlogne (la Grange),
Chanonat,	Southonnax,
Romagnat,	Martignat, Samognat,
Randolle, Riberolles,	Neyrolles,
Salagnat,	Solomiat, Salagnat,
Saignes,	Ceigne,
Orset,	Orset (le mont),
Nadaillat,	Maillat,
Plauzat,	Chougeat, Poisat,
Tallagnat,	Vologna t,
Rhouillat,	Brouillat,
Ceyrat,	Peyriat, Heyriat,
Aubière,	Royère, Gravière,
Cournol,	Cornod,
Chabanne.	Chavanne.

N’existe-t-il pas réellement, malgré la distance si grande qui sépare les deux pays une similitude générale entre ces deux groupes de noms de lieux ? Noms de lieux qui sont des éléments historiques si intimement liés aux populations elles-mêmes. Et cela ne provient-il pas des deux côtés de ce que la population gauloise, avec ses traditions, se soit plus facilement conservée dans les pays de grandes montagnes ?

Voilà donc en somme, dans les contrées voisines d'Alésia-Izernore, qui furent le territoire des anciens Mandubiens, un assemblage de noms de lieux indiquant un mélange de populations bien hétérogènes. Des colons venus d’Égypte, des Latins, des Grecs et des Nantuates semblent s’être réunis là aux Gaulois aborigènes.

D’où il est permis de conclure avec assez de probabilité et de vraisemblance que, après la destruction des Mandubiens, la population gauloise voisine s*étendit sur leur territoire devenu vacant, mais qu'il resta encore une partie de ce territoire non occupée ; et que l’empereur Auguste, à l'époque où il vint à Lyon pour organiser l'administration des provinces de la Gaule, voulant compléter le remplacement de la population Mandubienne, et les trois cités adjacentes, celle des Sébusiens, celle des Séquanes et celle des Éduens, se trouvant épuisées d'hommes par la guerre, il envoya dans le pays Mandubien, quelques colons de population latine, peut-être avec adjonction de quelques prisonniers de l'armée de Marc-Antoine, et même de quelques Nantuates tirés du bord du lac Léman, le

seul peuple de ces régions de la Gaule que la guerre n'eût pas gravement épuisé en population.

§ IV. — Ville gauloise d'Alésia. Monument et ville gallo-romaine d'Izernadorus, ou Izernodoro, ou Izarnobero, ou Izarniboro, ou Izarno... à l'époque mérovingienne.

Quelle était approximativement la population de la ville gauloise d'Alésia à l'époque de César ?

Plutarque seul nous l'indique ; voici ce qu'il en dit : Pendant que César faisait le blocus de la ville, il se trouva exposé à un danger tel, qu'on ne saurait le faire concevoir par de simples paroles. En effet, les forces de toute la Gaule, au nombre de 300.000 combattants, vinrent auprès d'Alésia, pendant qu'il se trouvait déjà dans a la ville non moins de 170.000 hommes ; de sorte que César, pour faire face des deux côtés à ces forces considérables, fut obligé d'entourer son camp d'une double ligne de fortifications.

Si donc on raisonne comme l'a fait M. Quicherat en citant ce passage de Plutarque, il est clair qu'une ville bâtie ainsi et habitée par une population de mœurs aussi simples — eût-elle eu jadis autant d'habitants que le suppose le passage de Plutarque cité plus haut —, n'eût pas pu ne pas laisser des traces durables et considérables aujourd'hui encore, après dix-neuf siècles écoulés.

Mais nous devons faire remarquer que le plateau de l'oppidum d'Izernore, par sa vaste étendue, par la force de sa position, et la facilité d'y trouver de l'eau à boire partout sur place, comme nous l'avons expliqué, et enfin par sa situation au point de croisement des anciennes voies par lesquelles on traversait la chaîne des monts Jura, surtout avant que Lyon fût fondé et qu'Agrippa eût tracé dans ce pays de nouvelles routes, s'accorderait mieux que remplacement d'Alise-Sainte-Reine ou que le plateau d'Alaise avec l'agglomération d'une population très-nombreuse dans la ville gauloise d'Alésia.

Contrairement à ce qu'a dit Plutarque, voici le texte tiré de Suétone par Eutrope, et que nous rappelons ici : Ensuite les Romains et les Gaulois prirent position sur deux collines qui se faisaient réciproquement face, *duos colles sibi invicem obversas Romani Gallique ceperant*.

Ce dernier texte, on le voit, donnerait à penser que l'oppidum d'Alésia était simplement une *position forte*, une *position stratégique*, occupée en sens contraire par les deux armées.

Mais qu'il ait existé ou non, à l'époque de César, une grande ville gauloise sur le plateau d'Izernore, il est certain, comme nous le démontrerons ci-après, qu'il a existé là, vers cette même époque, une petite ville gallo-romaine établie auprès du monument d'Izernore, presque à l'endroit même où se trouve aujourd'hui le bourg de ce même nom. Ajoutons tout de suite que, dans notre pensée, rétablissement de cette petite ville n'aurait été que la conséquence de l'érection de ce monument lui-même. Il convient donc, pour la clarté de notre thèse, afin de suivre l'ordre naturel des choses et d'éviter les répétitions, de parler d'abord de cet édifice, à l'existence duquel pourront venir se rattacher naturellement toutes les traces archéologiques environnantes.

Monument et ville gauloise ou gallo-romaine d'Isarnodorus.

Qu'était-ce que le monument d'Izarnodorus ou d'Izarnodoro ? Pourquoi a-t-il été élevé à la place où nous en voyons aujourd'hui les magnifiques ruines ?

Ce monument d'Izernore, à l'apprécier d'après ce qu'il en reste encore debout, est le seul monument d'une telle beauté qui se puisse voir dans toute J'étendue de la vieille Gaule celtique envahie par Jules César. Il est plus intéressant encore par le lieu où il se trouve, c'est-à-dire au milieu du passage le plus facile et le plus fréquenté jadis (au témoignage de Plutarque cité plus haut), pour passer de la Province romaine dans la Gaule transalpine, en traversant au préalable la chaîne des monts Jura (ou réciproquement) ; comme César paraîtrait avoir eu l'habitude de faire pendant les premières années de la guerre de Gaule.

Ce passage fut donc nécessairement un point stratégique dans les guerres de ce pays, et l'existence du monument d'Izernore s'y rattacherait sans aucune difficulté militaire ou archéologique ; et, néanmoins, l'intérêt particulier de ce lieu n'a pu jusqu'à ce jour être rattaché à aucun événement connu de l'histoire des Gaules.

Indiquons donc tout d'abord la nature de ce monument et les divers éléments archéologiques qui ont été découverts tout à l'entour, afin que le lecteur puisse juger s'il est susceptible d'une explication qui soit en rapport avec les événements rapportés dans les *Commentaires* de Jules César sur la guerre de Gaule.

L'examen de l'espèce particulière du monument d'Izernore au point de vue de l'ordre d'architecture auquel il appartient, et de tous les détails de ses parties constitutives, d'après ce qu'il en reste de visible surplace, nous entraînerait à des citations trop spéciales et trop longues, difficiles à suivre sans l'aide d'un grand nombre de dessins, et dont la connaissance n'est point strictement nécessaire pour apprécier la question historique que nous devons examiner ici. Nous allons donc nous borner à quelques indications générales sur l'aspect, la nature et la position de ce monument, qui est du reste bien connu des archéologues ; puis nous dirons un mot des fouilles qui y ont été exécutées, soit dans le monument lui-même, soit sur l'emplacement de la petite ville gallo-romaine qui était établie tout proche de lui ; après quoi, nous discuterons (si nous en avons le temps) une tradition écrite ou une légende du moyen âge dans laquelle cette petite ville nous parait avoir été désignée, et enfin nous présenterons notre propre opinion sur la cause et l'origine de ce monument d'Izernore, dont l'existence à celte place est, à nos yeux, d'une importance historique de premier ordre.

Le monument d'Izernore était un édifice rectangulaire, d'environ 30 mètres de largeur et 23 mètres de longueur, situé sur une petite éminence, à 200 ou 300 mètres du bourg actuel d'Izernore, et dans la direction du nord-est. Il s'élevait là à la crête du versant occidental de la vallée de l'Anconnans, et sa façade principale était tournée à l'orient, c'est-à-dire du côté de ce cours d'eau. On pouvait s'y rendre du lieu où est aujourd'hui le bourg d'Izernore, et où était aussi la petite ville gallo-romaine qui y existait jadis, par lin ancien chemin bien conservé, horizontal, qui s'élargit devant cette façade d'entrée du monument et y constitue une petite plateforme.

A trois des angles de cet antique édifice, on voit encore debout trois énormes pilastres à quatre faces, d'environ 6 à 7 mètres de hauteur, et présentant à chacune des faces, qui se regardent réciproquement d'un angle à l'autre, une demi-colonne engagée (ou taillée en demi-colonne sur la masse même du pilastre), où elle fait saillie. Un savant très-compétent du département de l'Ain, M. de Saint-Didier, en a conclu avec juste raison, que ces *demi-colonnes, ainsi engagées dans les pilastres des angles du monument d'Izernore, faisaient face rectangulairement départ et d'autre à une suite de colonnes entières, de même diamètre, placées sur le même soubassement, et alignées d'un pilastre à l'autre*. — Suivant M. de Saint-Didier, *les bases de ces colonnes engagées dans les pilastres et celles d'autres colonnes libres qu'on a trouvées en grand nombre dans les environs ; les proportions et les moulures du soubassement qui subsiste encore aujourd'hui*, et *des fragments de chapiteaux à feuilles d'acanthe*, retrouvés çà et là, *démontrent que ces colonnes étaient d'ordre corinthien*. Il y en avait *six de face, sur huit de côté*, sans compter les demi-colonnes des pilastres des angles. *Au milieu de l'espace compris entre ces quatre rangées de colonnes, se trouvait une petite enceinte oblongue, d'environ 13 mètres de longueur, sur 8 mètres de largeur, au fond de laquelle notre savant compatriote pense qu'était placée la statue de la divinité du monument*. La place même de cette statue est indiquée par les restes d'un fort massif de maçonnerie cimentée, auquel on ne saurait assigner aucune autre destination.

En 1825, on trouva parmi ces ruines un doigt de bronze, tout près du pilastre sud-est[1]. Il est déposé aujourd'hui à la Société d'émulation de l'Ain, où l'on peut le voir. C'est un morceau de bronze très-remarquable : — ce sont les deux dernières phalanges d'un doigt d'une main de femme, parfaitement modelé, ayant appartenu à une statue en bronze de grandeur colossale (d'environ 2m,60).

Le monument d'Izernore n'était point un temple, dans l'acception ordinaire du mot. Si l'on en compare les diverses parties avec celles des temples anciens connus dans la science, il est facile de constater qu'elles ne sont ni semblablement disposées, ni dans les mêmes proportions relatives, au dire de plusieurs savants qui ont examiné la chose avec soin et qui ont établi leur appréciation sur des éléments positifs.

Dans la pensée de notre compatriote d'Avèze, qui a publié son opinion sur ce sujet, avec les raisons à l'appui, le monument d'Izernore aurait été ou un monument élevé aux mânes d'un homme puissant, ou un autel sur lequel était posée la statue de quelque divinité.

Ce monument était richement orné. Il en subsiste de nombreux débris des marbres les plus précieux.

On y a recueilli des plaques de serpentine, des mosaïques, des fragments de bronze finement travaillés ; mais presque tous ces objets sont aujourd'hui déplorablement dispersés. Nous possédons nous-même un de ces débris de bronze trouvé il y a une dizaine d'années et qui porte l'empreinte manifeste du marteau ou de la massue métallique du barbare impitoyable qui a brisé l'œuvre de l'artiste. Le travail en est si délicat et si parfait, qu'on le croirait trouvé à Corinthe plutôt que dans les monts Jura.

---

1 C'est de là que partait le chemin public, venant du monument, ce qui fait présumer que ce doigt de bronze a été brisé en enlevant par ce chemin la statue à laquelle il appartenait.

Ces ruines du monument d'Izernore sont éparses en bien des lieux éloignés les uns des autres. De menus débris ont été enlevés, par centaines de tombereaux, pour servir à assainir un pré humide du voisinage. On continue à en disperser par masses chaque jour, par simple curiosité. D'énormes pierres de taille, faciles à reconnaître comme ayant appartenu au monument par leur forme et par les trous des crampons de bronze qui les reliaient entre elles, ont été employées çà et là dans des constructions du village actuel d'Izernore, où on peut les reconnaître. Un fût de colonne supporte la croix du cimetière de cette commune. Deux *grands tronçons de colonnes sont couchés au bord du chemin de Tignat*, tout proche de l'Anconnans ; ces vénérables restes étaient destinés, par les habitants du bourg, croyons-nous, à la reconstruction d'un pont sur le chemin vicinal qui franchit cette petite rivière. Un autre tronçon de colonne, avec sa base et plusieurs grandes pierres de taille de la même origine, *servent aujourd'hui de piédestal et de support à une croix*, qui est *placée à un kilomètre au sud du bourg d'Izernore*, au point où *le chemin de Bussy à Pérignat croise la route départementale* de Nantua à Thoirette. On a transporté aussi à Volognat, dit-on, un tronçon d'une des colonnes d'Izernore. *On en voit même plusieurs à Nantua*.

Mais la plupart des gros blocs de pierre de taille qui faisaient partie du monument d'Izernore ont été transportés à environ un kilomètre de distance à l'ouest, au bas du village d'Intriat, pour y établir dans l'Ognin la digue d'un ancien moulin seigneurial. On y voit encore, en divers points, dans le lit de la rivière, en aval de cette digue, *des fragments de colonnes précipités de leur place par les grandes eaux*. Des maçons d'Izernore qui avaient autrefois travaillé à une réparation de cette digue, *nous ayant informé qu'ils y avaient remarqué jadis, sur deux grosses pierres de taille provenant du monument, plusieurs lignes de grandes lettres gravées au ciseau*, et la personne qui était propriétaire de la digue nous ayant gracieusement autorisé à y faire toutes les recherches que nous jugerions utiles dans l'intérêt de la science, la *Commission départementale y fit examiner quelques*-uns des grands blocs de pierre, dans la partie de la digue qu'on nous avait signalée. On en découvrit un, qui porte effectivement une inscription latine de six lignes, en lettres de 8 à 10 centimètres de hauteur, et dont nous donnons le dessin ci-contre.

Malheureusement, il semblerait que ce n'est là qu'une partie du bloc de pierre et de l'inscription qui s'y trouvait gravée. Et encore, dans ce que nous avons sous les yeux, la surface de la pierre ayant été usée à la longue, par les matériaux que la rivière charrie, il manque quelque jambage ou quelques lettres à l'inscription dont nous parlons, et celles qui sont restées complètes n'ont plus assez de netteté et de continuité pour qu'on puisse la lire facilement et avec toute assurance.

Néanmoins nous croyons pouvoir y reconnaître assez distinctement, au début de la première ligne, A L, c'est-à-dire la première syllabe du nom d'ALESIA ; à la seconde ligne, ces mots DE. R. (*ege*) (G. *allo*) OVANT (*es*) ; — à la troisième ligne *i* N HONOR (*em*), et ensuite une lettre qui peut être la première du mot I (*mperatoris*), Les lettres placées à la quatrième ligne sont très-probablement l'abréviation de DE*dicaverunt* ou DE*dicarunt*. Nous laissons à de plus habiles que nous l'honneur de déchiffrer complètement cette inscription, que nous croyons intimement liée à notre histoire ancienne nationale.

Le bloc de pierre qui la présente est aujourd'hui exposé aux regards des savants et conservé avec soin dans la cour du presbytère d'Izernore, avec un léger abri, afin de le préserver des dégradations qu'il pourrait éprouver de la part des

météores. C'est un bloc qui n'a été que grossièrement taillé jadis. Ou peut-être aurait-il été déjà mutilé depuis la première façon qu'il aurait reçue. Sa hauteur est de *un mètre cinq centimètres*, sa largeur de *quatre-vingt-onze centimètres*, et son épaisseur de *quatre-vingt-treize centimètres*. N'est-ce qu'une partie d'un bloc plus considérable qu'on aurait divisé pour la construction de la digue de l'Ognin ? Est-ce là toute l'inscription du monument ? A quelle place y était-elle offerte aux regards du public ?

En posant cette dernière question, nous devons faire observer que la plupart des blocs de pierre transportés pour construire la digue de l'Ognin ont dû provenir de la façade principale du monument (qui faisait face au nord-est) ; car, de ce côté-là, il ne reste plus rien ; tout a été enlevé, même les énormes blocs du pilastre de l'angle nord-est. Ce qui, d'ailleurs, s'explique naturellement à la vue des lieux. En effet, c'est là, devant la façade du monument, qu'arrive le seul chemin qui y conduise, et c'était le seul côté de l'édifice qui fût abordable pour des voitures destinées à transporter des charges telles que ces blocs de pierres, ou les lourdes statues de bronze que ce monument présentait. C'est donc probablement de la façade principale du monument d'Izernore que provient le bloc qui présente l'inscription ci-dessus. Mais voici le point le plus important de ces ruines.

L'inscription dont il s'agit pourrait très-bien remonter à une époque antérieure à la construction de ce monument à colonnes et se rapporter à un autre monument dont nous n'avons point encore parlé, et qui paraîtrait avoir été élevé à la même place que celui sur lequel nous avons jusqu'à présent fixé l'attention du lecteur. Voici le fait qui constate l'existence antérieure de ce monument primitif d'Izernore :

Qu'on veuille bien se représenter dans la pensée le *monument secondaire* décrit ci-dessus, s'élevant de terre, tout d'abord, jusqu'au niveau où devaient être posées les colonnes : considérons ces premières assises qui constituent le soubassement des colonnades, et qui subsistent encore aujourd'hui en majeure partie. Elles forment un grand quadrilatère, un grand cadre d'énormes pierres de taille, supportant à trois de ses angles les trois pilastres restés debout. Ce cadre s'élève d'environ un mètre, plus ou moins, au-dessus du niveau du sol naturel ou extérieur. A l'intérieur, il est comblé de menues ruines, sans que néanmoins ces ruines puissent s'ébouler jusqu'au contact de sa paroi interne. Ce qui les retient ainsi et les contient ensemble, ou les maintient dans l'intérieur du monument, c'est un second cadre intérieur, parallèle au précédent sur les quatre faces, et qui s'élève encore presque partout au même niveau, qui est fait en maçonnerie cimentée, et qui est séparé du cadre extérieur, construit en énormes pierres de taille, par un intervalle vide constituant une sorte de tranchée isolante très-étroite et très-profonde, *n'offrant guère plus de 12 centimètres de largeur sur 2 mètres de profondeur*.

On a ouvert en plusieurs endroits ce petit intervalle, cette tranchée étroite et profonde qui régnait partout entre le mur intérieur et le mur extérieur du monument d'Izernore ; alors on a pu constater, et l'on peut encore vérifier aujourd'hui que, *des deux parois qui s'y touchent presque* : 1° *celle qui appartient au gros mur extérieur est, en général, à peu près brute et complètement nue* ; tandis que : 2° *celle qui appartient au petit mur intérieur est revêtue d'une couche de ciment parfaitement lisse et peinte de couleur rouge vif*. Or, quand on a peint cette paroi, si le monument eût déjà existé, non-seulement ou n'eût eu aucune raison d'exécuter cette peinture, puisque personne n'eût pu

la voir ; mais encore il eût été impossible de l'exécuter, puisque c'est à peine si l'on peut passer le bras dans l'intervalle étroit et profond où elle se trouve.

De tout cela nous croyons pouvoir induire :

1° Que, à la place même où l'on voit aujourd'hui les ruines du monument d'Izernore et avant que ce monument à colonnes y ait été élevé, *il en avait déjà précédemment été érigé un autre*, d'une même forme générale, des mêmes proportions horizontales, mais de dimensions un peu moindres ;

2° Que celui-ci, *monument primitif*, construit simplement avec de petits matériaux et du ciment, présentait à l'extérieur, au moins jusqu'à la hauteur où l'on voyait la peinture primitive, des parois bien unies et peintes en *rouge vif* ;

3° Que ce *monument primitif* a pu et dû être élevé en peu de jours ;

4° Que ce *monument primitif* a été respecté et très-religieusement enveloppé (à quelques centimètres d'intervalle entre les deux parois voisines) dans le plus grand monument à colonnes et dont nous voyons encore les magnifiques ruines. Ce qui tend à démontrer que l'un et l'autre ont été l'expression de la même pensée, mais le second à une époque de calme et de luxe, où le fondateur pouvait considérer sa domination comme définitivement assise dans ce pays.

Ces inductions relatives au monument primitif d'Izernore sont-elles exagérées ? Nous ne le pensons pas, et nous espérons qu'elles obtiendront l'assentiment du lecteur, s'il veut bien lui-même réfléchir, avec un peu d'attention, à la liaison naturelle des choses.

Est-ce donc de la façade de ce monument primitif que provient ce fragment d'une grande inscription latine retrouvée dans la digue de l'Ognin ? Le travail très-imparfait du bloc de pierre et même des lettres porterait à le penser.

On a trouvé une seconde inscription dans le blocage intérieur du mur primitif, sur une pierre blanche, longue de 21 centimètres, large de 12, épaisse de 11. C'est une inscription votive où on lit :

PAENS

V. S. L. M.

PAENS Votum Solvit Libenter Merito.

Paius s'est acquitté de son vœu volontiers et à juste titre[1].

Le *Rapport officiel sur les fouilles* de 1863 présente, au sujet de ce double monument d'Izernore, deux erreurs de fait que nous sommes dans l'obligation de relever ici pendant que les faits sont encore visibles à tous.

La première de ces deux erreurs est à la page 30 du rapport, où il est dit : *On trouve dans les fondations des deux monuments deux couches de cendre et de charbon*, ce qui donnerait à supposer que les deux monuments ont été, à certain intervalle de temps, détruits par un incendie. Or, de fait, il n'y a aucune couche de cendre ni de charbon dans les fondations de ce double monument d'Izernore, et il est bien facile de s'en assurer en y regardant. C'est très-loin de là, en divers

---

1 Il est fait mention de cette inscription votive de PAENS ou *pœius*, dans le rapport officiel sut les fouilles exécutées en 1863, par les soins de la commission départementale. Mais, dans ce même rapport, on paraît avoir oublié de mentionner la grande inscription de six lignes retirée de la digue de l'Ognin, qui est actuellement conservée dans la cour du presbytère d'Izernore et que nous examinerons à part.

points du village même, par exemple, *auprès de la Maison Gletton, du côté du nord*, qu on a reconnu deux couches de cendre et de charbon.

La seconde erreur suit immédiatement dans le rapport officiel en ces termes : *Le premier* (monument), *à en juger par les trois pilastres encore subsistants*, parait avoir été construit à l'époque où l'art romain était dans sa phase la plus riche ; ce premier temple appartenait à l'ordre corinthien. *Quant au second temple, dont les fondations furent faites, ainsi qu'il est facile de le constater avec les matériaux provenant de la première construction*, a-t-il, comme le premier, été un sanctuaire païen ou chrétien ?

Ainsi, d'après ce rapport, le premier, le plus ancien des deux monuments d'Izernore, aurait été le grand monument à colonnes, construit en énormes pierres de taille. Or, non-seulement on ne reconnaît aucuns débris de ces énormes pierres de taille parmi les matériaux du monument plus petit, qui occupait l'intérieur de cet édifice à colonnes, mais encore il existe une preuve de fait, une preuve péremptoire que ce monument intérieur a été construit le premier.

Cette preuve, répétons-le, est la peinture rouge appliquée à l'extérieur de sa base, et qu'on y voit encore aujourd'hui, dans l'étroit intervalle qui règne entre les deux constructions, particulièrement à l'angle nord-ouest, qu il eût été non-seulement inutile, mais encore impossible d'appliquer là, si le grand monument lui-même eût déjà été construit.

A-t-on d'autres indices concernant la pensée qui a pu présider à l'érection du double monument d'Izernore ?

Un chemin qui passe devant la façade principale (tournée à l'Est) et qui tend vers le *Voërle* et *Pérucle*, rappelle traditionnellement le chemin *de Mars* (*la vi de Mars*). Les terres qui y sont attenantes portent le nom lieu dit de Mars.

Une *crête de terrain qui se voit tout près du monument*, dans la direction nord-est, s'appelle la *crête de Mars* (*la cré dé Mars*). Tous ces indices, on le voit, portent à croire que la pensée générale ou fondamentale du monument d'Izernore se rattache au dieu Mars ou à quelque événement de guerre.

Au contraire, divers auteurs, dont l'opinion doit être prise en sérieuse considération, ont pensé que cet édifice d'Izernore avait été un temple élevé à quelque divinité de l'Égypte.

L'auteur du *Rapport officiel sur les fouilles* de 1863, en faisant allusion à la colonie de soldats du Nil, — *milites niliaci*, — qui s'étaient établis non loin de là, sur les bords du lac d'Antre, et qui y ont laissé l'inscription que nous avons citée plus haut, s'exprime ainsi, page 37 : C'est ce qui explique la présence des images de Sphinx, d'Ibis, de tigres et autres emblèmes empruntés à l'Egypte, vus et signalés par les auteurs des premières fouilles à Izernore, en 1784, et plus tard par M. Désiré Monnier en 1822... Or, il n'est point constaté que de véritables emblèmes empruntés à l'Egypte, tels que des images de Sphinx ou d'Ibis, aient été réellement vus par les auteurs des fouilles de 1784 et de 1823 dans le monument même d'Izernore.

En effet, voici comment s'exprime le compte rendu des fouilles de 1783, 1784 et 1787 publié en l'an II de la République, par Thomas Riboud. Toujours dans les environs, dit-il (et déjà l'on voit qu'il continue de parler de ce qui a été découvert dans les,environs du monument, non dans le monument même), on a trouvé plusieurs murailles en pierre calcaire, dont trois de 1 mètre d'épaisseur, une de 2 mètres,

et une de 8 ; mais, comme on ne les a pas coupées transversalement, il parait qu'on a pris pour des murs pleins ce qui était véritablement des aqueducs doubles ou simples, des égouts ou des passages... L'un de ces murs, dont l'épaisseur n'excède pas 1 mètre et ce qui est nécessairement plein, est revêtu d'un conduit sur lequel on a vu des signes hiéroglyphiques, des sphinx. Ces emblèmes égyptiens semblent se réunir au mot Izernore, pour rappeler qu'une divinité d'Égypte, dont a le culte a été connu dans les Gaules, a été vénérée en ce lieu, qui lui fut peut-être consacré avant de l'être à Mars. Ainsi Thomas Riboud, au sujet des fouilles de 1784, ne dit pas qu'il ait réellement vu lui-même de ses propres yeux des emblèmes égyptiens dans le monument d'Izernore ; il parle seulement comme s'il avait ouï dire que, dans des fouilles précédemment exécutées, on avait vu des signes hiéroglyphiques et des images de Sphinx tracés sur un mur, non pas dans le monument d'Izernore, notons-le bien, mais seulement dans lés environs de ce monument.

Voici quelles sont les images ou peintures dont il parle comme les ayant vues de ses propres yeux et dans les ruines du monument : Il est de ces fragments (de fresques) qui ont jusqu'à 2 décimètres ; on y remarque des indications de draperies et de franges, des ombres assez bonnes, des fruits, des feuilles, des moulures, des frises ; quelques-uns n'ont qu'une seule teinte de rouge vif ou d'un beau vert. Le citoyen Chapuis m'en a montré un qui offre *la partie postérieure d'un tigre, dont le corps est vert, moucheté de pourpre*.

Mais peut-on être assuré qu'on a devant les yeux sur un fragment de fresque une partie de l'image d'un tigre, quand on n'y voit que la partie postérieure du corps de l'animal, plus ou moins bien tracée, avec des couleurs fausses ; et qu'on n'a même aucun terme de comparaison pour reconnaître à quelle échelle l'image en question a été tracée ? Du reste, l'image d'un tigre est-elle nécessairement un emblème d'une divinité égyptienne ? Ce tigre moucheté, ou plutôt cette panthère, n'était-il pas consacré à Bacchus, le dieu qui conquit l'Inde comme César la Gaule, qui préserva l'Olympe de l'escalade des Géants, et dont les fêtes retentissaient de ces applaudissements frénétiques : Évohé ! que nous a rappelés précédemment le nom traditionnel d'un lieu voisin du monument d'Izernore, le Molard des Évouës ?

Thomas Riboud parle ensuite d'une belle mosaïque qui existait dans le monument et qui fut coupée en croix par les ouvriers. Cette mosaïque reposait sur une épaisse couche de ciment supportée par des murs épais et rapprochés, entre lesquels néanmoins un homme pouvait passer. J'ai vu, dit-il, des parties de ces murs peintes à fresque, et j'en ai recueilli quelques morceaux où l'on voit des feuillages, des figures d'hommes, etc. Puis il signale très-clairement, sinon complètement, le fait capital en ces termes : Plusieurs de ces murs sont parallèles, et l'on en a distingué un dont l'épaisseur est de 1 mètre, tandis que celle de son nom n'a que 3 décimètres, cependant la face intérieure de fun est peinte à fresque. Cette circonstance est très-singulière, car ces deux murs parallèles n'étaient ni un canal ou aqueduc, puisqu'un des côtés est peint, ni un passage, puisqu'il était trop étroit pour un homme. On ne peut chercher à expliquer cette bizarrerie apparente qu'en réfléchissant que le mur peint a nécessairement été construit et enduit avant l'existence de l'autre ; qu'il y a eu ensuite des distributions changées, qu'elles ont entraîné la construction du second mur et rendu le premier inutile. Peut-être aussi celui-ci a-t-il appartenu à quelque éditée antérieur au temple et démoli lors de sa construction.....

Il est possible aussi que ce mur peint ait coexisté avec le splendide monument à colonnes et qu'ils aient été démolis fun et l'autre à la même époque : ce que nous avons à examiner.

Ainsi, en résumé : 1° Thomas Riboud a ouï dire qu'on avait vu, *dans les environs du monument d'Izernore*, des peintures à fresques, présentant des signes hiéroglyphiques et des sphinx ; 2° il a vu de ses propres yeux dans les ruines mêmes du monument des figures d'hommes et de feuillages et la partie postérieure d'une figure de tigre ou de panthère ; et 3° *il a signalé encore dans le monument le fait capital de deux murs très-rapprochés, dont fun seulement est peint en rouge, de manière à démontrer l'existence antérieure d,une première construction*.

Citons enfin ce que dit M. Désiré Monnier, qui avait entre ses mains le compte rendu précédent de Thomas Riboud, comme on le voit par une note placée au bas de la page de son livre où ce compte rendu est cité : Nous avons, dit-il, p. 26-29, quelque raison de croire que l'édifice, dont nous voyons encore les restes debout, a été substitué par les Romains à un édifice plus antique dont il existe encore un mur de fondation dans l'enceinte de l'autre. Au mois de juillet 1822, je fis travailler deux hommes à déblayer l'interstice, de 95 à 108 millimètres, qui règne entre ces deux murs, et je ne vis pas sans étonnement que le plus ancien avait été orné de peintures à fresque dont les couleurs étaient encore très-vives. La partie que je dévoilais en avait été le soubassement, elle était d'un beau rouge ; mais *la partie supérieure, dont il ne restait plus rien, avait été décorée, sur un fond blanc, de figures d'hommes, de sphinx, d'ibis, de tigres, d'autres animaux et de feuillages*. On le voit donc, M. Désiré Monnier répète ici, presque mot pour mot, les indications déjà fournies par Thomas Riboud, 38 ans auparavant. Comment, en effet, aurait-il pu voir toutes ces peintures qu'il indique sur cette partie supérieure du mur dont il ne restait plus rien, dit-il lui-même ? Mais voici ce qui est nouveau dans ce passage de M. Désiré Monnier, ce qui est en opposition avec le témoignage de Thomas Riboud, et qui tendrait à induire en erreur au sujet de l'origine du monument d'Izernore.

D'une part, Thomas Riboud indique sur ouï-dire des peintures d'hiéroglyphes et de sphinx qui auraient été vues *dans les environs du monument* ; d'une autre part, *il déclare avoir vu lui-même dans le monument des figures d'hommes*, de feuillages, et une partie d'une figure de tigre ou de panthère.

Or, ici, M. Désiré Monnier place *le tout dans le monument*, ce qui altère la signification de ces antiquités locales ; et il y ajoute une figure d'*ibis*, emblème caractéristique de l'Egypte. Voilà de quelle manière il est parvenu à trouver dans les ruines du monument d'Izernore des traces du culte égyptien ! Du reste, il parait avoir senti lui-même la délicatesse de cette situation, car il ajoute quelques lignes plus bas : *S'il est vrai que l'on a vu l'ibis, le sphinx, le tigre, sur les lambeaux de fresque d'Izernore*..... on ne doit pas y méconnaître l'influence de l'art égyptien sous les mains des Grecs.

Ce fut en 1825 qu'on trouva dans le monument, au pied du pilastre sud-est, le doigt annulaire d'une statue de bronze d'environ 2m,60 de hauteur, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler, et qui fut déposé aux archives de la Société d'Émulation de l'Ain, où on peut encore aujourd'hui le voir. De nos jours, la commission départementale, nommée en 1863, a d'abord fait suivre le mur extérieur du monument primitif dans tout son pourtour ; ce qui a démontré qu'il était encadré partout exactement dans le splendide édifice élevé ensuite ; d'où

cette conséquence capitale que l'un et l'autre ont dû être élevés dans une même pensée.

Des fouilles récentes ont fait découvrir encore, parmi les décombres des deux édifices, un certain nombre d'objets intéressants qui sont actuellement conservés à la mairie d'Izernore, avec beaucoup d,autres découverts en même temps sur divers points du voisinage, et dont l'énumération et la description se trouvent à la suite du procès-verbal officiel.

Mentionnons ici quelques-uns de ceux qui proviennent du double monument.

Un cou-de-pied de statue, en marbre blanc ; — fragments de marbre de diverses couleurs, marbre blanc, marbre vert, marbre veiné rouge et blanc ; — le petit morceau de pierre blanche qui porte l'inscription votive de Pœius citée plus haut ; — vingt-deux autres fragments en pierre blanche, sculptés, fouillés avec beaucoup de soin et de goût, qui paraissent avoir appartenu à des chapiteaux, et qui ont été trouvés à deux mètres de profondeur dans l'intervalle étroit qui règne entre les fondations des deux monuments ; — une base de colonne, en pierre grise, de dix-huit centimètres de diamètre, avec plinthe percée de part en part d'un trou circulaire ; — enfin un fragment de volute.

Or, l'inscription votive de *Pœius*, incrustée dans le blocage du monument primitif, donne à présumer que toutes ces pierres blanches ont appartenu au monument primitif ; tandis que les marbras de luxe proviendraient du splendide monument élevé ensuite, et dont aucun de ses énormes débris n'est en pierre blanche. Auquel des deux a appartenu la petite colonne en pierre grise ?

Parmi les débris de peinture à fresque, que ces dernières fouilles ont permis de recueillir encore dans les décombres des deux édifices, mentionnons les suivants :

Deux fragments sur lesquels on voit un I et un O, peints en jaune sur une bordure bistre ; — un fragment sur lequel est grossièrement peinte en vert, brun et bistre, *une tête d'homme couronnée de feuillage* ; — une *tête de cheval* sur un fond rouge ; — un fragment d'une large bordure rouge accompagnée de filets et de denticules noirs.

Quant aux médailles trouvées dans les fouilles de 1863 et qui sont pareillement conservées à Izernore, dans un médaillon déposé au presbytère, elles sont au nombre de deux cent vingt-huit de tous modules, dont vingt gauloises, toutes anépigraphes, à l'exception de celle dont nous avons déjà parlé, au revers de laquelle on lit, au-dessus du cheval, les lettres TOG, formant la première syllabe du nom de Togirix, chef Séquane suivant l'opinion commune des numismates. Rappelons encore ici la monnaie des Santons que nous avons signalée précédemment. Les deux cent huit autres médailles provenant des fouilles de 1863 sont romaines et constituent une -série assez continue depuis Auguste jusqu'à Valentinien[1].

---

[1] Un de nos collègues de la commission départementale, M. Guigues, ancien élève de l'École des Chartes et archéologue distingué, a bien voulu se charger de faire le classement et le catalogue des objets divers de la collection d'Izernore. Deux autres de nos collègues, M. Alexandre Sirand et M. Corbet, très-versés dans la numismatique, ont classé et catalogué les médailles. Un tableau de tous ces objets est annexé au rapport officiel sur les fouilles de 1863, inséré dans le *Mémorial administratif du département de l'Ain*, pour 1866-67, Bourg-en-Bresse, Dufour, 1866.

Malheureusement on n'a pas songé à indiquer le lieu de provenance de chacune de ces médailles, en sorte que l'on ne saurait distinguer aujourd'hui celles qui ont pu être trouvées parmi les ruines du monument.

Mais, dans le rapport officiel sur les fouilles de 1863, M. le rapporteur signale des médailles importantes découvertes jadis dans le monument même. Voici en quels termes il s'exprime (pages 37 et 38) : En 1813, la Société d'émulation (de l'Ain) fit pratiquer une fouille que les événements politiques de ce temps ne permirent pas de pousser bien avant. Cette fouille, cependant, ne fut pas improductive ; car, entre autres objets, elle restitua *un grand bronze trouvé dans les fondations du temple, représentant l'apothéose d'Auguste, plus deux petits bronzes du même empereur* portant à leur revers un autel avec la légende : *Providentia*. Ces médailles, qui pouvaient avoir une importance relative au point de vue que je discute, furent envoyées à l'abbé Chapuis, avec prière d'en donner l'explication. Ces pièces restèrent malheureusement dans son médaillier, lequel, après la mort de ce savant, fut vendu en détail, on n'a jamais su à qui. Ces bronzes s'appliquaient-ils spécialement à Izernore ? Question insoluble.

Nous possédons nous-même une de ces médailles d'Auguste du type dont il s'agit. Elle nous fut donnée il y a huit ou dix ans, par l'un des gendarmes de la brigade d'Izernore, qui l'avait trouvée en travaillant à son jardin. C'est un moyen bronze très-oxydé, où cependant on peut lire distinctement autour de la tête : DIVVS AVGVSTVS PATER *Patriæ* ; au revers, à gauche et à droite d'un autel, S et C, pour *Senatus Consulto*, et au bas PROVIDENT, pour PROVIDENTIA — prévoyance et sagesse suprême d'Auguste.

Un monument tel que celui d'Izernore n'a pu être élevé en Gaule que sous la domination romaine. Le gouvernement romain a dû en confier la protection et le service religieux à un personnage choisi dans celte double intention. Son rôle devait tenir à la fois et de celui d'un intendant ou d'un gardien et de celui d'un pontife.

C'était donc tout à la fois et une autorité civile et une autorité religieuse, c'est-à-dire en latin un *antistes*, mot qui indique l'un et l'autre rôle. — Cicéron l'emploie dans la signification de *pontife*, et Columelle dans la signification de chef ou de préposé.

Cet *antistes* dut être un grand personnage dans le pays. Il dut y habiter auprès du monument et dans une demeure splendide : car, ainsi l'exigeaient toutes les convenances. Voilà deux indications qui peuvent nous guider pour retrouver aujourd'hui la demeure de l'*antistes* du monument d'Izernore. Et voici ce qu'on a découvert dans le voisinage.

La commission départementale savait que, dans les fouilles exécutées à la fin du siècle dernier et encore au commencement du siècle actuel, on avait découvert au nord-ouest et dans le voisinage du monument de nombreux murs souterrains, épais, cimentés, où s'apercevaient encore des restes de peinture à fresque et d'autres traces d'une décoration luxueuse, et plusieurs salles basses pavées de marbre blanc, entourées de gradins de marbre, avec des fourneaux établis plus profondément. Les laboureurs y signalaient encore d'autres fondations de murs, que la charrue heurtait et par-dessus lesquelles il fallait faire sauterie soc pour continuer le sillon. Sur quoi, la commission décida qu'on ferait de nouvelles fouilles dans ces mêmes lieux, et l'on prit soin d'en dresser un plan qui doit être conservé et annexé à la minute du rapport officiel. On reconnut là, en effet, plusieurs salles pavées de marbre blanc, d'autres dont le sol était fait d'une

couche de ciment bien unie. Une salle basse, pavée de marbre blanc et entourée de gradins du même marbre, était attenante à des fourneaux placés un peu plus bas et dont les flammes devaient circuler dans l'épaisseur même des parois de la salle, qui étaient construites en briques creuses de manière à y composer une multitude de petits tuyaux, où l'on distinguait encore les traces du feu. En un mot, on reconnut là cette sorte de calorifère en usage chez les riches Romains et que Vitruve appelle hypocauste (*hypocaustum*), avec la salle de bain attenante ; ce qui constituait l'étuve de luxe appelée par Pline le Jeune : *unctarium hypocauston*.

Cette habitation romaine d'un tel luxe était placée à l'origine d'un petit vallon et tout près, avons-nous dit, du monument d'Izernore. L'ensemble de ces conditions nous conduit à penser que c'était là que résidait l'*antistes* du monument d'Izernore, ville gallo-romaine d'Isarnodorus au moyen âge.

Il est clair que la présence d'un tel monument et du personnel qui y était attaché dut déterminer d'autres Romains et même des Gaulois à venir s'établir aussi dans ce lieu, chacun suivant son intérêt personnel. De là donc, selon nous, l'origine de la petite ville *gallo-romaine d'Isarnodorus ou Izarnodoro* dont l'existence est démontrée par cent preuves.

Elle était en partie à la même place que le bourg ou village actuel d'Izernore et s'étendait un peu plus loin au nord-nord-ouest, tout le long de la vieille voie qui se dirige de ce côté-là ; voie qui existe encore aujourd'hui comme chemin rural, et qu'on peut suivre (sauf dans une petite lacune ravinée) jusqu'à l'ancien gué de l'Ognin, remplacé aujourd'hui par un pont de pierre, établi au même endroit, directement au bas du village de Matafelon.

On peut démontrer encore aujourd'hui avec certitude qu'*Isarnodorus était une ville gallo-romaine d'une médiocre étendue*, mais d'un grand luxe, et qu'elle a joué un *rôle important dans l'administration de ces contrées*.

En effet, si l'on parcourt le terrain environnant, il est facile de reconnaître que les débris antiques, qui fourmillent dans le sol, se concentrent au voisinage du monument dans un espace assez restreint. Pour se faire une idée nette de l'étendue et de la situation de cet espace occupé jadis par la petite ville gallo-romaine d'Isarnodoro, imaginons que, du monument comme centre, on décrive une circonférence de cercle d'environ quatre cents mètres dé rayon : tous les vestiges de cette ville seront contenus dans la moitié occidentale de ce cercle. La commission départementale y a fait récemment exécuter des fouilles, tout le long de l'ancienne voie dont nous avons parlé plus haut, et l'on y a mis à découvert les fondations de deux lignes de maisons qui formaient une rue. On en a découvert plusieurs autres par derrière jusqu'à une certaine distance ; puis on s'est arrêté là, en l'absence de toute espèce d'indice visible ou de renseignements oraux, et surtout faute de fonds.

Signalons encore la découverte faite jadis de quelques substructions isolées, soit à Pérignat, soit sur le plateau de l'oppidum au lieu dit en *Moui*, soit au Voërle, et encore, si nos souvenirs d'enfance sont fidèles, au lieu dit La Doy, du côté du nord, un peu en aval de la grande route actuelle ; toutes substructions isolées qui peuvent être des restes de villas gallo-romaines.

Mais, tout à l'entour d'Izernore, la surface du plateau est bien unie ; on n'aperçoit nulle part un grand ensemble de reliefs de terrain, sous lesquels puissent se trouver des amas de ruines qui indiqueraient l'existence antérieure d'une grande ville. On n'aperçoit non plus aujourd'hui aucun relief de remparts,

ni aucune trace de fossés. Néanmoins nous devons dire qu'il en est vaguement fait mention dans certaines notices anciennes concernant les ruines d'Izernore. On a parlé aussi de plusieurs grandes cavités souterraines dont on ignore aujourd'hui la position.

Une carrière de pierres de taille a été exploitée jadis au nord-ouest du monument, dans l'un des monticules rocheux où dut être la citadelle d'Alésia (Arx Alésia). On voit encore aujourd'hui, sur le bord de l'antique voie qui mène de ce côté-là et dont nous venons de parler, un tronçon de colonne du même type que celles du monument et qui parait s'être fendu par suite de quelque vice de la matière (ce qui expliquerait pourquoi on l'aurait laissé sur le bord du chemin). Cette carrière est de la même roche jurassique que les colonnes du monument ; et le volume de roche exploité jadis ne parait pas avoir excédé le volume nécessaire pour construire ce monument. A l'inspection de cette carrière, il devient manifeste qu'on n'en a point extrait les matériaux de construction d'une grande ville, et l'on n'aperçoit dans les environs aucune autre carrière qui ait été exploitée jadis en très-grand volume.

De toutes ces considérations il ressort que la ville gallo-romaine d'Isernodore n'a jamais eu qu'une *médiocre étendue*.

Nous avons dit aussi que c'était une ville de luxe. Et, en effet, on voit encore ce que dut être le luxe de ses habitants par une multitude de débris d'objets élégants ou précieux qu'on a trouvés et qu'on trouve encore chaque jour dans ses ruines.

Tout démontre que ce luxe y a attiré jadis les barbares et que cette malheureuse ville a été saccagée et incendiée, peut-être même à plusieurs reprises.

Une ou plusieurs couches de terre mélangée de cendres et de débris d'habitations romaines couvre aujourd'hui la surface du sol qu'elle occupait.

Or, depuis onze ou douze siècles peut-être, que le travail de la charrue ou les autres travaux de l'homme n'ont cessé de tourner et de retourner, sous ses yeux, ce terrain parsemé de débris précieux, ce qu'on y trouve encore aujourd'hui peut faire juger de ce qui devait y être resté après le passage des barbares, sans même compter ce qu'ils ont emporté.

En effet, on a trouvé à Izernore et on y trouve encore aujourd'hui, çà et là, des fragments d'objets en marbre de toutes les espèces, en serpentines ou en d'autres roches précieuses, des fragments de vases de verre dont quelques-uns en très-beau bleu ; des fragments d'émaux aux vives et nombreuses couleurs ; des bijoux d'or et d'argent ; beaucoup de menus objets de bronze destinés à l'usage personnel ou au luxe des riches habitants et qui souvent sont d'un travail exquis, même émaillés ; des ustensiles en bronze à l'usage de la table ; beaucoup de poteries sigillées, des formes les plus élégantes, couvertes de dessins ou de figurines du meilleur goût et d'une grande perfection, représentant des scènes mythologiques, des chasses[1], etc. Ajoutons à cela nombre de bijoux en pierres dures présentant diverses figurines gravées avec toute la perfection de l'art antique ; objets certainement de luxe s'il en fut jamais, et dont la découverte parmi les parcelles du sol cultivé implique un hasard très-heureux et

---

1 Nous en possédons nous-même plusieurs beaux spécimens sur l'un desquels on voit des hamadryades alternant avec des dryades qui font danser des biches, dressées debout en face d'elles, avec des médaillons intermédiaires, où se voient des sphinx.

une vue bien perçante ; car ils étaient séparés des anneaux d'or où de tels chefs-d'œuvre microscopiques ont dû être enchâssés[1].

Ainsi, on ne saurait mettre en doute que la petite ville gallo-romaine d'Isarnodore ne fût une *ville de luxe*.

L'importance du rôle qu'elle joua jadis dans l'administration de ces contrées est constatée par le fait qu'on y frappait encore des monnaies d'or et des pièces de billon dans les temps mérovingiens. Le savant Bouterone, dans son ouvrage sur les monnaies, décrit comme étant des monnaies de Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne au VIe siècle, trois *tiers de sol d'or* frappés à Isarnodore, et une pièce de billon frappée au même lieu. Il en donne les figures, au droit et au revers. Voici comment il s'exprime :

Monnaies de Guntehram.

Tiers de sol d'or. — Le premier avec sa tête ornée en diadème perlé et l'habit brodé, pour légende ISARNODO FIT. De l'autre côté une croix sur son pied, une boule au-dessous, d'un côté (à droite) un I et de l'autre (à gauche) un S, pour légende DROCTABATUR UNC ; pour dire *monetarius*.

Nous n'avons pas encore eu l'occasion de faire déterminer la seconde, qui est une calcédoine d'un beau travail et parfaitement intacte. Nous connaissons d'ailleurs personnellement un habitant de Nantua qui possède une cornaline trouvée à Izernore, laquelle représente un homme nu, la tête couverte d'un casque grec.

Le second avec un double diadème, pour légende ISARNDORE F, pour dire FIT. De l'autre côté, une croix sur deux degrés, un S (à gauche) et deux II (à droite) sous les bras, pour reste de légende ....*ioaldo*....

Le troisième avec le diadème perlé, pour légende ISARNOBERO. De l'autre côté la croix sur son pied et une boule ; un I (à droite) et un V (à gauche) sous les bras, pour légende WINTRIO MOU.

Isarno, Isarnobero ou dero, ou Isarnodoro était un bourg de la Bourgogne. Ce nom, en vieux gaulois, signifie *porte de fer*, et il avait été donné à ce bourg à cause qu'il avait un temple d'idole, bien fermé et fortifié. Dans la vie de saint Eugende abbé : *Ortus est haud longe a vico cui a vetusta paganitas, ab celebritatem clausuramgue superstitiosissimi templi, gallica lingua Isarndori, id est ferrei a ostii indidit nomen*.

Pièces de billon fabriquées au même lieu avec la tête ceinte du diadème simple dont la ligature est en forme de croix, une branche d'arbre devant le visage. De l'autre côté une branche de palme ou de fleurs, et pour légende ISARNO.

Dans les deux premières de ces trois pièces d'or, les lettres I et S placées sous les bras de la croix sont les initiales du nom d'*Isarnodero*. L'ordre inverse dans lequel ces lettres sont disposées n'est point une difficulté en numismatique, et nous en allons voir plus loin une preuve évidente.

---

1 Nous possédons deux de ces pierres gravées qui ont été trouvées à Izernore, l'une voilà huit ou dix ans, et l'autre un an plus tard. La première est un jaspe tigré, d'un travail exquis, de l'époque d'Auguste, suivant l'opinion formelle de M. de Longperrier, dont on connaît la compétence à ce sujet.

Voici, du reste, ce que dit à ce sujet Lelewel, savant numismate polonais, dont l'opinion est d'une grande autorité en cette matière.

Parlant des monnaies du type mérovingien, il s'exprime ainsi :

La répétition du nom du lieu sur la même pièce fut, pratiquée de bonne heure par les deux initiales placées dans le champ, ou accostées près de la croix. On en voit de fréquents exemples tant sur les pièces monétaires que sur les royales : sur celles frappées à Toul TV, à Chalon-sur-Saône CA (*Cabillono*), à Autun A.G (Augustodum), à Lyon LV, à Vienne VI, à Limoges LE, à Clermont en Auvergne AR (*vernis*), à Izernore IS... à Arles AR, à Marseille MA... On remarque encore des lettres isolées, cantonnées dans le champ de la croix, dont on ne connaît pas le sens et qui n'indiquent aucun lieu. Essayons de les expliquer : VO VI, comme dans la troisième pièce d'or d'Izernore décrite par Bouterone ci-dessus, sont les restes du romain *vovet vota AV* sont placés pour alpha et oméga[1].

Bouterone a décrit, parmi les pièces de monnaies du règne de Gontran, d'autres *tiers de sol d'or* frappés à Chalon-sur-Saône par un monétaire du nom de Wintrio, que l'on croit être le même Wintrio qui a frappé ceux d'Isernobero.

Le royaume de Bourgogne et celui d'Orléans, dit-il (p. 240), furent donnés à Gonthran avec les pays de Sens, Troyes, Arles, etc. Il en transféra le siège de la ville d'Orléans en celle de Chalon-sur-Saône, et fit fabriquer aussi des *tiers de sol d'or* ayant d'un côté sa tête ornée du diadème de perles, pour légende CABILLONO FIT. De l'autre côté une croix avec un P au-dessus, pour faire le monogramme de *Christus*, et pour légende WINTRIO MONET.

Ces tiers de sol d'or frappés par Wintrio à Chalon-sur-Saône sont de deux types. Autant qu'on en peut juger par les dessins, ils ressemblent beaucoup à celui qui a été de même frappé par un monétaire Wintrio à Isernobero ; et l'attribution qui a été faite de tous ces trois sols d'or à un même monétaire de ce nom (comme on le verra ci-après) nous paraît très-plausible. Ceux de Chalon-sur-Saône présentent sous les bras de la croix un C et un A, lettres initiales du nom du lieu de fabrication, CA*billonum* ; et dans l'un des deux types seulement la croix est chrismée ; dans l'autre, elle est simple, comme dans ceux d'*Isernobero*, et haussée de même sur deux degrés. Tout semble donc indiquer la même main de part et d'autre.

Enfin Bouterone décrit encore, parmi les monnaies royales de Dagobert Ier, deux *tiers de sol d'or* où l'inscription du nom du lieu de fabrication est incomplète, et qui, ensuite, ont été reconnus comme fabriqués à Isarnobero. Voici la description qu'en donne Bouterone (p. 294) :

Autre avec la même tête (de Dagobert Ier) mais barbue, ce qui marque que ces pièces ont été fabriquées sur la fin de son règne, et pour légende DÆGOBERTHUS REX. De l'autre côté de la croix, avec son pied sur la boule, un alpha et un oméga sous le bras (l'alpha à droite, l'oméga à gauche et pour légende ...NVM RIBORXAFIT). En examinant le dessin de la pièce, on voit que au lieu de NVM, lu par Bouterone, il n'y a que deux traits droits qui convergent, comme les jambages de la lettre A.

---

1 Les Romains inscrivaient aussi sur leurs monnaies le mot *votis*, dont les lettres en question, VI, se rapprochent encore davantage. Ainsi nous avons nous-même sous les yeux une médaille de Crispus (fils de Constantin le Grand, et qui, on le sait, joua en réalité et même d'une manière plus affreuse le rôle tragique d'Hippolyte, fils de Thésée), *Julius Crispus nobilis* Cæsar, consul en 318, médaille qui a été trouvée à Izernore et dont le revers présente un autel où est inscrit le mot VOTIS.

On remarque en outre que la lettre X, lue par Bouterone, pourrait n'être qu'un simple ornement en forme de croix et ne point faire partie de la légende. C'est par ces considérations qu'on est parvenu à reconnaître le véritable nom du lieu où cette pièce a été frappée, comme il sera dit ci-après : Ce lieu, ajoute Bouterone, m'est inconnu, et la lettre H, ajoutée dans le nom de Dagobert, fait croire que ce lieu était situé en quelque province de l'Austrasie.

Autre avec la tête barbue et le diadème de perles, qui semble fabriquée au même endroit ; pour légende, d'un côté, Dagoberthus rex, de l'autre la croix, l'alpha et l'oméga (l'alpha à droite, l'oméga à gauche), et pour reste de légende AFI..V.MRIOR. Dans le dessin de la pièce on lit nettement AFI...ARIOR ; et on reconnaît ainsi que Bouterone a pris là un A pour un monogramme des lettres V et M. Ce qui fait, ajoute-t-il, le commencement du nom du monétaire, et sa qualité abrégée, pour dire *Monetarius Regis*, y ayant peut-être dans la même ville deux monnaies, l'une publique et royale ou finale, comme la vie de saint Éloi nomme celle de Limoges, *publicam fiscalis monetæ officinam*, et une autre accordée à la ville ou à quelque église, comme à celles de Spire et de Visinebourg remarquées ci-dessus (p. 291 de l'ouvrage).

Vingt-quatre ans après Bouterone, Le Blanc, dans son *Traité historique des monnaies de France*, parait avoir copié l'un des trois premiers *tiers du sol d'or d'Isarnobero* décrits par Bouterone, celui dont le monétaire est *Droctebalus*, et il l'a placé sous le n° 19 dans son tableau de pièces mérovingiennes dont le lieu de fabrication lui était inconnu (p. 58). Il y a sur la dix-neuvième, dit-il ensuite, Isarnobero. Sur d'autres on lit *Isernobero*, *Isarnodero*, et sur une pièce de billon Isarno simplement. Un auteur gaulois, qui a écrit environ l'an 800 (le moine anonyme de Condat, abbaye de Saint-Claude), parlant d'un saint abbé dont il avait été disciple (saint Eugarde ou saint Oyen), dit : — *Ortus est haud longe a vico cui vetusta paganitas, ob celebritatem clausiuramque superstitiosissimi templi, gallica lingua Isarndori, id est ferrei ostii indidit nomen*. — Les Flamands nomment encore aujourd'hui une porte de fer *Isern-Deure* ; les Anglais *Yerndoor*, et les Allemands *Eysernthor*, Bouterone dit qu'*Isarnobero* est dans la Bourgogne.

Le Blanc a aussi reproduit les deux tiers du sol d'or du roi Dagobert que Bouterone avait décrits sans en déterminer le lieu de fabrication, comme on vient de le voir ci-dessus. Le Blanc a reproduit ces deux monnaies royales dans un tableau (p. 80), où elles occupent les dixième et onzième places, et voici ce qu'il en dit à son tour (p. 53) :

Pour la 10e et la 11e je crois qu'on les doit aussi donner à Dagobert Ier, à cause que la tête qui y est gravée a de la barbe et parait être d'un homme âgé. La statue qui est à Saint-Denis et que l'on croit avoir été faite sous son règne, ou sous celui de son fils, le représente avec de la barbe. Les inscriptions qui sont du côté de la croix de ces deux pièces n'étant pas entières, il est difficile de savoir ce qu'elles disent.

On le voit, Le Blanc, non plus que Bouterone, n'a pu parvenir à déchiffrer le nom du lieu où ces deux pièces royales ont été fabriquées. Et il s'est contenté de copier ce qu'on lit nettement au revers dans les dessins de Bouterone, c'est-à-dire, sur la pièce 10, la légende incomplète... ARIOR — AEI..., et sur la pièce 11, la légende un peu moins incomplète... ARIBOR + AFIT.

Longtemps après ces deux illustres numismates français, en 1835, Lelewel, qui avait fait une étude comparée et approfondie de la numismatique du moyen âge,

non-seulement dans nos monnaies de France, mais encore dans celles de la plupart des grandes nations de l'Europe, et qui joignait ainsi, à une grande aptitude personnelle pour ce genre de recherches, une expérience consommée et très-variée ; Lelewel, disons-nous, est venu compléter les recherches de ses devanciers, pour confirmer tout ce qui nous intéresse le plus dans cette question des monnaies mérovingiennes frappées à Isarndore. Familier avec le *facies* de toutes les monnaies mérovingiennes, avec les mille sortes d'incorrections que leurs légendes peuvent présenter et avec tous les noms des lieux où l'on frappait la monnaie dans ces temps reculés, il a rapproché les deux légendes incomplètes des deux monnaies du roi Dagobert mentionnées ci-dessus, et il y a reconnu le nom d'*Isarndore* défiguré en *Isaribore*.

Voici comment il s'exprime sur ce point particulier (*Num.*, I, p. 76) dans la discussion de certains noms de lieux inconnus :

ISARNOBERO du monétaire Droctebalus (Btr., p. 268 ; Le B., inconnus, 19) ; une autre pièce, ISERNOBERO, du monétaire Wintrio (Btr., p. 268) ; et les deux pièces du roi Dagobert qui offrent (Le B. p. 80 ; n° 10 et 11) :

.....ARIOR + AEI...
.....ARIBOR + AFIT. *Isaribora fit*.

On savait qu'il existait un lieu célèbre, nommé *Isarnobero*, *Isarnodero*, *Isarno vicus*, où il y avait un temple des Gaulois. On savait que l'antique paganisme a imposé ce nom, qui signifiait dans la langue vulgaire *porte de fer* (*Vita S. Eugendi abb. jurensis*). Effectivement, dans la langue allemande *Eisernethor* signifie porte de fer. On supposait qu'elle était placée non loin du Jura ; mais Le Blanc ne savait pas déterminer l'emplacement.

Ce n'est que des recherches ultérieures qui firent découvrir Izernore, village du Bugey, près de Nantua. Il y reste une frise de trois colonnes avec des figures de l'ancien temple de Mercure, que Dunod a fait graver dans son *Histoire des Séquanois*, t. I, p. 153. L'empereur a fait une dissertation sur ce sujet, p. 4. On appelle *porte de fer la gorge fort étroite* par où l'on passe pour aller à Montréal et à Nantua.

Cette gorge fort étroite est située au-dessus du hameau de Bussy, où l'Anconnans prend naissance et où l'on voit inscrite sur la carte de l'État-major l'indication de Fontaine de Sonnant. Le chemin qui mène d'Izernore à Bussy monte ensuite directement par là vers la grange de Beauregard pour conduire à Montréal et à La Cluse. Durant la guerre de Gaule, c'était la route suivie en arrivant du Nord pour se rendre par le défilé de Nantua à la Perle du Rhône et chez les Allobroges. Mais de nos jours, afin d'éviter la montée rapide et les autres difficultés de cette ancienne route, on va d'Izernore, directement au Sud, rejoindre la route actuelle de Nevers à Genève, qui traverse en ligne droite la prairie marécageuse du Lenge à l'Ouest de La Cluse : partie de route qui est une œuvre d'art tout à fait moderne.

Or, cette ancienne route qui mène d'Izernore à Montréal et à La Cluse par Bussy et Beauregard, conserve encore aujourd'hui le nom de *vi-ferra* (*via ferrata*), voie ferrée, route ferrée ou construite avec des cailloux : ce qui était indispensable en divers points de cette route où le sol est humide, comme on peut le voir sur les lieux. C'est sans doute ce nom de *vi-ferra* qui aura induit en erreur l'auteur cité par Lelewel, et qui lui aura fait dire que cette gorge fort étroite par où l'on passe pour aller à Montréal et à Nantua, s'appelle aussi porte de fer. Car nous qui, chaque année depuis notre enfance, avons chassé dans ces contrées, jamais

nous n'avons entendu donner par personne le nom de *porte de fer* à la gorge fort étroite dont il est question. Du reste, lui eût-on même donné ce nom, que, puisque la route suivie jadis par César passait par là, le nom de porte de fer répété en cet endroit, loin dé devenir une objection contre notre opinion sur le sens historique du nom de *porte de fer* donné par nos pères à l'oppidum d'Izernore, serait plutôt une nouvelle raison en faveur de cette opinion. Revenons donc à la numismatique.

En conséquence des considérations que nous venons de citer, Lelewel (*Num.*, t. I, p. 80) dans une liste intitulée : *Noms des lieux où les monétaires de la première race fabriquaient la monnaie et noms des monétaires*, a inscrit les indications suivantes : *Isarnobero*, Izernore, en Bugey, près de Nantua, *Droitebalus*, Wintrio. Et pour ce qui concerne les deux pièces royales d'un roi Dagobert, *Isariboro fit*, nous allons immédiatement indiquer l'attribution qu'il en a faite, en examinant la question importante que voici :

Pendant combien d'années de la période mérovingienne la petite ville d'Isarndore a-t-elle joui du privilège politique de frapper la monnaie ?

Nous avons vu premièrement que les trois *tiers de sol d'or* de ce lieu, qui ont été décrits par Bouterone et sur lesquels le nom du roi n'est pas inscrit, ont été attribués par ce savant numismate au roi Gontran. Or, comme rien n'a été dit contre celte attribution, ni par Le Blanc, ni par Lelewel, nous devons admettre qu'on fabriquait la monnaie à Isarndore sous le règne de Gontran, c'est-à-dire de l'an 862 à l'an 893.

Nous avons vu ensuite que les deux *tiers de sol d'or du roi Dagobert* décrits par Bouterone et Le Blanc, et reconnus ensuite par Lelewel comme ayant aussi été frappés à Isarndore, ont été attribués par Bouterone et par Le Blanc au roi Dagobert Ier, en se fondant sur ce que la figure du roi présente de la barbe, exceptionnellement sur ces deux pièces. Cette attribution fixerait donc leur date entre l'an 628 et l'an 638.

Mais Lelewel les attribue à Dagobert III, par la raison très-particulière que la figure y présente un *profil gauche*, tandis que presque toutes les monnaies mérovingiennes présentent un *profil droit*. Voici, du reste, comment Lelewel s'exprime à ce sujet (*Num.*, t. I, p. 27) :

Je voulais supposer que les pièces de Thierry, frappées à Metz (Le Bl. p. 19) ; de Clotaire, frappées à Vervick (Le Bl. p. 38, n° 8) ; et de Dagobert, frappées à Isarnobor (Le Bl., p. 80, n° 10 et 11), qui ont le *profil gauche*, sont de Clotaire III, de Thierry III et de Dagobert III. On ne doutera pas que Clotaire III possédait Vervick ; on peut présumer qu'après la bataille de Testri, en 687, lorsque le maire Pépin d'Héristal s'est emparé de Thierry III, il lui permit de battre monnaie à Metz. Dagobert III, sous la tutelle du même maire, n'aurait pas été contrarié de voir son nom placé sur la monnaie, quelque part qu'elle ait été forgée. Je croyais rapprocher le profil gauche de l'époque des rois Carlovingiens, parce qu'on le voit reproduit plusieurs fois sur la monnaie de ces derniers. Cependant je ne saurais contester que le profil gauche se montrait en tout temps. L'observation du coin monétaire et la comparaison de ses images le font présumer.

Néanmoins Lelewel n'a point abandonné son opinion dans le tableau XX de l'*Atlas* joint à sa *Numismatique du moyen âge*, lequel a pour titre : *Analyse du type mérovingien*, et où sont inscrits les noms des rois avec les dates et les lieux de

fabrication de leurs monnaies ; il a inscrit l'indication suivante sous le n° 19 : Dagobert III, — 711 à 715, Isarnobero.

Du reste, cette opinion de Lelewel, d'attribuer à Dagobert III les deux pièces royales de ce nom frappées à Isarndore, est confirmée par l'examen comparatif des autres tiers de sol d'or frappés au même lieu, qui ne présentent point de nom de roi et que Bouterone attribue à Gontran. En effet, les deux pièces de Dagobert, avec le *profil gauche*, présentent seulement la tête du Roi, et non pas, comme à l'ordinaire, la tête avec une partie du buste ; au revers, la croix est chrismée, et l'orthographe du nom du lieu de fabrication y est gravement modifiée ; tandis que, sur les autres pièces d'Isarnobero, avec le *profil droit*, non-seulement la tête du roi, mais encore son buste et ses vêtements, y sont représentés ; le nom du lieu de fabrication y est à peine modifié dans son orthographe primitive, Isarndoro, et au revers la croix y est simple. Il faut donc naturellement qu'il se soit écoulé un laps de temps considérable entre les deux époques où ont été frappés ces deux groupes de pièces de monnaie si différentes.

Quel que soit le roi Dagobert auquel on doive attribuer les deux monnaies royales de ce nom, frappées à Isarndore, ces deux pièces méritent de fixer encore un instant notre attention, parce qu'elles sont, l'une et l'autre, un exemple de l'alpha et de l'oméga cantonnés sous les bras de la croix : exemples assez rares parmi les monnaies mérovingiennes, comme on en va juger.

L'alpha et l'oméga, dit Lelewel (*Num.*, t. I, p. 31), ne sont pas d'une production commune et trop ancienne. Ces lettres, ce symbole de l'Éternel, qui dit : *Je suis l'alpha et l'oméga, le principe et la fin de toutes choses* (Apocalypse, I, 8), apparurent sur la monnaie romaine d'abord avec le chrisme, et se communiquèrent aux Francs. On en voit quatre exemples chez eux : sur les pièces de Clovis, de Théodebert, de Clotaire et de Dagobert. La première, comme nous l'avons dit, est de Clovis II (638-656) ; la deuxième, qui ressemble à celle de Clovis, n'ayant aucune indication de lieu ni aucune inscription autour de la croix, s'adjuge à Théodebert II (596-612) ; nous avons cru devoir attribuer la quatrième, celle d'Isarndore, à Dagobert III (711-715) ; et, par suite de cette distribution, la troisième ne peut être que de Clotaire II ou Clotaire III, qui possédaient également Marseille, où la pièce fut fabriquée ; l'un, depuis 613 jusqu'à 628, l'autre, depuis 656 jusqu'à 670.

Enfin, l'établissement monétaire d'Isarndore parait s'être rattaché jadis à l'important établissement de Chalon-sur-Saône, par des monétaires communs à ces deux lieux de fabrication. C'est encore Lelewel qui en a fait la remarque dans la *Revue de la numismatique française* (t. I, p. 326, article intitulé Numismatique : *vingt-trois pièces* des monétaires mérovingiens et une du roi visigoth Swiatillo). N° 9 et 10 sont deux pièces de Chalon-sur-Saône, dit-il. La première, de la collection de M. de Saulcy, offre autour de la tête, *Cabilonno fit*, et autour de la croix, accostée des initiales CA, le nom du monétaire VVINTRIO MONEIAROC. Une semblable pièce du même monétaire Wintrio, est signalée dans le catalogue de Ghesquière, n° 4453...

Je ferai remarquer qu'il y a aussi un WINTRIO, monétaire à Izernore, suivant Bouterone (p. 268).

La proximité d'Izernore et de Chalon-sur-Saône fait présumer que le *Wintrio* de Chalon est le même que celui d'Izernore, et qu'il inspectait plusieurs hôtels des monnaies.

Du reste, aujourd'hui l'on connaît encore d'autres monnaies mérovingiennes, frappées à Isarndore par d'autres monétaires. Nous pouvons mentionner un tiers de sol d'or que notre honorable collègue de la commission départementale, M. Alexandre Sirand, a signalé dans un de ses ouvrages. Un autre membre de la Commission, M. Valentin-Smith, en possède un qu'il nous a offert pour l'examiner et en prendre l'empreinte. Ce tiers de sol *d'or* mérovingien est tout à fait de la même sorte que ceux qui ont été décrits par Bouteroue. Il présente d'un côté le buste du roi, à droite avec le diadème perlé, le manteau royal, et pour légende Isernodero ; d'un autre côté, la croix, sur deux degrés, accostée des initiales I et S sous les bras (I à gauche, S à droite), et pour légende incomplète, le flan ayant fait en partie défaut sous cinq ou six lettres du coin, BADV... qu'on lit très-nettement, et qui doit être le commencement du nom du monétaire.

Nous avons donc, en définitive, des témoignages numismatiques précis, qui établissent d'une manière incontestable que la petite ville gallo-romaine d'Isarndore battait monnaie et florissait sous le règne de Gontran, et sous celui d'un roi Dagobert, probablement de Dagobert III. Ce qui comprendrait environ un siècle et demi sur les deux siècles de la période mérovingienne, pour lesquels on a des témoignages numismatiques certains.

C'est ici l'occasion de parler d'une inscription intéressante que nous avons trouvée nous-même à Izernore sur un fragment de poterie, en cherchant les noms des potiers.

Disons d'abord que, outre de grands vases antiques, tels que des amphores, des urnes et de petits vases d'un blanc grisâtre ou jaunâtre, on trouve à Izernore deux sortes de vases usuels qu'on ne saurait confondre ensemble. Les uns sont de ces beaux vases qu'on désigne sous le nom de *poterie de Samos* (*Samia testa*), c'est-à-dire des vases d'une terre extrêmement fine, d'un rouge vif, d'un vernis très-brillant et inaltérable, d'une forme élégante, et qui souvent présentent de charmantes figures jouant quelque rôle mythologique, avec des médaillons interposés ou d'autres ornements, moulés en relief. Ces vases, d'une civilisation avancée et rappelant le luxe de Rome, étaient sans doute ceux des riches et puissants maîtres de ce lieu de la Gaule. Leurs débris abondent à Izernore. Y avaient-ils été apportés de quelque lieu de fabrication lointain ? Ou bien y avaient-ils été fabriqués par des ouvriers établis, peut-être tout proche, peut-être à l'endroit où l'on voit aujourd'hui le village de *Samognat* (*Samo-gnati*) situé à 1 kilomètre nord-est de l'oppidum d'Izernore ? La deuxième sorte de vases usuels, dont on trouve pareillement beaucoup de débris à Izernore, se compose de vases d'argile commune, d'un gris d'ardoise, non vernis, dénués de tout ornement, mais non pas d'une certaine élégance de forme, qu'on louerait même de nos jours. Nous en possédons un très-gracieux spécimen, qui est intact. Ces vases modestes étaient probablement ceux du peuple de ce lieu, ceux des Gaulois, nos pères. Or, c'est sur un fragment d'un de ces derniers vases de terre commune que nous avons trouvé l'inscription dont il nous reste à parler.

Signalons tout d'abord sa position singulière sur le vase. Elle était placée en dessous du fond, c'est-à-dire au seul endroit qui fût caché à tous les regards dans l'usage de ce vase. En le retournant donc sens dessus dessous et en le considérant par dessous (de bas en haut), on avait devant les yeux comme le champ d'une médaille, de cinquante millimètres de diamètre, avec ce champ entouré et protégé à sa circonférence par un cordon ou bourrelet, d'environ 3

millimètres de saillie. Là, en procédant de la circonférence au centre, on voit d'abord trois petites gorges creusées au moyen du tour, et qui, ensemble, réduisent le champ d'inscription à 37 millimètres de diamètre ; puis, vient un espace libre et tout uni de *quatre* millimètres de largeur annulaire ; puis, vient l'inscription elle-même.

Elle est disposée en couronne comme une légende de monnaies et composée de lettres d'environ 5 millimètres de hauteur et très-correctement moulées en relief ; puis, au centre, est une croix, à branches d'environ cinq millimètres de longueur. L'inscription, déposée ainsi en légende autour de cette croix centrale, y constitue le monogramme de *Christus* suivi du mot *noster* ; ce qui signifie ensemble, on le voit, CHRISTUS NOSTER. La présence du monogramme de *Christus* sur ce vase d'Isarnodore est d'ailleurs en concordance parfaite avec ce que Lelewel dit de ce monogramme, à l'occasion de deux pièces de Chalon-sur-Saône qui le présentaient (*Num.*, t. I, p. 31). Le *Chrisme* qu'on voit sur ces deux monnaies de Chalon-sur-Saône, dit-il, se communiqua aux francs de la monnaie romaine ; et d'abord le roi Childebert (556-558) l'employa à Arles. Il parait tenir à la Bourgogne sous sa forme véritable et complète ; il se reproduit à Arles, à Vienne (dans la pièce de l'empereur Maurice), à Chalon-sur-Saône. Autre part, les monétaires croyaient l'imiter et le combiner mieux avec la croix, en accrochant la lettre R ou P au haut, ou à la tête de la croix. Cette façon parut à Autun, à Axzat, à Limoges, à Angers, à Orléans, à Rouen, à Senlis, à Cherbonne. *Il paraît qu'elle se répandit des frontières de la Bourgogne*.

La place occulte qu'occupait l'inscription cotée sur le vase d'Isarndore et cette forme énigmatique sous laquelle y était inscrit le nom du Christ, nous paraissent constater qu'à l'époque où ce vase fut exécuté, le christianisme n'était point encore publiquement toléré dans ce lieu de la Gaule. De plus, la pureté de forme des lettres de cette inscription est telle qu'il faut remonter peut-être jusqu'au siècle des Antonins (IIe siècle après Jésus-Christ) pour en retrouver de pareilles sur les médailles des empereurs de Rome. Tout s'accorde donc pour démontrer que ce vase a appartenu aux premiers chrétiens d'Isarndore, qu'il est de l'époque du haut empire, et que, déjà à cette époque reculée, les choses de la religion, da la morale et de l'intelligence préoccupaient à Isarndore la pensée des hommes. Ce qui est bien un indice de civilisation aussi important que le luxe et la fabrication de la monnaie.

On sait d'ailleurs que trois saints de race romaine (saint Romain, saint Lupicin, son frère, dont la vie a été écrite par Grégoire de Tours), tous les deux nés à Isarndore, et saint Eugende (ou saint Oyen), leur parent et leur disciple, né dans les environs, répandirent la religion chrétienne dans ces contrées, et que saint Romain y fonda le monastère de Condat (aujourd'hui saint Claude), où, il eut pour successeur son frère saint Lupicin (vers 460), et son parent saint Eugende (vers 480). La petite ville gallo-romaine d'Isarndore était donc bien à cette époque un foyer de lumière et de charité chrétienne : ce grand et sublime principe qui vint adoucir les mœurs impitoyables et barbares de l'ancien monde romain.

A quelle époque cette petite ville d'Isarndore a-t-elle commencé à avoir de l'importance ? Et à quelle époque a-t-elle été saccagée et incendiée ? Car ses ruines et son sol témoignent par des cendres qu'elle a été saccagée et détruite par le feu.

Dans l'état des documents historiques concernant la Gaule, noud devons encore nous adresser à la numismatique pour obtenir quelque indice en réponse à la

première de ces deux questions. Donnons ici la parole au rapporteur de la commission départementale des fouilles opérées à Izernore en 1863 :

Les monnaies impériales, dit-il (p. 74), se rencontrent à tous les pas à Izernore. C'est par milliers qu'on les a trouvées jusqu'à ce jour, c'est par milliers qu'on les trouvera encore. Je dis les monnaies impériales ; car, chose fort surprenante, parmi les monnaies trouvées dans les dernières fouilles, il ne s'est rencontré aucune pièce de la République romaine, dites *pièces consulaires*. On ne sait comment expliquer l'absence, en ce lieu, de monnaies, *les seules en usage à l'époque de la conquête des Gaules*. Dans l'état actuel des trouvailles, *on saute sans transition des monnaies gauloises proprement dites aux monnaies impériales romaines*. Celles-ci *commencent à Auguste*, et s'arrêtent pour le moment à Valentinien Ier, formant une suite chronologique bien échelonnée, où se remarquent de beaux bronzes, quelques bons deniers d'argent, mais pas d'or. Ajoutons qu'aucune pièce inédite, inconnue à la science, ne s'est présentée jusqu'à présent. Mentionnons également l'absence de pièces grecques (sauf Furius et Peraunus trouvées près de Bouvent) et de toutes pièces commémoratives locales.

On voit par là qu'*Isarndore n'avait aucunes relations politiques ou commerciales avec les Romains avant l'époque d'Auguste*.

Et comme nous avons démontré dans notre tome Ier que c'était par cette région-là (du haut Rhône) que Jules César avait envahi la Gaule ; par cette région-là qu'il se rendait en Italie et en revenait chaque année, et comme nous démontrerons encore que ce fut par cette même région qu'il ramena l'armée romaine en Italie, on en doit conclure qu'il n'existait là de son temps aucune ville de quelque importance commerciale ou politique ; bien qu'il pût s'y trouver quelque petite ville gauloise, telle que la comportaient l'étendue et la nature des terres environnantes. Ainsi on doit admettre que l'importance de la petite ville d'Isarndore date environ seulement de l'époque de César ou du règne d'Auguste.

Nous venons de voir que la suite chronologique des monnaies impériales romaines, trouvées à Izernore dans les fouilles de 1863, s'étend depuis Auguste jusqu'à Valentinien Ier. Mais, à diverses autres époques, on en a trouvé des quantités bien plus considérables, soit à Izernore même, soit en divers points des environs.

Dans le vallon qui entoure l'extrémité sud-est de l'oppidum d'Isarndore entre la roche de Senan (redoute n° 14) et la colline (notée redoute n° 13) qui ferme l'oppidum de ce côté-là, au bord d,un petit chemin qui mène à Geovressiat, on découvrit, il y a une vingtaine d'années, environ sept cents médailles romaines de divers empereurs. Elles étaient contenues (avec d'autres objets en métal, dit-on) dans un vase enfoui parmi les pierres d'un *murget*. Peu de temps après, en faisant une coupe de bois à 3 kilomètres environ plus loin, au sud de ce lieu, on découvrit encore plus de mille médailles impériales (surtout de Dioclétien, de Maximien-Hercule et de Constantin). Elles étaient enfouies à fleur de terre dans le bois de Lolliat, à côté d'une voie gallo-romaine qui menait d'Isarndore aux plaines de l'Ain et à Lugudunum par Brion, la combe de Lolliat, la Balme, Cerdon et Poncin. Le pavé de cette voie gallo-romaine est encore très-visible aujourd'hui dans l'intérieur du bois de Lolliat. Il est regrettable que personne, avant la dissémination de toutes ces monnaies anciennes, n'ait constaté quelle en était la moins ancienne dans chacune de ces deux trouvailles : ce qui aurait fourni une indication approximative de la date de l'enfouissement. Quand nous eûmes nous-même connaissance de ces découvertes, déjà presque tout était dispersé, et nous ne pûmes nous procurer que les restes, dont personne n'avait voulu faire

l'acquisition, une centaine de petits ou moyens bronzes, qui n'ont d'autre mérite que de combler quelques lacunes dans la suite chronologique indiquée ci-dessus par le rapporteur des fouilles de 1863.

Mais fréquemment il nous a été apporté d'Izernore quelques médailles ou d'autres objets que des cultivateurs venaient de trouver dans leurs champs, et que nous avons réunis avec soin. Parmi ces médailles sont quelques grands bronzes des Antonins, tous en très-mauvais état, *sauf un Trajan-Hadrien*. Nous en avons un très-beau, de *Mammæa Augusta Fecunditas Augusta*, mère d'Alexandre-Sévère ; un autre aussi, très-beau, de Pauline (*Diva Paulina Consecratia*), femme de Maximien , successeur d'Alexandre-Sévère ; un autre, en mauvais état, de la fille de Marc-Antoine (*Augusta Antonia*), mère de Germanicus, de Claude et de Livie. Nous avons recueilli aussi quelques pièces d'argent, dont une de l'empereur Macrin, etc.

Deux pièces seulement de notre petite collection offrent ici de l'intérêt.

La plus importante est une petite pièce d'or trouvée, il y a une dizaine d'années, par un cultivateur d'Izernore en travaillant sa terre, et qu'il vint nous offrir à acheter. C'est un *tiers de sol d'or* de Valentinien III, exactement le même que Bouterone a défini (p. 301, n° 34). Il présente d'un côté la tête de l'empereur (profil droit), avec le bandeau de perles, deux grosses perles aux deux bouts de la ligature, et le manteau brodé : pour légende *Dominus Noster FLAvius VALENTINIANVS Pius Félix AVGustus*. De l'autre côté le champ cerné, la croix sur son pied entre deux arcs de palmes réunis, en dessus par un anneau ou une couronne avec un point central, en dessous par une sorte de piédestal, et au bas de la pièce le mot problématique *CONOB*, qu'on rencontre sur plusieurs monnaies et qui a exercé la sagacité des numismates. Ce tiers de sol d'or fait la transition numismatique des monnaies impériales romaines trouvées à Izernore aux monnaies mérovingiennes frappées en ce même lieu, puisque Mérovée fut contemporain de Valentinien III, et même que, dans sa jeunesse, il alla à Rome faire confirmer par cet empereur la paix conclue en son nom par Aétius avec les Francs[1].

La seconde pièce intéressante qui nous est venue de la contrée d'Izernore a été trouvée en labourant un champ de la commune de Veyziat, à environ 5 kilomètres nord-est du tracé extérieur des lignes romaines.

C'est une de ces très-petites pièces d'argent frappées avec une grande perfection à l'effigie des fondateurs présumés de Marseille. Elle est identiquement l'une des deux monnaies de ce type dont Bouterone a donné le dessin et qu'il a décrites en ces termes, p. 55, n° 43 : Autres petites pièces d'argent ayant d'un côté les

---

1 L'inscription *CONOB*, qu'on lit au revers de ce tiers de sol d'or de Valentinien III, n'offre aucun sens comme mot, et on a dû lui en chercher un en le considérant comme un assemblage de lettres initiales de certains mots.
Bouterone dit à ce sujet (p. 218) : CONOB doit être expliqué, suivant la pensée de Cedrenus (moine et historien grec du XIe siècle), par Civitates Omnes Nostræ Obediant Benerationi (pour Venerationi).
Le Blanc dit (p. 25) : L'on commence à trouver ces lettres sur les monnaies des empereurs romains dès le temps du grand Constantin. Le plus grand nombre des antiquaires prétendent que la monnaie a été marquée à Constantinople *CONstantinopoli, OBsignata*... Je me contenterai de dire que ces lettres mystérieuses *CONOB* se trouvent aussi sur deux monnaies de Théodebert, sur une de Childebert et sur une autre de Childéric.

têtes de *Furius* et *Peraunus*, chefs de Phocéens, que l'on croît avoir bâti ou rétabli la ville de Marseille ; de l'autre côté un bouclier écartelé, au milieu la bosse nommée *umbo*, et dans les troisième et quatrième quartiers un *M* et un *A* pour signifier *Massilia*, où ces deux pièces, dont les têtes sont différentes, ont été fabriquées. Les têtes sont d'un haut-relief et le revers est un peu creux ; ce qui fait juger qu'elles ont été frappées avec une machine qui nous est à présent inconnue.

Terminons en ajoutant qu'on a aussi découvert, à Izernore ou dans les environs, un certain nombre de médailles de Nîmes, au crocodile et au palmier.

Ainsi, en résumé, Isarndore était une ville gallo-romaine de peu d'étendue, mais une ville de luxe et qui eut une certaine importance politique, à dater du règne d'Auguste jusque vers la fin de la période mérovingienne. Or, le pays environnant est naturellement peu fertile, peu riche ; il faut donc bien que la raison d'être de cette ville ait été une cause politique, c'est-à-dire l'importance qu'elle tirait de son monument. Ce monument est donc ici le point principal à considérer.

Par conséquent, cette ville ancienne, une fois détruite et déchue de son rang politique dans la décadence de l'empire romain et l'occupation des barbares, n'a pas dû se relever de ses ruines, comme se fût relevée une ville placée avantageusement pour le commerce ou située dans une contrée fertile : conditions persistantes où une ville tend sans cesse à se relever de tous ses désastres.

§ V. — Résumé et conclusions sommaires relativement aux antiquités de l'oppidum d'Alésia, appelé ensuite Izarndore ou Orindinse, et aujourd'hui Izarnore ou Izernore.

Considérons maintenant d'un seul coup d'œil toutes ces antiquités du pays d'Alésia-Izernore, et concluons.

Nous avons retrouvé tout près d'Izernore le nom primitif d'*Alésia*, sous ses deux formes anciennes, usitées encore aujourd'hui oralement *Alex* et *Alès*, qui correspondent aux deux formes latines, *Alexia* et *Alésia* des auteurs anciens.

Nous avons remarqué que le nom actuel d'*Izernore* ou Izarnore, à peine différent de ce même lieu, Isarndore ou Izernodore qui signifie *Porte de fer*, si on le prend au figuré, est une tradition véridique des événements qui ont eu lieu réellement à Alésia : tradition qui équivaut précisément au récit du fait historique, politiquement dissimulé jusqu à un certain point dans les *Commentaires* de César, confirmé par l'inscription des *Tables claudiennes* et parle rapport de Tacite ; triple témoignage constatant authentiquement que, de fait, à Alésia-Izernore, les Gaulois barrèrent le chemin à Jules César qui tâchait de regagner facilement la Province romaine avec ses dix légions de l'armée de la Gaule, *quo facilius subsidium Provinciæ ferri posset*.

Nous avons reconnu positivement la barrière La Cluse, qui empêchait le terrible proconsul de regagner sa Province, et nous avons constaté la preuve commémorative d'un fait de cette nature parmi les Gaulois, dans la tradition

persistante concernant les fossés de la montagne de *Don*, qui commande ce passage et qui l'interdisait aux Romains.

Nous avons reconnu dans l'oppidum d'Izernore, et même non loin des sources qui sortent de terre dans le village actuel, de *grands* et *nombreux* puits avec quelques *ossements de troupeaux*, traces qui concordent avec le séjour de l'armée de Vercingétorix en ce lieu, et la famine qu'elle y endura.

Nous avons reconnu au versant oriental de la colline qui constitue l'oppidum quelques traces peut-être du mur de pierres sèches élevé là par Vercingétorix ; mais, à l'extrémité nord de l'oppidum, région où ce mur aboutissait sur la plaine basse d'environ 3.000 pas de longueur, où il fut si fatal aux cavaliers gaulois repoussés de cette plaine basse par les cavaliers germains, région où presque tous les combats eurent lieu durant le blocus, nous avons trouvé deux noms probablement commémoratifs et du mur de Vercingétorix et de ce théâtre général de la guerre. Ce sont : 1° un village appelé *Condamine-de-la-Belloire*, c'est-à-dire : mur du champ de bataille ; 2° et l'extrémité nord du plateau de l'oppidum appelée elle-même la Belloire, le plateau de la guerre.

Nous avons rencontré *des ossements humains au milieu d'indices de combats*, sur tous les points où l'on a dû combattre d'après le récit de César et la topographie des lieux.

Mais surtout, au versant *de la grande colline du septentrion*, lieu où, d'après les *Commentaires*, Vergasillaune ne put réussir à s'approcher des retranchements des Romains, plus près qu'à la seconde ligne des pièges, c'est-à-dire, à la ligne des *lilia*, nous avons retrouvé ce même nom latin, *Lilia*, resté là sur deux points de la grande colline du septentrion assaillie intrépidement par Vergasillaune ; ce nom *Lilia* que César seul a employé pour désigner cette sorte de pièges et qu'il a employé uniquement à l'occasion du blocus d'Alésia.

Nous avons reconnu dans tout le pays environnant des indices variés de la *population nouvelle* qui est venue occuper la place des malheureux Mandubiens, si douloureusement expulsés de l'oppidum pour le salut de la Gaule, et si cruellement condamnés par César lui-même à périr dans les tortures de la faim.

Dans ce même oppidum qui fut le théâtre de tant de souffrances et de tant de dévouement à la patrie gauloise, nous avons aperçu les ruines d'un splendide monument romain, auprès duquel s'est élevée une petite ville gallo-romaine, ville de luxe, qui a été saccagée avec son monument, une première fois probablement par les Huns d'Attila revenus d'outre-Rhin en 483, puis, une seconde fois, en 739, et détruite alors sans retour par les Sarrasins, les Vandales et les Goths, venus d'Espagne.

Nous avons reconnu que ce monument était comme double ; que l'un des deux, intérieur, primitif, très-simple, composé de petits matériaux, avait pu et dû être établi là primitivement, promptement et en peu de jours ; que l'autre, l'extérieur, luxueux, a été tracé comme pour envelopper le premier partout et de très-près, mais sans le toucher et comme en le respectant religieusement : ce qui démontre que l'un et l'autre ont été érigés dans une même pensée de quelque glorieux et mémorable souvenir pour ceux qui en furent les auteurs.

Qui a fait élever le premier ? Qui a fait élever le second ?

Pour apprécier la réponse que nous allons présenter à cette double question, il convient au préalable de jeter un coup d'œil sur le champ de bataille d'*Orgelet*.

Dans ce lieu, dans lés marais de la Thoreigne, si habilement choisis par Vercingétorix, pour annuler autant que possible en face de César la supériorité des armes de main des légions, et pour se ménager au besoin une retraite assurée et une seconde position de bataille à Alésia, par la position de son camp en arrière sur la route même du sud, toute l'armée gauloise s'est trouvée, à une certaine heure de la journée, en face de l'armée romaine massée là pour un combat décisif, *omnibus locis fit cædes*.

D'après César et plusieurs autres auteurs anciens, la bataille y fut acharnée ; César courut personnellement un grand danger et perdit son épée dans la mêlée ; il fut même, à en croire Servius, enlevé de son cheval et emporté quelques instants par un cavalier gaulois. Il ne faut donc pas s'étonner qu'on ait trouvé dans ces marais de la Thoreigne de nombreux indices d'une bataille, entre autres *l'aile brisée d'une aigle romaine* ; ni que toute cette plaine marécageuse s'appelle traditionnellement la *Romagne* ; ni qu'un bois attenant, des deux côtés duquel vinrent se ranger les colonnes romaines qui regagnaient l'Italie, s'appelle encore *bois d'Italie* ; ni que le nom de César, *Seiseria* (*Castra Cæsarea*), soit resté au pied de la colline où campèrent, le soir de la bataille, deux de se, légions avec les bagages de son armée.

Mais n'est-il resté dans la mémoire de nos pères que des souvenirs de l'ennemi ? Qu'est-ce que ce nom Orgelet, — *Orgeletum*, — dans les antiques chartes ? Cherchons-en le radical ; ôtons d'abord la terminaison latine ; puis, la syllabe intermédiaire, ce diminutif qui peut y avoir été introduit par un sentiment d'un souvenir affectueux ; il reste *Orget*. Déplaçons les deux syllabes, comme l'archéologie en fournit tant d'exemples, ce radical *Orget* devient *Getor* ; c'est le radical même du nom de Vercingétorix. C'est ce nom vénérable de l'héroïque défenseur de la Gaule, prononcé à demi-mot par nos aïeux. Le voilà au milieu des monts Jura, à côté du nom de l'envahisseur romain, César, — *Seiseria*. — C'est là que ce nom gaulois, si digne d'être immortel, nous a été conservé à travers le cours de dix-neuf siècles, *voilé et entouré d'une auréole sainte par la tradition du peuple de ces montagnes*. Car, dans le recueil de documents historiques cité plus haut et que nous consultons au sujet des lieux du Jura, la notice concernant Orgelet est exceptionnellement remarquable entre toutes autres, et s'exprime en ces termes :

C'est une bien grande décadence que celle d'ORGELET, ville sainte à l'époque celtique ; poste militaire important sous les Romains, centre de l'une des plus vastes baronnies de la province au moyen âge... De son passé, il ne lui reste rien que ses souvenirs et ses légendes.

Considérons le promontoire qui porte le nom de Bois d'Italie, inscrit sur toutes les cartes. C'est évidemment là que César dut se placer pour bien voir l'ensemble du terrain et diriger la bataille, avant de s'engager lui-même dans la mêlée. Regardons aussi le mont qui est en face : Vercingétorix, de son côté, dut se placer au pied de cet autre mont. Il porte le nom de *Mont d'Orgier*. Or, ce mont d'Orgier joue un grand rôle dans les récits populaires des habitants de ces montagnes, pendant les longues veillées de l'hiver ; son nom traditionnel a donc dû être transmis parmi eux de bouche en bouche longtemps avant que personne songeât à le représenter par l'écriture. Et comme, en y remplaçant dans l'écriture la dernière lettre, R, par la lettre T, l'on ne change rien à la prononciation du nom, ce changement nous semble avoir pu être fait sans motif positif.

On aurait ainsi Orgiet, et, en renversant les syllabes, *Getori* et *Vercingétorix* ; c'est-à-dire qu'on pourrait avoir dans le nom traditionnel de ce mont légendaire

un second souvenir du noble Gaulois qui combattit là pour la patrie contre Jules César et ses légions.

Regardons maintenant sur le territoire d'Izernore, exactement en face du monument romain qui est là, tourné à l'est.

Nous y voyons, face à face, de l'autre côté de la vallée de l'Anconnans, deux promontoires abrupts qui étaient compris dans l'intervalle des lignes romaines. C'est précisément là, d'après le récit de César et l'orientation des lieux, que Vercingétorix fit un dernier et suprême effort pour sauver son armée épuisée parla famine ; c'est par là que vainement il tenta de s*ouvrir un chemin pour gagner les montagnes d'Apremont avec cette armée réduite à la dernière extrémité ; et c'est là, hélas ! que la Gaule reçut le coup mortel. Si donc il existe sur ce terrain d'Alésia-Isarndore quelque souvenir pieux de nos pères, il doit être à cette même place.

Or, entre ces deux promontoires que nous venons d'indiquer, on voit déboucher une petite vallée du fond de laquelle arrive au dehors un tout petit ruisseau qui va se jeter dans l'Anconnans ; et, sur la rive gauche de ce ruisseau, le bois qui couvre ce versant dans la petite vallée, garde le nom traditionnel de bois d'*Orgevet*, où l'on reconnaît de même *Vegetor* et *Vercingétorix*.

Ainsi, en résumé : *Orgelet*, *Orgier* ou *Orgiet* et *Orgevet*, voilà sur trois points de la traversée des monts Jura ce grand nom de Vercingétorix plus ou moins reconnaissable, et inscrit là par nos pères, aux endroits mêmes où l'héroïque chef des Gaulois combattit si vaillamment pour la liberté nationale. Mais ce qui nous parait confirmer notre opinion bien plus encore que l'examen archéologique de ce grand nom trois fois répété, c*est que, de fait, il se trouve répété précisément sur les trois points où les événements ont dû le graver ; et que, nulle part ailleurs dans ces contrées, on n'aperçoit aucun autre nom analogue à ces trois noms similaires, Orgelet, Orgiet, Orgevet, qui se succèdent pour amener l'historien à la place fatale où César condamna et immola Vercingétorix.

Nous venons de dire que c'est directement en face du ravin d'Orgevet qu'est tourné le *monument d'Izernore* ; c'est là, pour ainsi dire, qu'il regarde, et cette orientation est pour nous un nouvel indice qui, joint à tout ce que nous avons dit plus haut et du *monument primitif* et du *riche monument* élevé ensuite, nous porte à considérer comme très-probable que :

1° Le monument primitif a été élevé là par les légions de César, hâtivement et à l'époque même de leur triomphe, et que ce monument, dédié à Mars, devait être la consécration de ce triomphe, ainsi que l'atteste ce bloc de pierre grossièrement taillé qui en a été arraché, et dont ni le temps, ni les eaux de l'Ognin n'ont pu effacer ce mot significatif : OVANTES ;

2° Que le *monument élevé ensuite* autour du premier, dans des conditions particulières de richesse et de magnificence, a été probablement l'œuvre d'Auguste, après la bataille d'Actium, lorsqu'il se vit seul maître du monde.

Le neveu, devenu tout-puissant, devait bien cet honneur à l'oncle, qui avait frayé devant lui la route du pouvoir despotique.

Quoi de plus naturel, pendant que, d'une part, à l'entrée du golfe d'Ambracie et en face du promontoire d'Actium, Auguste se glorifiait lui-même en se faisant élever sa ville de la Victoire (Nicopolis), qu'il fit élever aussi en même temps, d'une autre part, à Alésia même et en face du défilé où la Gaule avait été frappée par César du coup décisif, le *monument de la victoire* de celui à qui il

était redevable des premiers et des plus importants succès de sou ambition enfin satisfaite ?

FIN DE CÉSAR EN GAULE

DISSERTATION.

CONCERNANT UNE INSCRIPTION LATINE INÉDITE, RÉCEMMENT DÉCOUVERTE A IZERNORE, CHEF-LIEU DE CANTON DE L'ARRONDISSEMENT DE NANTUA, DÉPARTEMENT DE L'AIN, ET SOUMISE AU JUGEMENT DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Voici l'historique de cette découverte et les renseignements qui peuvent aider à déterminer l'origine et le sens de cette inscription.

L'Académie n'aura pas oublié sans doute la grande controverse qui fut soulevée, il y a quelques années, au sujet des lieux d'Alise, en Bourgogne, et d'Alaise, en Franche-Comté, sur la question de savoir : laquelle de ces deux positions avait été jadis le célèbre *oppidum d'Alésia*, où succomba la Gaule. Nous-même, étant né dans cette partie des monts Jura qui traverse du nord au sud le département de l'Ain, et connaissant dans tous ses détails cette frontière de la Gaule celtique, si clairement désignée dans les premières pages des *Commentaires de César* ; frontière par laquelle il était venu d'Italie envahir la Gaule, et vers laquelle, croyons-nous, il se dirigeait en sens inverse, dans la septième année de la guerre, quand Vercingétorix lui en vint barrer le chemin, la veille même de l'arrivée des deux armées auprès d'Alexia ou Alésia, nous nous sommes vivement intéressé à cette importante controverse. Car la position géographique de l'oppidum d'Alésia on Alexia peut jeter une vive lumière et sur l'attitude militaire des deux armées et sur la cause du grave désastre éprouvé là par nos ancêtres : ce qui est peut-être la question la plus importante de toute notre histoire ancienne.

Mais aucune des raisons présentées de part et d'autre ne nous ayant semblé décisive, et la lecture des *Commentaires*, répétée avec beaucoup d'attention en regard des lieux d'Alise-Sainte-Reine et d'Alaise, ayant encore plutôt augmenté que dissipé nos doutes personnels, nous eûmes la pensée de procéder différemment, à savoir : de chercher, au préalable, à reconnaître le lieu de la bataille qui fut livrée la veille du jour où les armées arrivèrent à Alexia. Nous comptions qu'il serait moins difficile de déterminer cet autre lieu, vu les conditions nombreuses et tout à fait particulières qu'il devait présenter ; et il nous semblait que, une fois ce lieu reconnu avec certitude, la question controversée aurait déjà, par cela même, fait un grand pas vers sa solution, puisque le véritable emplacement d'Alexia ne pouvait être bien loin de là.

Or, divers indices des *Commentaires* permettant de présumer qu'à ce moment de la guerre de Gaule, Vercingétorix avait l'avantage sur César, et que l'armée romaine se dirigeait par l'extrémité de la frontière des Lingons vers la frontière de la Province romaine attaquée sur le Haut Rhône et vers le point du cours du fleuve appelé aujourd'hui *la perte du Rhône*, quand Vercingétorix survint et lui barra le passage ; nous cherchâmes avec soin dans celle direction le théâtre de cette bataille. Enfin, convaincu que nous l'avions découvert dans la traversée des monts Jura, entre Lons-le-Saunier et Orgelet, à partir de là nous pûmes assez facilement reconnaître avec évidence, croyons-nous, *le véritable oppidum*

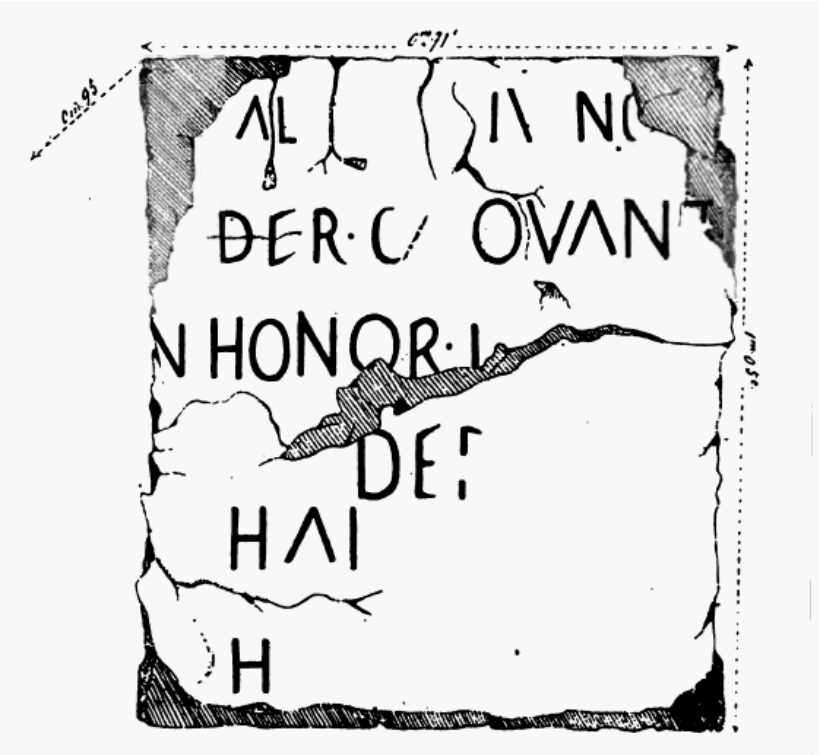
d'Alexia, qui fut témoin de la lutte suprême de Vercingétorix pour la liberté de la Gaule ; lequel, ne serait autre que *le plateau* ou *l'oppidum d'Izernore en Bugey*, pays des anciens *Sebusiani* de César.

C'était là une opinion tout à fait nouvelle, à l'époque des débats soulevés au sujet d'Alise-Sainte-Reine et d'Alaise. Pour nous en assurer la priorité, nous prîmes date à cet égard dès l'année 1863, devant l'illustre compagnie qui veut bien encore aujourd'hui nous entendre. Maintenant, toutes nos preuves se trouvent réunies et développées avec méthode, en suivant sans interruption le récit des *Commentaires*, dans le tome troisième de notre JULES CÉSAR EN GAULE, qui est en cours d'impression et qui sera prochainement terminé.

Dès que nous eûmes ainsi produit cette opinion nouvelle, que le véritable emplacement de l'oppidum d'Alésia, dont parle César, était le plateau d'Izernore dans le département de l'Ain, les journaux du pays s'empressèrent d'en faire part à leurs lecteurs, et le conseil général, dont nous avions l'honneur de faire partie, vota une petite somme, à laquelle M. le ministre de l'instruction publique ajouta un supplément de 1.500 fr. pour faire de nouvelles fouilles à Izernore.

Car on sait qu'il existe à Izernore, dans le département de l'Ain, des ruines imposantes d'un antique édifice à colonnades, qui paraît avoir été élevé là par les Romains, et qui déjà depuis longtemps a attiré l'attention et les recherches persévérantes de savants antiquaires, mais dont on ignore encore absolument et l'origine et la signification.

Une commission départementale fut donc nommée par M. le préfet de l'Ain, pour procéder à de nouvelles fouilles et à de nouvelles recherches sur le terrain d'Izernore. On nous fit l'honneur de nous en déférer la présidence ordinaire, M. le préfet conservant lui-même la présidence d'honneur facultative. Et ce fut dans ces nouvelles recherches, faites à Izernore en 1860, qu'on découvrit l'inscription latine de six lignes, dont nous présentons ici une reproduction exacte, obtenue par le moulage en plâtre.



Voici de quelle manière et à quel endroit cette inscription fut découverte :

Outre les trois grands pilastres qui sont encore debout sur place à Izernore, et qui formaient trois des quatre angles d'un splendide monument à colonnes signalé sur la carte de l'État-Major, et dont on a l'indication sous les yeux ; outre un grand nombre de fragments de colonnes qui en proviennent, et qui sont actuellement dispersés dans les environs ; la plupart des énormes blocs de pierre de taille rectangulaires qui en faisaient partie ont été autrefois transportés à la distance d'environ mille mètres du côté de l'ouest, pour y établir dans le cours de l'Ognin la digue d'un ancien moulin seigneurial. Et parmi les renseignements traditionnels que nous recherchions de toutes parts, des maçons d'Izernore (qui avaient quelques années auparavant réparé cette digue) nous ayant informé qu'ils y avaient remarqué, *sur deux gros blocs de pierre de taille, plusieurs lignes de grandes lettres gravées au ciseau* ; et la dame qui en était propriétaire nous ayant très-gracieusement autorisé à y faire toutes les recherches que nous jugerions utiles dans l'intérêt de la science, la commission départementale y fit déplacer et examiner avec soin quelques-uns de ces gros blocs de pierre, à l'endroit de cette digue qui nous avait été signalé.

On découvrit, en effet, *sur l'un de ces blocs l'inscription latine de six lignes qui est reproduite ici*. Mais, malheureusement (de même que les monnaies deviennent frustes par l'usage quotidien), cette inscription a été à la longue en partie effacée, dans la partie moyenne des lignes, par le passage incessant des eaux et des débris de toute nature qu'elles entraînaient. Il est facile de constater cet effet des eaux au moyen d'une règle posée de champ sur le tableau de ce plâtre, qui reproduit exactement le tableau de l'inscription. On reconnaît de cette manière que dans les places où manquent des lettres, la surface de la pierre a été plus ou moins creusée par érosion, jusqu'à plus d'un centimètre de profondeur.

Le bloc lui-même a été ramené à Izernore par les soins de la commission, et on l'a placé dans la cour du presbytère, où il est exposé aux regards du public, et protégé par un léger abri contre l'action destructive des météores. *Sa forme générale* est à peu près *celle d'un cube*, dont les angles et les arêtes seraient plus ou moins détériorés ; ses deux faces latérales paraissent avoir été grossièrement taillées jadis, ou retaillées depuis pour s'ajuster convenablement dans la digue de l'Ognin ; ses quatre autres faces sont bien planes ; ce qui porte à présumer que ce bloc de pierre formait jadis, suivant l'expression technique, *gros de mur* dans l'édifice auquel il a appartenu.

A quelle place, dans le monument d'Izernore, aurait figuré cette inscription ?

Ici, avant de présenter une réponse présumée dans le sens plus ou moins probable de l'inscription elle-même, nous devons tout d'abord faire connaître une nouvelle donnée, qui est fournie par les ruines de l'édifice d'Izernore et dont il importe de tenir compte pour répondre à cette question.

Non-seulement on ne peut mettre en doute la splendeur et l'importance de l'édifice à colonnades élevé jadis au centre du plateau d'Izernore, mais encore on peut fournir la preuve certaine que, déjà auparavant et à cette même place, il en avait été érigé un autre plus modeste et plus simple : c'est-à-dire *que ce monument primitif était composé de petits matériaux, tels qu'eux présente encore le terrain actuel et réunis avec du ciment. Tout même, selon nous, porte à croire que ces deux édifices ont coexisté pendant un certain laps de temps, et qu'ails ont été renversés à la fois l'un et l'autre*. Voici quels sont les faits qui nous paraissent autoriser ces deux présomptions :

Qu'on veuille bien se représenter dans la pensée *une enceinte rectangulaire de 21 mètres de longueur sur 19 mètres de largeur, formée par un gros mur en pierres de taille, épais de 1 mètre, et dont les angles correspondraient aux pilastres qui sont encore debout à Izernore*. Admettons que ce gros mur en pierres de taille soit le *soubassement qui portait les colonnes*.

Il ne s'élève plus guère aujourd'hui que d'environ 1 mètre au-dessus du terrain. Mais certainement il s'élevait jadis à la hauteur d'environ 3 mètres : niveau où il recevait les colonnes, ainsi que l'attestent les trois pilastres d'angles qui sont encore debout sur place. Car chacun de ces pilastres quadrangulaires présente, à chacune de ses deux faces tournées contre les deux lignes de colonnes qui convergeaient à cet angle, une demi-colonne saillante, autrement dite une *colonne engagée*, dont la forme, les dimensions, le niveau où elle se voit contre le pilastre, servent à constater, comme Ta fait notre savant compatriote, M. de Saint-Didier, toutes les conditions architecturales de la colonnade aujourd'hui brisée et dispersée. Tel était donc le soubassement des colonnes du monument d'Izernore.

Qu'on veuille bien encore se représenter maintenant, dans l'intérieur de cette première enceinte, une deuxième enceinte d'une forme exactement semblable, mais de dimensions un peu moindres, et constituée par un simple mur composé de petits matériaux réunis avec du ciment.

Cette nouvelle enceinte serait le mur extérieur du monument primitif dont il a été fait mention plus haut.

Inutile de parler ici des mines confuses qui y sont contenues.

Ces deux enceintes sont encadrées l'une dans l'autre de très-près, mais sans se toucher ; elles ne sont point en contact ; *un intervalle étroit, de 15 à 20 centimètres de largeur*, très-profond et tout à fait vide, existe partout entre elles. De sorte que la colonnade aurait été très-rapprochée du mur intérieur de ce monument primitif ; à tel point qu'un homme n'eût pu passer entre le monument et les colonnes. — Peut-être les savants qui connaissent l'architecture ancienne jugeront-ils que cette disposition des colonnes si près du mur intérieur était exceptionnelle, du moins comparativement au type d'édifice à colonnade, dont l'église de la Madeleine à Paris nous offre un exemple.

Mais surtout ce qu'il importe de signaler et de remarquer avec soin dans ces ruines d'Izernore, c'est une singularité qui constate avec évidence *que le monument primitif a été érigé peut-être un certain nombre d'années, avant l'époque où il fut entouré d'une splendide colonnade*.

En effet, dans cet intervalle étroit, profond et vide, qui n'offre pas plus de quinze à vingt centimètres de largeur, comme nous venons de le dire, et qui isolait de toutes parts la paroi extérieure du monument primitif de la paroi intérieure du soubassement des colonnes, on a constaté autrefois dans plusieurs occasions, et on peut encore aujourd'hui vérifier en divers points, que, *de ces deux parois*, qui s'y touchent presque, 1° *celle qui appartient au soubassement des colonnes est tout à fait brute et complètement nue* ; tandis que 2° *celle qui appartient au monument primitif est revêtue d'une couche de ciment bien lisse et peinte de couleur rouge vif*. Or, quand on a peint cette paroi du mur intérieur, si la colonnade eût déjà existé, non-seulement on n'eût eu aucune raison d'exécuter cette peinture, puisque personne n'eût pu la voir ; mais encore il eût été impossible de l'exécuter, puisque c'est à peine si l'on peut passer le bras dans l'intervalle étroit et profond où elle se trouve exécutée.

Tous les savants qui ont constaté l'existence de cette peinture si singulièrement placée, et qui ont arrêté leur attention sur ce fait, l'ont considérée comme une preuve certaine de l'existence d'un monument primitif à cette même place où l'on a vu ensuite et où l'on voit encore aujourd'hui le monument à colonnade : ce qui parait incontestable. Mais ils ont admis également, peut-être sans assez de réflexion, que ce monument primitif était déjà détruit lorsqu'on éleva le monument à colonnes, et que celui-ci avait remplacé celui-là.

De notre côté, en considérant bien toutes les conditions du fait constaté, à savoir : 1° qu'à l'époque où les colonnes furent élevées sur leur soubassement, la peinture de la paroi extérieure du monument primitif, et par conséquent ce monument primitif lui-même, existait encore (du moins jusqu'au niveau où l'on a vu cette peinture) ; 1° que le soubassement en pierres de taille n'avait pu, sans de très-grands soins et de très-grandes difficultés, être établi si près de cette peinture et la respecter, comme il avait été fait jadis ; nous en concluons que, si l'on eût voulu ériger à cette même place un autre monument inspiré dans une autre pensée, on n'eût pas laissé subsister toutes ces constructions du monument primitif.

Et, en conséquence, nous avons été amené à induire que le tout n'avait jamais dû former qu'un seul et même monument historique, érigé là en deux parties tout à fait distinctes, et probablement à deux époques successives, avec des moyens très-différents, mais toujours dans une même et unique pensée de la part du ou des fondateurs.

Ainsi, selon nous, on y aurait d'abord érigé, sans retard, à la première époque, un monument très-simple, commémoratif de quelque grand événement accompli en ce lieu ; puis, à la seconde époque, on aurait attaché beaucoup d'importance et mis beaucoup de soins et de luxe à entourer d'une belle colonnade ce même monument commémoratif, pour lui donner plus d'éclat et lui assurer plus de durée.

Peut-être le sens même de l'inscription, qui est encore visible aujourd'hui dans ces ruines, va-t-il nous permettre de préciser davantage cette conclusion. Examinons-la donc en détail, ligne par ligne.

La première ligne commence par deux lettres non douteuses, A et L, qui forment la première syllabe du nom ALESIA (ou de quelque dérivé de ce même nom). — Puis on voit une lacune où des lettres ont disparu sous l'action incessante des eaux de l'Ognin. — Et la ligne est achevée par quelques lettres plus ou moins complètes, dont les dernières forment une syllabe (N O, ou simplement N par abréviation) : syllabe qui pourrait, ce nous semble, avoir fait partie d'une date du mois de NOVEMBRE ; mais nous ne possédons pas les connaissances spéciales que nous croyons nécessaires pour en juger positivement.

A la deuxième ligne, on lit très distinctement, d'abord la syllabe DE en toutes lettres ; — puis deux lettres, R et G, suivies chacune d'un point d'abréviation, et qui pourraient signifier, avec la syllabe précédente, DE REGE GALLORUM ; — ensuite vient un mot presque complet, OVAN avec un point d'abréviation qui ne peut être que l'un de ces deux mots OVAN ou OVANTES, abrégé en partie. Ainsi, en complétant les mots latins abrégés dans cette deuxième ligne, nous croyons pouvoir y lire : DE REGE GALLORUM OVANTES.

Pour la troisième ligne, on ne peut hésiter à y lire d'abord deux mots IN HONOR, suivis d'un point d'abréviation, c'est-à-dire IN HONOREM. — Puis vient un jambage droit qui pourrait être la lettre I, mais qui pourrait aussi n'être qu'un

premier jambage de quelque autre lettre. Sous cette réserve expresse, on peut admettre la lettre I, c'est-à-dire l'initiale du mot IMPERATORIS. Et, en complétant dans ce sens les mots de cette troisième ligne, on y lirait : IN HONOREM IMPERATORIS.

A la quatrième ligne, ou ne voit, et probablement il n'y a jamais eu que trois lettres, DED, placées ensemble au milieu de cette ligne, pour signifier comme d'ordinaire DEDICAVIT ou DEDICARUNT, mot qui indiquerait la dédicace ou la consécration du monument par *le* ou *les* fondateurs, suivant la manière dont on croira devoir compléter la première ligne de cette inscription.

Quant à la cinquième ligne, il n'y reste plus que les trois premières, H A I ... ; toutes celles qui auraient pu s'y trouver à la suite ont dû peu à peu disparaître sous Faction destructive de la rivière.

De même pour la sixième ligne, où il ne reste même plus qu'une première lettre H...

Nous laissons à de plus savants et de plus autorisés que nous le soin et l'honneur de déterminer ce qu'ont pu indiquer ces deux dernières lignes. En résumé :

Nous croyons pouvoir, sous toutes réserves, compléter littéralement la plupart des mots que présente cette inscription d'Izernore, de la manière suivante.

ALESIA (ou ALESIANI) MILITES... NG

DE REGE GALLORUM OVANTES

IN HONOREM IMPERATORIS

DEDICARUNT

HAI

H

C'est-à-dire en français, et en admettant le mot douteux *Imperatoris* :

A Alésia ou Alexia l'armée romaine

Dans l'enthousiasme ou dans la joie de

Sa victoire sur le Roi des Gaulois

A érigé ce monument

En l'honneur de son général.

.....

.....

Avons-nous besoin de rappeler que *Vercingétorix seul*, absolument *lui seul*, a été jadis chef suprême ou roi de toute la Gaule ? Voici le texte des *Commentaires* : — *Totius Galliæ concilium Bibracte indicitur*... *Ad unum omnes Vercingetorigem probant imperatorem*. (VII, LXIII.)

C'est donc bien le grand défenseur de la Gaule qui est désigné dans cette inscription d'Izernore.

Et nous concluons, de tout ce qui précède, que l'inscription retrouvée en 1863 dans la digue de l'Ognin se rapporte au désastre éprouvé par nos ancêtres à Alésia, aujourd'hui Izernore, dans le département de l'Ain, et que cette

inscription devait figurer au frontispice du monument primitif érigé là par les Romains en mémoire de ce grand événement de la guerre de Gaule.

Mais, avant d'en venir à d'autres conséquences historiques de plusieurs sortes qu'on pourrait déduire de cette inscription, nous regardons comme indispensable d'être définitivement fixé sur sa signification et son origine.

C'est pourquoi nous ne pouvons mieux faire que de la soumettre au jugement de l'illustre Académie dont tous reconnaissent l'autorité supérieure en cette matière.

FIN DE LA DISSERTATION

APPENDICE. — LÉGENDE DE SAINT AMAND - VILLE D'ORINDINSE.

Nous ne pouvons ici passer sous silence une antique légende, à laquelle on n'a jamais cessé d'ajouter foi dans cette région d'Alésia-Isarndore, et où sont constatées des traditions locales qui se rattachent d'une manière naturelle à notre sujet. Nous voulons parler de *la légende de saint Amand*, illustre saint du VIIe siècle, qui est considéré comme l'apôtre des Pays-Bas, qui fut pendant plusieurs années évêque de Maëstricht, et qui fit plusieurs fois le voyage de Rome, en traversant les Alpes.

On conservait dans le cartulaire de l'abbaye de Nantua, abbaye fondée incontestablement au VIIe siècle, une légende de saint Amand que Guichenon a publiée et dont il existe encore une ancienne copie dans les archivés de la commune de Brénod : légende où la fondation de l'abbaye de Nantua est attribuée à ce saint Surius, dans son ouvrage qui a pour titre : *Vies des Saints*, imprimé au milieu du XVIe siècle. Elle donne pour la vie de saint Amand le récit de Baudemond (Baudemundus), auteur qui fut disciple du saint. Quand on compare la légende de Nantua avec la vie de saint Amand écrite par Baudemond, il devient évident que cette légende est simplement une copie littérale du texte de Baudemond sauf dans un seul passage, où Baudemond rapporte, en peu de mots, que saint Amand fonda un monastère dans un certain lieu appelé *Nanto*, dont il n'indique point la situation. Or, à la place de cet énoncé succinct du fait, le légendaire de Nantua en présente un exposé, où il explique en détail qu'il s'agit de la fondation du monastère de Nantua. Après quoi, il revient à copier le récit de Baudemond. Voilà de quelle manière la légende dé saint Amand, qui était dans le cartulaire de Nantua, attribue à ce saint la fondation de l'antique abbaye.

Mais cette attribution a été depuis lors vivement attaquée par les Bollandistes qui considèrent cette légende comme fausse de tous points, et l'opinion de ces graves auteurs, si compétents en pareille matière, prévaut aujourd'hui dans le monde savant. Car, parmi un certain nombre d'écrivains modernes qui se sont prononcés à ce sujet, tous nous ont paru adopter l'opinion des Bollandistes : sans cependant y ajouter à l'appui aucune raison nouvelle qui n'ait déjà été clairement exposée dans l'œuvre des Bollandistes, où la question a été traitée longuement et avec le plus grand soin. De sorte que nous voilà réduits à soutenir seul, contre ces dignes et redoutables adversaires, la légende de saint Amand qui était conservée dans le cartulaire de l'abbaye de Nantua. Disons tout de suite que nous n'en prétendons soutenir la véracité que touchant le point capital, c'est-à-dire *la fondation de l'abbaye de Nantua par saint Amand et l'existence de la ville d'Orindinse dans le voisinage*. Et, à cet égard, nous allons simplement soumettre au lecteur les motifs de notre conviction, dont il sera juge.

Pour reconnaître la vérité dans une question de cette nature, on peut s'éclairer de trois sortes de documents qui sont : les *récits légendaires* concernant le saint fondateur, les *chartes* ou *diplômes* que possédait le monastère en question, la *possession d'état* depuis la fondation jusqu'à l'époque présente.

Récits légendaires. — Saint Amand vécut dans les dernières années du VIe siècle et dans la plus grande partie du VIIe. A l'exemple des premiers apôtres du Christ, il dévoua sa vie à la propagation de la foi chrétienne, principalement dans les Pays-Bas. Inébranlable au milieu des fatigues, des privations, des avanies, des souffrances et des dangers de toute nature, il prêchait d'exemple, secourant

les pauvres et les malades, répandant partout les lumières du christianisme, l'étude des lettres saintes, l'esprit de charité et de fraternité. Avec les dons des princes dont il civilisait les peuples, et avec l'aide des particuliers qu'il avait convertis, il rachetait les esclaves, surtout les enfants, les baptisait et les faisait instruire avec soin, jusqu'à les rendre capables de devenir ses frères,ans l'apostolat et de diriger les monastères qu'il fondait en même temps pour raffermissement et la propagation de la foi chrétienne.

Le récit de la vie de saint Amand qui mérite le plus de confiance est celui que nous a laissé Baudemond son disciple, à qui il avait dicté son testament. Le texte de Baudemond, d'abord publié par Surius, l'a été ensuite par les Bollandistes qui l'ont collationné sur onze manuscrits divers. Nous allons tout d'abord en donner un résumé historique en y intercalant les dates adoptées par les Bollandistes, ce qui permettra de bien voir ensuite le point en question.

I. — LA VIE DE SAINT AMAND PAR BAUDEMOND.

Saint Amand naît en Aquitaine vers 894, non loin des rives de l'Océan, de parents chrétiens et illustres ; son père *Sirenus*, et sa mère *Amantia*, le font instruire dès l'enfance dans les saintes Écritures. Quand il arrive à l'âge viril, brûlant de l'amour du Christ, il se rend dans l'Ile d'Ogia, à quarante milles de la côte, où il est accueilli avec joie dans un monastère....

Son père le rappelle auprès de lui sous menace de le déshériter. Amand le supplie de lui permettre de renoncer à son héritage et de se dévouer au service du Christ. Il se rend à Tours auprès du tombeau de saint Martin, y fait ses prières, se fait couper les cheveux et obtient la cléricature. Puis, emportant la bénédiction de l'abbé et des frères, il se rend à Bourges, auprès de saint Austrégisile et de Sulpice Pie, son archidiacre (612). Là, retiré dans une cellule, il passe environ quinze années dans un jeûne austère et dans la prière, méditant sur la vie éternelle.

Puis (vers 627), à l'âge de 34 ans, avec un seul compagnon de voyage, il traverse des régions difficiles et écartées et parvient à Rome, où il visite les églises....

Il revient en Gaule, est nommé évêque apostolique par le roi et les prêtres (628), se montre un modèle dans l'apostolat et les bonnes œuvres, donne l'exemple de toutes les vertus, rachète les esclaves, les régénère par le baptême, les fait instruire complètement, et, leur rendant la liberté, les répartit dans les diverses églises, où nombre d'entre eux deviennent par la suite des évêques, ou des prêtres, ou d'honorables abbés.

Au retour d'un second voyage à Rome (630), il revient par mer et relâche d'abord dans un port appelé *Centumcellensis locus*.... Puis, en pleine mer, une tempête s'élève ; Amand, l'homme du Seigneur, raffermit le courage des matelots... la tempête se calme et tous débarquent sains et saufs.

Vers la même époque (631), il va prêcher sur les rives de l'Escaut, dans le *pagus Gandavus* (pays de Gand), dont les habitants livrés à l'idolâtrie sont tellement farouches que nul jusqu'à ce moment n'a osé aller leur annoncer la parole de Dieu. L'homme de Dieu, Armand, s'y rend sans crainte, muni d'une lettre d'autorisation du roi Dagobert. Il y est insulté, battu, ignominieusement repoussé par la population ; plus d'une fois même il est jeté à l'eau ; ses frères se retirent de ce pays ; mais lui, rien ne le rebute, et il continue de prêcher la parole de Dieu, en gagnant sa vie par le travail de ses mains. Toutefois il parvient à racheter et à baptiser nombre de captifs.

Mais un jour, dans la ville de *Tornacum* (Tournai), il rend miraculeusement la vie à un pendu, exécuté sans jugement sur la simple clameur de la foule, et aussitôt les habitants du pays accourent vers lui en demandant à être faits chrétiens. Ils détruisent eux-mêmes les temples de leurs idoles, et sur leurs ruines s'élèvent nombre d'églises ou de monastères (632).

Apprenant que les Sclavons sont plongés dans l'erreur, et espérant obtenir chez ce peuple la palme du martyre (633), il passe le Danube et va hardiment leur prêcher l'évangile. Mais, n'obtenant ni beaucoup de succès ni le martyre, il revient vers ses propres ouailles.

Sur ces entrefaites (634), le roi Dagobert ne mettait aucun frein à ses passions, et désirait vivement un fils qui pût régner après lui. Enfin, Dieu lui donne ce fils, et le roi joyeux songe à le faire baptiser et élever dignement. Il envoie à la recherche d'Amand, naguère exilé à cause des reproches qu'il lui adressait sur son inconduite, ce que nul autre prêtre n'avait osé faire. Enfin, on découvre le saint homme au loin, prêchant l'évangile aux peuples. Et aussitôt, pour obéir à l'autorité, il se rend auprès du roi, qui était alors dans sa villa de *Clypiacum* (Clichy). A sa vue, le roi se prosterne et lui demande pardon. Amand s'empresse de le relever et de l'excuser avec la plus grande douceur ; mais il se refuse à baptiser et élever son fils, sachant bien qu'il est écrit qu'un soldat du Christ ne doit pas se mêler des affaires du monde, et il se retire. Le roi désespéré envoie auprès de lui l'illustre Dadon et le vénérable Eloi, personnages de sa cour devenus plus tard prêtres (saint Ouen et saint Éloi), lesquels, à force d'instances, finissent par déterminer le saint homme à acquiescer à la demande du roi, dans l'intérêt même de son apostolat, que le roi sans doute favorisera dès lors de toutes manières. Informé du succès de sa demande, le roi fait aussitôt apporter l'enfant : Amand, le prenant dans ses bras, le bénit et procède à la cérémonie du baptême. On lui donne le nom de Sigebert (635). Le roi et l'armée sont au comble de la joie.

Quelques années après, l'évêque de Maëstricht étant mort (646), le roi, dans une assemblée des prêtres et du peuple, désigne Amand pour le remplacer ; le saint homme proteste, comme indigne, mais il est forcé de céder à la voix de tous. Et dès lors, durant presque trois années, il parcourt les bourgs et les places

fortes de ce pays-là, prêchant la parole de Dieu à tous. Car, ce qui est triste à dire, bon nombre de prêtres et de lévites, méprisant ses prédications, refusent de l'écouter. Mais lui, selon le précepte de l'Évangile, secoue la poussière de ses pieds et se rend ailleurs. Il arrive enfin dans une île appelée *Chavelaus* (Calloa), située *à l'embouchure de l'Escaut*, où, avec ses frères spirituels, il s'efforce encore pendant quelque temps de combattre pour le Christ.

Et peu de temps après, à la prière des frères qu'il a laissés en divers lieux, il va les visiter, et apprend que le peuple du pays appelé *Wasconia* (Gascogne) est plongé dans l'erreur, écoute les augures et adore les idoles. L'homme de Dieu, Amand, prenant pitié de Terreur de ce peuple, qui habite, du côté des monts Pyrénées, des lieux sauvages et inaccessibles, s'y rend (665) dans l'espoir de le détacher du service du diable en lui prêchant la parole de Dieu.

Mais ce peuple persistant dans son aveuglement, le saint homme se dirige vers d'autres lieux. Il arrive dans une certaine ville dont l'évêque, pour lui faire un honorable accueil, lui verse selon l'usage de l'eau sur les mains.

Ici nous donnons la version textuelle sans rien abréger :

Après avoir accompli ces choses, le même homme de Dieu, Amand, *retourna dans le pays des Francs et se choisit un lieu convenablement situé pour la prédication*, dans lequel, uni à ses frères qui avaient éprouvé avec lui en diverses provinces beaucoup de souffrances pour le nom du Christ, *il bâtit un monastère*. — Et nous avons vu (nous, Baudemond) plusieurs de ces mêmes frères devenir plus tard des abbés ou des personnages honorables.

Ici commence la variante dans la légende du cartulaire de Nantua. Baudemond continue en ces termes :

Presque dans le même temps, le saint homme de Dieu, Amand, se rend auprès du roi Childéric, et lui demande humblement de vouloir bien lui accorder un certain municipe, à cette fin seulement d'y construire un monastère, non par ambition, mais pour le salut des âmes. Et le susdit roi lui accorde le lieu appelé *Nanto*, dans lequel l'homme de Dieu entreprend avec ardeur et habileté de bâtir un monastère.

Mais un certain Mummole, qui avait toute autorité dans la ville d'Orindinse (*Mummulus autem quidam Orindinsis urbis antistes*), ne peut supporter que l'homme de Dieu ait obtenu du roi ce même lieu, et, brûlant de jalousie, il cherche à le faire périr. Et il envoie des hommes expéditifs, avec ordre de le chasser de là ignominieusement, ou du moins d'en tirer vengeance dans ce même lieu. Arrivés auprès du saint homme, les agents envoyés lui disent, pour dissimuler leurs mauvais desseins, qu'ils sont chargés de lui montrer un lieu plus convenable pour bâtir un monastère, à condition toutefois qu'il s'y rende avec eux sans retard. Mais, grâce à une révélation divine, leur fourberie n'est

pas un secret pour le saint homme, et, pendant qu'ils feignent de le conduire à ce lieu dont ils viennent de parler, l'homme du Seigneur n'ignore point en quel endroit ils se disposent à le faire périr. Enfin donc, ils parviennent sur un mont sourcilleux, *supercilium montis*, où ils se proposent de lui trancher la tête. Mais une tempête le fait échapper à ce danger.

La fondation de ce monastère de *Nanto* est la dernière fondation de monastère signalée dans la vie de saint Amand.

Baudemond rapporte ensuite, d'après le témoignage d'autrui, d'autres miracles opérés par le saint. Et il termine en disant qu'il mourut (684) dans le lieu nommé Elnon et qu'il y fut inhumé avec les plus grands honneurs.

Un deuxième récit de la vie de saint Amand, public par les Bollandistes d'après un manuscrit d'André Duchesne, provient d'un auteur anonyme, que l'on présume avoir vécu en Aquitaine à une époque peu éloignée de celle où vivait le saint. Ce récit de cet anonyme d'Aquitaine est plus bref que celui de Baudemond, et présente quelques légères variantes, surtout dans les noms propres. Le saint y est nommé *Alanus* ; mais la nature et l'ordre des faits et des miracles démontrent avec évidence qu'il s'agit de notre saint Amand. Il y est dit d'une manière précise que saint Amand, dans ses voyages en Italie, prenait la voie des Alpes, — *per devia Alpium*. — Le lieu appelé Nanto par Baudemond, cet anonyme d'Aquitaine l'appelle *Vaurum*, et il le fait concéder à saint Amand, non par Childéric, mais par Sigebert. Il dit que le saint mourut à un âge très-avancé, plein de jours et de bonnes œuvres. Quelques-unes de ces variantes offriront de l'intérêt dans la discussion du texte qui nous paraît devoir être à préférer.

Un troisième récit a pour auteur *Hériger*, abbé de Lobbes, né dans le Brabant et mort en 1009. C'est simplement un abrégé bien écrit et exact du texte de Baudemond.

Un quatrième récit est de *Philippe Harvengius*, surnommé l'Aumônier, abbé du monastère de Bonne-Espérance (*Bonæ Spei*), de l'ordre des Prémontrés : auteur très-érudit, très-élégant, contemporain et ami du célèbre saint Bernard de Clairvaux. Son œuvre, qui parut vers l'an 1170, est une brillante paraphrase du récit de Baudemond, avec des accessoires concernant la fondation de divers monastères etc. Il cite deux documents importants, à savoir : 1° une lettre du pape saint Martin Ier à saint Amand, qui lui avait demandé d'être autorisé à quitter le siège épiscopal de Maëstricht (lettre tirée des actes du Concile de Latran) ; et, 2° le testament de saint Amand, pièce précieuse, où l'on trouve une date certaine.

On a même une *Vie de saint Amand* écrite en vers hexamètres au nombre de 1.818, vers d'un style correct et facile, qui sont dus à Milon, moine d'Elnon, qui vivait vers l'an 840. Son poème n'est autre que le *récit de Baudemond mis en vers*, et orné de quelques citations de la Bible intercalées çà et là.

Enfin, ajoutons la légende de Nantua, publiée par Guichenon, laquelle paraît remonter aux temps mérovingiens, comme on le verra.

Nous avons dit que cette légende ne diffère du texte de Baudemond que dans le passage où il est question de la fondation du monastère de *Nanto* : passage que le légendaire de Nantua a développé en y intercalant, avec quelques erreurs faciles à reconnaître et à écarter, des traditions locales qui nous intéressent

historiquement, qui sont bien fondées, croyons-nous, mais que les Bollandistes contestent aussi bien que la fondation du monastère de Nantua par saint Amand.

Tel est l'ensemble des récits légendaires discutés par les Bollandistes, au sujet de la vie de saint Amand. Il est clair, d'après leurs dates respectives, que le seul texte qui puisse servir de base à cette discussion est celui de Baudemond, en s'aidant, au besoin, des variantes que présente l'anonyme d'Aquitaine.

A ces récits légendaires, on peut joindre les documents locaux, *les diplômes particuliers des monastères* ; mais il ne faut s'y appuyer qu'avec beaucoup de réserve, pour les raisons qui ont été signalées par d'illustres historiens, et que nous demandons la permission de rappeler ici, en deux mots, à notre point de vue.

L'autorité militaire des guerriers francs qui avaient envahi les Gaules y prit racine par l'influence du christianisme : influence conciliatrice qui tendait à convertir la race gauloise, farouche et toujours prête à se soulever contre les envahisseurs, en un peuple doux et soumis à l'autorité établie. De là, toutes ces faveurs honorifiques et toutes ces dotations de biens accordées aux monastères par les premiers princes de la monarchie française, afin d'étendre et de consolider rétablissement du christianisme. Car les monastères fondés alors étaient comme des écoles où se formaient, selon l'expression du temps, de nouveaux soldats du Christ destinés à affermir les peuples dans la foi nouvelle et à la propager. Or, pour atteindre un tel but, évidemment il était indispensable que ces hommes pussent y employer toutes leurs facultés sans être astreints à gagner leur vie par le travail de leurs mains. Il était donc indispensable que les revenus des biens donnés aux monastères leur fussent conservés en toute assurance dans l'avenir. Par conséquent, c'était une condition d'existence pour chaque monastère que de posséder des titres capables de faire respecter en toute occurrence et sa constitution religieuse et ses biens.

Ici apparaît le nœud de la question.

On sait que la pensée chrétienne avait fait constituer les monastères en autant de communautés fraternelles, indépendantes, obéissant chacune à un chef élu, l'abbé, et se suffisant à elles-mêmes pour tout. Mais, dans chaque nation, l'autorité religieuse et l'autorité séculière s'étant hiérarchisées et tout pouvoir étant naturellement centralisateur, il advint que, d'un côté, les évêques voulurent étendre leur autorité sur les monastères, influer sur l'élection de leurs abbés, ou disposer d'une partie de leurs revenus ; et que, d'un autre côté, les détenteurs de l'autorité séculière voulurent aussi empiéter sur leurs biens ou sur leurs privilèges. De là une double nécessité, une double condition d'existence pour l'institution des monastères, à savoir : la nécessité pour chaque monastère de posséder deux sortes de titres ou diplômes, toujours prêts à être exhibés pour leur défense, les uns émanant des papes pour être opposés aux prétentions éventuelles et abusives des dignitaires ecclésiastiques, les autres émanant des rois pour être opposés aux prétentions abusives des dignitaires séculiers pendant ces guerres civiles sans cesse allumées par la rivalité des princes et au milieu desquelles la foi chrétienne s'implantait dans les Gaules.

Mais, ensuite, que devinrent ces diplômes des monastères dans les nouvelles invasions des barbares, des Sarrasins au sud, des Hongrois à l'est, des Normands au nord, qui mirent toutes ces contrées au pillage, à feu et à sang, les monastères comme tout le reste ? Combien de ces titres ou diplômes sans lesquels aucun monastère ne pouvait durer ou se relever de ses ruines n'ont-ils

pas dû périr et nécessairement être refaits d'une manière quelconque dans ces temps de désastres publics et d'ignorance générale ? Et, par conséquent, faut-il s'étonner de rencontrer même de très-graves erreurs de dates ou de noms dans ces diplômes dont la connaissance nous a été transmise à travers tant de siècles ténébreux ? Cela doit-il nous les faire rejeter absolument comme erronés ou faux de tous points ? Nous ne le pensons pas. En général, nous croyons que le fond des indications historiques fournies par ces anciens diplômes peut être très-vrai, bien que certains détails y soient manifestement entachés d'erreur. C'est là, du reste, une question d'appréciation dans chaque cas particulier et qui sera soumise au lecteur dans l'occasion.

Possession d'état. — Mais ce qui sera pour nous un guide sûr dans cette appréciation, ce qui même à nos yeux constituera le plus fort argument en faveur de la fondation d'un monastère par tel saint, en tel lieu, accordé par tel roi, à telle date, comme il va s'agir pour nous de le démontrer au sujet du monastère de Nantua, c'est la constatation de ce qu'on peut appeler la possession d'état. Nous voulons dire par cette expression la constatation du fait que, réellement, à dater de l'époque où le saint réputé fondateur de l'abbaye en question a pu être présent dans le lieu, cette abbaye ou ce monastère a existé là ; et que, depuis lors, son histoire particulière se rattache avec certitude par des liens divers ou à l'histoire générale de la contrée, ou aux grands événements de l'histoire nationale, ou aux actes de personnages illustres, empereurs, rois, papes, archevêques, évêques, et que, constamment, ledit monastère y est présenté comme fondé par ce même saint, doté par ce même roi, dans les États duquel il était effectivement compris à l'époque de sa fondation. La preuve tirée d*une telle possession d'état ne nous semble pas, d'après ce qui a été dit plus haut, pouvoir être sérieusement infirmée par quelques erreurs que présenteraient accidentellement les diplômes du monastère, par exemple, dans l'indication d'une date ou d'un nom de personnage, ou de la nature d'un fait ; toutes indications qui peuvent se trouver entachées d'erreur par suite de tant d'éventualités accidentelles.

II. — DISCUSSION DES DOCUMENTS.

De l'ensemble des considérations qui précèdent, nous croyons pouvoir déduire trois règles qui vont nous guider dans l'examen de la fondation du monastère de Nantua par saint Amand : 1° Satisfaire complètement à tout ce qu'exige le *texte de Baudemond*, et tenir compte, si l'on peut, des variantes de l'anonyme d'Aquitaine ; 2° être indulgent au besoin pour la *rédaction des diplômes*, en se contentant du *sens fondamental* de ces titres ; 3° exiger absolument la *preuve de la possession d'état*, puisqu'elle a dû être un *fait patent aux regards de tous durant tant de siècles*. Et nous allons procéder ainsi à la discussion de la légende de saint Amand, conservée dans le cartulaire de l'abbaye de Nantua.

Voici donc les données que le texte de Baudemond nous fournit, comme base de la discussion où nous entrons sans plus tarder.

Trois fois seulement il parle de monastères fondés par saint Amand, et nous avons eu soin de souligner ces trois passages dans l'abrégé historique de son récit, qu'on a lu plus haut.

1° Il est dit que des églises et des monastères furent élevés sur les ruines des temples d'idoles abattus par les païens eux-mêmes. Nous pensons que ce passage comprend tous les monastères fondés par saint Amand dans les Pays-Bas, à l'exception de celui d'Elnon, qui nous parait désigné en particulier ci-après.

2° Il est dit que saint Amand, après être revenu du pays des Vascons dans le pays des Francs, se choisit à lui-même — *elegitque sibi* — un lieu convenable pour la prédication (c'est-à-dire, selon nous, situé au centre du pays dont il fut l'apôtre), et dans lequel, uni à ses frères qui avaient éprouvé avec lui en diverses provinces beaucoup de souffrances pour le nom du Christ, *il bâtit un monastère*. A ces indices et d'après tous les documents de l'histoire religieuse des Pays-Bas, quoique le monastère dont il s'agit ne soit pas nommé, il ne nous semble pas possible de méconnaître le célèbre monastère d'Elnon, bâti jadis dans le lieu même où nous voyons aujourd'hui la ville de Saint-Amand sur la Scarpe, monastère où le saint résida avec ses frères sur la fin de sa vie, où il fit son testament et où il mourut. D'autant plus que le narrateur, qui avait lui-même été moine d'Elnon et disciple du saint, intercale là cette remarque personnelle : Et nous avons vu, nous (Baudemond), plusieurs de ces mêmes frères devenir plus tard des abbés ou des personnages honorables.

Enfin, 3° immédiatement après le passage que nous venons de citer, Baudemond continue en ces termes : Presque à la même époque, Amand, le saint homme du Seigneur, se rendit auprès du roi Childéric et le pria humblement de vouloir bien lui accorder un certain municipe, à l'effet seulement (*quatenus*) d'y construire un monastère, non par ambition, mais pour le salut des âmes. Et le susdit roi lui donna le lieu appelé Nanto, où l'homme du Seigneur *commença à bâtir un monastère* avec beaucoup d'aptitude et d'activité. Mais un certain Mummole... Ce fut là, d'après le texte de Baudemond, le dernier monastère fondé par saint Amand.

Ce dernier monastère, fondé par l'illustre saint dans ce lieu appelé Nanto, est-il ou n'est-il pas le monastère de *Nantoacum*, qui était situé dans le Bugey (pays des anciens Sébusiens), au bord d'un petit lac où l'on voit aujourd'hui la petite ville de Nantua ? Telle est *la question à résoudre*.

Nous soutenons, d'accord avec la tradition locale persistante et la possession d'état, que ce monastère de *Nanto* est le monastère de *Nantoacum*. Ainsi, pour nous, *Nanto* ou *Nantoacum* serait situé à dix kilomètres de notre Alésia ou de la petite ville gallo-romaine d'Isarndore, petite ville gallo-romaine, qui a pu aussi (pour des raisons qu'on trouvera plus loin) être appelée Orindins ou Orindinsis, et où aurait résidé cet *antistes Mummulus*, qui s'opposa si violemment à la construction du monastère de Nanto. Tel est le fond de notre thèse.

Les Bollandistes, de leur côté (et après eux tous les savants modernes), sans rien ajouter à leurs arguments que nous ayons su découvrir, ont prononcé, d'une part, que le lieu de *Nanto* dont parle Baudemond est le lieu de *Nant*, dans le département de l'Aveyron ; que la *ville d'Orindinse ou d'Ozindinse* est la ville d'Uzès et que Mummole en était l'évêque ; d'une autre part, que le monastère de Nantua n'a pas été fondé par saint Arnaud. C'est de ce double jugement que nous en appelons ici devant le lecteur.

Commençons par présenter les raisons qui viennent directement à l'appui de notre proposition, à savoir que *le monastère de Nantua est le monastère de Nanto fondé par saint Amand*.

1° Nanto et Nantoacum, aujourd'hui Nantua, sont évidemment un même nom.

2° Tout porte à penser que saint Amand traversait ce pays-là quand il se rendait en Italie. Baudemond, l'anonyme d'Aquitaine, et les autres auteurs de la Vie du saint le donnent assez clairement à entendre, *per devia Alpium* ; et les considérations géographiques démontrent que c'était effectivement par là le meilleur chemin, à partie des Pays-Bas. Or, Grégoire de Tours venait de mourir en 898 ; il avait rapporté dans ses ouvrages la Vie de saint Romain et celle de saint Lupicin, nés à Isarndore, au Ve siècle. Saint Amand, qui avait séjourné à Tours et qui était lettré, dut connaître les ouvrages de cet historien. Et, dès lors, rien de plus naturel que de voir saint Amand fonder un monastère dans cette contrée de *Nanto*, soit pour y affermir la foi chrétienne, implantée avant lui par saint Romain, saint Lupicin et saint Eugende, soit pour que les pèlerins qui feraient comme lui le voyage de Rome y eussent un lieu de station et d'assistance, avant d'entreprendre la traversée du Rhône et des Alpes.

On a vu d'ailleurs que l'empereur Charles le Chauve revenait d'Italie par cette route, lorsqu'il fut empoisonné par son médecin Sédécias, et que son corps fut déposé temporairement au monastère de Nantua.

3° Le lieu de Nantua était en Bourgogne. Childéric II fut roi de Bourgogne à dater de 668, jusqu'à sa mort en 673. C'est donc à celte époque-là que dut être fondé le monastère de Nantua, si c'est bien le monastère de *Nanto*. Or, la fondation du monastère de Nantua remonte, d'après toutes les présomptions, à cette même époque. On n'a point, il est vrai, de renseignements précis sur les actes de son premier abbé appelé Tito, ni sur ceux du second, appelé Ponce ; mais le troisième, appelé Syagrius, nous fournit plusieurs dates certaines. En 754, il assistait au sacre de Pépin le Bref par le pape Etienne II, dans l'église de Saint-Denis. En 788, Pépin lui accorda *une charte d'affranchissement complet* pour tous les biens du monastère de Nantua, avec délégation aux abbés et aux moines du *droit de juridiction* dans toute l'étendue de leurs possessions. Cette charte fut écrite à Attigny, et le secrétaire y est nommé Bardillo. Le pape Etienne nomma Syagrius évêque d'Ostie, d'où, en exécution de la dernière volonté de cet illustre prélat, son corps fut rapporté au monastère de Nantua. On peul même présumer que la situation de ce monastère sur la route qui menait directement du nord de la Gaule en Italie, fut ce qui donna à Syagrius l'occasion de gagner ainsi la faveur du pape et celle du roi, par quelques services rendus à l'un et à l'autre : au pape, lorsqu'il vint en 753 implorer le secours de Pépin contre Astophe roi des Lombards, et au roi, lorsqu'il conduisit en 754 son armée en Italie, où il enleva à Astophe l'exarchat de Ravenne qu'il donna au pape en 758. En sorte que la charte d'affranchissement du monastère de Nantua porte la date mémorable à laquelle fut fondé le *pouvoir temporel* des papes, date que les chrétiens considèrent comme celle de l'affranchissement de l'Église universelle.

4° Le monastère de Nantua était *sous le vocable de saint Pierre et saint Paul*, comme l'étaient en général les monastères fondés par saint Amand. Et la tradition constante, aussi bien que les diplômes, attribue à ce saint la fondation de ce monastère. La possession d'état à ce titre ne saurait lui être contestée.

En effet, son histoire particulière en fait foi, et elle est bien authentique, bien continue depuis l'époque de la fondation jusqu'en 1788, époque où le monastère fut sécularisé. £t pendant ces onze siècles d'existence, l'histoire du monastère de Nantua se rattache à colle de tous les pays environnants, à l'histoire de France, à celle de la papauté, à celle de l'archevêché de Lyon, de l'évêché de Mâcon, de l'abbaye de Cluny, etc. On n'y constate qu'une lacune, de 950 à 969, laquelle

correspond chronologiquement à une invasion de ce pays par les Hongrois et les Sarrasins, arrivés là des régions des Alpes, au temps où Lothaire, fils aîné du roi Louis d'Outremer et de la reine Gerberge, montait sur le trône de France. Nous aurons à revenir sur cette invasion.

La concession de biens et de privilèges faite par le roi Childéric II, pour la fondation du monastère de Nantua, par saint Amand, fut invoquée par les moines en 840, contre une décision par laquelle l'empereur et roi Lothaire V, avait nommé un abbé. Et l'on doit croire que ce monarque lui-même reconnut l'authenticité de cette con, cession de privilèges faite par le roi Childéric II, puisqu'il fit droit à la réclamation des moines et leur confirma par lettres spéciales le droit exclusif de nommer eux-mêmes leurs abbés.

5° Selon toute probabilité, d'après ce que nous avons dit des antiquités de la petite ville gallo-romaine d'Izarndore, elle a été et était encore au temps de saint Amand un municipe. Or, le lieu de Nantua, qui n'en était éloigné que de dix kilomètres, devait probablement dépendre de ce municipe. Voilà donc une concordance de plus avec le texte de Baudemond, lequel exige que le lieu concédé par le roi Childéric à saint Amand, pour y fonder le monastère de *Nanto*, ait fait partie d'un ancien municipe, *aliquod municipum*.

6° Une source d'eau vive, limpide et qui ne tarit jamais, située à environ mille mètres à l'ouest de l'église du monastère de Nantua, au-delà d'une verte prairie, au pied d'une montagne couverte de sapins et au voisinage d'un petit pré où jadis, dit-on, l'on séquestrait les malades, est appelée de temps immémorial la *Fontaine de Saint-Amand*. Pas un habitant de Nantua qui ne la connaisse et qui n'y ait bu cent fois dans son enfance. Voilà donc un témoignage oral et incorruptible qui nous arrive à travers les siècles, et auquel on doit, selon nous, reconnaître une grande autorité ; car il nous parait impossible de se rendre plausiblement compte de ce nom de saint, attaché là, autrement que par sa présence jadis dans ce même lieu.

7° Enfin, l'on a vu précédemment que l'anonyme d'Aquitaine donne le nom de *Vaurum* à ce même lieu que Baudemond appelle *Nanto*. Or, dans une charte du roi Lothaire II (sur laquelle nous aurons à revenir ci-après), le monastère de Nantua est désigné comme étant situé dans le comté *Varésino*. On voit l'analogie de ces deux noms, *Vaurum* et *Varésino*.

8° Ajoutons une dernière considération, une considération géographique. On doit admettre dans ce débat que le texte de Baudemond est obligatoire et que seul il fait autorité par lui-même. Or, d'après Baudemond, à l'exception du monastère de *Nanto*, tous les autres monastères fondés par saint Amand ont été fondés en Belgique dans les pays de Douai, de Gand ou dans le voisinage de ces pays, qui furent le champ habituel de ses prédications. Quant au monastère de *Nanto*, il put être fondé en un lieu quelconque des Etats du roi Childéric II. Et comme c'est le seul des monastères fondés par saint Amand, au sujet duquel Baudemond ait jugé à propos d'indiquer, avec précision, le nom du lieu où il fut fondé, on est autorisé à penser que le monastère de *Nanto* était situé loin de la Belgique, où vivait Baudemond ; qu'il était situé dans une contrée inculte et écartée, comme celle où il dit que passa le saint pour se rendre en Italie, — *squalida et devia lustrans loca* ; — en un mot, situé de même que le monastère de Nantua. Position de Nantua, qui d'ailleurs offrait à saint Amand, répétons-le ici, l'avantage géographique d'être un point de station très-convenable pour les pèlerins de la Belgique qui entreprendraient comme lui le voyage de Rome.

De ces éléments de preuves si divers qui s'accordent parfaitement tous ensemble, nous croyons pouvoir déduire comme conclusion la proposition même que nous avions pour but de démontrer, à savoir, que le monastère de Nantua est bien le monastère de *Nanto*, fondé par saint Amande suivant Baudemond : monastère de Nant en Bourgogne.

III. — OBJECTION DES BOLLANDISTES.

Il nous reste à réfuter les objections soulevées contre cette proposition par les Bollandistes.

Et ici, nous devons dire tout de suite que ce qui nous embarrasse le plus, c'est surtout de nous trouver personnellement en face de l'autorité si imposante de ces honorables et illustres Bollandistes, bien plus que de répondre à leurs objections, maintenant que nous en avons fait une longue et attentive étude, et que nous nous sommes éclairé de toutes parts à ce sujet. Longtemps nous n'avons osé avoir confiance dans cette conviction. Nous étions inquiet. Les Bollandistes dans l'erreur sur un tel sujet ! Comment y croire ? Comment s'expliquer une telle exception à leurs connaissances spéciales et si variées, à leur logique serrée et à leur méthode rigoureuse ? Enfin, nous croyons en avoir trouvé l'explication, et nous devons la soumettre au jugement du lecteur, afin qu'il voie bien que ce n'est pas nous seul qui combattons ici, *pro aris et focis*, et qu'il tienne la balance bien égale en pesant les raisons présentées de part et d'autre.

Une erreur qu'on va constater plus loin dans la légende du monastère de Nantua — erreur certaine à nos yeux aussi bien qu'à ceux des Bollandistes —, c'est d'attribuer à ce monastère et au pays environnant le nom d'Elnon, qui n'appartient qu'au monastère fondé par saint Amand sur les rives de la Scarpe, dans l'ancienne Belgique. Or, pour les Bollandistes, dont la Belgique était la patrie et qui n'étaient pas moins bons patriotes que bons chrétiens, certainement il a dû être naturel de ressentir une sainte et patriotique indignation en voyant le légendaire de Nantua prétendre dépouiller leur patrie de la gloire chrétienne d'avoir été le centre de prédication de l'illustre apôtre des Pays-Bas, et même posséder le célèbre monastère qui fut son séjour de prédilection, où il prit soin de faire son testament, où il voulut être enterré et où il mourut. On conçoit donc que, sous le coup de cette émotion qui perce dans la vivacité un peu âpre de leur langage, ils se soient laissé entraîner à trop de sévérité envers le monastère de Nantua, et qu'ils aient refusé de reconnaître même simplement que ce monastère ait été fondé par le saint apôtre des Pays-Bas, afin d'écarter ainsi d'une manière péremptoire et d'un seul coup toutes ces prétentions rivales qui frappaient en eux les meilleurs sentiments.

C'est ainsi, croyons-nous, que les Bollandistes ont pu affirmer que le lieu de *Nanto*, dont parle Baudemond, est ce lieu du pays des anciens Ruthènes où l'on voit aujourd'hui la petite ville de *Nant*, dans le département de l'Aveyron, arrondissement de Millau. Mais ils ne nous paraissent pas avoir fourni une seule preuve pertinente à l'appui de cette affirmation. Et pour que le lecteur lui-même en puisse juger, nous allons mettre sous ses yeux tout ce qu'ils ont dit à cette intention.

En premier lieu (p. 211), dans la Vie de saint Sigebert, roi d'Austrasie, après avoir dit que la ville d'Uzès eut son siège épiscopal illustré par saint Firmin et saint Ferréol, ils continuent en ces termes : Sous le roi Childéric, successeur de saint Sigebert, ce même siège épiscopal était occupé par Mummole (*Mummulus*), le très-ardent adversaire de saint Amand, lorsque ce saint bâtissait non loin de là, avec l'autorisation du roi Childéric, le monastère de Nanto... dont nous parlerons au 6 février. Grégoire de Tours, liv. IX, ch. IX et XII, comprend dans les Etats de Childebert en Austrasie la place forte de Vabres et le bourg de Vabres (*Castrum Vabrense* et *Vicum Vabrensem*), situés dans la marche supérieure des Ruthènes, et où fut établi, au XIVe siècle, un siège épiscopal, dans le diocèse duquel est situé le monastère de *Nanto*, que nous avons dit ci-dessous avoir été construit là par saint Arnaud, avec l'autorisation du roi Childéric. On voit donc bien, en premier lieu, que les Bollandistes se sont contentés purement et simplement d'affirmer d'avance, dans la Vie de saint Sigebert, ce qui va être en question plus loin, dans la Vie de saint Amand. Ils font ici leurs préparatifs contre le légendaire de Nantua.

En second lieu (p. 825), dans la Vie de saint Amand, arrivant à la question du municipe où fut fondé le monastère de Nanto, autrement dit Vaurum, voici comment ils s'expriment :

> Vaurum a pu être confondu avec le nom de Vabritan (Vabres), où était une abbaye de Bénédictins qui fut érigée, l'an 1317, en siège épiscopal, dans le diocèse duquel existe le municipe de Nanto, que Baudemond, Milon et autres disent avoir été obtenu du roi Childéric par saint Amand, pour y construire un monastère. *Ce monastère, dédié à saint Pierre, existe même encore de nos jours*, vers les sources de la Dourbie, qui se décharge non loin de là dans le Tarn, près de la ville de Millau. Et Ranchinus, dans le tome II de sa *Description générale de l'Europe*, éditée par P. Davitius, dit que l'abbé avait toute autorité sur le municipe et sur la place, qui était assez forte. L'évêque Mummole, qui s'opposa alors à saint Amand, occupait le siège épiscopal d'Uzès, ville située à deux journées de distance. Or, nous avons dit au 1er février, § 3 de la *Vie de saint Sigebert*, prédécesseur de Childéric, que le territoire d'Uzès, aussi bien que celui des Ruthènes et d'autres peuples voisins dans l'Aquitaine première, était soumis aux rois d'Austrasie.

Qu'il nous soit permis de le dire, on voit avec quel soin et quel art les respectables savants dont nous combattons l'opinion ont rédigé ce passage. Tout d'abord, c'est le nom de *Vabrium* qui expliquerait, suivant eux, la variante *Vaurum* de l'anonyme d'Aquitaine. Mais alors le monastère de *Vabrium* devrait être le monastère de *Nanto* que l'on cherche ; et cependant il n'en est rien ; et immédiatement après ils nous présentent ce monastère de *Nanto*, autrement dit *Vaurum*, du côté de l'est, aux sources de la Dourbie, qui passe à Nant.

De plus, ce membre de phrase souligné par nous, dans le diocèse duquel existe le municipe de Nanto, est à double entente ; et, de quelque manière qu'on l'entende, la phrase présente un vice de raisonnement En effet, s'il s'agissait du Nanto de Baudemond, on a tort de dire *qu'il existe dans le diocèse de Vabres* ; car, c'est supposer démontré ce qui est à démontrer. Et s'il s'agit de la petite ville de Nant, on a tort d'ajouter que Baudemond, Milon et autres disent que ce lieu a été obtenu du roi Childéric par saint Amand, pour y construire un

monastère ; car, c'est encore supposer démontré ce qui est à démontrer. En un mot : c'est *Nant* qui existe là ; c'est de *Nanto* que Baudemond a parlé ; et il s'agit de démontrer que *Nant* et *Nanto* sont un même lieu.

Le démontre-t-on en affirmant qu'*un monastère dédié à saint Pierre* (comme la plupart de ceux que fonda saint Amand) *existait encore au dix-septième siècle près des sources de la Dourbie ?* Nullement. Car, d'abord, en jetant un coup d'œil sur la carte, nous voyons que, si c'était là le monastère fondé par saint Amand, dans le lieu appelé par Baudemond *Nanto*, et par l'anonyme d'Aquitaine *Vaurum*, et qu'il ait conservé le premier de ces deux noms, il aurait été situé à une très-grande distance du lieu qui aurait conservé le second. C'est bien quelque chose que d'admettre de tels écarts de position, et de voir figurer deux monastères au lieu d*un seul qu'exigent les textes ; mais veut-on passer là-dessus ? Soit. Il restera la simple affirmation que ce monastère situé près des sources de la Dourbie et dédié à saint Pierre est le monastère fondé à *Nanto* par saint Amand. Mais, évidemment, cette affirmation ne suffit point ; et il s'agira toujours de fournir la preuve du fait en question, la preuve que ce monastère de Saint-Pierre soit réellement le monastère de *Nanto*, fondé par saint Amand.

La fournit-on, cette preuve ? Établit-on la *possession d'état* ? Prouve-t-on historiquement que la fondation de ce monastère dédié à saint Pierre remonte, de fait, à l'époque où vécut saint Amand ? Prouve-t-on que, depuis lors, pendant dix siècles, l'histoire particulière de ce monastère ait été strictement liée à l'histoire générale des contrées environnantes, et que ce monastère n'ait cessé d'y être considéré pendant tout ce temps-là comme se rattachant à la vie de saint Arnaud par un titre quelconque, ou de fondation, ou de considération, ou même simplement de vocable ? Rien de tout cela. On va chercher une *Description générale de l'Europe*, dont l'auteur, par la raison même qu'il s'est occupé de toute l'Europe, n'a pu donner beaucoup de soin à la connaissance de chaque lieu en particulier. Et que nous dit-il, ce géographe Rauchi ? Que l'abbé avait toute autorité sur le municipe et sur la place forte. De quel abbé s'agit-il ? Sans doute de l'abbé du monastère de Saint-Pierre. Mais, quel est ce municipe ? Car on n'a démontré l'existence d'aucun municipe. La place évidemment ne peut être que celle de Vabres, la seule dont on ait parlé. Or, on a dit aussi que cette place de Vabres avait possédé, de son côté, d'abord une abbaye de Bénédictins, puis un évêché ; l'abbé de Saint-Pierre, aurait donc étendu son autorité sur cette abbaye de Bénédictins et sur cet évêché de Vabres ? Mais qu'importe ? Gomment tout cela prouverait-il que ce monastère de Saint-Pierre, situé aux sources de la Dourbie, ait été fondé par saint Amand et puisse passer pour être le monastère de *Nanto* dont parle Baudemond ?

Les Bollandistes ont-ils même historiquement constaté qu'à l'époque où vivait saint Amand, un évêque du nom de Mummole (*Mummulus quidam*) occupât le siège épiscopal d'Uzès ? — Comme ils ont constaté très-utilement l'époque où Austrégisile était sur le siège épiscopal de Bourges : ce qui leur a fourni un point de repère très-solide pour établir la chronologie de la vie de saint Amand —. Et cependant fournir la preuve que l'évêque d'Uzès se nommait Mummole à l'époque où saint Amand dut fonder le monastère de *Nanto*, c'eût été fournir une assez bonne raison en faveur de leur thèse. Et ici encore ils étaient sur leur terrain. Pourquoi donc se sont-ils encore ici contentés d'affirmer simplement ce qui était à démontrer ?

Et même quelle ressemblance peut-on trouver entre le nom de cette ville qu'aurait habitée Mummole, — *Orindinse* ou *Orindinsis*, — et le nom latin de la

ville d'Uzès, — *Ucetia* ? Car c'est ainsi que le rapprochement des deux noms doit être fait. Il y a dans le texte de Baudemond : *Urbis Orindensis antistes* ; et, pour désigner Uzès, il eût dû écrire : *Urbis Ucetiæ antistes*. En effet, la grammaire exige qu'on dise *Urbs Ucetia* comme *Urbs Roma*, et non pas *Urbs Romana* (bien qu'on puisse dire *Castrum Ucetiense* ou *Civitas Ucetiensis*) ; et le style de Baudemond est trop correct d'ailleurs pour qu'il soit permis de supposer que, s'il eût voulu désigner Uzès, il eût écrit : *Urbis Metiensis antistes*. Et encore même la ressemblance de cette dernière expression avec celle du texte, *Urbis Orindinsis*, serait-elle très-contestable.

En troisième lieu (p. 848), les Bollandistes s'expriment ainsi : A cette même époque (celle où le saint revient du pays des Vascons), *saint Amand, d'après Baudemond, fonda un monastère chez les Ruthènes, dans le lieu de Nanto, que lui donna le roi Childéric* ; et y fut en butte, de la part de l'évêque d'Uzès, à un attentat auquel Dieu, par une faveur singulière, le fit échapper.

Ici donc encore, on le voit, nous ne trouvons qu'une simple affirmation du fait qu'il s'agirait de démontrer. On doit remarquer aussi le tour de phrase, qui est tel que, si l'on prenait garde, on pourrait croire que Baudemond lui-même a dit que le lieu de *Nanto* était chez les Ruthènes, tandis que cet auteur ne l'a nullement dit, et que ce sont les Bollandistes seuls qui l'affirment.

Tels sont les trois seuls passages dans lesquels les Bollandistes aient tenté de justifier leur opinion relativement à Nant en Rouergue ; car ils n'ont rien dit de plus à ce sujet.

Ainsi, en résumé, l'opinion des Bollandistes, que Nant en Rouergue est le lieu de *Nanto*, dont parle Baudemond et où saint Amand fonda un monastère, ne repose que sur de simples allégations. Ils n'ont fourni aucune preuve positive que la fondation du monastère de Saint-Pierre, situé aux sources de la Dourbie, remonte effectivement à l'époque où vécut saint Amand. Il ne paraît point que jamais jusqu'à eux ou quelque tradition locale, ou quelque diplôme de ce monastère, où quelque historien ait associé d'une manière quelconque le nom de saint Amand à l'histoire de Nant en Rouergue. Et puisque ces illustres savants, qui étaient si bien ici sur leur propre terrain, n'ont pu fournir la preuve de cette opinion, on peut compter avec quelque confiance que nul autre après eux ne saurait la fournir.

Il semblerait même que cette opinion préconçue, on peut le dire, ait jeté les Bollandistes dans une difficulté historique et géographique assez sérieuse. Il fallait expliquer à quelle occasion saint Amand, l'apôtre des Pays-Bas, serait allé fonder un monastère à l'extrémité méridionale des monts Cévennes. Ils disent donc (pages 825 et 845) que ce fut *en revenant du pays des Vascons*, soit. Considérons le récit de Baudemond au sujet de ce retour du saint. Il s'exprime en ces termes : Ces choses ainsi accomplies, l'homme de Dieu, Amand, retourna dans le pays des Francs, — *in fines remeavit Francorum*, — et s'y choisit un lieu convenablement situé pour la prédication, où, avec ses frères... il bâtit un monastère. Nous avons présenté ci-dessus (page 315) les raisons qui portent à penser que Baudemond signale ici la fondation du monastère d'Elnon, dans le lieu où l'on voit aujourd'hui *Saint-Amand sur la Scarpe*, et que le saint fonda très-peu de temps avant le monastère de *Nanto*. Au contraire, les Bollandistes (peut-être pour ne pas trop s'écarter de Nant en Rouergue) admettent qu'il s'agit ici d'un monastère fondé à Saint-Amand-Montrond, sur les bords du Cher, dans le diocèse de Bourges. A la vérité, ils reconnaissent eux-mêmes que cette opinion est de leur part une simple conjecture, — *conjectavimus*. Mais cette

conjecture elle-même ne devait-elle pas être écartée par la simple considération que, depuis bien longtemps auparavant (comme ils l'ont rappelé au sujet du séjour de saint Amand à Bourges), la foi chrétienne était prêchée dans ce pays-là par d'illustres évêques ; et que, par conséquent, ce lieu ne pouvait offrir à saint Amand un lieu convenable pour ses prédications personnelles, comme l'exige le texte de Baudemond, *elegitque sibi locum prsædicationis aptum ?*

Enfin, voici dans la *Gallia christiana* un texte qui nous parait devoir mettre fin au débat concernant le monastère de Nant en Rouergue : *Le monastère de Saint-Pierre de Nant*, y est-il dit, de l'ordre de Saint-Benoît, placé jadis sous la dépendance de l'abbaye de Vabres, puis de celle de Saint-Victor de Marseille, aurait été fondé selon quelques auteurs par saint Amand, évêque de Maëstricht, qui était alors en Aquitaine, vers l'an 679. Ils basent leur opinion à cet égard sur le passage suivant de la vie du saint évêque : *le saint homme de Dieu Amand se rendit auprès du roi Childéric et le supplia de vouloir bien lui accorder un certain municipe pour y construire un monastère. Et le susdit roi lui donna le lieu appelé Nanto, où l'homme de Dieu entreprit de construire un monastère*.... Mais ce monastère doit être cherché dans le pays des Francs et non pas en Aquitaine ; car on lit quelques lignes plus haut : *Ce même homme de Dieu Amand retourna dans le pays des Francs*.

Le monastère de Nant, situé dans une vallée assez agréable, est à quatre lieues environ de Vabres, abbaye sous la dépendance de laquelle il fut mis par ses fondateurs, Bernard et sa femme Udalgarde, comme on l'apprend dans la charte de sa fondation, datée du 3 des ides de février, l'an 38 du règne du roi Charles (le Chauve), c'est-à-dire l'an du Christ 878. (Voir les pièces jointes.) De simple prieuré, il fut érigé en abbaye l'an 1135 par le pape Innocent II, comme le prouve sa bulle, que nous avons tirée des archives du monastère pour la joindre aux pièces. Cette même abbaye fut affranchie de la juridiction de l'évêque de Vabres et soumise au monastère de Saint-Victor de Marseille par le pape Urbain V, l'an 4 de son pontificat, l'an du Christ 1366. Nous avons extrait la série des abbés de quelques pièces du monastère qui ont été conservées et de quelques autres documents.

Ainsi, d'après ce texte, qui nous parait inattaquable à tous les points de vue, il est certain, parfaitement certain, que le monastère de Saint-Pierre de Nant en Rouergue, dont parlent les Bollandistes et qui existait encore de leur temps, avait été fondé deux siècles après la mort de saint Amand. Par conséquent, on ne saurait en tirer aucune objection contre la fondation du monastère de Nantua en Bugey par ce même saint Amand. Conséquemment encore il reste à découvrir, outre le véritable monastère de Nanto, la véritable ville d*Orindinse et le Mummole dont parle Baudemond.

Mais suivons d'abord les objections soulevées par les Bollandistes contre la légende et les diplômes du monastère de Nantua. Tout cela va également devenir assez clair, si l'on veut bien se rappeler les quelques considérations générales que nous avons présentées au début de cette discussion.

IV. — LÉGENDE DE NANTUA.

Nous avons dit que cette légende, si on la compare au récit de Baudemond publié par Surius et reproduit par les Bollandistes, ne diffère de ce récit qu'au sujet de la fondation du monastère de *Nanto*. Ainsi, aux lieu et place du récit sommaire de Baudemond, concernant la fondation de ce monastère, le légendaire de Nantua en présenté une paraphrase très-explicite. Dans cette paraphrase il considère non-seulement le lieu de Nantua comme étant le lieu de *Nanto* dont parle Baudemond, mais encore il admet que le monastère de Nantua a été le monastère d'Elnon, où mourut saint Amand. Sur le premier point, qui est pour nous d'un très-grand intérêt, nous sommes en contradiction formelle avec les Bollandistes. Sur le second point, répétons-le ici, nous sommes complètement d'accord avec ces illustres savants : sauf néanmoins cette différence d'appréciation personnelle, que leur langage semble mettre en suspicion la bonne foi du légendaire de Nantua, tandis que, selon nous, il a pu être de très-bonne foi. Car la fondation du monastère d'Elnon dans la Belgique n'est indiquée nominativement ni par Baudemond, ni par l'anonyme d'Aquitaine, seuls auteurs dont probablement (comme on le verra plus loin) le légendaire de Nantua ait pu avoir connaissance.

Nous allons tout d'abord donner ici la version de cette légende, en y intercalant l'indication des divers lieux de la contrée auxquels s'appliquent, selon nous, les divers passages du texte. — Cette manière de procéder nous parait la plus susceptible de clarté et nous évitera de longues explications rétrospectives.

A partir du point de la Vie de saint Amand où Baudemond s'exprime de la manière suivante : Presque à la même époque, le saint homme de Dieu Amand se rendit auprès du roi Childéric... le légendaire de Nantua, de son côté s'exprime en ces termes :

> A l'époque donc des Césars Maurice et Phocas, et à son retour de la susdite Gascogne et des monts Pyrénéens, le saint de Dieu Amand, après avoir visité presque tout le territoire des Francs, dans le vif désir d'y trouver quelque lieu écarté où il pût mener une vie solitaire et donner plus librement son temps à Dieu, arriva enfin dans une certaine petite cité appelée Orindinse, — *devenit in quamdam civitatulam nomine Orindinsem*, — située sur le territoire des Lyonnais, très-convenablement défendue par des tours et de hautes murailles, et qui, depuis lors, a été saccagée et rasée jusqu'au sol par les Sarrasins, les Vandales et les Goths. (C'était, selon nous, la petite ville gallo-romaine d'Orindinse ou d'Izarndore.) Or, au septentrion de cette ville était une *montagne appelée Helnon*, et de ce nom tout le pays environnant avait été appelé *Helnonais*. *Au sommet de cette montagne était une forteresse* remarquable construite en pierres de taille bien unies, qui protégeait et défendait la ville. C'était, selon nous, le fort de Châtillonet, qui commandait le passage venant du nord à cette petite ville gallo-romaine.
>
> En dehors de l'entourage de cette ville (Izarndore) se voit une belle plaine (la plaine de Brion) fertile en pâturages, bien arrosée, plantée de bois et de jolis bosquets, très-favorable à la chasse et

à la pèche, dans laquelle coulent deux rivières, l'Onix et le Lengis (l'Oignin et le Lenge). Et du côté du nord-est de cette plaine, le mont Dunicus (Don) lui servait de clôture, opposant de même (que le mont Helnon) une énorme barrière.

En dehors du pourtour de cette même plaine, le regard pénétrait au loin dans une certaine vallée (la vallée de Nantua) dont la nature a un peu élargi le fond et en a fait une petite plaine dans laquelle serpente un ruisseau appelé *Merulus* (le Merloz), qui provient des hautes montagnes et se partage en deux branches pour se rendre dans un lac situé à côté et qui fournit aux habitants beaucoup de poissons. Cette petite plaine est aussi protégée par les trois sommets des monts *Dunicus*, *Hicus* et *Henicus*. Outre cela, une source limpide, sortant des rochers, arrose la *vallée* de ses eaux très salubres ; ce qui ait donner au bourg du lieu le nom qu'il porte et qu'il a toujours conservé jusqu'à présent.

Le saint homme, s'attachant à ce lieu avec ardeur, comme si Dieu même le lui eût offert du haut du ciel, se hâta de retourner en France auprès du roi Childéric et le supplia de daigner lui accorder le susdit municipe pour y construire une habitation de moines... Le roi fit un accueil très-favorable à cette demande du saint, et le roi Childéric, fils de Clovis et frère de Théodoric, lui accorda ce lieu de Nantoacum qu'il avait demandé et qu'on appelait encore autrement du nom même de la contrée, c'est-à-dire Elnon, et où l'homme de Dieu se mit à bâtir un monastère avec beaucoup d'habileté et de zèle, non point par ambition, mais pour le salut des âmes.

Or, un certain Mummole, qui avait toute autorité dans la susdite cité d'Orindinse, — *præfatæ Orindinsis civitatis antistes*, — supportait avec beaucoup de peine que cet homme de Dieu eût obtenu du roi ce même lieu, et, brûlant de jalousie, il cherchait à le faire périr. Et il envoya des hommes expéditifs avec l'ordre de le chasser de là ignominieusement, ou du moins d'en tirer vengeance dans ce lieu même. Arrivés près du saint homme, les agents, pour dissimuler leurs mauvais desseins, lui disent qu'ils lui montreront un lieu plus convenable pour y bâtir un monastère, pourvu qu'il veuille bien s'y rendre avec eux sans retard. Mais, grâce à une révélation divine, leur fourberie n'est pas un secret pour le saint homme, et, pendant qu'ils feignent de le conduire à ce lieu dont ils viennent de parler, l'homme du Seigneur n'ignore point en quel endroit ils se proposent de lui ôter la vie. Enfin donc ils parviennent sur le mont sourcilleux qui domine le lac, le grand rocher qui domine la rive nord, proche de la ville, où ils se disposent à lui trancher la tête..... Mais il s'élève une tempête miraculeuse qui préserve le saint de ce guet-apens.

Et la légende de Nantua se termine ensuite comme le récit de Baudemond.

Expliquons tout de suite ce qui concerne la forteresse en pierres que nous avons indiquée plus haut sous le nom de Châtillonet et qui devait être située, d'après la légende, au septentrion de la petite cité d'Orindinse, c'est-à-dire, selon nous, au septentrion d'Izarndore.

Pour venir de Lons-le-Saunier par Arinthod, l'ancienne route, à partir du pont de Thoirette sur l'Ain, remonte d'abord à l'est le long de cette rivière ; mais bientôt elle s'en écarte en tournant à droite ou directement au sud pour s'engager dans une petite vallée par laquelle on monte au col de Matafelon, où l'on franchit la ceinture de collines qui entoure l'oppidum d'Izarndore. L'entrée de cette petite vallée est fort étroite et, de plus, dominée à droite et à gauche par des roches escarpées. L'endroit le plus rétréci conserve encore de nos jours le nom de *Pourta-vi*, — *Porta via*, — porte du chemin. Lorsque nous avons commencé nos recherches historiques, on voyait encore dans ce lieu un relief de terrain qui barrait transversalement le thalweg de la vallée et indiquait avec évidence quelque antique substruction, d'autant plus qu'on apercevait çà et là, parmi les matériaux d'un petit mur de pierres sèches qui borde la route, des fragments de pierres de taille offrant tous les indices de la vétusté. Depuis lors, le propriétaire du terrain, guidé sans doute par les mêmes indices, y a fait exécuter des fouilles et y a déterré, pour les vendre, d'énormes blocs de pierres de taille avec des pilastres, de larges gouttières destinées à livrer passage aux eaux de la vallée, etc. Il en reste encore sur place. Ce nom de *Pourta-vi*, ces matériaux énormes taillés évidemment à la manière des Romains, démontrent assez clairement sans doute qu'il a existé là, à l'époque gallo-romaine, une barrière fortifiée et destinée à défendre les approches d'Izarndore ou d'Orindinse.

Au sommet du mont rocheux qui s'élève à gauche de cette *porte du chemin*, quand on arrive du nord et qui a conservé le nom de Châtillonet, nous avons constaté jadis, par hasard (à la chasse), la présence d'une grande pierre de taille bien équarrie, bien unie et offrant même, nos souvenirs sont assez précis, une moulure sur une de ses arêtes. Elle est en partie enfoncée dans le soi parmi la broussaille de cette colline. La face, qui est à découvert, nous parut longue et large de plus d'un mètre. Sans doute on en trouverait d'autres en faisant quelques recherches parmi ces broussailles de Châtillonet. Voilà, selon nous, l'endroit où existait, à l'époque mérovingienne, cette forteresse en pierres de taille située au sommet d'un mont, au côté nord de la petite cité d'Orindinse-Izarndore, et qui en défendait les abords, dit la légende.

En face de Châtillonet, à droite de la porte du chemin et sur un plateau de roches, fut assis ensuite le premier château féodal de la contrée, celui des sires de Thoire, qui y jouaient déjà un grand rôle au XIe siècle, mais dont l'origine exacte n'est pas constatée. Leur nom même, *Thoire*, aussi bien que celui du village voisin, *Thoirette*, ne proviennent-ils pas de ce radical *thor* ou *dor*, qui signifie porte ? Et ces noms placés là ne semblent-ils pas témoigner que cette Porte du chemin a continué d'être gardée plus ou moins longtemps depuis l'époque gallo-romaine ?

Venons maintenant aux objections des Bollandistes contre la légende du cartulaire de Nantua.

La qualité d'*antistes* attribuée à Mummole suffit-elle pour démontrer qu'Orindinse était un siège épiscopal, ainsi que l'ont admis les Bollandistes ? On sait que le sens propre de ce mot *antistes* est simplement d'indiquer la personne qui est devant, un chef, un préposé, lequel peut être ou un chef religieux, un évêque, ou un chef civil, un gouverneur Ce mot latin nous paraît donc n'avoir pas plus de valeur que n'en aurait noire mot français *chef* ou *prince*. Pour qu'on soit autorisé à adopter l'un ou l'autre sens de ce mot, il faut que le sens général du discours l'exige ou du moins le permette. Et certes, ce n'est point ici le cas d'adopter le

sens de chef religieux ou d'évêque, vu les sentiments peu chrétiens et les ordres peu charitables de l'*antistes* Mummole.

Et d'ailleurs ce Mummole, que le texte de Baudemond appelle sans trop de respect, un certain Mummole, — *Mummulus quidam*, — ne porte-t-il pas un nom de la Bourgogne ? N'a-t-on pas vu, au temps même de saint Amand, un guerrier bourguignon, le patrice Mummole, général des troupes de Gontran et l'un des plus grands hommes de guerre de son siècle, enlever la Touraine et le Poitou à Chilpéric, exterminer une armée de Lombards près d'Embrun (573), battre les Saxons, battre Didier, duc de Toulouse ? Un personnage de cette famille (comme en était probablement le Mummole de la légende), devenu l'*antistes* d'Orindinse en Bourgogne, et capable des actes que nous connaissons, ne semble-t-il pas avoir du naturellement être un gouverneur plutôt qu'un évêque ?

L'indication de monuments aussi anciens que ceux de *Châtillonet* et de *Pourta-vi*, qui n'ont guère laissé aucun autre souvenir populaire que leurs noms et qui ne sont indiqués par aucun autre document de l'histoire de la contrée, nous semble autoriser à faire remonter la date de la légende de saint Amand, conservée dans le cartulaire de Nantua, à une époque très-peu postérieure à l'invasion des Sarrasins dans ce pays, du temps de Charles-Martel, c'est-à-dire vers l'an 737. Cette date serait postérieure d'environ soixante-six ans à celle de la fondation de l'abbaye de Nantua : fondation qui doit avoir eu lieu dans l'intervalle de l'an 670 à l'an 673, alors que Childéric II était roi de Bourgogne. Cette même date de 737 correspond au temps du deuxième abbé de Nantua, appelé Ponce, sur l'administration duquel l'abbaye ne possédait aucuns renseignements. L'invasion des Sarrasins, survenue alors, pourrait expliquer et ce manque de renseignements concernant les deux premiers abbés de Nantua, et le long intervalle de temps pour lequel il n'y aurait eu que deux abbés : l'abbaye saccagée alors ayant pu vaquer déjà une première fois comme nous verrons qu'elle vaqua à la suite d'une seconde invasion.

Les Bollandistes, après avoir cité la légende de Nantua, 854, conformément à une copie que leur avait envoyée de Dijon le père jésuite P.-F. Chifflet, après avoir rappelé le passage correspondant de Baudemond, s'expriment ainsi : Nous avons démontré précédemment, que Baudemond parle ici du monastère de Nanto, bâti par saint Amand, chez les Ruthènes, près des sources de la Dourbie, et que Mummole était évêque d'Uzès... Mais nous avons nous-même cité plus haut, et le lecteur a pu apprécier lui-même que cette prétendue démonstration se réduisait, en définitive, à une simple affirmation du fait qu'il s'agissait de démontrer.

Les Bollandistes ajoutent : Mais l'interpolateur de Nantua, dans l'intérêt de son monastère, a ingénieusement imaginé qu'il existait alors près de là une ville épiscopale du nom d'Orindinse, que nul autre que lui n'a connue jusqu'à ce jour ; laquelle effectivement, à l'en croire, aurait été détruite depuis par les Vandales et les Goths, Mais à quelle époque aurait-elle été détruite ? Est-ce l'an du Christ 406 : alors que, suivant la chronique de Prosper, Acardius (VI) et Probus étant consuls, les Vandales et les Alains passèrent le Rhin et envahirent les Gaules la veille des calendes de janvier ; et trois ans plus tard, sous le consulat d'Honorius (VIII) et de Théodose (III), s'emparèrent des Espagnes ? A la suite des Vandales, les Goths, conduits par le roi Ataulphe, entrèrent dans les Gaules sous le consulat d'Honorius (IX) et de Théodose (V), l'an 412. L'année suivante, les Bourguignons s'emparèrent de cette partie des Gaules où sont situés la Bresse et le Bugey.

On verra plus loin nos motifs à l'appui de notre opinion. Selon nous, la petite ville d'Orindinse n'était autre que la petite ville gallo-romaine d'Izarndore. Et cette petite ville gallo-romaine a effectivement été saccagée et détruite par les barbares, détruite par le feu, comme c'était leur habitude, car une ou plusieurs couches de cendres, d'objets fondus et de débris de toute nature, qui ont été constatées dans le sol par les fouilles nombreuses qu'on y a exécutées, ne permettent aucun doute à cet égard. Et nous prouverons ci-après que sa destruction doit avoir eu lieu, non pas dans l'une de ces invasions de Vandales et d'Alains ou de Goths, dérisoirement rappelées ci-dessus par les Bollandistes, et qui précédèrent de deux siècles l'époque où vivait saint Amand ; mais bien un siècle après cette même époque et exactement comme l'indique la légende de Nantua, c'est-à-dire dans une invasion de Sarrasins, mêlés de Vandales et de Goths ; lesquels, sortis d'Espagne, envahirent le sud-est de la France au temps de Charles-Martel (vers 736 et 737), remontèrent le long du Rhône et de la Saône sous les ordres d'Altin, saccagèrent Lyon, Mâcon et toute la Bourgogne jusqu'à Auxerre et Sens, où ils s'arrêtèrent pour reculer ensuite sur leurs pas devant Charles-Martel, qui revenait alors de battre les Frisons et de réunir la Frise à ses États.

Les Bollandistes poursuivent leurs objections en ces termes : Mais l'auteur dont nous parlons aura aussi bien pu se tromper sur les époques de ces invasions que sur l'époque des Césars Maurice et Phocas, à laquelle il rapporte la fondation de son monastère de Nantua par saint Amand, avec l'autorisation du roi Childéric. Or, Maurice parvint à l'empire l'an du Christ 582. Phocas lui enleva le pouvoir en 602, et fut lui-même mis à mort en 610 : alors que saint Amand, né vers l'an 894, arrivait à l'adolescence et habitait dans l'île d'Ogia ; et que Clotaire II, le bisaïeul du susdit roi Childéric, régnait sur les Francs.

Nous ferons observer, de notre côté, que cette expression si vague, *au temps des Césars Maurice et Phocas*, ne semblerait guère devoir être considérée comme une véritable date qui mérite d'être relevée, pas plus que si notre auteur eût dit : *au temps où l'empire d'Orient touchait à sa fin*. Mais, soit ! voilà dans la légende de Nantua une grosse erreur de date comparativement à la chronologie de la vie de saint Amand discutée et bien établie par les Bollandistes. N'existe-t-il donc rien de pareil dans les autres documents qu'ils ont mentionnés à ce sujet ? N'ont-ils pas eux-mêmes démontré (p. 848 et suiv.) que le *Mémoire chronologique* d'Elnon sur la Scarpe, *Scriptum elnonense*, et les inscriptions monumentales conservées dans ce même monastère, qui nous apprennent que saint Amand mourut à 90 ans, et qui fixent la date de sa mort à l'an du Christ 661, présentent dans leur ensemble une .erreur d'environ 23 ans : la date de la mort devant être reportée vers l'an 684 ? De même à regard d'autres illustres auteurs belges (*doctores Duacenses*), qui ont fixé la date de la mort du saint à l'an 645 : erreur de 39 ans, que les Bollandistes ont rectifiée dans les termes les plus convenables. Tout cela à leur plus grand honneur et au plus grand profit de l'histoire. Ont-ils donc songé à conclure de ces graves erreurs de dates que tout ce que les mêmes auteurs disent de la fondation du monastère d'Elnon par saint Amand, soit erroné et doive être rejeté ? Nullement, et avec juste raison. Pourquoi donc, au contraire, ont-ils traité le légendaire de Nantua avec si peu de façon et si sévèrement au sujet d'une erreur de même nature ? Pourquoi veulent-ils pousser leur lecteur à en conclure que le monastère de Nantua n'a pas été fondé par saint Amand ? On voit donc bien que les Bollandistes ont eu ici deux poids et deux mesures. Chose dont nous n'avons pu nous rendre compte que par la prétention du légendaire de Nantua de confondre son monastère avec celui

d'Elnon sur la Scarpe que le saint affectionnait particulièrement, prétention qui aura froissé tous les sentiments pieux et patriotiques de ces honorables et illustres savants. *Inde iræ !*

V. — DIPLÔMES DE NANTUA.

Les Bollandistes signalent ensuite comme apocryphes deux diplômes du monastère de Nantua cités par Guichenon (preuves, p. 213). Dans l'un, qui est sous la forme d'une lettre du pape saint Grégoire le Grand au roi Childéric, ce pape rappelle d'abord *que le roi a accordé à saint Amand un monastère situé dans le pays des Francs et appelé Helnon ou Nantoacum*, il lui en rend grâce et lui envoie sa bénédiction. Puis, il ajoute qu'il a lui-même, à la prière de saint Amand, de l'abbé Laternicius et d'autres personnes pieuses, dédié l'église de ce monastère à saint Pierre et saint Paul et tous les saints apôtres, en lui accordant des franchises et des privilèges ecclésiastiques, avec des indulgences pour les pèlerins qui, ayant entrepris le voyage de Rome, ne pourraient le poursuivre au-delà de ce monastère. L'autre diplôme est également sous la forme d'une lettre que le roi Childéric aurait écrite à saint Amand en lui envoyant la lettre ci-dessus du pape saint Grégoire : Dans laquelle, dit le roi, le pape favorise merveilleusement et exalte de ses éloges *le monastère de Nanteoacum fondé par vous*. C'est pourquoi, ajoute-t-il, nous avons pris soin d'envoyer cette lettre à Votre Sainteté, afin qu'on la conserve dans ce monastère comme une importante faveur. Puis, la lettre de Childéric mentionne que l'approbation royale est donnée à tout ce qui a été prescrit dans la lettre du pape ; et, enfin, elle stipule que la protection royale et de nouvelles concessions de biens sont accordées, à ce même monastère par ce même roi, avec l'approbation et le consentement de son frère Thierry, par affection pour saint Amand.

Sur quoi les Bollandistes font observer tout d'abord que, durant les quatre années où Childéric fut roi de Bourgogne, son frère Thierry vécut enfermé et les cheveux coupés dans l'abbaye de Saint-Denis ; que, par conséquent, son approbation mentionnée dans la lettre de Childéric eût été inutile. Nous répondons : Inutile en fait, oui ; en droit, non. Car Thierry avait des droits au trône de Bourgogne, et il s'agissait ici de constituer au monastère de Nantua un litre permanent, quel que pût être dans la suite le roi de Bourgogne. D'un autre côté, Childéric lui-même n'avait-il pas un intérêt politique à jeter ainsi un voile sur son usurpation accomplie, en induisant à croire que son frère Thierry s'était retiré volontairement dans l'abbaye de Saint-Denis et qu'il y donnait son acquiescement aux actes d'autorité royale qui émanaient de l'usurpateur seul ?

Mais surtout, s'écrient les Bollandistes, quel énorme intervalle de temps sépare l'époque de Childéric de celle où vivait saint Grégoire le Grand ! Et, en effet, saint Grégoire le Grand mourut en 604, et Childéric II ne fut roi de Bourgogne qu'en 670. Il faut donc bien reconnaître que la lettre de ce pape à ce roi est complètement supposée, et que celle de Childéric à saint Amand est tout au moins interpolée en ce qui se réfère à cette prétendue lettre du pape saint Grégoire.

Les diplômes ainsi viciés furent nombreux à cette époque mérovingienne. Nous avons déjà fait observer précédemment que, dans ce temps-là, une double condition d'existence pour chaque monastère en particulier était de posséder un

double diplôme protecteur : l'un qui émanât des papes, pour être opposé aux empiétements éventuels des dignitaires ecclésiastiques ; l'autre, qui émanât des rois, pour être opposé aux empiétements des dignitaires civils ou militaires. Survinrent les invasions des barbares, des Normands du côté du Nord, des Sarrasins, des Hongrois dans la Bourgogne ; tous ces pays furent ravagés, mis à feu et à sang. Les diplômes de beaucoup de monastères durent donc disparaître dans le désastre public ; puis, être refaits avec plus ou moins d'exactitude et de fidélité, par des moines plus ou moins lettrés ou ignorants, et qui en avaient absolument besoin pour sauvegarder l'existence de leurs monastères. £n considérant bien toutes ces chances du passé, nous sommes porté à penser que, pour constater historiquement la fondation de tel monastère par tel personnage. l'ordre d'importance des preuves doit être le suivant : 1° *la possession d'état*, c'est-à-dire la preuve que le personnage présumé fondateur en question a pu effectivement être présent sur les lieux à l'époque dite, et que la fondation réelle du monastère date bien de cette même époque : ce qu'il est facile de constater par l'histoire générale des pays environnants ; 2° la tradition constante du fait dans le pays du monastère : ce qui est une sorte de notoriété publique indéfiniment prolongée ; 3° enfin les documents particuliers et les diplômes qui ont depuis tant de siècles, couru tant de chances d'altérations intimes.

En conséquence de ces réflexions, nous avons eu la pensée d'examiner la rédaction des diplômes d'Elnon sur la Scarpe, comparativement h celle des diplômes de Nantua, et voici le résultat de cet examen :

La fondation du monastère d'Elnon par saint Amand repose sur deux diplômes cités par les Bollandistes (p. 827). Dans l'un, qui est du roi Dagobert Ier, on ne voit rien qui prête à la critique, sauf une erreur sans importance dans la date. Mais le second diplôme, qui serait du pape saint Martin Ier, suppose un fait impossible. Voici le passage où ce fait est mentionné : C'est pourquoi, dit le pape saint Martin, nous voulons faire connaître aux fils de la sainte Église universelle, tant présents que futurs, de quelle manière le fils de notre sainte affection, Amand, s'est adressé à nous, avec l'assentiment et *avec une pétition de notre très-cher fils le roi des Francs, Dagobert, de bonne mémoire*, soit même de son fils Sigebert, pour obtenir le privilège de notre protection en faveur du monastère qu'il a appelé Elnon et qu'il a aussi lui-même consacré en l'honneur du bienheureux Pierre, le prince des apôtres, et de Paul, le docteur des nations...

Or, pour qu'il soit possible que le roi Dagobert Ier ait ainsi donné son assentiment et joint sa propre demande écrite, — *cum petitione*, — à l'appui de la demande de saint Amand, adressée au pape saint Martin Ier, il faudrait nécessairement que ce roi et ce pape eussent été contemporains l'un de l'autre. Mais l'élection du pape saint Martin Ier n'a eu lieu qu'en 649, c'est-à-dire onze ans après la mort du roi Dagobert Ier. Ainsi, voilà dans ce diplôme du monastère d'Elnon, attribué au pape saint Martin Ier, un anachronisme tout aussi grave que celui qui a été constaté dans le diplôme du monastère de Nantua, attribué au pape saint Grégoire le Grand. Ce qui n'a rien d'étonnant, croyons-nous, pour les raisons dites ci-dessus ; mais ce qui fait voir de. nouveau que les Bollandistes ont été ou trop indulgents pour le monastère d'Elnon, ou trop sévères pour le monastère de Nantua.

Du reste, disons-le ici une fois pour toutes : si les moines qu'on accuse d'avoir falsifié les chartes connaissaient les véritables dates des faits, avec les noms des rois et des papes contemporains, comme ils avaient entre leurs mains toutes ces chartes à la fois, pourquoi n'en auraient-ils pas fait concorder toutes les dates ?

Et s'ils ignoraient les véritables dates et les noms des rois et des papes contemporains, pourquoi attribuer à leur mauvaise foi ce qu'ils ont pu faire par simple ignorance ?

Les Bollandistes prouvent ensuite d'une manière incontestable que saint Amand fit son testament et fut inhumé, non pas au monastère de Nantua, mais au monastère d'Elnon sur la Scarpe (comme nous le reconnaissons nous-même sans aucune difficulté). Ils en tirent la preuve soit du testament du saint dont nous donnons le texte ci-dessous, soit des personnages qui y ont apposé leur signature et qui tous appartiennent aux Pays-Bas : saint Réole archevêque de Rheims, saint Mummolène, évêque de Noyon, saint Vindicien, évêque de Cambrai, etc.. Ce testament, écrit par Baudemond sous la dictée de saint Amand, est daté d'Elnon,le 15 des calendes de mai, la deuxième année du règne de Thierry (17 avril 674). Et il constate, dans un certain passage, que le testateur se sentait alors assez de forces pour songer à de nouveaux voyages.

Enfin, les Bollandistes terminent par une dernière objection, sur laquelle ils insistent vivement et qui devient encore plus intéressante par la nature même de la charte qui en fait le sujet : charte accordée à la célèbre abbaye de Cluny par le roi de France Lothaire II. Voici dans quelles circonstances.

De l'an 910 à l'an 950 ; l'abbaye de Nantua fut administrée par Aldaranus II, treizième abbé, qui avait précédemment occupé le siège épiscopal de Mâcon, où il avait succédé à Letbald ; et qui avait quitté cette haute position pour venir prendre l'habit de moine au monastère de Nantua, où, par la suite, ses vertus le firent élire abbé. Sous son administration, Albitius, comte dé Genève, et Odda sa femme, firent don à ce monastère, *suivant la loi salique* de biens très-considérables, — *pour le luminaire, les offices et la psalmodie*, — est-il dit dans l'acte de donation, que Guichenon rapporte (page 215).

Vers la fin de la vie d'Aldaranus II, qui mourut en 950, c'est-à-dire quatre ans avant l'avènement de Lothaire II au trône de France, une seconde invasion de barbares (Hongrois et Sarrasins) vint jeter la terreur dans la Bresse et le Bugey, qui furent saccagés de toutes parts. Les religieux du monastère de Nantua et les habitants du pays s'enfuirent vers les lieux inaccessibles ou furent massacrés. L'abbaye vaqua pendant environ dix-neuf ans, et la contrée couverte de ruines resta longtemps déserte. De l'autre côté de la Saône, le monastère de Cluny, fondé en 910 par Guillaume, comte d'Auvergne et *duc d'Aquitaine*, avait échappé au désastre. En de telles conjonctures, l'administration du monastère de Cluny demanda au roi Lothaire, par l'intermédiaire de sa mère Gerberge, de vouloir bien mettre le monastère de Nantua sous la dépendance du monastère de Cluny, afin qu'il pût le relever de ses ruines. Et le roi ordonna cette annexion par une charte en bonne forme, datée de Dijon, le 9 des calendes de décembre, l'an V du règne de Lothaire, indiction III (23 novembre 959), dont voici les passages qui nous intéressent et sur lesquels va porter la discussion :

> ..... Voulons qu'il soit connu de tous que ma très-glorieuse mère Gerberge est venue, en notre sérénissime présence, nous demander avec l'autorité d'une mère, que nous soumettions au monastère de Cluny et à ses abbés le *monastère situé dans le comté Varesino, consacré en l'honneur de saint Amand*, vu qu'il est actuellement sans abbé et dans les lieux comme déserts.... Nous concédons et soumettons le susdit monastère de *Saint-Amand*, dans cette situation et tout ce qui en dépend, au susdit monastère de Cluny et à ses abbés, afin que, dans la mesure de

> ce qu'ils pourront avec l'aide de Dieu, ils le relèvent de ses ruines et rendent le lieu habitable, autant qu'il leur sera possible (Boll., p. 856.)

Guichenon a considéré cette charte de Lothaire comme s'appliquant à l'abbaye de Nantua et étant l'acte qui la mit, à la même époque, sous la dépendance de l'abbaye de Cluny.

Les Bollandistes ont vivement combattu cette opinion de Guichenon, et nous allons nous-mêmes tâcher de la faire prévaloir contre les arguments qu'ils lui ont opposés.

Ils font observer : 1° Que le monastère de Nantua est désigné tout différemment dans les autres chartes, lesquelles le désignent, en effet, ou comme *dédié en l'honneur de saint Pierre prince des apôtres*, ou comme *monastère sacro-saint de Saint-Pierre de Nantua*, ou simplement comme *monastère de saint-Pierre*. Cela est très-vrai, et de même encore la tradition locale n'a jamais cessé de le considérer comme *dédié à saint Pierre*. Aussi ne prétendons-nous pas que le monastère de Nantua ait été, de fait, *dédié à saint Amand*, comme l'indique la charte de Lothaire. Mais Baudemond ayant dit que saint Amand fonda un monastère dans le lieu appelé Nanto ; la légende de Nantua ajoutant que ce lieu appelé Nanto, c'est *Nantoacum* ou Nantua ; et la tradition locale (qui nous est manifestée par les diplômes apocryphes) persistant à présenter le monastère de Nantua comme fondé par saint Amand, tout s'accorde jusque-là parfaitement. Si donc ensuite la charte du roi Lothaire doit, pour de bonnes raisons, être appliquée à ce même monastère, on sera autorisé par cela même à le considérer non comme dédié en l'honneur de saint Amand, ainsi que l'indique la charte de Lothaire, mais bien comme dédié par saint Amand en l'honneur de saint Pierre, ainsi que l'indiquent tous les autres documents qui le concernent.

C'est la seule manière simple de tout concilier. La question dominante est donc de savoir si, oui ou non, cette charte du roi Lothaire s'applique au monastère de Nantua ?

2° Les Bollandistes continuent à le nier en disant que, dès lors, on ne saurait comprendre comment le monastère de Nantua, qui venait de recevoir en don les biens si considérables d'Albitius et d'Odda, *simplement pour subvenir aux frais du luminaire, des offices et de la psalmodie*, se serait trouvé, si peu de temps après, *sans abbé et au milieu d'un pays désert*, ainsi que le constate la charte en question.

Nos honorables adversaires ont oublié, parait-il, l'invasion des Hongrois et des Sarrasins qui eut lieu dans cet intervalle de temps et dans laquelle tout ce pays-là fut livré au pillage, fut mis à feu et à, sang. Enfin, ajoutent-ils, encore bien que tout dans cette charte s'accorderait avec le temps du roi Lothaire, comment ce roi aurait-il pu avoir le droit de statuer sur le sort de ce monastère de Nantua situé en dehors de ses États ? Car la Bresse et le Bugey faisaient alors partie des États de Conrad, roi de Germanie, de Bourgogne et de Provence, à qui sa femme, sœur du roi Lothaire, avait apporté en dot la ville de Lyon et le Lyonnais. Ce Conrad était fils de Rodolphe II et petit-fils de Rodolphe Ier, également rois de Bourgogne

C'est là, selon nous, une objection plus spécieuse que solide. On sait en effet qu'il a existé deux royaumes de Bourgogne, l'un en-deçà, l'autre au-delà des monts Jura, et que Fun et l'autre sont résultés d'une usurpation. D'une part, en 879, Bozon, beau-frère de Charles le Chauve et gouverneur de la Provence, se fit

élire et reconnaître comme roi d'Arles et de *Bourgogne cisjurane* par une assemblée des grands de la noblesse et du clergé dans la ville de Vienne. Les deux rois de France, Louis III et Carloman, marchèrent aussitôt contre lui et reprirent les villes de Mâcon et de Vienne, mais ils ne purent donner suite à cette guerre, et Bozon réussit à se maintenir dans son usurpation. Il eut pour successeur (887) son fils Louis III, qui alla se faire couronner empereur et roi de Germanie à Rome (900), fut surpris dans Vérone par Bérenger, marquis d'Ivrée, eut les yeux crevés, fut dépouillé de l'empire (903) et renvoyé dans ses États, lesquels, depuis lors, furent gouvernés par Hugues de Provence. D'une autre part, en 888, Rodolphe Ier, fils de Conrad, comte d'Auxerre, s'étant emparé de tout le territoire compris entre les Alpes pennines et les monts Jura, se déclara indépendant et se fit couronner à Saint-Maurice en Valais, roi de *Bourgogne transjurane*. Il eut pour successeur (913) son fils Rodolphe II, lequel, par la suite, ayant obtenu de Hugues de Provence qu'il lui cédât la Bourgogne cisjurane, devint ainsi roi des deux Bourgognes réunies (939) sous la dénomination de royaume d'Arles et de Bourgogne. Son fils Conrad lui succéda (937) et battit les Sarrasins et les Hongrois qui s'étaient jetés dans ces contrées, où de fait il régnait, comme le disent les Bollandistes, à cette date de 989 que présente la charte du roi de France Lothaire. Mais, on le voit, le roi Lothaire, de son côté, pouvait avec raison considérer la Bourgogne comme n'ayant jamais cessé de faire partie, en droit, sinon en fait, du territoire de la France.

Voici une seconde considération qui est peut-être encore plus pertinente. Si, comme le disent les Bollandistes, la sœur du roi Lothaire, en épousant le roi Conrad, lui avait apporté en dot la ville de Lyon et le Lyonnais, elle n'avait pu néanmoins lui transférer l'autorité royale sur cette partie du territoire de la France. Car, on le sait, ce fut précisément à l'occasion de l'avènement de Lothaire au trône, que son protecteur, Hugues le Grand, fit établir en France le *droit de primogéniture*, en vertu duquel le territoire de la France ne put plus jamais être partagé entre les enfants des rois comme précédemment, mais dut rester tout entier à un seul d'entre eux, désigné par l'ordre de naissance. Ainsi Lothaire avait conservé l'autorité royale sur la ville de Lyon et sur le pays Lyonnais, dans lequel était compris le monastère de Nantua.

Un dernier mot des Bollandistes montre bien qu'ici les bonnes raisons leur faisaient défaut. C'est peut-être, disent-ils (p. 857), l'auteur de Nantua qui, en appropriant encore ce diplôme de Lothaire à son monastère, aura trompé Guichenon. — *Imposuit fartasse huic* (supradicto Guichenono) *scriptor Nantuacensis, Lotharii diplomate ad suum etiam monasterium aptato*. Ainsi, d'après eux, l'écrivain du monastère de Nantua qu'ils ont accusé précédemment d'avoir altéré plusieurs titres ou diplômes, *dans l'intérêt* de son monastère, aurait encore, suivant eux, altéré celui-ci *pour la ruine* de son monastère ! Car, évidemment, ce fut une déchéance et une ruine pour l'abbaye de Nantua que d'être mise, avec ses onze prieurés, sous la dépendance de l'abbaye de Cluny, fondée après elle. Quelle inconséquence de la part de tels savants !

Maintenant que toutes ces objections sont écartées, plaçons-nous au point de vue opposé à celui des Bollandistes, afin d'apprécier encore mieux cette charte de Lothaire. Remarquons d'abord qu'on l'a trouvée en double dans le cartulaire de Cluny et dans le cartulaire de Nantua ; ce qui doit faire présumer qu'elle intéressait effectivement l'une et l'autre de ces deux abbayes. Elle constate que celle de Nantua se trouvait alors sans abbé et au milieu d'un pays abandonné ; ce qui est parfaitement d'accord avec l'invasion récente des Hongrois et des Sarrasins dans ce pays-là, et explique naturellement la demande adressée à

Lothaire par l'abbaye de Cluny. Et d'ailleurs, l'abbaye de Cluny ayant été fondée quelques années auparavant par un *duc d'Aquitaine*, il est assez probable que dans son administration se trouvaient des personnages d'Aquitaine ; or, des personnages d'Aquitaine devaient connaître la vie de saint Amand, en conformité du texte de *l'auteur anonyme d'Aquitaine*, où le lieu que Baudemont appelle *Nanto* est appelé *Vaurum*, et le nom *Varesino*, que présente la charte de Lothaire peut, sans y mettre trop de complaisance, être confondu avec le nom de *Vaurum*. Par conséquent, le monastère de Varesino a pu être confondu avec celui de *Nanto* ou de *Nantoacum* ou de Nantua. Était-il d'ailleurs convenable, dans l'intérêt de l'abbaye de Cluny, fondée simplement par un duc d'Aquitaine, de demander la concession de l'abbaye de Nantua sous son nom plus connu de *Nantoacum*, qui eut immédiatement rappelé à tous, dans la ville de Dijon, que l'abbaye demandée avait été fondée par un illustre saint, dotée par les rois de France, affranchie de toute juridiction à régal des plus grands vassaux de la couronne, par Pépin le Bref, fondateur de la dynastie actuellement régnante, et mémo que dans son sanctuaire avaient reposé les restes mortels du trisaïeul de ce roi, à qui l'on venait demander de la faire déchoir de son rang d'abbaye indépendante ? Peut-on s'expliquer ainsi l'expression vague de *monastère situé dans le comté Varésino et dédié en l'honneur de saint Amand*, ou l'expression de *monastère de Saint-Amand* employée dans la demande de Cluny ? Mais laissons là ces aperçus nébuleux, pour saisir les points solides.

A l'époque même où fut accordée cette charte du roi Lothaire, l'abbaye de Nantua fut, de fait, mise sous la dépendance de l'abbaye de Cluny, qui avait alors pour abbé saint Maiolus : les Bollandistes en conviennent. Ce fut d'ailleurs un fait patent de sa nature même ; l'histoire générale du pays le constate ; l'illustre saint Hugues fut à la fois abbé de Cluny et abbé de Nantua, où il compléta la restauration du monastère en terminant la construction d'une nouvelle église (qui est encore aujourd'hui l'église paroissiale de la ville de Nantua) ; il obtint du pape Pascal II une bulle qui réduisit en simples prieurés toutes les abbayes soumises à celle de Cluny, et où l'abbaye de Nantua est mentionnée en ces termes : Prieuré de Nantua dans le diocèse de Lyon, — *prioratus Nantuaci Lugdunensis diœcesis*. Le fait de l'annexion de l'abbaye de Nantua à celle de Cluny, en même temps que la charte du roi Lothaire était délivrée à cette même abbaye de Cluny, est donc un fait historique absolument certain, car où est la charte, où est l'instrument royal en vertu duquel un tel fait a pu se produire, si ce n'est pas cette charte de Lothaire, trouvée dans les cartulaires de l'une et de l'autre abbaye ? Les Bollandistes conviennent qu'ils n'en ont pu découvrir aucune autre dans les archives de Cluny ou ailleurs ; qu'ils n'ont pu découvrir aucun monastère de Saint-Amand dans le catalogue des monastères soumis à l'abbaye de Cluny ; et même qu'ils n'ont pu découvrir nulle part, ni ce *comté Varésino*, ni ce *monastère de Saint-Amand* dont il est parlé *dans la charte de Lothaire*, Or, si l'on applique cette charte au monastère de Nantua, toutes ces difficultés se trouvent résolues à la fois, de la manière la plus simple et en parfait accord avec tous les documents que nous avons vus jusqu'ici. Par conséquent, en bonne critique historique, on doit admettre que *la charte de Lothaire délivrée à Dijon, le 23 novembre 959, s'applique au monastère de Nantua*. Et nous arrivons ainsi, en définitive, à trouver une preuve authentique de la fondation du monastère de Nantua par saint Amand, et à constater la véracité de la légende de saint Amand conservée jadis dans le cartulaire de l'antique abbaye de Nantua : sauf, bien entendu que nous répudions de notre côté, la confusion admise dans ladite légende entre le monastère d'Elnon sur la Scarpe et celui de Nantua. Et, par

conséquent, nous reconnaissons bien volontiers la satisfaction complète due aux vénérables Bollandistes, en ce qui concerne ce point de leur thèse.

Du reste, voici la *Gallia Christiana* qui nous fournit un dernier document positif et très-précis, qui doit mettre fin à tout débat entre le monastère de Nant en Rouergue et le monastère de *Nantua* en Bugey, à l'égard de la fondation du monastère de *Nanto* par saint Amand, suivant la légende de cet illustre saint. Et si nous reproduisons ici les termes de ce document, que nous avons cités précédemment, le lecteur nous pardonnera cette répétition, à laquelle nous sommes conduit par l'enchaînement des arguments de notre thèse. On va voir en effet que la *Gallia Christiana* nous fait connaître et les véritables fondateurs et la date de la fondation du monastère de Nant en Rouergue, de la manière suivante :

> *Le monastère de Saint-Pierre de Nant*, de l'ordre de Saint-Benoît, placé jadis sous la dépendance de l'abbaye de Vabres, puis de celle de Saint-Victor de Marseille, aurait été fondé, selon quelques auteurs, par saint Amand, évêque de Maëstricht, qui était alors en Aquitaine, vers l'an 679. Ils basent leur opinion à cet égard sur le passage suivant de la Vie du saint évêque : — *Le saint homme de Dieu Amand se rendit auprès du roi Childéric, et le supplia de vouloir bien lui accorder un certain municipe pour y construire un monastère*... *Et le susdit roi lui donna le lieu appelé Nanto, où l'homme de Dieu entreprit de construire un monastère*.... — Mais ce monastère doit être cherché dans le pays des Francs et non pas en Aquitaine ; car on lit quelques lignes plus haut : Ce même homme de Dieu, Amand, retourna dans le pays des Francs.
>
> Le monastère de Nant, situé dans une vallée assez a agréable, est à quatre lieues environ de Vabres, abbaye sous la dépendance de laquelle il fut mis par ses fondateurs, Bernard et sa femme Udalgarde, comme on l'apprend dans la charte de sa fondation, datée du 3 des ides de février, l'an trente-huit du règne du roi Charles (le Chauve), c'est-à-dire l'an du Christ 878. (Voir les pièces jointes.) De simple prieuré, il fut érigé en abbaye l'an 1135 parle pape Innocent II, comme le prouve sa bulle, que nous avons tirée des archives du monastère pour la joindre aux pièces. Cette même abbaye fut affranchie de la juridiction de l'évêque de Vabres et soumise au monastère de Saint-Victor de Marseille par le pape Urbain V, l'an quatre de son pontificat, l'an du Christ 1366. Nous avons extrait la série des abbés de quelques pièces du monastère qui ont été conservées et de quelques autres documents.

Ainsi, d'après ce texte de la *Gallia Christiana*, qui nous paraît inattaquable à tous les points de vue, il est certain, parfaitement certain, que le monastère de Saint-Pierre de Nant en Rouergue, monastère que les Bollandistes présentent comme étant le monastère de *Nanto*, fondé par saint Amand, n'a été fondé que deux siècles après la mort de ce vaillant apôtre de la religion du Christ. Par conséquent, on ne saurait tirer de l'existence de ce monastère de *Nant en Rouergue* aucune objection, ni contre la fondation du *monastère de Nantua en Bugey* par saint Amand, ni contre l'existence jadis de la petite ville ou du municipe d'Orindinse, dans le voisinage de Nantua, et qui nous intéresse particulièrement.

Ainsi nous pouvons nous appuyer avec toute confiance sur les traditions locales indiquées par la légende de saint Amand qui était conservée jadis dans le cartulaire de l'abbaye de Nantua.

PETITE VILLE D'ORINDINSE.

Nous écrivons son nom de cette manière, d'après la copie de la légende de saint Amand tirée du cartulaire de Nantua, copie qui appartient aux archives de Brénod, comme nous l'avons dit ci-dessus et que nous avons sous les yeux. Il y est nettement écrit *Orindinsem* et *Orindinsis*, au lieu de *Ozindinsem*, ou autres variantes que présentent quelques manuscrits belges, publiés par les Bollandistes.

Nous avons démontré plus haut, grâce aux données topographiques fournies par la légende de Nantua, que la petite cité d'*Orindinse* n'était autre que notre petite ville gallo-romaine d'Isarndore. Peut-être serait-il possible d'expliquer tout à la fois, et l'origine de ce double nom d'une même petite ville, et l'usage simultané de ces deux noms dans le pays. En effet, nous avons vu que, après la disparition des Mandubiens, la nouvelle population gauloise qui vint se répandre sur le territoire, demeuré vacant, désigne leur ancien oppidum d'*Alésia* par ce nom nouveau et tout gaulois d'*Isarndore* ou *Porte de fer*, c'est-à-dire, lieu où le chemin fut énergiquement barré à César. Or, ce nom significatif était peu fait pour plaire aux oreilles de la population romaine, mélangée là avec la population gauloise. Celle-là donc, en opposition à celle-ci, dut créer un autre nom, pareillement significatif et conforme à son goût. De là probablement le nom d'*Orindinsis*. En effet, ne peut-on pas voir dans *Orindinsis* une altération même assez légère d'un nom composé et nettement latin, tel que *Orindicens* ou bien *oræ indicium*, ou même *oræ index* ? Nom qui, appliqué par la population romaine à ce même lieu que signalait à tous *le monument indicateur de la place* où succomba la Gaule, devait rappeler, en opposition au nom d'Isarndore employé par les Gaulois, pour rappeler le chemin fermé à Jules César, ce monument cher aux Romains et sa signification historique : *monumentum oram indicans*, ou *oræ indicium* ou *oræ index* ? D'où par abréviation dans l'usage, *Orindins* ou *Orindinsis*, nom composé, de même que celui d'*Isarndor*, mais dans une pensée tout opposée.

N'avons-nous pas déjà vu que, tout à fait de même, le nom de la *Belloire*, qui désigne l'extrémité septentrionale du plateau de l'oppidum d'Alésia-Isarndore, n'est autre qu'une altération des mots *belliora*, désignant *la place de la guerre*, le théâtre important de cette importante guerre ? D'ailleurs, sans sortir de la légende de saint Amand, nous trouvons un autre nom de lieu usité parmi les Romains, composé de la même manière et dont l'étymologie ne saurait être mise en doute ; ce nom est authentique et mentionné par Baudemond dans la légende de saint Amand ; — nous voulons parler du lieu aux cent magasins, du *locus Centumcellensis* ou *Centum-cellæ*, autrement dit jadis Port de Trajan et Portus Trajanus, aujourd'hui Civita-Vecchia. Il est clair en effet que *Centumcellensis* ou *Centum-cellæ* sont des noms significatifs de basse latinité, composés tout à fait de la même manière que *oram indicans*, ou *oræ indicium*, ou *oræ index*. Et enfin, pour ce qui regarde la contraction des deux racines de ce mot en un seul nom, *Orindins* ou *Orindinsis*, les exemples ne manquent pas de cette sorte de noms de

lieux qui n'ont gardé trace que d'une ou de deux syllabes de leurs radicaux. Ainsi le nom de *Forum Julii* est devenu Fréjus ; le nom de *Cæsarea Angusta* est devenu Çarragoça, pour les Espagnols, et pour les Français Saragosse, etc.

A quelle époque cette petite cité gallo-romaine appelée par les Gaulois *Isarndore*, et par les Romains *Orindinse* ; aurait-elle été détruite ? Les monnaies mérovingiennes qu'on y a frappées attestent qu'elle conservait encore son importance politique sous le règne de Gontran et même sous celui du roi Dagobert, probablement de Dagobert II, c'est-à-dire environ 28 ans avant l'invasion des Sarrasins, qui survint dans cette contrée au temps de Charles-Martel. Depuis lors, il n'en est plus fait aucune mention dans aucun document historique. On doit donc admettre qu'en réalité, la petite ville gallo-romaine d'Isarndore, qui avait succédé à l'Alésia de Vercingétorix, a été complètement détruite par les Sarrasins, comme l'indique la légende de Nantua, c'est-à-dire l'an 737 de l'ère chrétienne.

Mais il y a aussi des raisons de croire que déjà auparavant *le splendide monument d'Isarndore* avait été saccagé et en partie renversé par Attila, en 482. En effet, d'une part, dans la Vie de ce terrible fléau de Dieu, écrite par Olaüs, archevêque d'Upsal, il est dit textuellement : Après la bataille de Châlons, Attila, ayant de nouveau passé le Rhin et remporté une grande victoire, renversa de fond en comble un grand nombre de villes fortes des Séquanes et d'autres peuples de la Gaule, leurs villes les plus opulentes et les plus fortes, entre autres, Luxeuil, Besançon, Mâcon, Lyon, etc. De sorte que, après sa défaite dans les plaines de Châlons, Attila se serait d'abord retiré au-delà du Rhin, puis, aurait repassé ce fleuve plus haut, et serait rentré en Gaule par les vallées du Doubs et de la Saône. C'est donc de là qu,il mena son armée en Italie où il continua ses ravages par la prise et le sac d'Aquilée, etc. Or, pour se rendre à Aquilée en partant des vallées du Doubs et de la Saône, le chemin le plus direct et le plus facile était de se diriger par Isarndore-Alésia, sur les passages naturels du haut Rhône ou sur Genève — comme avait fait César lui-même, en se dirigeant du pays des Lingons vers la Province — ; et de là, par le passage du petit Saint-Bernard sur Aquilée — comme avait encore fait César en retournant tout d'abord en Italie depuis la muraille de Genève, au début de la guerre de Gaule —. Il est donc très-probable, d'après ce texte d'Olaüs, que quelqu'une des bandes d'Attila passa par Isarndore-Alésia, en 452, et en renversa au moins en partie le splendide monument romain.

D'une autre part, dans la vie dé saint Eugende (ou saint Oyen), écrite par son disciple, le moine anonyme du monastère de Condat (de Saint-Claude), on trouve, à la suite du passage qui nous a fait connaître l'origine du nom d'Isarndore, un second passage où l'on apprend que le célèbre monument de ce bourg était déjà alors en partie détruit. Voici l'ensemble du texte pour qu'on en puisse mieux juger :

> De même qu'Eugende, le saint du Christ, a été en religion le disciple des bienheureux Romain et Lupicin ; de même aussi il a été, par le lieu et la province qui l'ont vu naître, leur compatriote et leur concitoyen. Il est né, en effet, non loin de ce bourg auquel les anciens païens, à cause de la célébrité et de la fermeture très-forte d'un temple, objet de leurs superstitions, ont donné le nom d'Isarndore, qui veut dire en gaulois *porte de fer*. Et maintenant aussi dans ce même lieu, *où ce temple est déjà en partie détruit*,

> l'on voit briller d'un très-saint éclat l'édifice du royaume céleste élevé par les adorateurs du Christ.

Or, saint Eugende, né eu 450, mourut en 810. Il est donc démontré par ce texte de son disciple que déjà, vers l'an 510, le splendide monument d'Isarndore avait été en partie renversé. Et si en même temps on tient compte du texte d'Olaüs, cité plus haut, il devient extrêmement probable qu'en effet déjà le monument d'Isarndore avait été en partie renversé par les troupes d'Attila eh 483.

Et encore, d'une autre part, le fait parait confirmé par les deux couches de cendres qui ont été signalées en plusieurs points de remplacement d'Isarndore dans les fouilles qu'on y a exécutées à diverses époques. Ainsi, d'après tout ce qui précède, la petite cité gallo-romaine qui s'éleva sur remplacement d'Alésia, après que la Gaule y eut succombé, aurait porté simultanément deux noms significatifs, l'un gaulois, l'autre latin, *Isarndore* et *Orvidinse*. Elle aurait été saccagée une première fois, au passage des bandes d'Attila en 452, mais elle se serait relevée de ce premier désastre et aurait conservé encore quelque temps ses deux noms, avec une certaine importance politique. Enfin, elle aurait été saccagée une seconde fois et détruite sans retour dans l'invasion de la contrée par les Sarrasins venus d'Espagne avec les débris des Vandales et des Goths, en 739. Et dès lors, il ne serait resté de cette petite cité gallo-romaine que son nom gaulois, conservé dans le nom du village qui a succédé à cet ancien municipe. Quant à son nom romain, il a dû disparaître du pays avec la population qui l'employait, par suite de ce fait historique : que jamais un sol conquis ne cesse de frémir sous le pied des envahisseurs ; de sorte que, à la longue, il faut bien que cette population étrangère ou parte de là, ou se dissolve et se perde dans la masse de la population aborigène.

Remarquons enfin que la légende de Nantua signale la montagne de Don sur le bord de la route, au voisinage d'Isarndore, comme constituant une barrière et présentant là une énorme défense, comparable à la forteresse en pierres de taille qui était du côté du septentrion. *Mons Dunicus circum cingebat eam simili modo copioso munimine occupatus*. A cette indication de la légende joignons-en une seconde de même sens, qu'on trouve précisée dans la charte de délimitation de la terre de Saint-Pierre de Nantua, en ces termes : Tout le plateau de la montagne de Don jusqu'aux anciens fossés, où est placée une borne. — *Tota planities montis Duni usque ad vetera fossalia, tibi meta ponitur*. Il est donc certain que très-anciennement le plateau de Don a été fortifié au moyen d'une tranchée exécutée du côté où il se rattache à la montagne voisine par un col étroit. D'ailleurs, on peut encore aujourd'hui reconnaître sur le terrain quelques restes de cette tranchée. Or, nous savons que tel était le moyen de retranchement employé par les troupes de Vercingétorix. De plus, pour qu'un corps de troupes se soit ainsi retranché sur le plateau si escarpé de Don, il faut qu'il y ait eu en perspective l'éventualité d'y être attaqué par des troupes cent fois plus fortes. Et encore il faut que ces troupes si redoutables ne pussent s'arrêter longtemps autour de cette position fortifiée. Car ses défenseurs n'y eussent pas eu une goutte d'eau à boire, ni sur le plateau, ni sur les versants de la montagne ; et, pour trouver de l'eau, il leur eût fallu descendre ou au lac ou au ruisseau qui coule dans le vallon situé du côté du nord-est au pied de cette position.

Ainsi, tout porte à penser qu'un corps de troupes a occupé le plateau de Don, uniquement pour intercepter le passage par la route qui côtoie le lac de Nantua : route que cette position dominait et sur laquelle il eût suffi de faire rouler d'en

haut des blocs de roche, pour que même l'armée la plus redoutable ne pût y passer. Et par conséquent ; selon toute probabilité, ce corps de troupes qui prit position jadis sur le plateau de Don dut être celui que Vercingétorix avait envoyé d'avance à cette frontière de la Gaule, pour intercepter les communications de César avec la Province romaine et avec l'Italie. Peut-être même y demeura-t-il encore posté durant le blocus d'Alésia-Isarndore.

FIN DE L'APPENDICE